HUGO PRATT

LE DÉSIR D'ÊTRE INUTILE

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

ENTRETIENS AVEC DOMINIQUE PETITFAUX

ROBERT LAFFONT

Hugo Pratt, né en 1927 à Rimini, passe son enfance à Venise, devient à treize ans en Éthiopie soldat dans l'armée de Mussolini, retrouve en 1943 l'Italie déchirée par la guerre civile.

Il débute dans la bande dessinée en 1945. De 1949 à 1962, il travaille principalement en Argentine où, de Dizzie Gillespie à Eichmann, il croise la route des personnalités les plus diverses.

C'est dans la France des années soixante-dix qu'il s'impose avec *Corto Maltese*, malgré l'ignorance et les préjugés de la culture officielle pour tout ce qui touche à la bande dessinée, comme l'un des grands créateurs de notre temps.

Dans *Le Désir d'être inutile* – le lecteur en refermant le livre aura compris le sens de cette formule provocatrice –, Hugo Pratt accepte pour la première fois de raconter l'histoire de sa vie, de 1927 à 1991, et de dévoiler une partie de son univers intérieur.

En couverture : aquarelle de l'auteur.
Maquette de Nicole Lhôte.

LE DÉSIR D'ÊTRE INUTILE

Collection Vécu

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TROIS CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 À 350, RELIÉS
ET AUGMENTÉS DE DESSINS ORIGINAUX
ET DE LA SIGNATURE DE L'AUTEUR,
LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

Conception graphique BLEU

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1991

ISBN 2.221.06645.6 (Edition brochée)
ISBN 2.221.07321.5 (Edition luxe)

HUGO PRATT

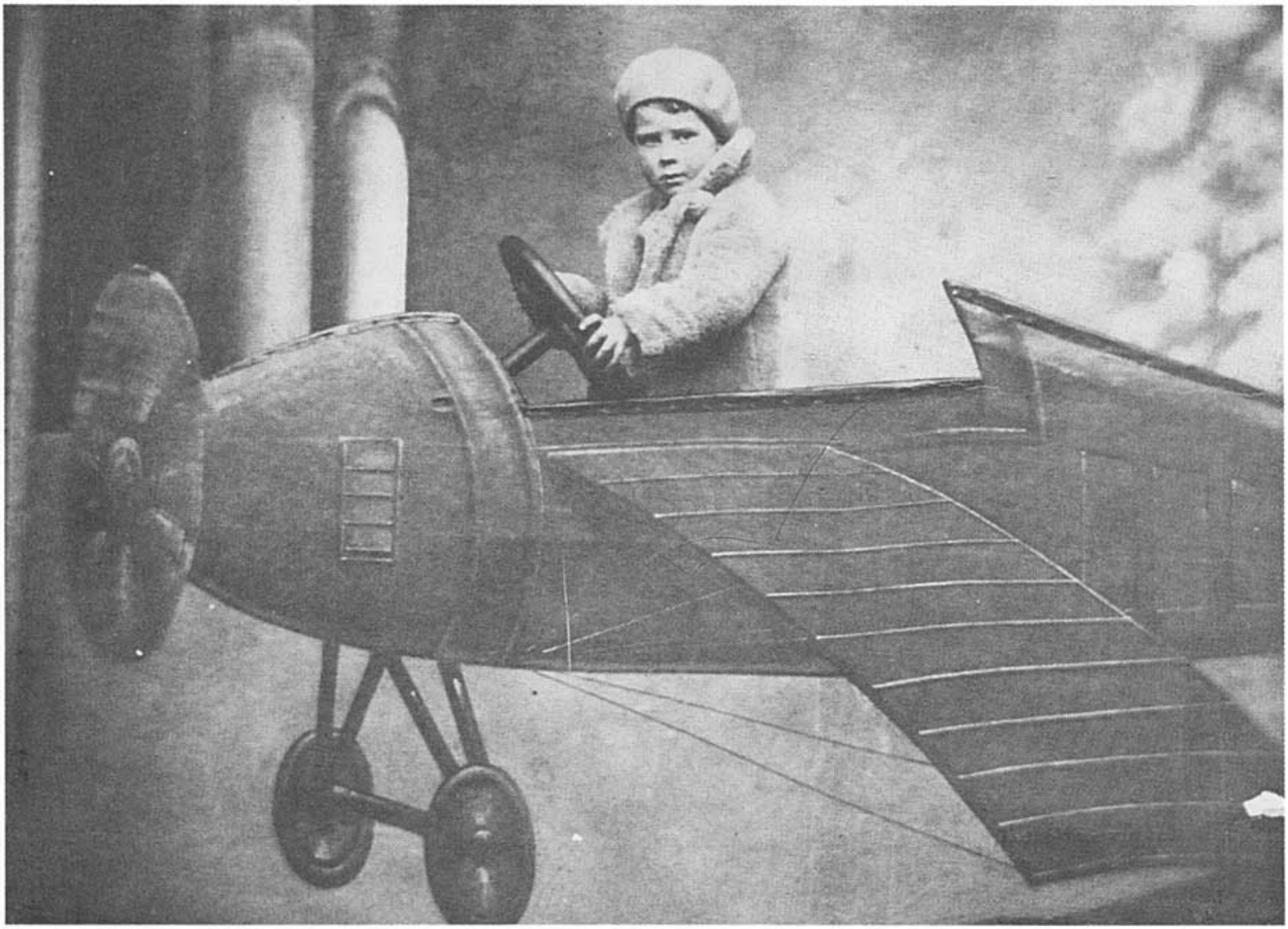
LE DÉSIR D'ÊTRE INUTILE

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

ENTRETIENS RÉALISÉS PAR DOMINIQUE PETITFAUX
avec la collaboration de Bruno Lagrange

ROBERT LAFFONT

Sous le signe du chat



Venise, 1929.

1.

Une enfance vénitienne
(1927-1937)

◊ *Laquelle de vos vies allez-vous raconter?*

♦ Je connais treize façons de raconter ma vie. Aujourd'hui, je choisis la septième, par amour du nombre sept, qui est aussi celui du chat : le chat a sept vies, et pour connaître la septième il doit donc mourir six fois. Certains disent que les chats ont neuf vies, mais la version selon laquelle ils en ont sept me paraît supérieure, car sept est un nombre cabalistique : celui des sept portes, des sept clés, dont la dernière ouvre le paradis terrestre. Et si nous abordons l'histoire de ma vie par le biais de l'ésotérisme, il me faut commencer par préciser que je suis du signe des Gémeaux. Cinq mille ans se sont écoulés depuis le baptême des constellations zodiacales, et la configuration du ciel a changé, mais il me semble préférable de parler comme si nous étions encore au temps des Chaldéens. J'ai treize façons de raconter ma vie et je ne sais pas s'il y en a une de vraie, ou même si l'une est plus vraie que l'autre. Pessoa disait que nous avons deux vies, celle que nous prenons pour la réalité et celle de nos rêves, qui est la vie où nous voulons vivre, et qui est peut-être la plus authentique. Comme le poète portugais, comme Calderón, mon opinion est que la vraie vie est un songe, même si l'on peut aussi dire que je suis né en Italie, à Rimini, le 15 juin 1927.

◊ *Quelle était votre famille ?*

♦ Du côté paternel, mon grand-père, Joseph Pratt, est né à Lyon, d'un père cordonnier. Ses ancêtres avaient dû quitter l'Angleterre en 1745 pour délit de catholicisme romain. Ce grand-père, qui à l'origine était dessinateur en architecture militaire, trouva un poste de professeur de français à l'institut Ravà de Venise. C'était une école juive, et comme mon grand-père n'était pas juif, il est probable qu'il bénéficia de certaines complicités, peut-être franc-maçonniques. Mon père fut élève dans cet institut alors que mon grand-père y était encore enseignant. Il avait reçu le prénom de Rolando, témoignage de l'admiration de mon grand-père pour la *Chanson de Roland* : mon grand-père était très attaché au monde littéraire français. Mon père avait une sœur, qui s'appelait Eglantine, un beau prénom, rare aujourd'hui. Joseph Pratt est mort en 1917 de la grippe espagnole. La légende familiale veut qu'il soit mort sur un brancard, en buvant une bonne bouteille. Ses enfants étaient encore adolescents. Mon père me racontait volontiers l'histoire des Pratt. Il devait broder, car il remontait à Guillaume le Conquérant. La branche dont je suis originaire, celle qui avait émigré en France, aurait brûlé ses titres de noblesse place de la Bastille au moment de la Révolution, et aurait par souci de sécurité quitté Paris pour Lyon.

Venise, 1899.
Eugenio Genero,
chasseur à cheval.

◊ *Votre grand-père Joseph Pratt est resté en Italie ?*

♦ Oui, il s'est marié et a donc eu deux enfants. Ma grand-mère paternelle était originaire d'Urbino. Elle s'appelait Ernesta Quadrelli de'Barbanti, ce qui est un nom médiéval : *quadrelli* désigne des flèches pour arbalètes, ce qui signifie qu'à l'origine les ancêtres de ma grand-mère fabriquaient des flèches pour la famille Barbanti. Ernesta était la seconde épouse de mon grand-père, la première épouse est restée mystérieuse. Du côté maternel, ma généalogie n'est pas plus simple, elle est même franchement romanesque. Mon grand-père maternel, Eugenio Genero, était l'enfant illégitime d'un aide-cuisinier et d'une jeune femme de la famille Zeno-Toledano, des bijoutiers dont les ancêtres — des juifs de Tolède — avaient fui l'Espagne sous l'Inquisition et s'étaient installés à Venise après s'être convertis au catholicisme. Cet enfant hors mariage ne fut pas reconnu par ses parents, et fut confié à une famille de barbiers, les Genero, qui étaient

eux aussi des juifs marranes, c'est-à-dire plus ou moins convertis au catholicisme. La partie officiellement juive de ma famille vient de ma grand-mère maternelle : une Azim-Greggyo-Molho, dont les ancêtres avaient quitté la Turquie vers 1390 pour travailler dans les ateliers de verre de Murano.

◊ *Vous considérez-vous comme juif?*

♦ Non. Evidemment, selon la loi juive, qui dit que la judéité se transmet par les femmes, je le suis, mais cette loi repose simplement sur le fait qu'il est facile de savoir qui est la mère d'un enfant, même lorsque l'on n'est pas sûr de l'identité du père. C'est ainsi qu'à Venise je rencontre parfois par hasard un type dont on dit qu'il serait mon demi-frère. Nous nous regardons avec sympathie, on sait qu'il y a entre nous une histoire bizarre. Il travaillait sur les remorqueurs. Disons qu'à un certain moment quelqu'un de notre famille a été désinvolte.

Venise, 1899.
Cesira Greggyo.

◊ *Votre famille vous cachait-elle certains faits?*

♦ Parfois. Enfant, j'ignorais que mon grand-père maternel n'était pas vraiment un Genero. Je ne l'ai appris que bien plus tard, grâce à une clé. Ce grand-père avait donc été abandonné par sa mère à la naissance, mais, je ne sais pas pourquoi, on avait remis à l'enfant une clé qui était celle de la maison de ses ancêtres, à Tolède, la maison qu'il avait fallu fuir au moment de l'Inquisition. Dans mon enfance cette clé était exposée chez nous, et je ne comprenais pas pourquoi on semblait y attacher une certaine importance. J'étais déjà adulte quand ma mère m'en a enfin donné la signification. Elle n'avait pas osé m'en parler plus tôt, pour ne pas avoir à me révéler que mon grand-père était un enfant illégitime. Mon grand-père n'est jamais allé à Tolède, et c'est finalement moi qui, dans le *barrio* Santa Maria la Blanca, le vieux quartier juif de la ville, ai cherché la serrure qui correspondait à la clé. Je ne l'ai pas trouvée, mais le plus curieux est que cette clé ouvrait le portail d'une maison où j'habitais à Paris. Il est difficile de ne pas voir là quelque chose de magique : la serrure qui est venue d'elle-même à la rencontre de la clé!

◊ *Comment vos parents se sont-ils rencontrés?*

♦ Mon grand-père maternel était officiellement pédicure — il prétendait avoir soigné Isadora Duncan, la grande danseuse américaine aux pieds nus — mais c'était aussi une figure politique locale ; il avait fondé une branche fasciste vénitienne, la « Serenissima », considérée comme une élite. Déjà, à l'époque de la Première Guerre mondiale, des jeunes volontaires contre les Autrichiens avaient formé des sortes de commandos, les « Arditi », vêtus d'une chemise noire. En réaction contre une certaine permissivité de la société, mon grand-père Eugenio Genero est devenu un chef fasciste. Et l'un des jeunes gens qui dépendait de son groupe, et venait le voir à la maison, était Rolando Pratt : c'est ainsi, je pense, que mon père a rencontré et aimé une des trois filles de son chef, Eveline Genero, ma mère.

Il y avait beaucoup de femmes dans la famille Genero : c'est aussi par et pour les femmes que les hommes s'introduisaient dans le clan Genero, qui avait un côté matriarcal, à la façon des Iroquois ! Dans l'entourage de mon grand-père évoluaient des familles amies, les Cherubini, les Gerardi, les Ongania, les Boselli...

Venise, 1925. La « Serenissima » : le deuxième à gauche, au premier plan, est Rolando Pratt. A droite du drapeau, Eugenio Genero, fondateur des faisceaux de combat de Venise.

Venise, 1912.
La famille Genero.

Venise, 1925.
Eveline Genero
et Rolando Pratt.

◊ *Pourquoi êtes-vous né à Rimini?*

♦ Parce que mes parents y étaient en vacances chez ma tante Eglantine, la sœur de mon père. Elle avait épousé un jockey célèbre, originaire d'Urbino. Je suis né près de la plage de Lido di Ravenna — entre Ravenne et Rimini — dans une baraque, pas sur la plage même.

◊ *Il n'y a pas de plaque sur cette baraque pour rappeler votre naissance?*

♦ Ecoutez, je ne suis pas Garibaldi — sa femme Anita est morte tout près de cet endroit. Une dizaine de jours plus tard, mes parents revenaient avec moi à Venise. Ils logeaient chez mes grands-parents Genero, à La Bragora, dans le district — le *Sestiere* — di Castello. Dans cette maison aux très nombreuses pièces habitaient, outre mes parents et mes grands-parents, mes oncles et mes tantes. Ce style de vie était déjà exceptionnel à l'époque, mais à Venise tout le monde se connaissait. Les Vénitiens se promenaient du matin au soir, dans les ruelles ou en bateau sur la lagune. Ils se

Venise, 1932.

retrouvaient dans des fêtes — comme la fête du Rédempteur —, à la tombola, ou, les soirs d'été, place Saint-Marc, à la fraîche. Les habitants de Venise avaient le sentiment d'appartenir tous à une même famille, peut-être parce que leurs ancêtres provenaient d'horizons différents. On pouvait être vénitien et parler avec un accent allemand, comme le gardien du Jardin Royal, fils d'Autrichiens arrivés au moment du Risorgimento. Je n'ai oublié ni son accent, ni son énorme moustache, ni l'amende qu'il fit payer à ma mère parce que, âgé de cinq ou six ans, j'avais jeté des cailloux dans le bassin des poissons rouges.

◊ *Quels sont vos premiers souvenirs?*

♦ La neige à Venise. Elle créait une plus grande intimité dans la maison. Je me souviens aussi de réunions au moment de Noël, des jeunes hommes

qui venaient rendre visite aux nombreuses jeunes femmes du clan Genero. Les fêtes, catholiques ou juives, servaient de prétexte pour se fréquenter. Le plus bel arbre de Noël qu'il m'ait été donné de voir se dressait dans une maison où habitaient des juifs : ils fêtaient probablement *Hannukah* dans l'intimité et Noël avec tout le monde. Les Bora-Levi, qui étaient propriétaires de l'immeuble, me faisaient des cadeaux au moment des fêtes. Quand monsieur Bora-Levi mourut, il y eut une cérémonie belle et étrange. Sa famille était venue d'Allemagne, de Suède, d'Amérique. Il fallait réunir le *miniane*, soit dix hommes au moins, pour célébrer ces adieux. Les escaliers de leur maison étaient décorés de palmiers, de fleurs, et recouverts d'un tapis sans fin. J'ai monté les marches, foulant ce merveilleux tapis, et j'ai découvert leur immense appartement, grand ouvert, qui baignait dans une lumière différente, dans un parfum différent. Il y avait là les hommes du *miniane*, qui parlaient et priaient en même temps. En montant cet escalier il m'a semblé aller à la découverte d'un autre monde, même s'il ne m'était pas totalement étranger : nous n'étions pas pratiquants, mais le chandelier à sept branches, la *menora*, était chez nous à la place d'honneur ; je le trouvais secret et magique.

◊ *Quels étaient les rapports entre juifs et fascistes?*

♦ Entre juifs et fascistes, au début, il n'y avait aucun problème : on était avant tout vénitien. L'antisémitisme s'est accentué avec l'arrivée au pouvoir de Hitler en Allemagne. Le Mussolini des années vingt n'était pas antisémite, l'armée italienne d'Ethiopie comprenait d'ailleurs des officiers juifs. L'Italie a connu des juifs fascistes jusqu'en 1938, date à laquelle on leur a donné un statut d'étrangers. La situation des juifs en Italie a commencé à se dégrader au début des années trente. Je devais avoir environ sept ans — c'était donc vers 1934 — quand des fascistes sont venus rosser un des fils de notre voisine parce que ce jeune juif convoitait la belle maîtresse de l'un des membres du groupe. Mon oncle Bruno, qui avait d'abord voulu se porter à son secours, laissa tomber : « Après tout, c'est un juif! » Ma grand-mère, qui avait maintenu dans la famille

Venise, 1934.
Bruno et Lola Genero.

certaines traditions hébraïques, lui répondit : « Toi aussi tu es juif ! » Mais mon oncle ne voulait jamais entendre parler de ses origines. Marrane, donc converti au catholicisme, il considérait tout ce qui touchait au judaïsme comme des balivernes. Madame Bora-Levi a discuté de cet incident avec ma grand-mère, qui a ensuite eu avec mon grand-père une explication orageuse. Sur le moment, la signification de tout cela m'a échappé, mais j'ai compris qu'il y avait un problème.

◊ *Quand vous étiez enfant, être fasciste allait de soi.*

♦ Le fascisme était la doctrine officielle, et ma famille était naïvement fasciste. Mon père, en particulier, était totalement sincère et honnête. Il avait participé à la « marche sur Rome », organisée par Mussolini en 1922. Comme il avait perdu son père de bonne heure, la confrérie fasciste avait été pour lui comme une nouvelle famille. C'est sans doute aussi pour cette raison qu'il s'est marié très jeune : il avait dix-neuf ans, et ma mère vingt et un. La seule personne de ma famille qui contestait le fascisme était mon oncle Ruggero, dit Lello. Il était marin, dans la marine marchande. Il avait beaucoup voyagé, était au courant de tout ce qui se passait, de tout ce qui se disait, aussi bien en Russie qu'en Amérique, et ne pouvait donc pas

Abyssinie, 1935.
Bruno Genero.

rester bloqué dans un point de vue nationaliste. Comme pas mal de marins, il était devenu plus ou moins anarchiste et était évidemment considéré comme le marginal de la famille. Corto Maltese lui doit peut-être quelque chose ! Mon grand-père le faisait manger à la cuisine. Lello a eu sa revanche à la fin de la guerre en 1945 ; quand mon grand-père voulait passer à table, il lui disait : « Les fascistes mangent à la cuisine ! »

J'étais très proche de cet oncle, et à mon départ pour l'Ethiopie il m'a été pénible de le quitter. Quand il revenait de voyages au loin, j'étais son seul véritable interlocuteur. Il me rapportait des cadeaux. Pendant les vacances, il s'occupait bien de moi. Quand j'avais six ou sept ans il me donnait l'équivalent de dix centimes pour que j'aille soulever les jupes de filles qui passaient dans la rue. Il s'agissait généralement de jeunes femmes d'une maison de repassage, avec lesquelles il avait des histoires compliquées. Quand elles se rendaient compte qu'il était là à profiter du spectacle elles étaient furieuses, et disaient que c'était honteux d'utiliser ainsi un enfant. C'est mon oncle Lello qui m'a appris à nager, qui a fait couper mes cheveux, qui m'a acheté mon premier pantalon : il a fait mon éducation virile, alors que jusqu'à l'âge de cinq ans ma mère m'avait habillé en petite fille. Elle me faisait jouer à la poupée, mais j'étais une petite fille terrible, je pendais mes poupées, je les éventrais. Ma mère aurait voulu avoir une fille, sans doute pour jouer elle-même à la poupée. J'avais comme camarades des fillettes, pour lesquelles je ressentais de la répulsion, parce qu'elles étaient le signe que l'on ne me laissait pas être un petit garçon, mais aussi une attirance naturelle, qui nous conduisait à jouer au jeu traditionnel du docteur.

1935. A gauche, l'oncle Ruggero dans la marine royale.

◊ *Quels souvenirs gardez-vous de l'école ?*

♦ Mon institutrice s'appelait Fontana. Elle s'était rendu compte que j'aimais le dessin, et à la place de la dictée elle me demandait de dessiner : je transcrivais en dessins l'histoire de la dictée. J'ai ainsi rempli plusieurs cahiers, qu'elle notait comme ceux des autres élèves, et portait dans le bureau du directeur, qui y apposait son tampon. Dans la classe supérieure, le maître, qui s'appelait Bezzegato, m'a dit de continuer à faire des dessins, pas des dictées. Il me donnait des thèmes à traiter. Un de mes camarades, Diana, était lui aussi doué pour le dessin, mais il est devenu curé.

A cette école primaire, quand j'avais sept ans, il m'est arrivé un incident étrange. A la suite d'une insolation, j'ai perdu la mémoire. Je suis resté pendant six mois en état de choc, ne me souvenant plus que d'une grande lumière, puis je suis brusquement redevenu normal. Pendant toute cette période, on m'avait mis dans une section spéciale de mon école, réservée aux élèves déficients mentaux. Nous étions huit, et devions porter un uniforme noir, alors que les élèves normaux étaient habillés en blanc. Quand je me suis comme réveillé, on m'a redonné l'uniforme blanc, et les élèves considérés comme débiles m'ont demandé : « Mais qu'est-ce que tu fais là, habillé en blanc comme tous ces cons? » J'ai finalement préféré rester avec ces sept élèves, j'avais plus d'amitié pour eux que pour les autres. Je me demande si certains ne faisaient pas semblant d'être déficients mentaux, car on était moins exigeants pour les élèves de cette section.

Ce qui m'intrigue aussi, c'est que ces sept élèves s'en sont bien tirés plus tard. L'un d'eux vend des souvenirs aux touristes, place Saint-Marc, à Venise. A chaque fois qu'il me voit, il s'exclame : « Hugo, tu te rappelles quand nous étions dans notre école de débiles? » Quand je me promène avec, par exemple, un éditeur, c'est une phrase qui fait sensation. Après l'école primaire, je suis allé au lycée Marco Foscarini, à Venise, mais seulement pour l'année de sixième, puisqu'en 1937 ce fut mon départ pour l'Ethiopie. Je m'intéressais à l'histoire, à la géographie, à la littérature. Le reste m'ennuyait. Certains professeurs étaient très sévères, comme Pavanini, en mathématiques, ou Cavezzana, la prof de latin.

Venise, 1935.
La famille Genero
Greggyo Toledano.

◊ *Et quelle éducation religieuse avez-vous reçue?*

♦ Personne dans ma famille, ni du côté catholique de mon père, ni du côté judaïque de ma mère, ne croyait vraiment en quelque chose. Mes deux grands-pères sont morts païens. Mes parents ne m'ont jamais emmené à la messe, même à Noël, et ils ne m'ont jamais fait entrer dans une synagogue. Vis-à-vis des grandes religions, ma famille a toujours été agnostique ; elle était plutôt attirée par les hérésies, l'ésotérisme, la Kabbale. Ma mère s'intéressait à l'astrologie, à la cartomancie. On l'appelait « l'astrologue », on la considérait comme la sorcière de la famille. Comme elle était sourde elle n'avait pas pu faire d'études, et était devenue manucure auprès de son père pédicure.

◊ *Enfant, quelle image aviez-vous de votre mère?*

♦ J'avais conscience qu'elle vivait dans un monde de superstitions allègres et farfelues, mais il me semblait déjà qu'il y avait plus de liberté et de plaisirs dans les recherches de ma mère que dans les privations et les interdits des religions officielles. Ma mère était un curieux mélange de croyances loufoques et de sens pratique. Elle avait une amie mi-italienne mi-autrichienne, appelée Spumiglia parce qu'elle ressemblait à un gâteau viennois meringué, et qui habitait au-dessus de l'appartement d'une autre femme incroyable, que l'on avait baptisée madame Lumière parce qu'elle était la maîtresse d'un marchand de lampes. Cette madame Lumière avait une petite employée assez moche que l'on appelait mademoiselle Mignon — c'était la marque d'une petite lampe. Ces trois femmes étranges, madame Spumiglia, madame Lumière et mademoiselle Mignon, ainsi que quelques tenancières de maisons closes, constituaient le cercle des amies de ma mère. Elles se connaissaient depuis l'école. Elles se réunissaient dans une petite boutique de babioles avec la sœur de madame Lumière, qui était toujours noire de charbon. Voilà quel était le monde de ma mère. Il y avait une roue de loterie, une roue du dix-huitième siècle, avec des peintures zodiacales. Ma mère tournait la roue de la fortune, et mademoiselle Mignon disait à quoi correspondaient les numéros. Par exemple, « 17 ! La chatte d'une femme ! ». Le type qui avait misé sur ce nombre demandait : « Mais alors, qu'est-ce que je vais avoir ? » et mademoiselle Mignon lui répondait : « La possibilité de baiser ce soir ! » Tout cela se faisait, se disait avec beaucoup de simplicité et de bonne humeur. Ma mère aimait me faire du théâtre avec de petites marionnettes : elle inventait pour moi de petites fables, s'inspirant des œuvres des écrivains vénitiens du dix-huitième siècle Gasparo et Carlo Gozzi. Quand je repense à elle aujourd'hui, l'impression qui domine est l'originalité de sa personnalité, son sens de l'absurde et de l'ironie, sa fantaisie, son imagination, qu'elle m'a léguée.

◊ *Et que devez-vous à votre père?*

♦ Le monde livresque, alors que la culture des autres membres de ma famille était orale. Mon père avait hérité de son propre père, qui, lui, était véritablement cultivé, le goût et le respect des livres, et il a voulu me

CALLE LUNGA
MADMOISELLE MIGNON
MADAME SPUMIGLIA
Madame LUMIÈRE
EUGÈNE DA CONSIGLI

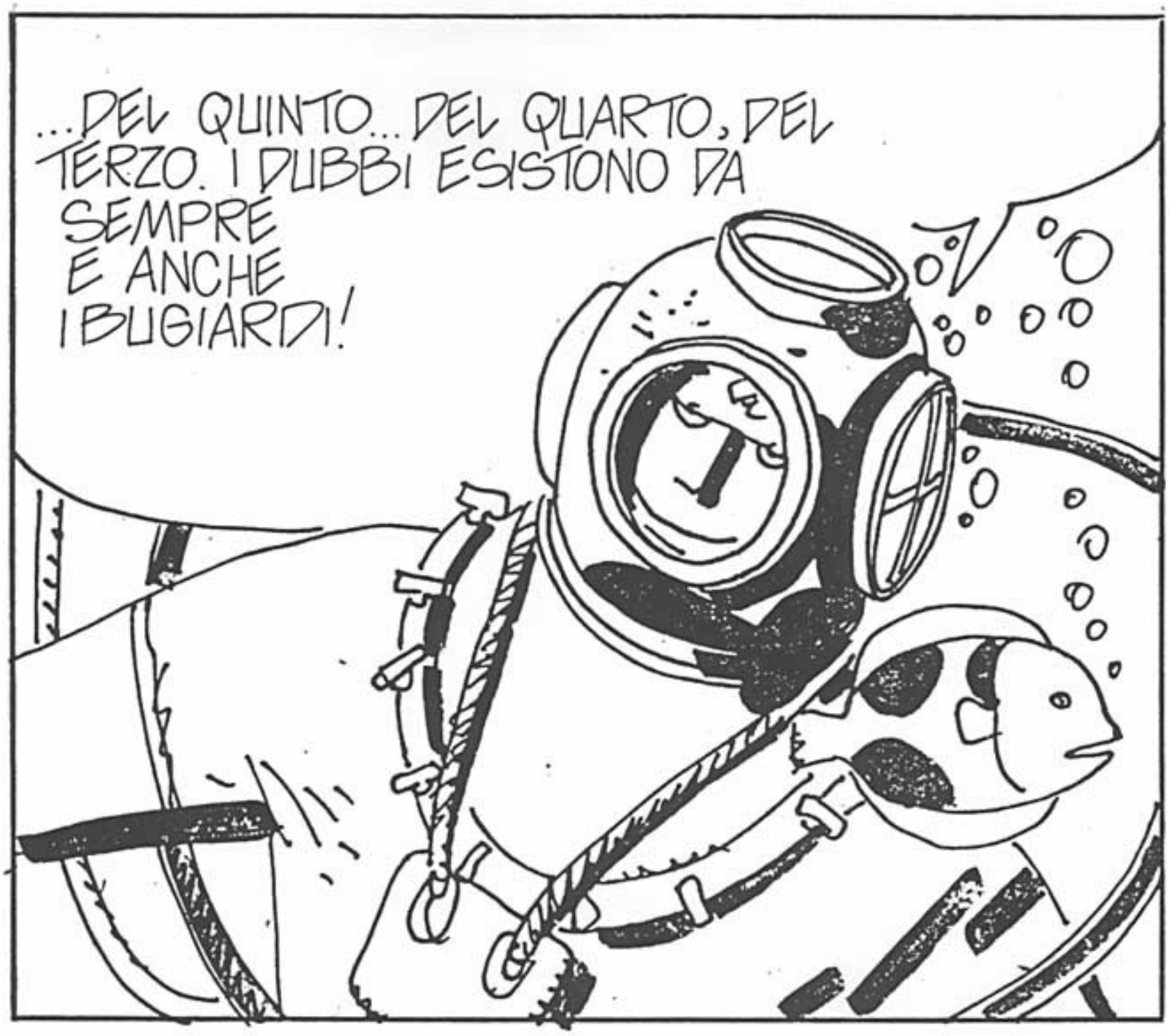
transmettre ce type de culture. Il me faisait lire Jules Verne, en français — la langue de son père — et avec un atlas. J'avais déjà lu des versions abrégées, avec beaucoup de dessins, alors que sous la direction de mon père je lisais le texte intégral. Les illustrations de Robida me frappaient, et comme elles n'étaient pas assez nombreuses à mon goût, j'ajoutais à mes lectures mes propres dessins.

J'avais cinq ans quand mon père, pour m'endormir, a commencé à me raconter des histoires de pirates. Mes rêves étaient pleins d'attaques de galions, en compagnie de Black Bird, Morgan ou Drake. Les personnages fictifs inventés par Emilio Salgari dans ses romans, comme le corsaire noir, ne m'intéressaient guère. En fait, avant d'avoir lu *Pinocchio* ou les livres d'aventures de Salgari, je connaissais toutes les études sur la piraterie écrites par les historiens anglo-saxons. Je me rendrai compte bien plus tard que les dessinateurs de ma génération, quel que soit leur pays d'origine, ont tous dans leur enfance lu à peu près les mêmes livres. Ce ne fut sans doute plus le cas par la suite.

Venise, 1929.
Avec sa grand-mère maternelle,
Cesira Greggyo Azim.

◊ *Comment votre famille réagissait-elle à votre don pour le dessin ?*

♦ Les encouragements que je recevais venaient principalement de ma grand-mère maternelle. Elle s'occupait bien de moi, dans la tradition italienne de la grand-mère, la *nonna*, qui se charge de l'éducation des petits. Très tôt elle m'a emmené au cinéma, et après la séance elle m'incitait à dessiner le film que nous avions vu. Je me rappelle avoir dessiné *Cléopâtre*, avec Claudette Colbert. Eventuellement, je n'hésitais pas à enrichir ces reconstitutions de personnages qui me plaisaient, comme Tarzan. Pour économiser de l'argent, ma grand-mère me faisait dessiner sur du papier d'emballage et me donnait des crayons publicitaires. Elle m'encourageait, mais c'est mon père qui m'a initié au dessin. J'avais cinq ans quand il m'a dessiné un scaphandrier et m'a montré comment le reproduire. Pourquoi un scaphandrier ? Sans doute l'influence de Jules Verne, de *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Mais si ce scaphandrier m'a marqué, c'est parce qu'il ressemblait à un chevalier de la Table Ronde ; avec son casque en cuivre, c'était un guerrier de la mer. J'avais peut-être fait quelques dessins avant, mais ce fut mon premier dessin abouti. Le scaphandrier est l'homme aux semelles de plomb, mais dans l'eau il paraît



se déplacer en apesanteur, un peu comme des marionnettes sans fil, ou aujourd'hui les astronautes. A partir de ce scaphandrier, de ces paradoxes, j'ai commencé à comprendre qu'un dessin pouvait servir de support à une histoire. Cinquante-six ans plus tard, je me souviendrai de ce scaphandrier pour la première séquence d'une aventure de Corto Maltese, *Mū*, et vous voyez là, dans mon atelier, un scaphandrier, qui me rappelle la leçon de mon père.

◊ *Quel rôle ont joué dans votre formation les autres membres de votre famille?*

♦ Mon grand-père Joseph Pratt, qui comme je l'ai dit était à l'origine dessinateur de constructions militaires — on trouve ses dessins dans des encyclopédies — a dû me transmettre son don. Et comme mon autre

grand-père, quand il n'était ni fasciste ni pédicure, était poète, on peut imaginer d'où me vient mon goût pour l'écriture, et en particulier pour la poésie, qui est la forme littéraire qui me donne le plus de plaisir, car elle contient des images. Mon grand-père était d'ailleurs un bon poète dialectal, en 1938 il a publié un recueil de ses poèmes, *La Vose del cuor* — on dit que le vénitien est un dialecte, mais c'est plutôt une langue, avec une tradition littéraire qui remonte loin ; il y a une pièce de théâtre du seizième siècle qui s'appelle *La Venexiana*.

La tante Irma
Genero Toledano.

Mes tantes me racontaient des comédies en dialecte vénitien écrites au dix-neuvième siècle par Giacinto Gallina, et aussi des histoires de la Commedia dell'arte. Ma tante Irma a joué un rôle particulier dans ma formation. Elle faisait du théâtre avec le célèbre metteur en scène et acteur Emilio Zago, et je n'avais que sept ans quand elle m'a emmené à l'opéra ; à la Fenice de Venise j'ai vu *L'Or du Rhin* et *Lohengrin* de Wagner, qui m'ont fait découvrir le Walhalla des dieux germaniques. Et ma grand-mère me parlait de mythes hébraïques, souvent hérétiques : les femmes de ma famille connaissaient plein d'histoires, de légendes, de mythes, et me les racontaient à leur manière. Tout cela se mêlait dans ma tête, mais je m'orientais sans difficulté dans ce monde de fables. Ces années d'enfance à Venise ont été essentielles dans ma formation. Dès le plus jeune âge, je fus habitué à évoluer parmi toutes sortes de croyances, de cultures, de mythologies, et ces questions n'ont jamais cessé de me passionner.

◊ *Vous avez été élevé dans un monde de mythes, mais aussi dans un monde de femmes.*

♦ J'ai été élevé dans un gynécée. Mes jeunes tantes étaient belles et impudiques et c'est sans doute en les regardant que j'ai connu mes premières émotions érotico-sentimentales. C'est en fait le fascisme qui, grâce à ses mouvements de jeunesse, m'a donné la possibilité de sortir du cercle familial. La mixité était encouragée et, un jour, je ne sais plus à quelle occasion, une jeune Italienne m'invita à passer la journée chez elle. Quelque chose de l'ordre de l'initiation sexuelle a dû se produire. Elle avait dix ou onze ans, et exerçait un grand ascendant sur moi. Nous étions alors en uniforme, les filles en chemisier blanc avec une jupe noire, et moi en

Venise, 1935.
Avec ses tantes.

chemise noire avec une culotte vert-de-gris; bien sûr, nous avions des insignes, que nous portions fièrement. C'était une sorte de scoutisme prémilitaire. Nous regardions ensemble dans un journal de garçons, *Il Balilla*, une page où les phrases se terminaient par des dessins. Les filles avaient leur propre illustré, *La Piccola italiana*.

Près de cette fille, je me sentais bien. Le fascisme ne niait pas la beauté des corps, l'attirance physique. Il était partisan du « mens sana in corpore sano » de Juvénal — « un esprit sain dans un corps sain » — et ne prêtait pas attention aux interdits judéo-chrétiens. La culotte de cette fille, le cul de cette fille me paraissaient merveilleusement concrets. Je remercierai toujours Mussolini de m'avoir fait connaître la chatte fasciste ! Le fascisme a libéré des tabous les jeunes de ma génération, il nous a donné une certaine liberté et la possibilité d'une aventure individuelle, alors qu'auparavant cela était interdit : l'aventure était vue comme une rupture, on disait qu'elle cassait les lois de la société. Le fascisme nous a fait sortir de l'oppression de l'Eglise et de la Famille. Evidemment, le fascisme fut finalement une catastrophe, mais à dix ans on m'aurait beaucoup étonné en le dénonçant. J'ai marché à fond, jusqu'à mon séjour en Ethiopie. Ma famille elle-même n'avait pas de vision politique à long terme. Quand on parlait de l'écrivain Gabriele D'Annunzio — mon grand-père le connaissait — ce n'était pas pour commenter ses prises de position fascistes ou ses livres, mais ses goûts scatologiques, que ma mère jugeait répugnants : on était loin de la politique. Et dans ma petite enfance, aussi étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, il n'était pas évident que le fascisme était un mouvement d'extrême droite. Le fascisme avait la volonté d'apporter des changements dans la société, alors que la mentalité bourgeoise est conservatrice et a horreur du changement. Le régime créait l'obligation scolaire, permettant à des enfants de dix ans de ne plus travailler à la fabrication du soufre, et organisait de grands travaux en Sicile et dans les marais Pontins : des hectares et des hectares étaient ainsi gagnés sur les marais. Mussolini était parti du socialisme — son père l'avait prénommé Benito en honneur du héros progressiste mexicain Benito Juárez. Les poèmes de mon grand-père fondateur du fascisme vénitien ont d'ailleurs des aspects socialisants.

« La petite Italienne ».

◊ *Quels étaient vos rapports avec votre père?*

♦ J'ai le sentiment de ne pas l'avoir bien connu, de ne pas l'avoir assez connu, ne serait-ce que parce qu'il était souvent absent. Il avait du mal à trouver un emploi fixe parce que dans sa jeunesse, à la suite d'une bagarre, il avait fait quelques mois de prison. Son avocat était le père du cinéaste Tinto Brass. Rien de très grave, mais il avait cassé le nez d'un type et avait enfreint les lois fascistes. C'était en 1924, l'époque était troublée. Le socialiste Matteotti, qui avait dénoncé le caractère illégal du fascisme, venait d'être assassiné. Les employeurs se méfiaient donc de mon père, qui vivotait de travaux fournis par le régime, c'est-à-dire les relations de son beau-père. Je ne verrai plus souvent mon père à partir du moment où, ne trouvant plus de travail à Venise, il partira pour travailler aux marais Pontins, près de Rome, là même où Circé, la magicienne de *l'Odyssée*, avait son palais. L'assèchement des marais était une grande aventure pour tous ces travailleurs, qui ne manquaient pas d'idées puisqu'ils ont créé le premier mouvement pour la guerre contre l'Ethiopie.

◊ *Quelle était votre vision des adultes en général, et de votre famille en particulier?*

♦ Les adultes me semblaient évoluer dans un monde séparé. A chaque âge ses problèmes. Mais je me sentais bien dans ma famille. On me laissait une énorme liberté tout en étant à mes côtés en cas de besoin. Au risque de décevoir quelques psychanalystes, je dirai que j'aimais mon père et ma mère. J'ai été un enfant heureux, il me serait impossible de prétendre le contraire.

Erythrée, 1935-36. L'oncle de Hugo Pratt, Nini Boselli, au premier plan, avec la division des « chemises noires ».

2.

Une adolescence éthiopienne

(1937-1943)

◊ *Pourquoi, alors que vous avez dix ans, partez-vous pour l'Ethiopie?*

♦ Après son expérience dans les marais Pontins, mon père a eu l'occasion de devenir chef de chantier d'une route en construction qui allait d'Assab à Dessié, en Ethiopie, que l'on appelait alors l'Abyssinie. Prenant prétexte d'incidents avec la Somalie italienne, l'armée fasciste avait conquis le pays en 1935-1936, et l'empereur d'Ethiopie Hailé Sélassié — le négus, c'est-à-dire « roi des rois » — avait dû s'exiler. Mon père était parti en 1936, nous laissant ma mère et moi à Venise, mais son travail était dans le cadre de l'armée. Il portait la chemise noire et avait le grade de « Primo Capo Squadra », l'équivalent de sergent-major. Il dirigeait la main-d'œuvre indigène. Plus tard, il fut promu, et accéda au contrôle politique des frontières : il était chargé de repérer les militants indépendantistes, qui recevaient de l'aide des colonies britanniques et françaises limitrophes.

◊ *Comment votre famille avait-elle ressenti le départ de votre père?*

♦ La version officielle est qu'après sa condamnation et son emprisonnement il devait se faire oublier en Italie, mais en fait des types qui avaient

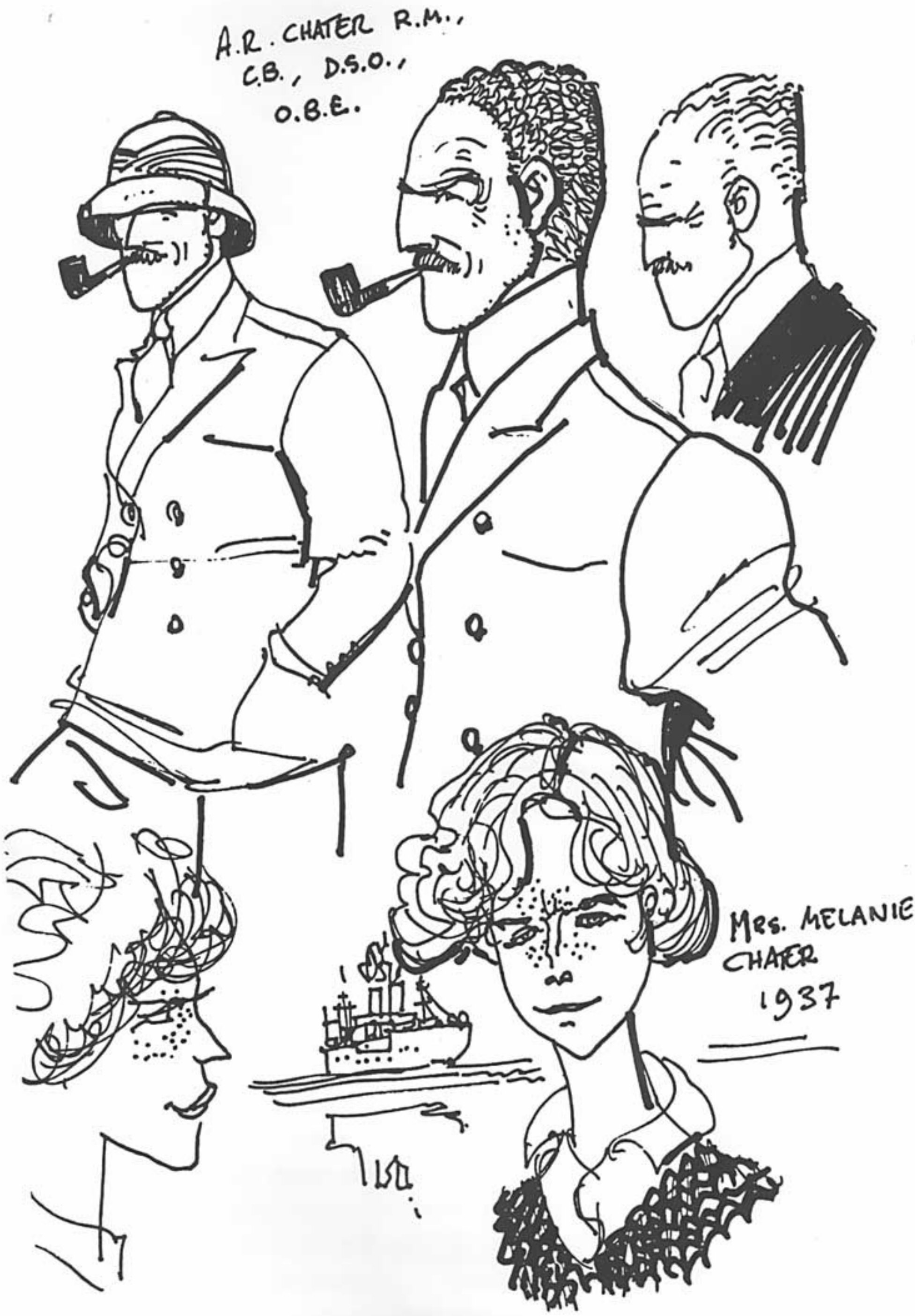
Venise, 1936.
Les parents de Hugo Pratt.

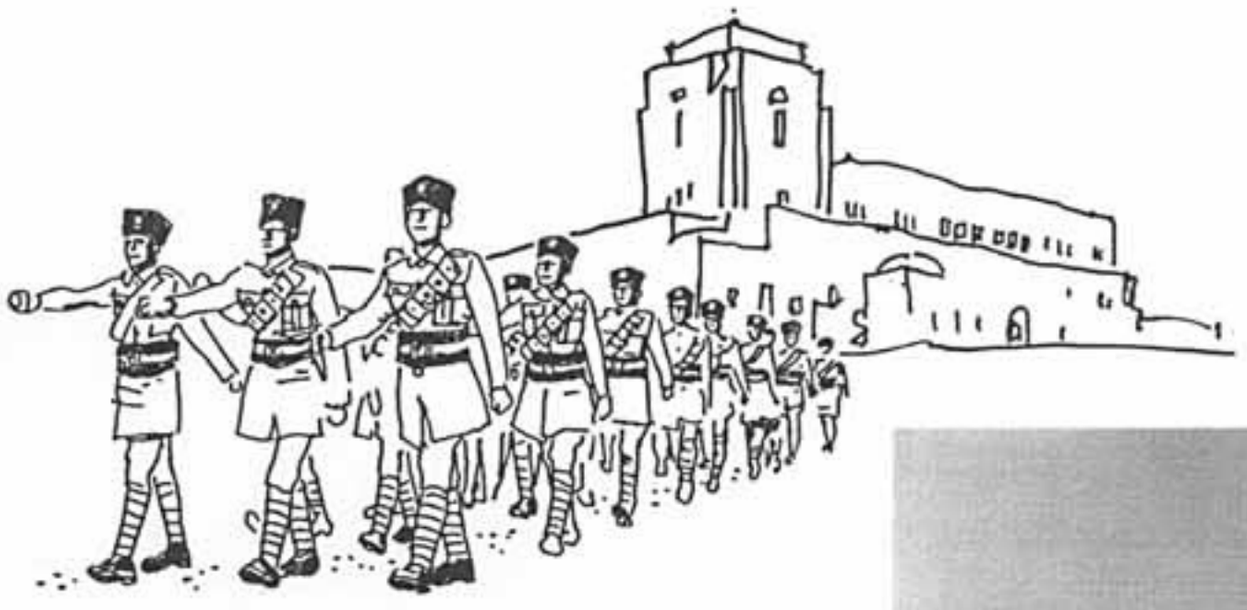
beaucoup plus à se reprocher que lui trouvaient du travail et n'étaient pas inquiétés. Mon interprétation est qu'il était à la recherche d'une vie aventureuse, tout en étant sensible à l'appât du gain : un fonctionnaire gagnait trois fois plus d'argent en Ethiopie qu'en Italie ; l'Ethiopie est revenue très chère à l'économie italienne. Aller là-bas était aussi un moyen de devenir bourgeois. On était impérialiste pour devenir bourgeois. A Venise, ma mère s'occupait elle-même de tout dans la maison, en Ethiopie elle allait avoir quatre ou cinq domestiques. Dans ces conditions, on perd vite la tête... Mon père était en Afrique depuis un peu plus d'un an quand dans une lettre il nous a demandé, à ma mère et à moi, de nous tenir prêts à le rejoindre. Peu de temps après, il venait nous chercher à Venise.

◊ *Quittiez-vous Venise avec regret?*

♦ Pas vraiment, car d'une part j'étais content d'abandonner le lycée Marco Foscarini, que je trouvais très sévère, et d'autre part aller en Afrique représentait pour moi une grande aventure. Les souvenirs de ce long voyage en bateau me sont d'ailleurs restés incroyablement précis et nombreux. Au départ, de nuit, notre paquebot, qui s'appelle « Italia », laisse Venise dans son sillage. Tous les bateaux à quai sont illuminés. Je m'enivre de parfums : les odeurs du bateau, celles des cuisines, qui me font imaginer des festins, l'air du grand large. A bord, je fais rapidement la connaissance d'une famille de Piémontais protestants, les Memma. La mère, accompagnée de ses deux fils, va rejoindre le père, capitaine dans l'armée d'Ethiopie. Ces deux garçons et moi trouvons amusant le comportement des adultes. Les femmes sont en robe du soir, les hommes en uniforme. Les rapports sont très mondains, et mon père n'est pas le dernier à papillonner. Je me crois transporté dans un film américain.

A Naples, nous sommes rejoints par le lieutenant-colonel britannique Chater, qui lui aussi va en Afrique avec sa famille. A l'escale de Port-Saïd, mes parents commencent par m'emmener au consulat d'Italie, où nous sommes invités à assister à une conférence sur le fascisme. Comme très vite je m'y ennuie, je sors du consulat, me promène dans les rues. Mon premier contact avec l'Afrique est un numéro de prestidigitation qu'un jeune Arabe fait avec un poussin et un bouchon. Après la conférence, mon


A.R. CHATER R.M.,
C.B., D.S.O.,
O.B.E.
Mrs. MELANIE
CHATER
1937



A droite,
le cousin de Rolando Pratt,
Dave Rabin,
de la Trans-Jordan
Frontier Force.

père nous conduit dans un bazar. Il m'y achète un casque colonial et une canne plombée pour, dit-il à mon étonnement, taper sur la tête des Noirs qui, en Afrique, « encombrent le milieu des rues ». On l'avait assuré que la canne était en ébène mais, d'un coup de canif, je m'étais rendu compte que le bois était blanc.

L'escale a duré deux semaines, et mon père a dépensé l'argent sans compter sous les yeux de ma mère, éberluée. Il a mis à profit tout ce temps libre pour aller rendre visite à un de ses cousins, un militaire anglais qui était à Gaza dans les forces britanniques de la Trans-Jordan Frontier Force, qui comptait aussi dans ses rangs des juifs et des Arabes. Pour aller à Gaza, nous avons pris un petit train, puis un autocar. C'était la première fois que je rencontrais mes cousins anglais, que je voyais des soldats à dos de chameau, des officiers britanniques en tenue d'apparat. J'avais donc de la famille dans les deux armées qui allaient s'opposer à propos de l'Ethiopie! De Gaza, nous sommes ensuite allés passer une journée à Jérusalem, puis à Bethléem, et enfin nous avons visité Pétra, en Jordanie. Je ne savais pas grand-chose de tous ces lieux historiques, ni de ces monuments de rêve. Nous n'avions pas d'appareil photo, mais je couvrais des cahiers avec des dessins, de peur d'oublier ce que je voyais.

◊ *Avez-vous conservé ces cahiers?*

♦ Ma mère les a brûlés. Mais peu importe : le souvenir de ces images est toujours présent. Je pourrais aujourd'hui refaire tous ces dessins, et même y ajouter des choses dont je n'avais pas alors eu clairement conscience. Un jour, alors que depuis le bateau, je regardais vers l'Orient, vers la péninsule du Sinaï, j'ai aperçu un camp militaire britannique. Il y avait un grand nombre de tentes, toutes bien alignées. Le drapeau flottait dans le ciel au-dessus d'un château de bidons d'essence. Un soldat écossais montait la garde. J'ai souvent raconté la forte impression qu'il me fit avec son air martial et la façon dont il maniait ses armes. Il portait une chemise bleue, un kilt et un tablier kaki, des guêtres blanches, des bandes molletières agrémentées de pompons rouges et un casque colonial surmonté d'un plumet. Je l'ai reproduit mille fois, notamment, près de quarante ans plus tard, dans une histoire de *Corto Maltese* — dans l'album *Les Ethiopiques*. A dix ans, je dessinais l'Arabie de Lawrence, sans savoir consciemment que

plus tard j'apprendrais à décoder l'image et la parole pour mieux les encoder ensuite dans des bandes dessinées.

L'escale qui a suivi celle de Port-Saïd fut Port-Soudan, Port-Soudan et ses mouches. Elles allaient toutes sur mon père, aucune sur ma mère. Mon père, vexé, s'offrit un chasse-mouches en poils de singe. C'est avec le lieutenant-colonel Chater et sa fille que j'ai visité Port-Soudan. Les Anglais étaient les ennemis déclarés des Italiens, mais sur ce bateau nous étions au-dessus de la mêlée. Et enfin, sous une chaleur accablante, ce fut Massoua, où nous avons débarqué. Des indigènes recueillaient dans le bassin du port les pièces de monnaie qui leur étaient jetées depuis le bateau. Un petit autobus nous a emmenés à Asmara, puis nous avons fait un très long trajet en autocar jusqu'à Addis-Abeba, capitale de l'Ethiopie et terme de notre voyage. Sur les bas-côtés de la route gisaient des carcasses d'animaux morts, des vaches ou des zébus. De loin j'avais d'abord cru qu'il s'agissait de cadavres humains. Je m'étais fait cette réflexion à haute voix, et mon père m'avait donné une gifle, m'accusant de choquer les dames du car par des interventions incongrues.

◊ *Vous êtes-vous facilement adapté à votre nouvel environnement?*

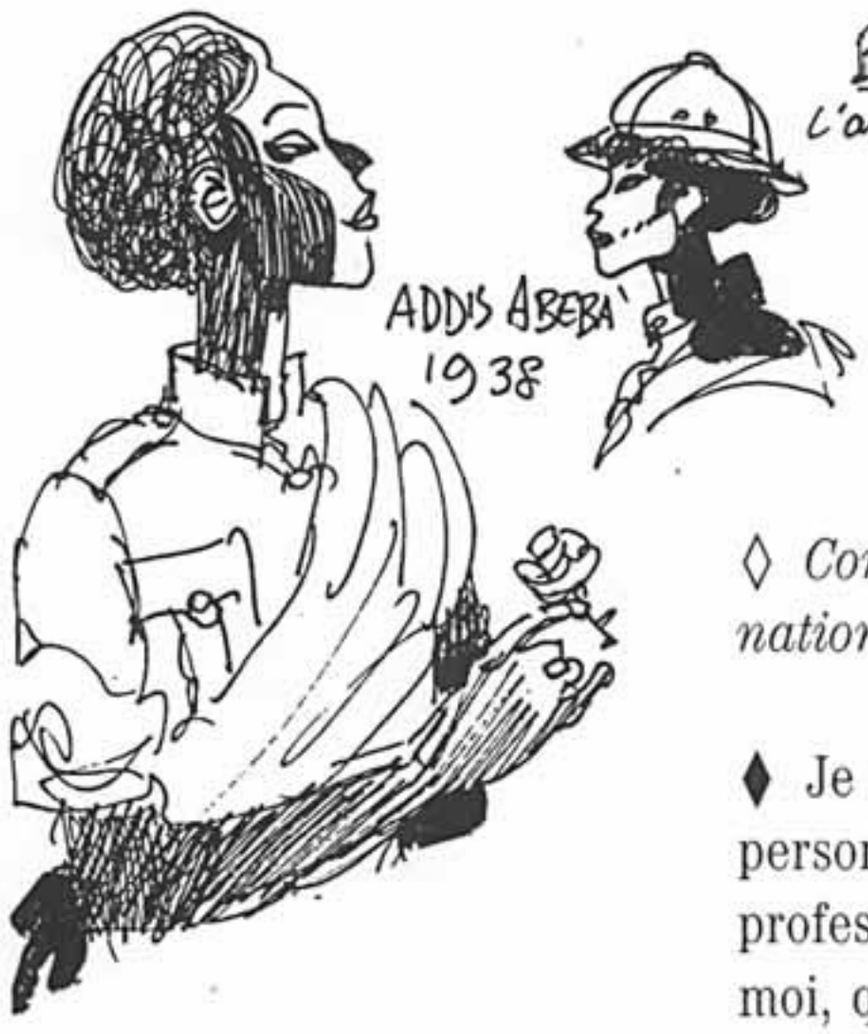
♦ A dix ans, on s'adapte vite. Notre maison était dans un quartier appelé Villagio Littorio, un petit bout d'Italie en Ethiopie. Parmi mes compagnons il y avait des petits singes ; ils énervaient mon père parce qu'ils s'amusaient à faire voler à terre son grand chapeau avec l'aigle impérial. Au lycée Victor-Emmanuel III je retrouvais des enfants de mon âge, garçons et filles ; pour la première fois j'étais dans une classe mixte. Mon nouveau lycée était à Entotto, distant de mon quartier d'une vingtaine de kilomètres. Nous faisions le trajet dans des camions militaires, debout, serrés les uns contre les autres, nous tenant aux armatures des bâches. Il y avait une compétition entre les garçons pour trouver des places tout contre les belles filles. Mon copain sicilien Biancorosso, qui était très gourmand, cédait souvent sa place en échange d'un goûter. Ces voyages contribuèrent à mon éducation sexuelle. Les garçons tâtaient le cul des filles, les comparaient. Certains préféraient les culs durs, d'autres des culs plus tendres sous la main. Je serais bien incapable aujourd'hui de mettre des noms de famille sur tous ces culs!

◊ *C'est ainsi qu'a commencé votre vie sentimentale et sexuelle?*

♦ Quand à sept ans je jouais au docteur avec ma cousine, cela n'était pas sans importance, mais évidemment l'Ethiopie a été le temps de mes amours adolescentes. Mariam, une jeune Ethiopienne, m'a inspiré un sentiment très sincère et très pur. On l'appelait Romana pour faire italien, ce que son père n'appréciait guère. C'est peut-être à cette occasion que j'ai commencé à prendre mes distances vis-à-vis du fascisme, qui m'interdisait de jouer avec les autochtones ou de flirter avec une belle Ethiopienne : je trouvais incompréhensible l'idée de « sauvegarde de la race » que l'on mettait en avant — mon père recevait d'ailleurs une revue qui portait ce titre. Je n'établissais aucune hiérarchie entre les jeunes Italiennes en uniforme fasciste, les belles Noires — parfois aussi en uniforme — et les jolies Ethiopiennes : toutes m'inspiraient beaucoup. Cela posait peut-être des problèmes aux parents de ces filles, mais pas à moi.

Après Mariam vinrent Fernanda Brancati et d'autres. Avec Fernanda, Nanda comme je l'appelais, il y avait beaucoup de malice, et toute une mise en scène. Nous jouions aux *Mille et Une Nuits*. La tête enroulée dans des turbans, j'étais un prince arabe, et elle s'appelait (confusion géographique alors sans gravité) Natacha. Nous avions treize ans et faisions l'amour comme des grands. Nanda a eu pour moi une importance particulière. Elle a représenté une phase d'émancipation durant laquelle j'ai éprouvé du plaisir à devenir un homme. Pour faire l'amour nous nous sommes d'abord cachés dans un abri antiaérien, puis dans la maison vide du sergent Tonelli, qui s'était suicidé avec ses sergents indigènes en leur lançant une grenade, de peur que ceux-ci finissent par le trahir.

Mes parents n'étaient d'ailleurs pas un obstacle à mes amours. Mon père était souvent en déplacement, ma mère était complice de ces premières aventures, elle m'y poussait presque. Elle était un peu raciste, et comme mon père elle était perturbée que je me mette à parler la langue principale du pays, l'amharique. J'avais beaucoup d'amis chez les Amharas, qui constituaient la population majoritaire. Très tôt christianisés, ils avaient dominé les autres ethnies grâce à un système monarchique centralisé et, ce qui était exceptionnel en Afrique, ils avaient une tradition écrite. Il me paraissait normal de connaître leur langue, alors que mes parents pensaient que c'était à eux d'apprendre l'italien.



◊ *Comment expliquer qu'alors que vous aviez été élevé dans un climat nationaliste, vous avez si facilement sympathisé avec les Ethiopiens?*

♦ Je me suis longtemps interrogé à ce sujet. Il est bien sûr curieux que la personne que j'admirais le plus n'ait pas été, par exemple, un des professeurs de mon lycée mais Brahane, un garçon abyssin plus âgé que moi, qui travaillait comme domestique dans ma famille. C'est lui qui m'a appris l'amharique, m'a initié à « l'éthiopisme », m'a montré ce qu'était ce pays au-delà de la vie coloniale, m'a aidé à faire des choix en me donnant un sens analytique de la liberté. Il m'introduisait dans de nombreuses familles éthiopiennes, y compris aristocratiques, comme celle de ras Ailu, qui faisait semblant de coopérer avec les Italiens. Vu mon jeune âge, j'étais bien accepté partout où j'allais.

Quand la guerre a éclaté, que les troupes des Alliés, appuyées par les indépendantistes, ont entrepris leur guerre de libération, j'ai dû avoir un problème de conscience vis-à-vis de la patrie, du drapeau, mais c'est un autre problème de conscience qui l'a emporté : celui de l'amitié. J'avais des amis des deux côtés, et le seul principe qui m'a guidé a été de ne jamais trahir mes amitiés. J'avais aussi l'exemple de mon père, qui avait des cousins dans l'armée britannique et des amis français près de Djibouti ; à l'occasion il n'hésitait pas à critiquer l'armée italienne.

◊ *Comment avez-vous vécu cette guerre?*

♦ La guerre ne s'est imposée à moi que progressivement. D'abord on ne nous emmenait plus au lycée à Entotto, où les rebelles faisaient des incursions. Des salles de classe avaient été aménagées dans la villa de l'*Ufficio produzione del lavoro*, juste sous le bureau de mon père. Puis mon père, qui ne pouvait plus supporter Foresti, son supérieur hiérarchique, décida de s'engager, et en même temps il m'enrôla de force dans la police coloniale chargée de réprimer les *sciftas*, des guerriers indépendantistes. Il trouvait cela normal, et à treize ans je me suis donc retrouvé le plus jeune soldat de Mussolini. C'est alors que j'ai commencé à voir la guerre en face. Les soldats italiens incendiaient les villages éthiopiens.

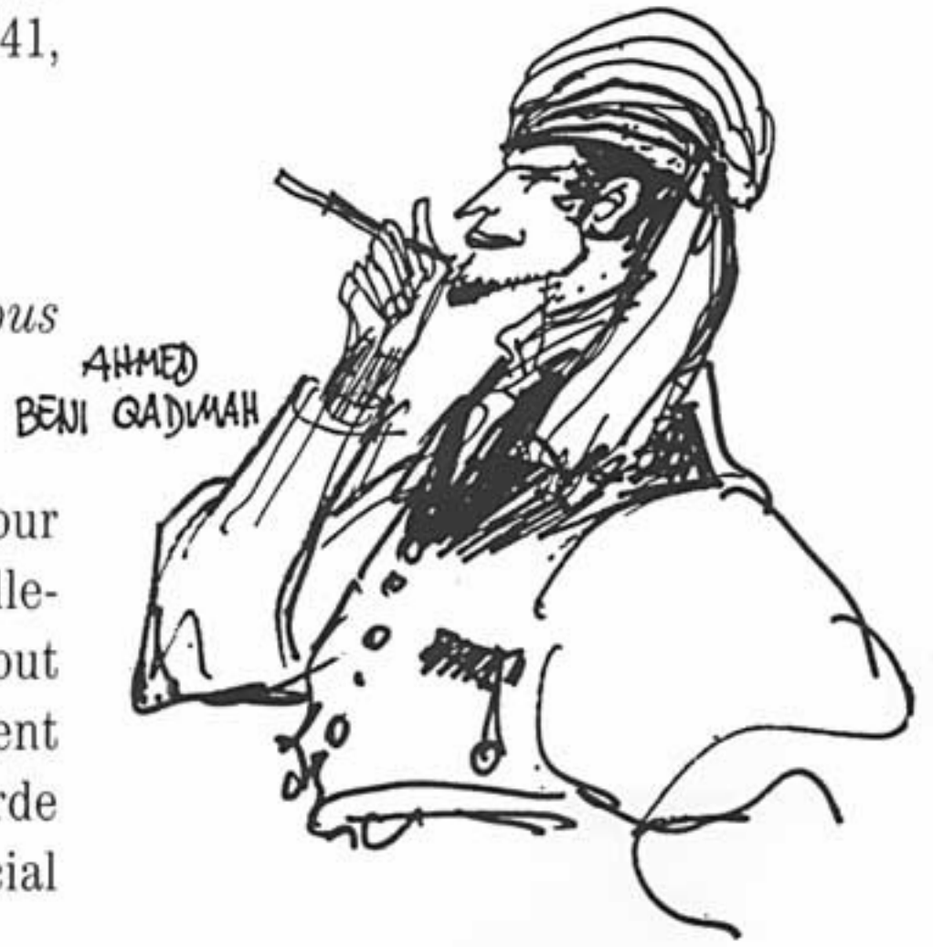
Mon contingent était surtout constitué de jeunes recrues, que l'on déplaçait au maximum pour donner aux populations locales l'impression

Addis-Abeba, 1937. Hugo Pratt, à droite, avec la « Gioventù Italiana Littorio ».

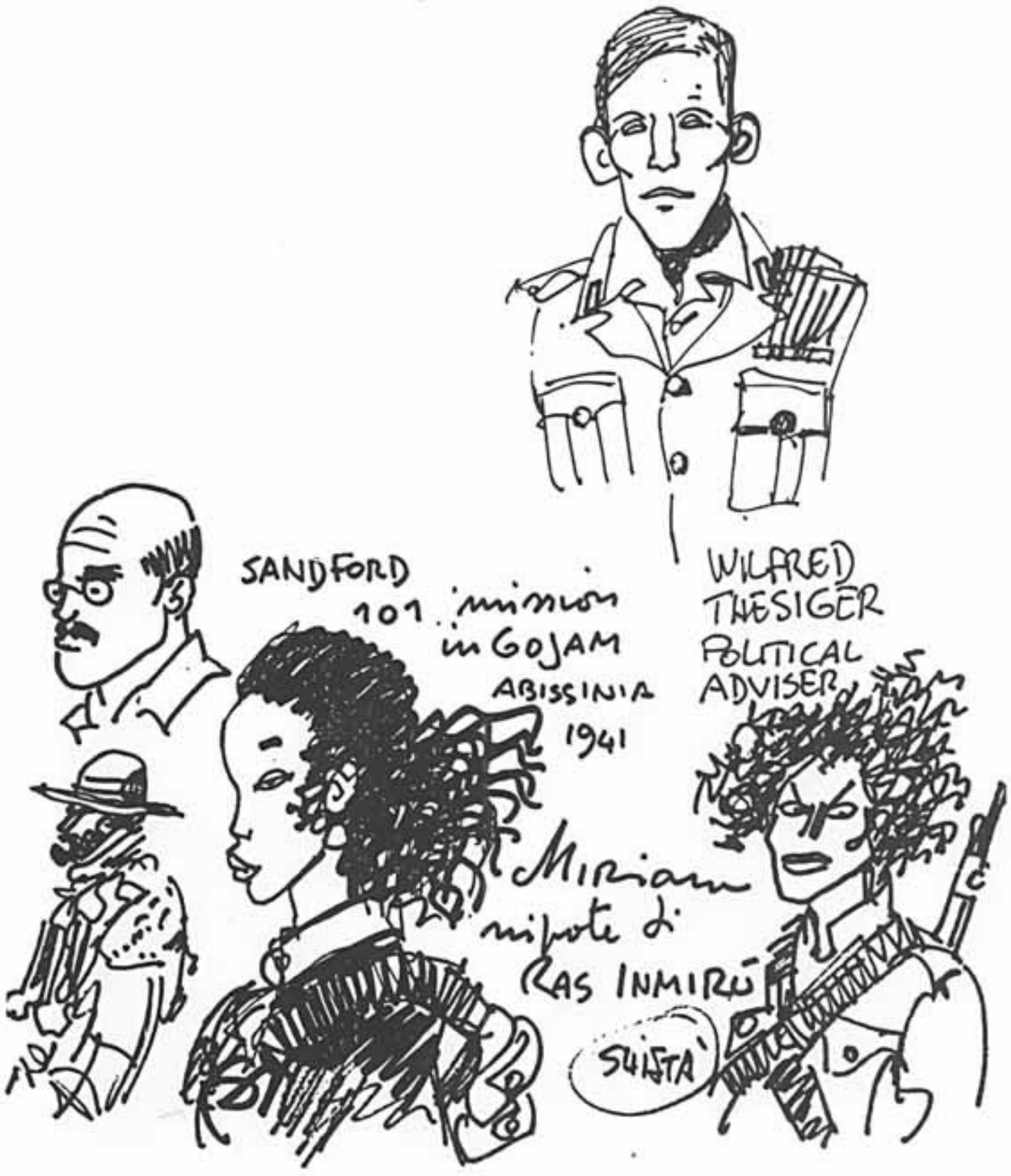
Somaliland, 1940-41. Avec son père dans le bataillon des « chemises noires ».

que l'armée italienne était omniprésente. Nous parcourions l'Ethiopie à pied, il nous arrivait de faire sous le soleil des marches de trente kilomètres. J'ai participé à ces opérations militaires pendant près d'un an, de juin 1940 à mars 1941. La campagne militaire italienne avait commencé avec les victoires au Somaliland de Berbera et de Zeila, où je me trouvais dans le contingent des jeunes fascistes, et s'est terminée en 1941 avec la défaite de Gondar, quand la ville fut prise après plusieurs mois de siège. Un peu avant la fin de la guerre, mon père m'avait emmené à Assab dans une de ses tournées. Je suis rentré à Addis-Abeba à la fin de mars 1941, quelques jours avant l'arrivée des troupes britanniques.

◊ *Aviez-vous une vision politique des événements auxquels vous assistiez ?*



♦ Oui, grâce à quelqu'un qui, comme Brahane, a beaucoup compté pour moi à cette époque, Ahmed Beni Qadimah. C'était un Arabe qui officiellement dirigeait les travaux de la tannerie, mais qui en fait était surtout occupé à recueillir des informations pour les Britanniques, et notamment pour le colonel britannique Orde Wingate. Avant de travailler avec Orde Wingate, Ahmed Beni Qadimah faisait partie d'un groupe appelé Special



Overseas Executive. Il m'aimait bien et m'expliquait la situation politique. Son action était parfois peu orthodoxe, comme lorsqu'il m'aida à voler les thalers d'un responsable du Bureau du travail : j'avais repéré où un directeur de l'*Ufficio produzione del lavoro* avait caché une caisse pleine de thalers d'argent (la monnaie locale), et une nuit Ahmed et moi sommes allés la prendre, en forçant une fenêtre de la villa. Je considérais cela comme parfaitement légitime. Ces thalers étaient le résultat de l'exploitation des indigènes, et comme en outre mon père se plaignait de ce directeur, je me disais même qu'en agissant ainsi je lui rendais service.

Plus sérieusement, en collaboration avec les « irréguliers » éthiopiens, Ahmed a contribué au retour sur son trône du négus. Il était aussi en liaison avec un major du nom de Sandford et avec Wilfred Thesiger, né en 1910 dans une hutte de la légation d'Addis-Abeba, alors que son père était ambassadeur de Grande-Bretagne en Ethiopie. Par l'intermédiaire d'Ahmed Beni Qadimah, j'ai rencontré ces personnes, qui ont eu un destin exceptionnel. Sous les ordres de Wingate, Thesiger participa à la libération de l'Ethiopie et à la mise en déroute d'un corps expéditionnaire italien de 100 000 hommes, puis il s'engagea dans le Special Air Service. Après la guerre il continua sa vie de nomade et d'explorateur. Il a raconté ses souvenirs dans des livres passionnants, comme *Le Désert des déserts*

(*Arabian Sands*), *Les Arabes des marais* (*The Marsh Arabs*) ou plus récemment *La Vie que j'ai choisie* (*The Life of my Choice*).

Comme Thesiger, qui vit aujourd'hui au Kenya dans un petit bungalow, Dan Sandford ne s'est jamais vraiment senti chez lui en Occident. Il a consacré toute sa vie à l'Ethiopie. Quand il est mort, en 1972, Hailé Sélassié a tenu à assister à ses obsèques. Quant à Orde Wingate, après avoir rendu le pouvoir au négus, il sera envoyé en Birmanie pour lutter contre les Japonais et y mourra en 1944 dans un accident d'avion. Son aide de camp Akavia, lui aussi, je l'ai connu en Ethiopie. A la Libération d'Addis-Abeba, j'ai vu Akavia au défilé; il figure dans certaines de mes histoires des *Scorpions du désert*.

Abyssinie, 1941. « Gedeon Force », Orde Wingate et le roi des rois.

◊ *Comment s'est passée la Libération de l'Ethiopie?*

♦ Le 6 avril 1941 arrive le général Cunningham à la tête de troupes sud-africaines, et le 5 mai Hailé Sélassié remonte sur le trône, escorté par Orde Wingate. Ahmed m'avait emmené voir le défilé. Orde Wingate défilait

à la tête de sa brigade Gedeon, monté sur un cheval blanc dont Hailé Sélassié n'avait pas voulu : il suivait en voiture, entouré de ses conseillers ; pour une fois il n'avait pas emmené ses guépards avec lui. Les spectateurs étaient impressionnés par les guerriers *sciftas*, ces guérilleros dirigés par Abebé Aregai, à l'aspect terrifiant : depuis l'arrivée des Italiens six ans plus tôt ils ne s'étaient pas coupé les cheveux. Au milieu d'un groupe de *sciftas* chevauchait une fille superbe, et j'ai dû faire à son sujet une réflexion un peu lourde, car elle est sortie du défilé et m'a donné un coup de fouet sur la tête. C'était, je l'ai su plus tard, la petite-fille de ras Immiru, un haut dignitaire.

Ces premières semaines de l'occupation britannique furent une période de chaos politique absolu. Quelques jours après la Libération d'Addis-Abeba, on frappe à ma porte, je vais ouvrir et me retrouve devant un guerrier *scifta*, immense, les cheveux très longs, des cartouchières croisées sur la poitrine et, suspendus à la ceinture, des oreilles, des verges et des testicules coupés aux Italiens. Pensant qu'il me veut du mal, je prends mon fusil. Lupo, un ami abyssin, s'interpose en disant que je suis un ami. Bientôt, un attroupement commence à se former devant ma porte, mais quelqu'un en uniforme d'officier britannique fend la foule et arrive jusqu'à nous : c'est Ahmed, qui a vite fait de ramener le calme. En fait, le guerrier voulait seulement me demander du sucre. En partant, il m'a dit que j'étais trop jeune pour faire le méchant.

Un peu plus tard, je regarde une grande voiture avec à l'intérieur les guépards de l'Empereur, ras Tafari comme nous l'appelions, quand je sens une main me caresser les cheveux. Derrière moi se trouvent Hailé Sélassié, Thesiger, Wingate et Ahmed, qui se met à raconter l'histoire de la caisse aux thalers d'argent. Wingate me présente comme un jeune militant de la *Libera Italia*, un mouvement d'Italiens antifasciste qui servait de cinquième colonne aux Britanniques. La guerre s'est donc terminée par la présence de l'armée britannique et de l'armée sud-africaine. L'ordre a fini par revenir et même des gens comme Thesiger ou Sandford se sont retrouvés moins libres, car ils devaient rendre des comptes au gouvernement britannique. Mais comme je n'avais jamais été engagé politiquement, je pouvais continuer à me mêler à qui je voulais. Les Britanniques étaient tolérants avec les gens un peu en marge, la seule chose qu'ils n'acceptaient pas était la trahison. Et je n'ai jamais trahi, même si en Ethiopie j'ai fréquenté plus d'Ethiopiens que d'Italiens.

1939

FERDINANDO

HELGA 15

SIBILLE

I KELLER

3° B.

ADDIS-ABEBA 1937-40

DIRE DAWA 1942

LA CASA
PICCOLA
DAVIDA
A-CASTOLFO
A.O.I.

HELGA

SCHEMA LINGE MIRELLA

CENTURIA COLONIALE FEMMINILE

ADDIS ABEBA 1938

CLAUDIA PECCI

MARISA RAIMONDI

LAURA RAIMONDI

.J BIS 3

14

SARAH

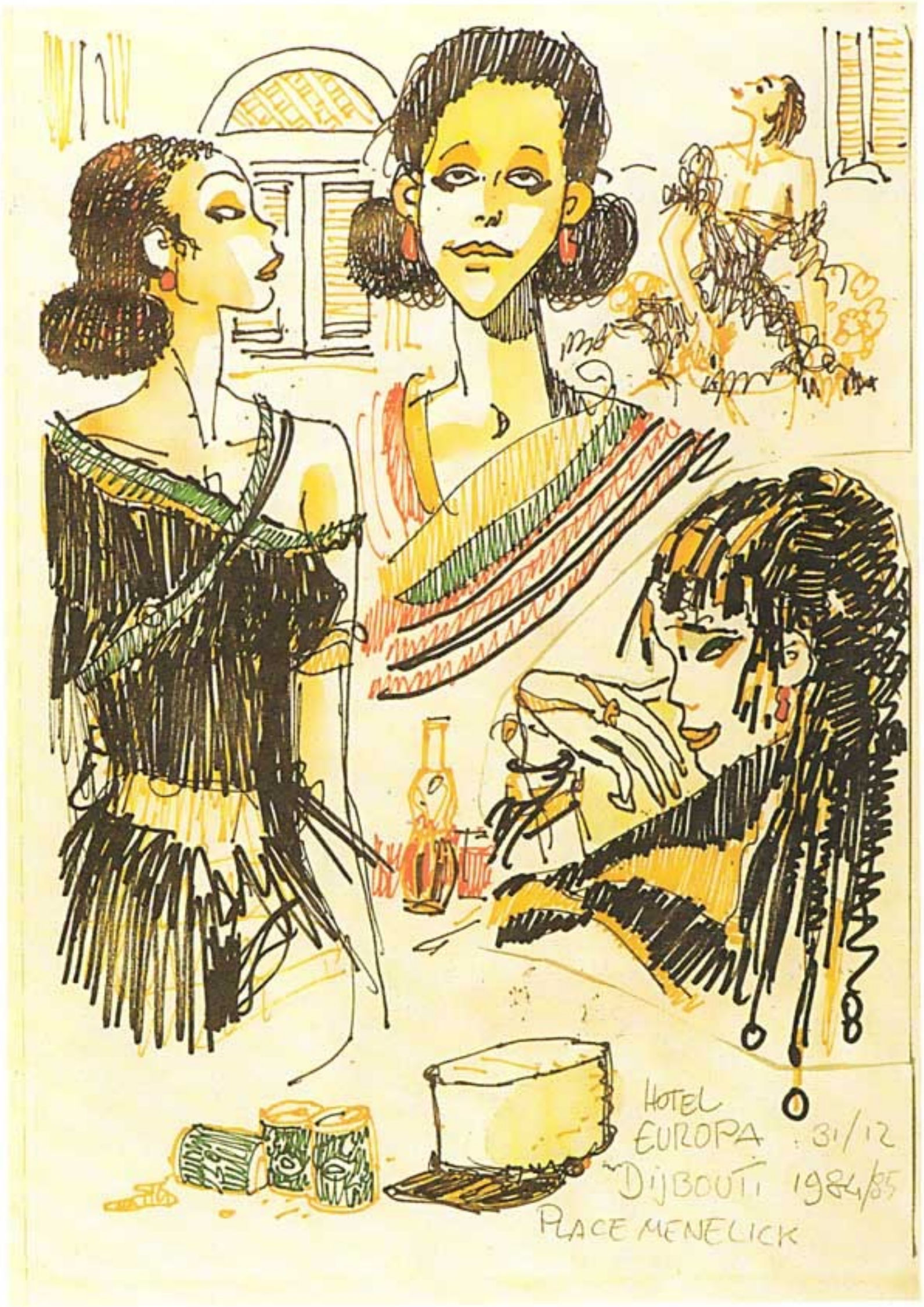
GIOVENTÙ ETIOPICA DEL LITTORIO

RONANA
GABRÈ
MARIAN

ADELE
CUSIN

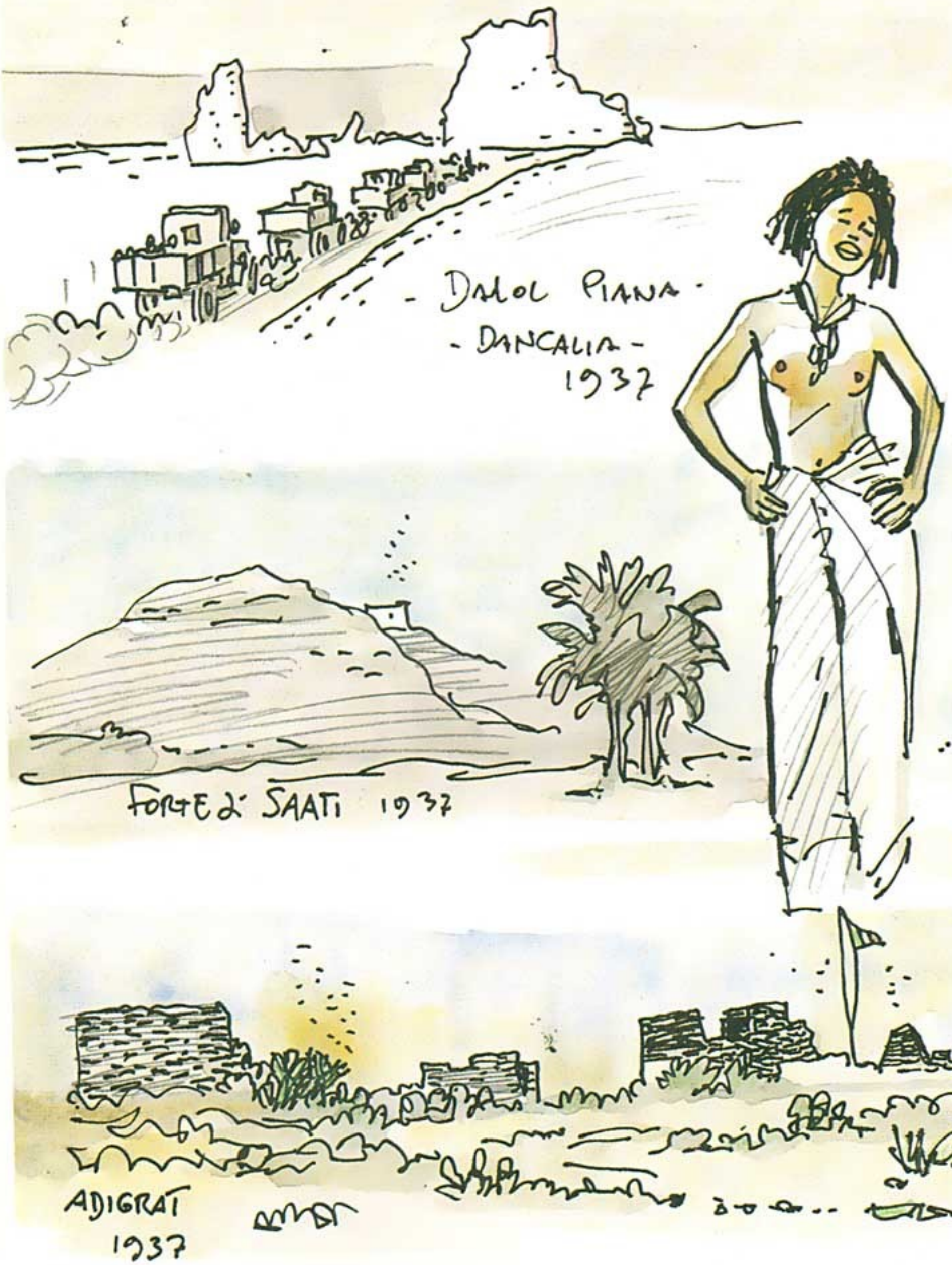
SARMAH

Il raduno del
Gennaio 1939 fu importante
nell'"organizzazione" dei giovani
etiopici -


HOTEL
EUROPA : 31/12
DJIBOUTI 1984/85
PLACE MENELICK

ABISSINIA 1938
ADDIS ABEBA-

il ponte Portoghese
fra Euforbie
Wollega


- DALOL PIANA -
- DANCALIA -
1937
FORTE D' SAATI 1937
ADIGRAT
1937

HAMASEN

TESSENEI PALMĒ DUM

BILENA

Bordello Madre
PATRIA. ZULA -

DOBAT

la "Tomba 1870/1920
del Mullah"

WABI SHEBELLI (IMI-HIMIE) AZEBŌ GALLA
EIMI

caccia al Leopardo
(WABI)

Gondar 1938

Gondar
1938

BANDA
Amhara

PORICELLI - VASELLI -
cantieri
strada
tra
MANDA
E
ELIDAR.

SARDÒ
ASSAB

Guardie
Dancale

NEERMANDS
COPERTONE
GOMMERIA ass ASSAB -

PORTA A JIRREH 16 ANNI

III Battaglione GENERALE BONACORSI a JIRREH vicino ZEILA. 1940

ten. Tonelli con la BANDA indipendente ARUSSI e GALLA-

940 GEN.

HARGHEISA

BURAO = POSTO-VEDETTA

BERBERA

BRITISH SOMALILAND CAMEL CORPS

"KING'S AFRICAN RIFLES"

ZEILA RESIDENCY

KAR

BRITISH SOMALILAND

J.R. CHATER

con i suoi soldati

E

ILALOS

1940

FORESTI

PANZERA

Prof. ROCCHI

U.P.L.S.M.O.I.A.O.I

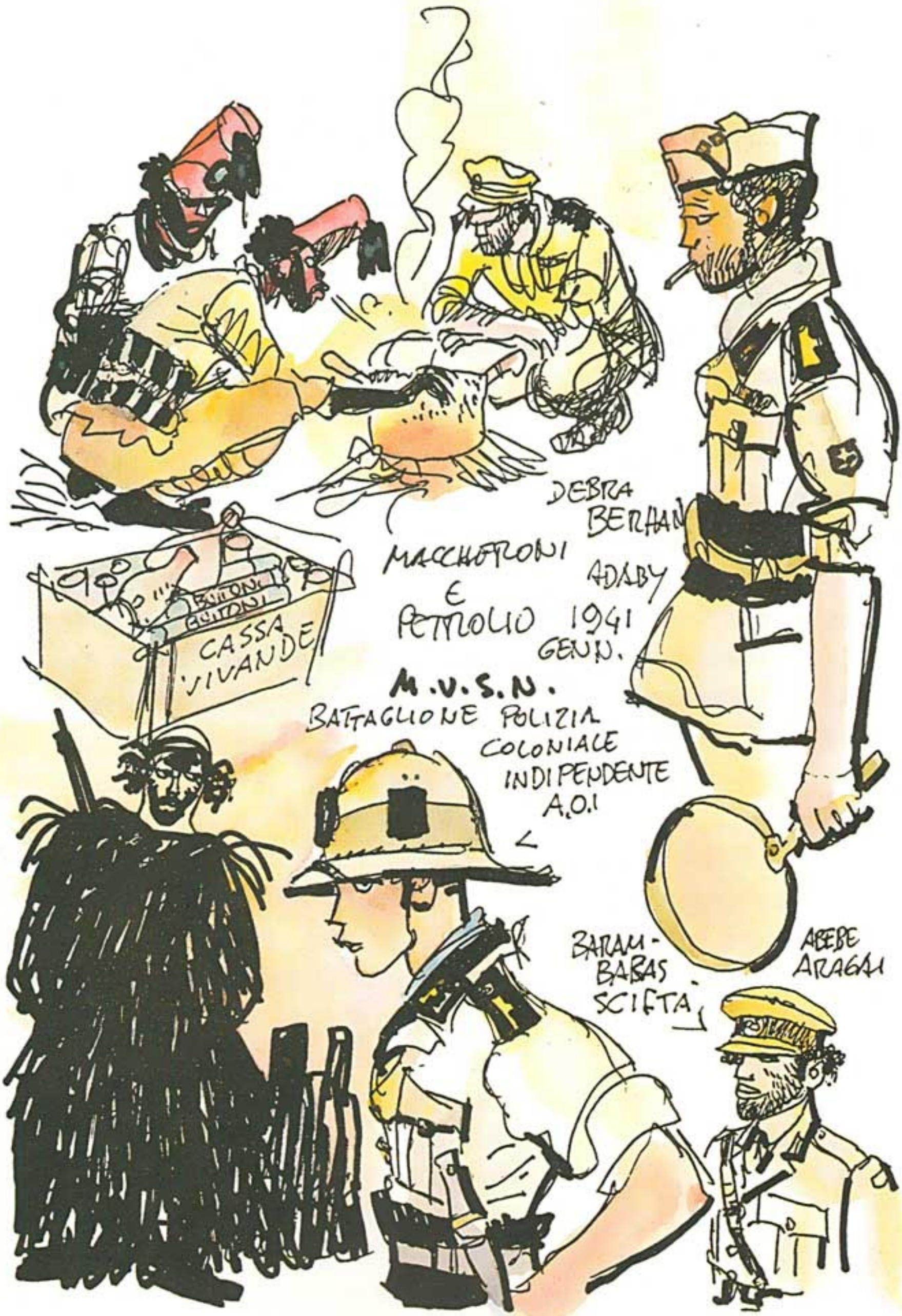
P.A.I

POLIZIA AFRICA ITALIANA

BGT. XI

ARABO SOMALO

ASSAB.


DEBRA BERHAN
MACCHERONI E PETROLIO
ADABY 1941 GENN.
BUITONI
BUITONI
CASSA VIVANDE
M.V.S.N.
BATTAGLIONE POLIZIA COLONIALE INDIPENDENTE A.O.I
BARAM-BABAS SCIFTA
ABEBE ARAGAI

◊ *Mais étiez-vous triste de la défaite italienne?*

♦ L'Italie, le drapeau, l'idéologie fasciste, tout cela ne me touchait plus guère. D'ailleurs, après seulement quelques années de présence en Ethiopie, beaucoup d'Italiens rêvaient déjà de ne plus dépendre de la métropole et de faire sécession. Ils se sentaient plus proches des Blancs des autres colonies d'Afrique que des Italiens d'Italie. Après la défaite, les Italiens d'Ethiopie avaient le sentiment qu'ils ne devaient rien à l'Italie. Et si notre rapatriement a été organisé, c'est uniquement parce qu'il entrait dans les intérêts de Hailé Sélassié et des Britanniques que les Italiens quittent l'Afrique. Nous devons d'ailleurs la vie à Hailé Sélassié : une fois revenu au pouvoir il a donné des directives pour que nous ne soyons pas massacrés, alors qu'en 1936 le maréchal Graziani, devenu vice-roi d'Ethiopie, avait fait tuer beaucoup d'Ethiopiens. L'Italie ne représentait plus rien pour nous. Elle nous avait abandonnés alors que nous nous étions battus avec plus d'acharnement que les Italiens de la métropole. On se sentait trahis, nous avions perdu nos biens. Je me suis donc vite rendu compte que la vision selon laquelle j'étais dans le camp des vaincus était superficielle, que je n'étais pas responsable des bêtises des adultes, et que l'important était de conserver mes amitiés et d'être en accord avec moi-même.

◊ *Regrettez-vous alors l'aventure éthiopienne?*

♦ Je suis trop jeune pour voir les choses comme cela. Ma vie est remplie d'amitiés, ma principale préoccupation est de savoir ce que va faire Nanda Brancati. Pour gagner un peu d'argent, je deviens coursier dans un bordel, « l'Aigle blanc », tenu par un Russe, qui me dit tout le temps que le dernier barreau de l'échelle sociale n'est pas la prostituée, mais le proxénète, et qu'il serait prêt à mourir pour ses filles. Je me sentais à l'aise avec ces putains, c'est à ce moment que j'ai commencé à avoir des amies chez les prostituées. A « l'Aigle blanc » les filles sont italiennes, françaises, arméniennes. J'achète leurs cigarettes et leurs fards. A force de fréquenter ce milieu interlope, j'oublie ce qui se dit et ce qui ne se dit pas en société. Un jour — celui-là même où j'ai rencontré Hailé Sélassié, Wingate et Thesiger, alors que j'attends mon père au bar de la gare d'Addis-Abeba, je vois arriver une femme superbe, et instinctivement je lui dis : « Quel beau

cul vous avez, madame ! » Elle a eu l'air étonnée de la spontanéité de ma remarque, mais m'a offert un verre. J'ai appris par la suite qu'elle était hongroise, et avait une liaison avec quelqu'un de l'entourage de Hailé Sélassié.

C'est pour mes parents que cette période est très dure. Nous perdons notre maison, Brahane nous quitte en nous volant de l'argent. Ma mère est obligée de vendre ses montres, ses bijoux. Elle a aussi une aventure sentimentale. J'en étais désolé pour mon père, tout en n'y trouvant rien à redire : pour moi ma mère était libre. Mes parents s'aimaient, mais la guerre, les séparations fréquentes, le manque d'argent avaient fait naître cette nouvelle situation. Et dans le même temps, mon père est tombé malade. Sa maladie est toujours restée mystérieuse, sans doute une infection amibienne.

◊ *Politiquement, où en était votre père à ce moment ?*

♦ C'est également un mystère. Beaucoup de Britanniques venaient le voir. Ils parlaient ensemble de radios clandestines, du mouvement *Libera Italia*. Je sais qu'à un certain moment mon père avait milité pour une Ethiopie séparée de l'Italie — le militant de la *Libera Italia*, c'était lui, pas moi ; il avait sans doute des contacts avec des services secrets britanniques, mais je ne sais pas exactement quel rôle il a joué. Une des personnes qu'il fréquentait était le colonel belgo-russe Vladimir Peniakoff, qu'il m'avait emmené voir quand nous avions visité Alexandrie. Peniakoff s'occupait alors d'une usine de sucre. Il était aussi en relation avec le Pratt qui était dans la Trans-Jordan Frontier Force du côté de Gaza. Cela a duré un an puis, en 1942, mon père a été arrêté par des Britanniques qui l'ont fait prisonnier et l'ont emmené dans un camp de concentration, puis l'ont confié à des forces françaises. Il mourra d'un cancer du foie sur le chemin de Harar, à la fin de 1942. Tout cela reste pour moi incompréhensible. Pourquoi les Anglais l'ont-ils fait prisonnier, alors qu'encore peu de temps auparavant ils venaient le voir à la maison ? Parce qu'il n'avait pas voulu trahir, parce qu'il n'avait pas voulu les aider à trouver cette radio clandestine ? Ou les Anglais faisaient-ils simplement semblant d'être contre lui, parce que quelqu'un avait quelque chose à cacher, et que mon père en savait trop ? Je me pose toujours des questions sur la fin de mon père.

◊ *Comment avez-vous appris sa mort ?*

♦ En rentrant en Italie, au début de 1943. Je n'ai pas eu un grand choc, car quand je l'avais vu pour la dernière fois, il était tellement mal que j'avais compris qu'il allait mourir. Il est mort très jeune, à trente-cinq ans. Quand il est parti dans ce camp de concentration, ma mère et moi avons quitté Addis-Abeba pour nous rapprocher de lui, et nous avons échoué à Dirédaoua, dans un camp d'internement pour civils, sous la surveillance de Sénégalais de la France Libre. Les maisons du camp avaient été construites par les employés du chemin de fer qui allait de Djibouti à Addis-Abeba. Ma mère pouvait entrer et sortir librement du camp car elle était enceinte, mais c'était néanmoins un régime de faveur. Pourquoi ce privilège ? A cause des nombreuses relations de mon père dans toutes les armées ? A Dirédaoua se trouvaient des Britanniques du groupe Special Overseas Executive et du Commando 51 : étaient-ce eux qui nous protégeaient ? Ma mère a accouché d'une petite fille mort-née. J'avais apporté à l'hôpital une valise de layette qui avait été rassemblée par les femmes du camp. En apprenant que le bébé était mort, j'ai envoyé promener la valise, qui s'est ouverte. Quand la

sentinelle qui m'avait accompagné à l'hôpital, un Noir swahili, a vu les bonnets, les petits chaussons, il a tout remis dans la valise et s'est assis à côté de moi. J'avais toujours eu envie d'avoir une petite sœur. C'est un souvenir très triste.

◊ *Et vous, pouviez-vous sortir du camp?*

♦ En théorie non, en pratique oui. Je disparaissais parfois pour de longues périodes, mais ma mère n'était pas inquiète, elle était habituée. Je suis même resté deux mois avec des chameliers danakil qui faisaient la contrebande du qat dans la région de Dirédaoua, d'Aouach. Ils m'avaient recueilli alors que j'étais presque évanoui à cause d'une intoxication alimentaire. J'avais mangé des bananes avariées — ou peut-être plus simplement avais-je mangé trop de bananes. A la suite de cette indigestion, j'ai vomi ce qu'ils m'avaient donné à manger, alors, pour m'apprendre la valeur de la nourriture, ils m'ont obligé à réingurgiter ce que j'avais rendu : une expérience. Je sortais régulièrement du camp, et un jour où je m'en échappais en sautant d'une fenêtre, je suis tombé de tout mon poids sur un cadavre que, dans l'obscurité de la nuit, je n'avais pas vu. C'était un Ethiopien de petite taille, qui avait été blessé par des askaris britanniques, et qui était venu mourir là. Ce souvenir, resté enfoui dans ma mémoire, m'est revenu vingt-cinq ans après, en Guyane hollandaise. J'étais avec un Français et un Javanais dans une Jeep de location lorsque des soldats noirs nous ont arrêtés pour nous demander de transporter un cadavre à la ville : c'est un Blanc comme vous, disaient-ils, et nous ne savons pas quoi en faire. Nous avons continué le voyage sur la piste avec ce corps couvert de mouches.

C'est en Ethiopie que j'ai appris à côtoyer la mort et les morts. Une fois, alors que j'étais dans un endroit peuplé de hyènes — j'avais avec moi un bâton et des pierres pour me défendre au cas où elles se seraient approchées — je traverse un cimetière, je glisse et me retrouve au fond d'une tombe : je passe la nuit à côté d'un mort. J'entendais les hurlements des hyènes, mais je n'avais pas peur, car dans mon imagination le mort était là pour me défendre. J'ai d'ailleurs fini par m'endormir, et le gardien du cimetière m'a retrouvé au petit matin. Mais la principale raison pour laquelle je m'absentais du camp s'appelait Clara Pecci, une jeune Italienne. Elle était à l'extérieur, et j'allais la rejoindre. Que je me sentais

bien, près d'elle, à l'ombre de la mosquée de Dirédaoua... Nous écoutions les chants des cueilleurs de dattes, et puis le muezzin psalmodiait sa prière, et tout devenait silencieux. Elle et moi, nous aspirions dans l'air le parfum du jasmin et des dattes. Nous regardions le coucher du soleil, qui projetait une teinte veloutée, saumon, la lune montait, les étoiles brillaient.

Nous étions trois garçons, trois amis, à être amoureux de Clara Pecci. Et deux ans plus tard, à Vicenza, en Italie, nous nous retrouverons tous les trois pour partir en vain à sa recherche, après sa disparition dans un bombardement. Clara Pecci nous avait réunis, alors que depuis Dirédaoua nous avions suivi des chemins différents. L'un de mes deux compagnons était même entré dans la garde fasciste. Notre amitié était plus forte que la guerre civile. Clara Pecci a beaucoup compté pour moi, même si pendant ces années 1941-1942 j'ai connu environ deux cents filles. Dans le camp de Dirédaoua j'ai retrouvé Nanda Brancati, mais il y avait aussi cinq mille femmes, alors qu'il n'y avait pas d'hommes, seulement trente adolescents. Aucune rivalité ne surgissait donc entre les garçons, ils en étaient même arrivés à chercher comment échapper à toutes ces femmes. Et en plus, l'un d'eux — un ami, le fils du capitaine Memma, avec qui j'avais fait le voyage d'Italie en Ethiopie cinq ans plus tôt — ne s'intéressait pas aux femmes, il ne s'intéressait qu'aux scorpions, qu'il mettait dans des bouteilles. Il recherchait bien les filles nées sous le signe du Scorpion, mais juste pour leur montrer ses bouteilles !

◊ *Dans votre vie amoureuse, vous avez tout de suite mêlé le sentimental et le sexuel.*

♦ Vous savez, quand un Européen de treize ans découvre que les jeunes Africaines de son âge font l'amour de façon très naturelle, il est normal qu'il finisse par les imiter. L'Ethiopie est une terre de liberté sexuelle. Les jeunes Ethiopiennes ne connaissaient pas l'infibulation, comme les Danakil ou les Somalis musulmanes. En principe, les Ethiopiennes devaient avoir le crâne rasé à l'exception d'une couronne de cheveux quand elles étaient vierges, mais beaucoup avaient la tête comme cela tout en ayant déjà perdu leur virginité. Quant à ce camp de Dirédaoua, c'était un appel à la sexualité. L'odeur de la chair y était forte, il était difficile de se laver, il

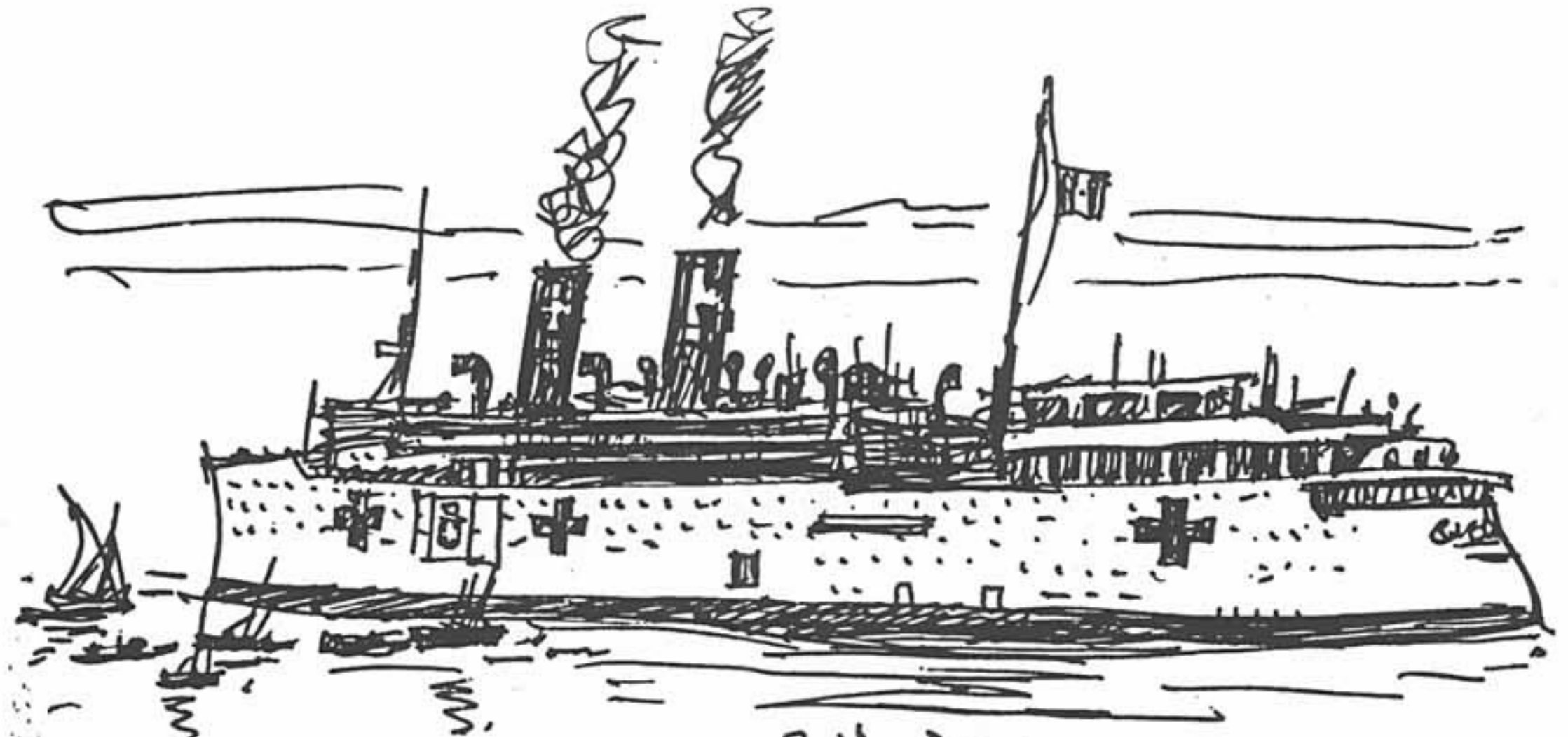
n'y avait pas de déodorants, rien que du savon Palmolive et du talc. Nous vivions dans la promiscuité, les femmes et les garçons n'étaient séparés que par un mur en toile à sac, avec évidemment pas mal de trous. A cause de la chaleur, les filles étaient peu vêtues.

Il ne faut pas non plus négliger le rôle des stercoraires, de grosses mouches d'un vert métallique, qui sécrètent une substance aphrodisiaque, la cantharidine. En Ethiopie, d'une façon générale, l'activité sexuelle était liée à des odeurs. De même que des animaux s'attirent par leur activité glandulaire, certains Ethiopiens, pour attirer les femmes, se mettaient derrière l'oreille du smegma, produit de la sécrétion de leurs organes génitaux. Enfin, avec la guerre, les jeunes Italiennes ne se posaient pas le problème de la virginité : dans un monde où la mort n'était jamais loin, nous voulions vivre au maximum. Nous n'avions pas encore vécu et avec la guerre on nous faisait la proposition de mourir. Alors, paradoxalement, la guerre devenait une invitation à la vie. Les jeunes étaient donc tous très libres et progressistes. Sur le bateau du retour aussi, nous avons vécu dans la fraternité, sans même nous rendre compte que cette liberté de mœurs n'était pas universelle ; l'Italie que nous avons retrouvée nous a paru pleine de blocages et d'inhibitions.

◊ *Dans quelles circonstances rentrez-vous en Italie?*

♦ Je quitte l'Ethiopie avec ma mère en décembre 1942. J'avais presque seize ans, âge limite pour bénéficier de ce rapatriement, qui était organisé par le Vatican sur des cargos de la Croix-Rouge. Les garçons de seize ans et plus restaient prisonniers en Ethiopie, avec les hommes. Des camions de l'armée anglaise nous ont pris ma mère et moi à Dirédaoua, et nous ont emmenés à Hargeisa, puis à Berbera, en Somalie britannique, notre port d'embarquement. En arrivant à Berbera, j'ai cherché Clara Pecci au milieu des milliers d'Italiens qui étaient là, et j'appris qu'elle était déjà en route pour l'Italie sur un autre bateau. Celui que ma mère et moi avons pris a dû être l'avant-dernier.

A Berbera j'ai revu Chater, le lieutenant-colonel britannique qui était sur le même bateau que moi au voyage aller : une coïncidence intéressante, qui me donnait à penser que la boucle était bouclée. Chater et moi nous nous racontons notre guerre ; il s'était replié à Aden avec sa famille



rimpatrio
profughi
dall'A.O.I.

BERBERA
1943

R.N. DUILIO
R.N GIULIO CESARE
R.N. VULCANIA
R.N. SATURNIA

quand les Italiens avaient envahi la Somalie. Je quitte l'Ethiopie en ayant le sentiment que j'y retournerai un jour, ce qui a été le cas : je retourne toujours dans les endroits où j'ai vécu, mes départs ne sont jamais définitifs. Sur le bateau du retour je retrouve beaucoup de copines de mon âge, dont Nanda Brancati.

Ce fut un voyage heureux, plus long encore qu'à l'aller, car le canal de Suez étant fermé, le bateau devait faire le tour de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance : quarante-huit jours de mer. Je me rappelle l'escale à Port-Elizabeth, en Afrique du Sud, où j'ai volé des oranges à l'insu de la sentinelle chargée de leur surveillance. Le cargo est arrivé de nuit au large de Gibraltar et comme ce point de passage entre l'Atlantique et la Méditerranée me fascinait — les colonnes d'Hercule —, j'ai allumé un projecteur du bateau pour mieux le voir. C'était interdit et les Anglais de Gibraltar, qui se demandaient ce qui se passait, sont arrivés dans des vedettes et ont encerclé le bateau. Puis ils sont montés à bord, ils voulaient faire une enquête. Comme nous avions des malades assez graves à bord, ils nous ont laissé repartir rapidement. Au débarquement, à Naples, en

janvier 1943, il y avait foule pour attendre notre bateau ; la famille royale avait jugé bon de faire le déplacement.

◊ *Quel regard avez-vous aujourd'hui sur votre expérience éthiopienne ?*

♦ J'ai mené en Ethiopie, sans en être conscient, une vie assez folle, mais cela s'explique par la guerre. Quand à tout instant on peut mourir dans une guerre que l'on n'a pas choisi de faire, on prend des libertés avec la vie. Les jeunes Italiens qui comme moi avaient eu l'expérience de l'Ethiopie étaient plus larges d'esprit que le reste de la population, et sans illusions sur le régime. Comme nous avions perdu la guerre d'Ethiopie, nous étions préparés à la chute du régime fasciste, que nous pressentions : elle viendra le 8 septembre 1943, neuf mois après mon retour. En rentrant en Italie, je ne croyais plus à la patrie, au drapeau, aux idéologies. Je m'étais forgé ma propre éthique, qui consistait à être fidèle à mes amis.

Italie, 1943. Collège militaire à Città di Castello.

3.

« Au temps de ma jeunesse folle »
(Villon)
(1943-1949)

◊ *En rentrant en Italie, quels étaient vos projets?*

♦ Mes études secondaires classiques avaient pris fin brutalement avec la guerre en 1940, et j'aurais bien aimé étudier dans une école artistique. Mais nous étions en janvier, et apparemment ce n'était pas facile de s'inscrire en cours d'année. Tout ce que ma famille a trouvé a été une école prémilitaire, à Città di Castello, en Ombrie, qui avait l'avantage d'être gratuite pour ceux qui comme moi avaient été engagés dans la guerre d'Ethiopie. Je suis donc allé dans ce collège, tout en sachant que je ne deviendrais pas militaire de carrière. Etre pensionnaire me plaisait parce que je n'avais pas envie de reprendre ma vie de famille nombreuse à Venise, au milieu de mon grand-père, de mes tantes et mes oncles. L'Ethiopie m'avait trop habitué à l'indépendance, et paradoxalement j'étais plus libre dans cette école que je ne l'aurais été chez moi. En outre, certains de mes camarades d'Ethiopie avaient eux aussi fini par échouer dans cette école et il y avait évidemment entre nous des liens très forts.

Nous étions une petite bande de six ou sept élèves, et nous constituions une sorte de mafia à l'intérieur du collège. Par rapport aux autres élèves,

nous étions beaucoup plus mûrs, beaucoup plus évolués, politiquement et amoureusement. Nous retrouvions les femmes de ménage à la lingerie, entre des piles de draps, dans la pénombre. Les odeurs n'étaient plus les lourds effluves de Dirédaoua, mais les parfums frais du linge lavé et des bois de résineux environnants. Mais à nouveau les bouleversements politiques allaient mettre un terme à mes études. L'école a fermé définitivement en septembre 1943, quand l'Italie a signé l'armistice, les cours eux-mêmes s'étant terminés en juin, soit seulement cinq mois après mon arrivée.

A la fin des cours je suis parti en Sicile, du côté de Messine, chez un copain qui s'appelait Anastasi. Au début de juillet, quand les troupes anglo-américaines ont débarqué en Sicile, Anastasi est resté chez lui et moi je me suis échappé de justesse, prenant l'un des derniers bateaux qui ont pu quitter l'île. Je suis arrivé en Calabre, puis j'ai regagné le collège. C'est alors que les événements se précipitent. Le 25 juillet, Mussolini est arrêté sur un ordre du roi d'Italie : le fascisme tombe, mais la guerre continue. Le jour-même, à mon collège, tout le monde se met brusquement à critiquer le fascisme. Personnellement, je ne suis pas étonné de la chute du fascisme, et grâce à mon expérience éthiopienne je suis préparé à cette grande confusion, à ce bordel généralisé que l'Italie va connaître pendant deux ans. Les fascistes qui n'acceptent pas la fin du régime rejoignent les troupes allemandes, qui contrôlent le nord de l'Italie.

En août, je suis toujours dans mon collège, maintenant déserté par la plupart des élèves et des professeurs. Avec mes camarades « africains », nous voulions quitter le collège dans une certaine cohérence. Et un jour nous voyons arriver les Allemands, qui nous demandent de prendre possession de l'école. Je leur dis qu'ils pourraient le faire à notre départ. Nous avons alors confié les armes du collège à la police militaire italienne et deux semaines plus tard nous avons organisé la cérémonie de passation

des pouvoirs : le drapeau italien a été abaissé et les clés du collège remises à un maréchal des carabiniers. Les Allemands étaient là, et nous regardaient. J'ai conservé ce drapeau, non pas par patriotisme, bien sûr, mais comme souvenir de cette époque étrange. Puis la situation devient de plus en plus confuse. Le 8 septembre, le maréchal Badoglio signe l'armistice, mais le 12 Mussolini, libéré par les Allemands, proclame à Salo, dans le nord de l'Italie, un nouveau régime qui continue le combat contre les Alliés. Vers le 20 septembre je fais un bref passage chez moi à Venise, qui est dans la zone contrôlée par l'Allemagne, avant de rester une dizaine de jours dans une école navale. Je retourne ensuite à la maison, renouant avec ma famille et mes amis.

◊ *Quelle était la réaction de votre famille à tous ces événements?*

♦ Avec mon grand-père, le fondateur des *fasci di combattimento*, toute discussion était devenue impossible. Je ne m'entendais pas avec lui. Déjà il avait essayé de m'apprendre son métier de pédicure et au bout d'une semaine j'avais carrément planté, de dégoût, mon ciseau dans le pied de la comtesse Montagna. Elle avait hurlé de douleur et s'était évanouie à la vue de son sang. Comme elle glissait de son siège, je l'avais retenue par les

cheveux, ce qui lui avait fait pousser un second hurlement. Pour mon grand-père, l'armistice était une défaite, mais pour la majorité des Italiens c'était une libération. Mon oncle Lello, le marin, en avait profité pour déserter à la nage, et il était arrivé à la maison en caleçon, ses chaussures attachées autour du cou. Mon grand-père lui interdisait d'écouter la radio anglaise ; un jour qu'il l'avait surpris à l'écoute de la B.B.C. il avait donné un coup de pied dans le poste. Il répétait sans cesse qu'il était maître chez lui, et nous reprochait le pain que nous mangions. Après quelques semaines dans ma famille, voulant échapper à ce climat, je me suis engagé dans le bataillon Lupo, groupe indépendant dans l'armée de la République fasciste. On m'a envoyé à Iesolo comme fusilier marin, j'étais censé prévenir toute tentative de débarquement. Mais cela n'a pas duré : ma grand-mère est venue me rechercher et m'a ramené à Venise à grands coups de parapluie. Elle ne voulait pas me voir mêlé à la guerre, mais c'était sans espoir.

Tout avait pourtant bien commencé, avec une belle jeune fille, Erika. Je l'avais rencontrée à l'automne 1944 au Lido de Venise, devant l'hôtel Excelsior. Elle était grande, athlétique, et dans son maillot de bain elle m'avait fait de l'effet. A cette époque, pour impressionner les filles, je me faisais passer pour un pilote sud-africain évadé d'un camp de concentration, sans doute parce qu'en Ethiopie j'avais moi-même été impressionné par des aviateurs sud-africains : un jour la D.C.A. avait abattu un vieux coucou, qui était tombé dans des eucalyptus ; avec mes camarades du lycée

nous avions quitté les cours pour aller voir ce qui se passait, et des eucalyptus étaient descendus de grands Boers, qui riaient, tant ils étaient soûls. Sur la plage du Lido, je raconte donc à cette fille en maillot de bain que je suis sud-africain, puis elle va à l'hôtel pour se changer et en ressort sous l'uniforme des auxiliaires de l'armée allemande. J'étais stupéfait, mais elle me dit de ne pas m'inquiéter à ce sujet. Notre liaison suit alors son cours, jusqu'au moment où nous sommes repérés par un membre d'un quelconque front de libération nationale, qui m'enjoint de rompre cette relation : exit Erika. Je ne pensais plus à elle lorsqu'un jour, dans le quartier de Santa Maria Formosa, alors que j'étais en train de manger une glace et d'échanger un album de *Flash Gordon* avec des copains, je la vois venir vers moi en compagnie de quatre soldats allemands et de mon ami Lino Zavatta. Je comprends vite qu'Erika, qui connaissait Lino, s'était servie de lui pour me retrouver et se venger. Je détale par la rue des Aveugles, mais me retrouve nez à nez avec deux autres soldats allemands, qui pointent leur mitraillette vers moi. Je suis encerclé, et les soldats me font marcher les mains en l'air. Sur le pont de la Ruga Giuffa, je croise la belle Leonora Schena. Elle qui m'a toujours ignoré, me voyant dans cet état, porte une main à la bouche et s'exclame : « Hugo ! » — le plus bel « Hugo ! » que j'aie jamais entendu. Les soldats allemands me mettent contre un mur, je me demande s'ils ne vont pas me fusiller, mais non, ils m'emmènent à l'hôtel Excelsior pour un interrogatoire. Ils sont convaincus que je suis sud-africain, et deviennent furieux quand j'essaie de leur expliquer que je suis né à Rimini. Transféré à la prison de Santa Maria Maggiore, je me retrouve dans une cellule avec des Anglais, qui me prennent pour un agent double et se méfient de moi.

Avertie de mon arrestation par Lino Zavatta, ma mère se précipite au poste de commandement des S.S., où on veut l'arrêter en tant que mère d'un espion sud-africain ! Grâce aux relations de mon grand-père, pour une fois utile, on me sort de ma cellule après dix-huit jours d'incarcération et on me conduit devant Schmutz, le capitaine des S.S., une sorte de Dracula. L'interprète me fait signe pour m'avertir si je dois répondre par oui ou par non aux questions de Schmutz. On me fait signer quelques documents auxquels je ne comprends rien, dont un engagement dans la police maritime allemande, si bien qu'à ma sortie de prison, le lendemain, je ne suis pas seulement attendu par ma mère mais par deux marins allemands.

Je devais revoir Schmutz un an et demi plus tard, au moment de la Libération de Venise. Il était dans un groupe de prisonniers allemands et il m'a reconnu. Je portais alors l'uniforme néo-zélandais. Il a dû se demander qui j'étais réellement.

◊ *Vers la fin de 1944, votre uniforme est donc l'uniforme allemand?*

♦ Oui, bien malgré moi je me retrouve enrôlé dans l'armée allemande. Avec d'autres membres de la police maritime, on m'envoie en mer sur des péniches armées qui servent au transport du sel. Nous allons du côté de Porto Garibaldi, dans l'estuaire du Pô. Après environ trois semaines, je réussis à m'échapper. Je dors dans des barques, j'entre en relation avec des résistants pro-alliés, comme Pemps Kellerman, un juif qui appartenait à une cinquième colonne. Certains de ces partisans faisaient n'importe quoi. J'ai vu l'un d'eux mettre le canon de son pistolet sur la tempe d'une sentinelle endormie et tirer quand ce pauvre type s'est réveillé.

A cette époque les avions alliés sont de plus en plus présents dans le ciel, et la situation politique, de confuse, devient franchement anarchique. Bien que déserteur de l'armée allemande, je me risque à rentrer chez moi. Je dois me pré-

senter tous les jours à un contrôle, mais j'oublie vite de m'y rendre. Je me déplace à nouveau en cachette dans Venise ; les copains que je me suis faits au bataillon Lupo me préviennent en cas de rafle. Ils me disaient, par exemple : « Ne va pas du côté de la place Saint-Marc ce soir. » Je suis au courant de tout car j'ai des amis partout, aussi bien chez les fascistes que chez les résistants. Je rencontre ainsi beaucoup de gens curieux, comme Barin, un Turkmène, qui était caporal d'une division de Turcs d'Asie centrale engagés dans le camp des Allemands.

Nous avions fait connaissance par l'intermédiaire d'une amie commune, une jeune Yougoslave, Marizka Jabluczka, c'est-à-dire « petite pomme ». Tout à la fin de 1944, cette fille m'annonce que Barin vient de partir avec sa division, et nous allons alors au Lido, dans la maison de mon copain Gigi del Maschio, qui était professeur de lutte — il me disait toujours d'être méchant avec les méchants et gentil avec les gentils. A cette réunion, il y avait bien sûr pas mal de filles, mais aussi des Albanais de la Special Overseas Executive, des Anglais et un Danois qui s'appelait Lassen. Tous appartenaient à des commandos de la Special Boat Service Squadron, venus sonder les canaux de Venise pour détecter des mines ou des dangers

de ce genre. Ce Lassen, bien que danois, était le plus jeune major de l'armée britannique. Il sera tué à Porto Garibaldi par les mitrailleuses des Turkmènes de Barin, qui disparut lui aussi dans cet engagement. Il est peut-être symptomatique de mon comportement que tous deux aient été mes amis. Ce qui rétrospectivement me frappe aussi est cette présence de commandos alliés au Lido de Venise dès décembre 1944, alors que la ville n'a été libérée qu'en avril 1945.

1945. Interprète de la « Private Army of Peniakoff ».

◊ *La Libération de Venise fut-elle aussi folle que celle d'Addis-Abeba?*

♦ Tout à fait, et cette fois je savais à quoi m'attendre. En réalité, pour les Allemands, la débandade commence en février 1945. C'est à ce moment que je franchis les lignes allemandes pour rejoindre les Alliés. J'avais essayé de le faire dès l'époque de mon passage au bataillon Lupo, mais en

Venise, 1945. Hugo Pratt (premier plan au centre) avec la brigade garibaldienne italo-yougoslave.

vain, alors qu'en février 1945 les soldats allemands commençaient à s'enfuir, et il était devenu assez facile de passer les lignes. A Chioggia je rencontre une vieille connaissance d'Afrique, Peniakoff, qui est là avec ses soldats. Il fait partie de la Huitième armée, et je m'enrôle comme

interprète dans la Popski's Private Army, qui y est rattachée. Quand Venise est libérée le 24 avril 1945, je suis déjà sur place. Le 26, monté sur une voiture blindée canadienne, je fais le tour de la ville, habillé en Ecossais. Les Vénitiens qui me reconnaissent — le premier est le peintre Aldo Polato — ne savent que penser de moi. Le bruit court que je suis dans l'Intelligence Service.

Venise est un gigantesque bordel, un carnaval improvisé. Le jour, des navires débarquent des armes et des médicaments, la nuit se passe en beuveries mémorables. L'anarchie est telle que lorsque je reconnais dans un groupe de prisonniers l'interprète qui m'avait aidé à sortir de la prison de Santa Maria Maggiore je peux, sous le simple prétexte que les Néo-Zélandais veulent l'interroger, l'emmener avec moi ; je refuse l'escorte que me propose mon ami Rino Tarella, et quand je me retrouve seul dans une ruelle sombre avec mon prisonnier et collègue interprète, je lui dis que nous sommes quittes, et qu'il peut filer.

Quelques jours après la Libération de Venise, j'avais délaissé les Canadiens pour les troupes néo-zélandaises du général Freyberg, à qui je m'étais présenté le visage peint comme un Maori, lui disant que les Ecossais m'envoyaient chez lui comme interprète. Mon expérience éthiopienne m'avait appris que tout devient possible avec une armée victorieuse, tant le climat y est euphorique. Comme j'avais remarqué que dans l'armée britannique les signes distinctifs d'appartenance se comptaient par milliers, je me suis mis à couvrir mes uniformes de toutes sortes de décorations, d'insignes. Au début, j'avais commencé par un badge où j'avais écrit « Individual Soldier » — un soldat qui ne combat que pour lui, cela me paraissait formidable. Ensuite, j'ai exagéré, je me suis accroché des galons partout, et la police a fini par me rechercher : elle trouvait suspect ce major de l'armée britannique âgé seulement de dix-sept ans.

Quand en mai 1945 la guerre se termine en Europe, je suis toujours interprète, dans l'armée britannique. Je fais un peu de marché noir — il y a des jeunes filles à « entretenir » en chocolat ! Je traîne souvent dans Venise avec mon copain Gigi del Maschio, qui n'était pas seulement professeur de lutte mais aussi maître-chien : il dressait des chiens policiers. On s'amusait lui et moi avec des bergers allemands ou des dobermans furieux. C'est aussi l'époque où se dissout le groupe « Private Army of Peniakoff » dont faisait partie Koïnsky, un lieutenant juif polonais que j'avais déjà rencontré en Ethiopie en 1941 avant de le revoir en 1944,

Avec la VIIIe Armée britannique.

1944-45.
« Private Private Army » (S.O.E.) ;
de gauche à droite :
H. Pratt, G. Lorenzato,
G. Fabiano, N. Colavitto.

puis en 1945 à l'occasion de la Libération de Venise. Vingt-cinq ans plus tard il sera le personnage central de ma série *Les Scorpions du désert*. Après la guerre, Koïnsky s'est marié et est parti vivre en Angleterre. En 1960, profitant de mon séjour à Londres, je suis allé le voir. Aujourd'hui il est vieux, il a vu les histoires où je le mets en scène ; il les aime bien.

◊ *Quelle est votre réaction quand vous apprenez la fin de la guerre ?*

♦ Ce qui dominait en moi était le bonheur d'avoir survécu, alors qu'on avait fusillé beaucoup d'amis que j'avais dans chaque camp, fasciste et résistant. Quand Venise est libérée, j'essaie d'empêcher cela. Si un de mes amis est arrêté, je fais des recherches pour savoir ce qu'il devient. Grâce à mes relations dans les différentes armées, cela m'était facile. J'enfilais alors l'uniforme adéquat et allais le chercher pour lui rendre la liberté. J'ai même tiré de prison mon grand-père, que des résistants avaient incarcéré. Je me conduisais comme un renégat avec une désinvolture tranquille. Je pouvais tout aussi bien, de façon un peu donquichottesque, aller à l'aide des vaincus, que voler au secours de la victoire pour obtenir des insignes, des médailles qui me plaisaient : la Libération de Venise fut pour moi un gigantesque carnaval. Avec quelques amis vénitiens comme Fabiano, Lorenzato, Menti, Pavone ou Valeggio, nous avions même formé une « Private Private Army ». On s'appelait les *Romantic Mercenaries* ou les *Royal Halberdiers*, les « hallebardiers royaux ». Quand les Britanniques voyaient ce nom, ils nous prenaient pour un groupe très spécialisé de la Special Overseas Executive. Nous étions parfois irresponsables, mais devions être aidés par le diable. Nous savions comment nous procurer au dépôt américain le chocolat, le Coca-Cola, les cigarettes et le chewing-gum, bref tout ce qui vis-à-vis des gens de notre âge constituait les attributs du pouvoir.

◊ *Etiez-vous, comme beaucoup de jeunes de cette époque, fasciné par l'armée américaine et le mode de vie américain ?*

♦ L'Amérique qui me fascinait était déjà celle des guerres de frontières du dix-huitième siècle, mais j'aimais bien l'armée américaine, on y était tolérant, on voulait s'y amuser, alors que les Anglais étaient toujours soupçonneux.

A la fin de 1945, après un travail de secrétariat à l'hôtel Danieli — j'étais chargé de la distribution des bons d'essence, qui allaient évidemment en priorité à mes amis — je passe à la Cinquième armée américaine, où je resterai jusqu'en 1946. Le caporal Jerry Planutis, qui plus tard fera du cinéma, me demande d'organiser des spectacles pour les soldats. Je mets au point un numéro burlesque. Sous un nom de scène, Ongaine (à cause de mon admiration pour la plus jeune des filles Ongania), je chante et danse sur un bidon, accoutré comme l'acteur américain Al Jolson. Le bidon est rempli de sciure et le dessus s'enfonce progressivement, ce qui me fait disparaître petit à petit. Avec mes amis pseudo-danseurs Kakurios et Bendo, j'avais engagé dans mon spectacle toutes les ouvrières de la cotonnerie : les belles, les moches, les jeunes, les vieilles. Mais pour les gens de ma génération, l'apport principal de la présence américaine en Italie a été le jazz, qui à cette époque est arrivé en force. Sous Mussolini, les disques américains avaient été retirés de la vente, mais nous pouvions toujours chercher les disques de jazz produits en France, comme ceux du Hot-Club de France ou de Django Reinhardt. Quand en 1943 les Américains ont débarqué dans le sud de l'Italie, le gouvernement fasciste a complètement interdit le jazz. Alors, on se retrouvait dans des caves pour en écouter en cachette. En 1945, les Américains sont arrivés avec les « Victory Discs », qui représentaient un exploit : la réunion exceptionnelle, au profit de l'armée américaine, de grands joueurs de jazz qui normalement n'avaient pas le droit d'enregistrer ensemble parce qu'ils avaient des contrats avec des compagnies différentes. Ils avaient d'ailleurs changé de nom ; Nat King Cole, par exemple, était devenu Shorty Nadine. Après la guerre, chacun a dû retourner dans sa compagnie. Les matrices de ces enregistrements ont été détruites, mais en Italie la Fonit a réussi à rééditer certains de ces morceaux. Les « V Discs » ont eu pour moi une grande importance. Ils m'ont permis de découvrir entre autres Glenn Miller, Benny Goodman et tous les jazzmen qui l'entouraient. Comme j'étais en relation avec les Américains, il m'était facile de me procurer ces disques ; ils étaient flexibles, on n'avait jamais vu ça !

J'ai continué à m'intéresser au jazz, surtout qu'un peu plus tard, dans les années 1947-1948, est arrivé le be-bop, qui était une révolution. C'est à un des pseudo-danseurs de mon spectacle, Sergio Kakurios, un Vénitien d'origine grecque, que je dois d'avoir découvert le be-bop. Il vendait des disques pirates, et un jour il m'a passé un enregistrement de Charlie

Venise, 1945. En haut, avec Jerry Planutis de la Ve Armée américaine.

Parker et Dizzy Gillespie. Je ne pouvais évidemment pas imaginer qu'un jour Dizzy Gillespie serait mon ami. Je ne me contentais pas d'écouter des disques, il m'arrivait de chanter au sein de petites formations, comme celle de Corrado Bianchi ou de Tullio Gallo. Nous nous produisions dans des universités, dans des usines. Je me rappelle un concert devant les filles d'une fabrique de tabac. Je faisais le crooner, dans un style proche de celui de Natalino Otto ou Rudy Vallee.

◊ *Quelles étaient vos autres activités?*

♦ Le rugby! Je jouais en première division, dans l'équipe de Venise. Le capitaine était Bruno Nogara, un ancien lieutenant de la marine de guerre de la république fasciste, qui devait devenir guide pour touristes. Lui

1947-48.
« Rugby Venezia », 1re division ;
Hugo Pratt (le deuxième
à gauche au premier plan)
avec le capitaine
de l'équipe Bruno Nogara
(le troisième à gauche).

s'était battu contre les Anglais, mais cela ne nous empêchait pas de nous retrouver dans la même équipe. Il avait toujours été mon ami, quand il était du côté des fascistes il était l'un de ceux qui me prévenaient en cas de rafle. A cette époque, pour épater les filles, nous montions ensemble des histoires. Il faisait semblant de me capturer, ensuite je leur disais que j'avais réussi à m'échapper. Mais ma carrière de rugbyman sous ses ordres

— j'étais troisième ligne, dans la mêlée — a été relativement courte, car j'avais une petite amie qui me préparait de très bons repas et j'ai commencé à grossir. Je suis devenu plus lent et, plutôt que d'aller à l'entraînement, je préférais cultiver ma relation avec cette fille et avec sa cuisine, si bien que l'on m'a mis dans l'équipe de réserve. En plus, mon amie était très jalouse et elle cherchait à m'empêcher d'aller au rugby : il lui arrivait même de m'enfermer chez elle. Pour ouvrir la serrure il fallait donner au moins huit tours de clé. Elle habitait au premier étage, un jour j'ai réussi à m'échapper en sautant depuis la fenêtre.

En 1946 j'avais une vie très remplie : mon travail d'agent d'expédition et d'interprète au port de Venise, les spectacles pour l'armée américaine, les concerts de jazz, le rugby !

Mais j'oublie l'essentiel : je deviens dessinateur de bandes dessinées. En décembre 1945, Mario Faustinelli, Alberto Ongaro et moi lançons un petit journal des bandes dessinées, intitulé *Asso di Picche — Comics*. Faustinelli et Ongaro étaient cousins, je les avais rencontrés en 1944 par l'intermédiaire d'amis communs. Eux aussi étaient allés en prison, on leur reprochait de faire de la résistance. L'idée de faire un journal de bandes dessinées vient de Mario Faustinelli. C'est lui qui a tout dirigé, avec l'aide de son père, de sa mère, de ses sœurs. J'aimais bien le père de Faustinelli, qui était extraordinairement inventif. Mario ne s'entendait pas bien avec lui ; sa mère était enseignante. Les sœurs de Faustinelli nous aidaient beaucoup. Elles fabriquaient avec de la fourrure de petits animaux — des renards phtisiques qui perdaient leurs poils ! — qu'elles vendaient pour gagner de l'argent et nous aider financièrement.

Ongaro aussi avait des sœurs : trois filles avec qui il avait des relations très fortes. Dans le journal, il s'occupait des scénarios. Faustinelli faisait l'encrage des dessins, ne m'autorisant guère qu'à faire les crayonnés de la bande principale, qui comme le journal s'appelait *L'As de Pique*. Je lui en voulais un peu mais, après tout, je considérais que c'était lui qui était responsable du journal, lui qui nous maintenait ensemble, me donnant ainsi la possibilité de faire quelque chose qui à la fois me plaisait et me rapportait un peu d'argent. Je n'étais pas vraiment frustré de ne pas encrer mes dessins, même si le refus de Faustinelli me rendait perplexe. Ce travail a aussi contribué à me détacher du monde militaire, dans lequel j'avais évolué les années précédentes. Mais en fait, un peu avant le lancement d'*Asso di Picche*, j'avais déjà essayé tout seul de devenir

Venise, 1948. Alberto Ongaro avec sa mère et ses sœurs.

Venise, 1952. De gauche à droite : G. Bellavitis, H. Pratt, G. G. Guarda.

dessinateur de bandes dessinées. J'étais allé au *Gazettino de Venezia* pour placer des dessins, mais le directeur, Barbieri, n'en avait pas voulu. J'ai appris plus tard qu'il connaissait Faustinelli, et que celui-ci lui avait demandé de ne pas m'engager pour que je puisse me concentrer sur *Asso di Picche*.

Le journal de Faustinelli a bien marché, et au fil des mois d'autres dessinateurs nous ont rejoints, et tous ont fait par la suite une belle carrière, soit dans la bande dessinée, comme Dino Battaglia, Rinaldo d'Ami ou Paolo Campani, soit dans une autre activité : Giorgio Bellavitis s'est fait un nom comme architecte, Ferdinando Carcupino comme peintre, Damiano Damiani comme cinéaste — c'est lui qui a lancé Ornella Muti.

Mario Faustinelli est devenu écrivain et éditeur d'une revue sur l'art, et Alberto Ongaro est un journaliste et romancier assez connu.

En 1945 nous avions tous entre 18 et 23 ans, j'étais le plus jeune du groupe. Et l'équipe d'*Asso di Picche* était elle-même liée à des gens comme Rico Caldura, qui allait devenir un philosophe connu — ou plutôt un philosophe inconnu —, ou Franco Basaglia, qui, plus tard, révolutionna la psychiatrie en ouvrant les maisons d'aliénés sur le monde extérieur. Franco Basaglia avait épousé Franca Ongaro, une des sœurs d'Alberto. La première fois que je l'ai rencontré, il m'a dit : « Alors, toi, tu te considères comme normal ? » — d'où cette affiche que je lui ai faite, des années après, sur laquelle je m'étais représenté dans un hôpital psychiatrique. Tous ensemble, nous buvions, nous mangions, nous faisions des fêtes, nous formions une sorte d'intelligentsia ou de maçonnerie, avec des prétentions élitistes.

Je m'entendais particulièrement bien avec Giorgio Bellavitis. Je l'avais rencontré en 1944 chez les résistants. Un de ses frères avait été déporté au camp de concentration de Buchenwald. Sa mère faisait partie de la noblesse vénitienne. Au bordel — le jour de la paye, les collaborateurs d'*Asso di Picche* allaient au bordel — il était toujours très amusant. Son frère Michele était un grand habitué de l'endroit, et en regardant Giorgio les prostituées ont deviné que c'était son petit frère. Elles ont alors organisé une grande fête.

◊ *Vous absentiez-vous souvent de Venise?*

♦ Assez régulièrement, tout au long de ces années 1945-1949, je disparaissais de Venise pour de petites escapades. A vingt ans, on veut se balader, on veut gagner de l'argent, on veut faire l'amour avec de belles filles. Voilà en tout cas comment a été ma génération, qui a été une génération heureuse, insouciante et amoureuse de la vie. Pendant ces virées, je ne pensais pas à ma carrière dans la bande dessinée, j'imaginais que plus tard j'achèterais une parfumerie. A plusieurs reprises je suis allé à Rome. Une fois j'ai même travaillé comme garçon d'écurie à la Villa Glori. Une autre fois, c'était en 1946, j'y suis allé avec un ami ; nous voulions nous engager dans la Légion étrangère. Nous sommes tombés sur un vieux sergent recruteur, qui a commencé par me demander mon nom. Il était borgne, je

me rappelle son œil clair et son regard de vautour. Je lui ai répliqué qu'on ne pose pas de questions à un légionnaire. Alors, il a pris une lettre dans un tiroir de son bureau et il m'a dit : « Tu t'appelles Hugo Eugenio Pratt, tu es fils unique, ton père est mort en Afrique. » Je lui ai demandé comment il savait cela, il m'a répondu que ma mère, au courant de mes intentions, avait écrit pour qu'on ne me laisse pas m'engager. Il a quand même ajouté que je pourrais rejoindre la Légion si je me présentais ailleurs qu'en territoire italien, et que le plus simple était d'aller à Tende, à la frontière française. Naïvement, je l'ai interrogé sur les moyens que la Légion mettait à ma disposition pour que j'aille m'enrôler à Tende. Il s'est alors exclamé : « Comment ! Tu veux devenir légionnaire et tu réclames un moyen de transport ? Tu y vas à pied ! » A ce moment, j'ai compris que la Légion étrangère n'était pas pour moi. Mon ami, lui, s'est engagé. Il est mort en Indochine.

L'année suivante, en 1947, j'ai fait tout un périple, qui m'a conduit successivement en Autriche, en Angleterre et en France. La première étape a été Linz, en Autriche, pour retrouver une fille qui ressemblait à Heidi. Pour ma plus grande confusion, elle m'a emmené dans un petit train qui circulait dans des grottes avec des statues qui représentaient les nains de Blanche-Neige ! Linz était dans la zone d'occupation soviétique, et il y a eu des problèmes au passage de la frontière parce que j'avais l'air d'un soldat américain : un trench-coat, la chemise de l'armée, une coupe de cheveux *crew cut*. Ensuite, sans repasser par Venise, j'ai traversé rapidement toute une partie de l'Europe pour aller à Londres. J'y ai beaucoup fréquenté les *pubs*. Je dormais à la gare Victoria, un *bobby* m'a réveillé à coups de bâton sur la plante des pieds. En France, je suis d'abord allé à Paris. En apprenant que j'étais italien, un Parisien m'a écrit sur un papier « 10 juin 1940 » — la date à laquelle l'Italie avait déclaré la guerre à la France. Un autre Français a vu cela, il a déchiré le papier et m'a dit : « Ne fais pas attention, c'est un con. »

Sur le chemin du retour en Italie, je suis passé par la Provence. Je voulais revoir Arles, où j'étais déjà allé avec mes camarades de l'école militaire à l'occasion d'un échange avec un collège fasciste de Vichy. Le pont d'Arles était devenu dès cette époque un endroit très important pour moi, en relation avec les tableaux de Van Gogh. Lors de ma première visite, en 1943, la revue *Signal* faisait un reportage sur Arles, et elle a publié plusieurs photos du pont : la reproduction d'un tableau de Van Gogh, une

Londres, 1947.

photo avec des officiers allemands, une autre avec les élèves de mon collège. Après mon voyage en Provence, j'ai revu ce pont d'abord en 1970, lors d'un voyage qui m'a conduit d'Italie au Maroc, puis à plusieurs reprises par la suite. En Provence, en 1947, je dormais à la belle étoile. Un matin, alors que j'étais assoupi sous un arbre, des milliers d'oiseaux m'ont réveillé au lever du soleil, en chantant et en déversant leur fiente sur moi.

◊ *Je suppose que le voyage que vous auriez aimé faire était celui de l'Amérique.*

♦ Bien sûr, pour les jeunes Italiens de cette époque l'Amérique était la grande tentation. Mais il y avait un numerus clausus, le nombre des immigrés était limité. J'ai donc cherché à m'embarquer clandestinement sur divers bateaux à destination des Etats-Unis. On me repérait très vite, et je me retrouvais dans la lagune de Venise. J'ai aussi embarqué plus officiellement avec une maison d'import-export, Italeuropa : je suis allé plusieurs fois en Yougoslavie, sur la côte dalmate. Un jour, vers 1948, toujours dans l'espoir de monter sur un bateau à destination de l'Amérique, je me rends à Trieste. Dans la ville, je me lie d'amitié avec un Hongrois du nom de Kramer. Nous rencontrons un Slave, qui nous propose de travailler pour lui : il s'agit d'attraper des chats pour qu'il en vende la fourrure. Kramer et moi, nous en capturons un, mais ce travail ne nous disait rien car nous aimions bien les chats. Kramer a fini par se battre avec le Slave.

Ce Kramer était un personnage. Il avait d'abord fait la guerre du côté des Allemands. A l'arrivée des Russes, il avait cherché à fuir, mais ceux-ci l'avaient pris pour un paysan du coin et l'avaient enrôlé de force dans leur armée, si bien qu'il en était arrivé à bombarder ses camarades. Après cet épisode du chat, Kramer et moi avons participé à un marathon de danse : on distribuait des pains aux danseurs en compétition, et nous avions faim. Une fois rassasié, j'ai abandonné, et tous ceux qui avaient parié sur moi ont été furieux. Ensuite, nous nous sommes glissés dans une bande de fêtards et avons échoué dans une sorte de hangar. Brusquement, des Russes sont arrivés — la région de Trieste était alors occupée par les Russes et les Yougoslaves — et ils ont organisé un jeu de cache-cache avec un pistolet : un type aux yeux bandés tirait là où il pensait que se trouvait quelqu'un.

En plus, tout le monde était ivre. Je me rappelle être tombé entre les fesses d'une jolie Yougoslave. Finalement, Kramer et moi nous avons réussi à nous échapper et nous sommes allés dormir dans un wagon. C'est là que la police nous a retrouvés. On m'a emmené au poste de police où un ami, Claudio Fabbro, a témoigné pour moi.

Ces années d'après-guerre ont été pleines d'aventures curieuses. A mon retour à Venise, je retrouvais Faustinelli dans tous ses états, il avait peur pour les crayonnés de *L'As de Pique* ! Les copains du journal ne croyaient pas le récit de mes péripéties, et j'ai fini par ne plus rien leur raconter.

◊ *Dans les années 1947-1948, l'Italie connaît des grèves et des manifestations très dures. Prenez-vous part à ces événements?*

♦ Je suis alors trop jeune et trop insouciant pour me sentir concerné par les problèmes politiques du moment, mais cela ne m'empêche pas de me battre contre la police, qui à cette époque est dirigée par un ministre très dur, Scelba, et de manifester avec les ouvriers et les étudiants. Je me rappelle en 1948 l'émotion provoquée par la tentative d'assassinat contre le leader du parti communiste italien, Togliatti. On a dit alors que seule la victoire de Bartali dans le Tour de France cycliste avait permis à l'Italie d'éviter la révolution, alors qu'en réalité c'est Togliatti lui-même qui a déclaré qu'il ne fallait pas essayer de faire une révolution de type communiste avec sur le sol italien la présence de troupes américaines.

Quand je participais à des bagarres, ce n'était pas pour des raisons idéologiques, mais pour le plaisir de la bagarre, pour la possibilité qui m'était offerte de retrouver telle ou telle fille qui, du fait des grèves, n'avait plus de cours. Juste parce que j'étais amoureux de Leonora Schena, je participais à une manifestation avec elle. Pour pouvoir être en sa compagnie, j'ai même un jour provoqué des bagarres au sujet du statut de Trieste entre étudiants de droite et ouvriers communistes. Je m'étais présenté à son école sous l'uniforme américain, disant que les armées alliées avaient autorisé les manifestations estudiantines. Après cela, la police militaire alliée m'a recherché. L'époque avait beau être très marquée idéologiquement, pour moi les jolies filles passaient avant la politique, j'étais le mercenaire de mes plaisirs. Seuls les liens de l'amitié et la recherche du plaisir me guidaient. Mes compagnons de route étaient les

sybarites, mais je ne veux pas critiquer ceux qui ont sincèrement cru au marxisme-léninisme. Ils avaient un idéal qui n'était pas méprisable, et parfois ils en sont morts.

Dans cette atmosphère où celui qui ne se déclarait pas proche du marxisme-léninisme était soupçonné de fascisme, j'ai agi en toute liberté. On me considérait comme un marginal, mais en organisant une manifestation uniquement pour une promenade platonique avec une fille dont j'étais amoureux, je pensais accomplir un exploit au service de la liberté : mon plaisir personnel me semblait aller entièrement dans ce sens. La liberté et mon amour pour Leonora Schena, même combat ! Mes rapports avec Leonora Schena, qui a marqué ma vie sentimentale lors de ces années de mon retour en Italie, ont été curieux. Comme je l'ai déjà mentionné, elle avait assisté à mon arrestation par les Allemands en 1944, puis je me suis à nouveau signalé à son attention dans des circonstances étranges. En Italie, chaque année en mai, il y avait pour les jeunes filles une cérémonie appelée *Fioretti di maggio*. Elles allaient à l'église et les garçons les attendaient à la sortie. J'étais monté sur une espèce de bunker, un refuge contre les raids d'aviation, pour mieux voir les filles sortir de l'église San Zaccaria. Il y avait là un prêtre, entouré de boy-scouts de la Démocratie chrétienne, qui devait devenir secrétaire du pape Jean XXIII — le nombre vingt-trois écrit en chiffres romains m'a toujours fait penser à une grille du bulletin du *tottocalcio*, les paris sur les matches de football : pour moi, Jean XXIII est « le pape *tottocalcio* ». Donc, ce prêtre, qui s'appelait Capovilla, a voulu me faire descendre de force, et nous nous sommes bagarrés à tel point que les *carabinieri* sont venus pour nous séparer. Et alors que les gendarmes m'emmènent, je vois Leonora Schena qui me regarde ! Elle devait avoir une drôle d'idée de moi. Plus tard, je lui ai dit

que tout cela était la conséquence de mon amour pour elle. Elle a bien voulu qu'on se voie, et nous sommes passés de la fête religieuse aux manifestations politiques.

◊ *Nous en arrivons à un nouveau tournant de votre vie : votre départ pour l'Argentine.*

♦ Les bandes dessinées qui paraissaient dans *Asso di Picche* avaient été repérées par un éditeur italien installé à Buenos Aires, Cesare Civita. Il a chargé son agent pour l'Europe, madame Finzi, de prendre contact avec nous. Elle nous a donné rendez-vous à la gare de Venise. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, encore belle. Elle avait planté une rose dans son décolleté et moi, avec un peu d'impertinence, je lui ai demandé : « Comment l'arrosez-vous ? » Elle m'a regardé avec sympathie, et c'est peut-être à cette phrase plus qu'à mes crayonnés qu'a tenu mon contrat pour l'Argentine. Avec Faustinelli et deux fiancées — une chacun — et le père Faustinelli, nous sommes allés en train à Gênes, où Mario et moi devions prendre le bateau. Les fiancées n'étaient pas trop tristes de nous voir partir car elles espéraient nous rejoindre plus tard. Evidemment, peu après notre arrivée en Argentine, nous avons changé de fiancées.

En novembre 1949, Mario Faustinelli et moi nous nous sommes donc embarqués pour une traversée de dix-huit jours. J'avais vingt-deux ans et je partais à l'aventure, pensant que depuis l'Argentine il me serait probablement plus facile de gagner les Etats-Unis que depuis l'Europe : je voguais vers l'Amérique du Sud tout en poursuivant mon rêve nord-américain. Je ne me doutais pas que j'allais passer en Argentine treize années de ma vie.

Passage de l'équateur, 1949.
De gauche à droite :
Mario Faustinelli,
Hugo Pratt,
Zeno et Léonidas.

Traversée de l'Atlantique, 1949. Avec Léonidas, « le joueur ».

4.

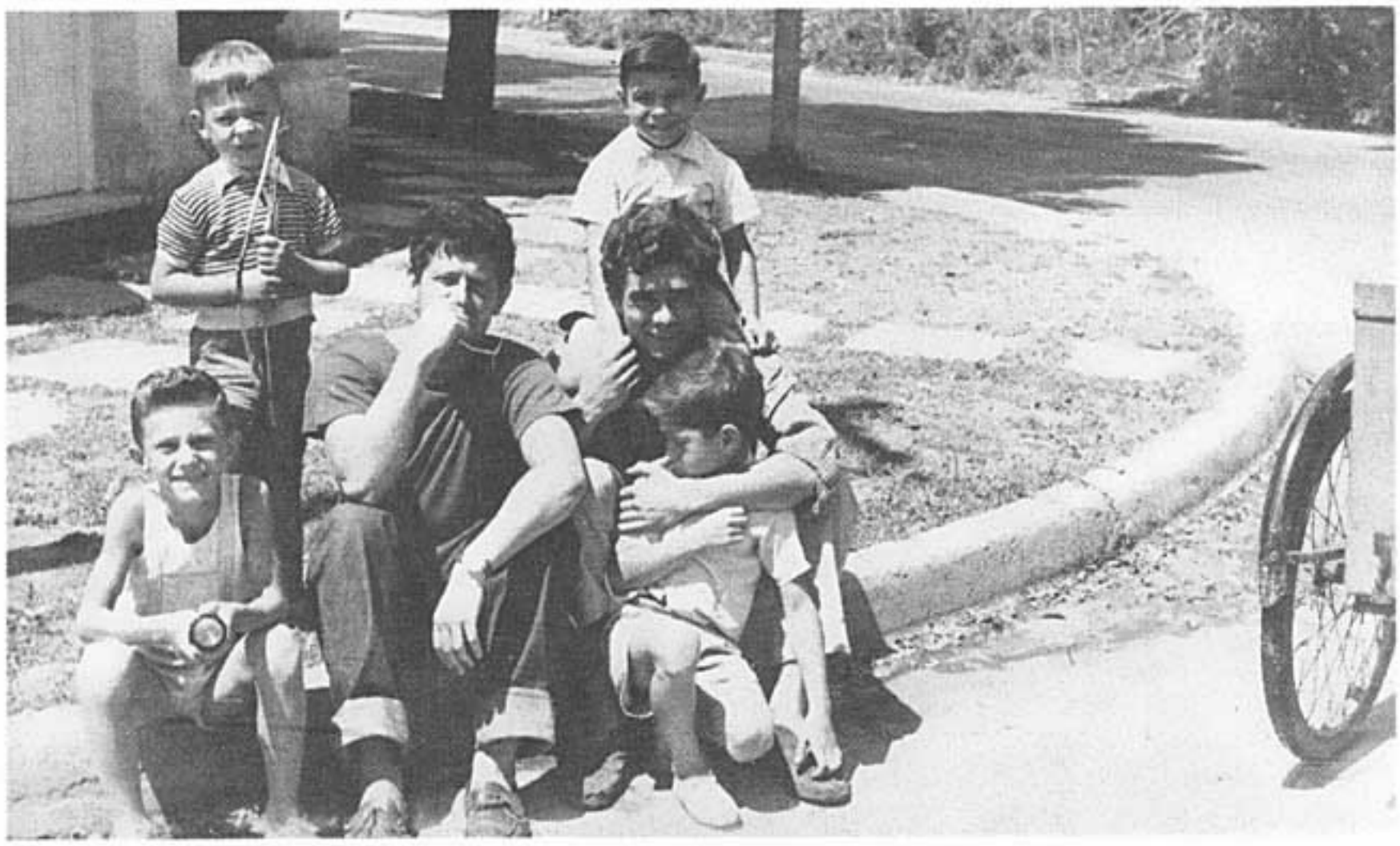
Un Bildungsroman argentin

(1949-1962)

◊ *Comment s'est passée la traversée et votre arrivée en Argentine?*

♦ Dès le début de la traversée Faustinelli et moi nous ne nous sommes plus entendus, et j'ai surtout passé mon temps en compagnie d'un joueur de cartes professionnel, un Grec qui s'appelait Léonidas. Il m'a montré tous les trucs et m'a conseillé de ne pas jouer aux cartes. A l'arrivée du bateau à Buenos Aires — nous étions maintenant en décembre 1949 — Mario et moi étions restés sur le pont pour regarder l'entrée dans le port et le débarquement. Terni, un des adjoints de Civita, nous attendait sur le quai et en nous voyant enfin descendre à terre, il a dit : « Je voulais savoir si vous alliez être les premiers ou les derniers. » J'ai compris que pour réussir, il me faudrait être le premier.

En débarquant, nous avons été surpris par la chaleur : en Italie, il faisait froid, mais en Argentine c'était l'été. Terni nous avait réservé une chambre à l'hôtel Bristol, et nous pensions naïvement que c'était à ses frais. Ensuite, Faustinelli et moi avons cherché à nous loger et nous avons trouvé une villa, un « chalet » comme disent les Argentins, 218, calle José C. Paz à Acassuso, qui est une banlieue chic de Buenos Aires. Cela nous était possible grâce à notre très bon contrat avec Civita. Le seul ennui était



Acassuso, 1950. A San Isidro avec Ivo Pavone et « los pistoleros ».

l'inflation. Déjà, entre le moment où nous nous étions embarqués à Gênes et celui de notre arrivée à Buenos Aires, le *peso* avait perdu la moitié de sa valeur. Sans cette inflation, qui en Argentine était un phénomène permanent, nous aurions pu mener la grande vie.

Acassuso était à l'ouest, nous suivions le précepte du poète américain Walt Whitman : « Go west, young man ! » Dans ce quartier résidentiel, notre mode de vie intriguait les voisins. Comme nous dessinions, nous étions souvent à la maison, et ils se demandaient qui étaient ces deux jeunes types qui apparemment ne travaillaient pas et recevaient des femmes chez eux. Certains nous prenaient pour des gigolos, mais on s'en fichait. Les problèmes relationnels étaient surtout entre Mario Faustinelli et moi. Il aurait voulu continuer à être le chef, à décider de tout, mais je ne me laissais plus faire. Nous en étions arrivés à nous disputer pour des motifs ridicules, et enfin à ne plus nous parler.

Trois mois après notre arrivée, Alberto Ongaro est venu nous retrouver. Nous espérions que sa présence allait arranger le climat mais tel ne fut pas le cas. Alors, quand, un an plus tard, Ivo Pavone à son tour nous a rejoints et que nous étions donc quatre dans la maison, nous avons décidé de nous séparer. Je suis allé m'installer à la pension Von der None en compagnie d'Ivo Pavone, avec qui je m'entendais bien. Il m'aidait pour mes dessins. Nous partagions la chambre tout en haut de cette pension, qui était calle Italia !

◊ *Avez-vous d'abord fréquenté d'autres immigrés italiens ou vous êtes-vous immédiatement intégré?*

♦ Faustinelli et Ongaro ont pas mal fréquenté les Italiens de la bourgeoisie, éditeurs, membres de l'ambassade, du consulat. Ils aimaient le monde du pouvoir, celui des énormes voitures américaines de cette époque, et ne se sont pas autant intégrés que moi. Ils sont d'ailleurs rentrés en Italie bien plus tôt, vers 1955. Chacun était libre ; quand Pavone s'est trouvé une fiancée, il a cessé de partager ma chambre. Quant à moi, je ne me suis mêlé aux immigrés italiens que de façon marginale, car l'Argentine est devenue tout de suite mon pays d'adoption. J'ai eu le coup de foudre pour Buenos Aires, cette ville gigantesque, avec un port, comme Venise, mais un port immense. C'était une ville où il fallait vivre avec le cœur, avec l'âme. Il ne fallait pas la considérer d'un point de vue touristique, car il n'aurait pas permis de voir et de comprendre ce qui faisait son essence, c'est-à-dire son mystère, sa force, son ironie. On y côtoyait des immigrants de tous les pays, on y rencontrait toutes les races, toutes les cultures. Et tous étaient contents d'être là, fiers d'être argentins ou d'avoir la possibilité de le devenir. En dessinant, j'écoutais les chansonnettes que diffusaient les radios locales, comme Radio Belgrano ou Radio El Mundo ; j'aimais ces histoires d'amour naïves. Le tango, et plus précisément la musique d'Astor Piazzolla symbolisent ce qu'était l'atmosphère de Buenos Aires : une tristesse allègre. Je garde d'abord cela comme souvenir, cette joie teintée de mélancolie.

◊ *Vous alliez souvent danser le tango?*

♦ Oui. J'ai été initié au tango par la famille Farias Gomez. La mère le chantait à la manière de Susana Rinaldi. Tout de suite cette musique, que je ne connaissais avant que superficiellement, m'a accroché. Le poète Discepolo a défini le tango comme « une pensée triste qui se danse ». « Pensée triste », car cette musique exprime de la mélancolie et des frustrations, le tango lui-même créant une frustration : le temps de la danse a été celui d'un rapprochement physique, et puis quand la musique s'arrête il faut se saluer et se séparer alors que, souvent, on aurait envie que cette possibilité de rapprochement puisse continuer d'une façon ou

d'une autre. Pour les figures de danse — ma préférée était la *cuchillada* — mon initiatrice a été Aureliana Gallardo, une jolie fille qui était la petite nièce d'un *picador* espagnol. Chez elle, au-dessus du divan, il y avait une photo de cet ancêtre, presque grandeur nature, et quand j'étais assis à côté d'Aureliana, j'avais l'impression que si je n'étais pas sage il allait me donner un coup de pique.

Je fréquentais les bars à tango, qui étaient des sortes de grands observatoires sexuels, où l'érotisme s'exprimait naturellement au moyen de la musique, de la danse et de deux boissons : l'une qui s'appelait « Black Velvet Sangari », un type de sangria qui contenait de la bière, l'autre un champagne local que les filles adoraient. Tout le monde s'habillait bien, les filles portaient leurs plus belles robes, les garçons avaient de la brillantine dans les cheveux. Moi-même, il m'est arrivé quelquefois de me mettre de la gomina. Les endroits populaires étaient près du port, dans la partie basse de la ville. C'est là qu'on trouvait les « pardas », c'est-à-dire les métisses qui dansaient le tango. On les appelait « pardas », ce qui signifie « panthère », par allusion à la couleur miel brûlé de leur peau et à leurs gestes félins. Plus que par des filles d'ambassadeurs, j'étais attiré par ces belles métisses, ces belles créoles, résultats de croisements entre des Indiens, des Espagnols, des juifs. Les filles du peuple étaient souvent superbes : des cheveux très noirs, des yeux comme le chocolat Suchard, avec des paillettes, la peau couleur cannelle et même parfois comme des taches de rousseur, tirant sur le marron ; des filles parfumées, dorées, des dents parfaites, de longues jambes, des petites culottes sur de belles fesses... Pour moi, en ce qui concerne les femmes, le désir, le plaisir, il n'y a rien eu de mieux que l'Argentine. Elle a été ma sainte patronne, une grande pute catholique et pleine de sacrements.

◊ *Pendant votre long séjour, la vie politique argentine a été très agitée. Vous intéressiez-vous à l'actualité?*

♦ Forcément, j'étais le témoin de tous ces événements, qui tournaient autour du péronisme : dictature du président Perón de 1946 à 1955, putsch qui le renverse, culte populaire pour sa femme Eva, dont la mort en 1952 fut ressentie comme une tragédie nationale. Je me rappelle l'enterrement d'Eva Perón et les événements rocambolesques qui ont suivi, ce corps qui disparaissait et réapparaissait. Je connaissais pas mal de gens des milieux

Con cuchillos
franceses
ARGENTINA
INMORTAL

populaires, les ouvriers de l'imprimerie ou les crieurs de journaux, par exemple, et dans leur grande majorité ils étaient favorables au péronisme. Moi qui avais connu le fascisme italien, je n'étais pas dépaysé par le « justicialisme » de Perón, dont la doctrine avait de nombreux points communs avec celle de Mussolini, notamment le nationalisme, le culte du chef, l'appui des couches populaires. Le soutien que le péronisme recevait du peuple ne m'étonnait pas, mais après mon expérience négative du fascisme, il m'aurait été difficile de m'y engager. J'avais d'ailleurs fait des choix plus égoïstes. Plutôt que de militer, il m'était plus naturel de passer mon temps libre avec mes amis, qui appartenaient à toutes les classes de la société. J'ai fréquenté aussi bien des pauvres types que des riches bourgeois, nés avec dans la bouche une cuiller d'argent — *a silver spoon*. Ils possédaient des terres immenses et se retrouvaient dans des clubs très sélects. Je n'hésitais pas à participer aux fêtes superbes qu'organisait cette bourgeoisie qui m'acceptait. Dans mon quartier résidentiel, les gens se retrouvaient dans les jardins des villas, autour d'un barbecue, et on pouvait passer sans problème d'un jardin à l'autre, d'une fête à l'autre, d'un barbecue à l'autre, d'une piscine à l'autre. Un barbecue, une piscine, un barbecue, une piscine : je pouvais faire ainsi tout un circuit autour de ma maison. Cependant, sur le plan humain, le contact avec le peuple, où j'étais reçu avec beaucoup de chaleur, me touchait plus. Bien accueilli par tous, évitant de prendre parti, j'étais le parasite sentimental.

Acassuso, 1951. Avec Zinaïda, Gunà Von der None et Viviane Greys.

◊ *Votre galerie de portraits d'Argentine doit abonder en personnages hauts en couleur.*

♦ Il y avait beaucoup de gens curieux en Argentine, ne serait-ce que parce qu'on y accueillait facilement des gens venant de partout. L'Argentine leur donnait la possibilité de s'intégrer, de commencer une nouvelle vie, d'avoir une seconde chance. Ma pension en était l'illustration. Elle était tenue par Von der None, un Russe d'origine allemande. Il avait des petites filles qui étaient un peu les mascottes de la pension. Son épouse Zinaïda était une femme d'environ un mètre quatre-vingts, très sympathique. Elle animait un pseudo-salon littéraire, qui avait pour but de rassembler les intellectuels et les artistes de tous les pays de l'Est. Elle cherchait aussi à marier

1955
VALDEMAR
TRIO
VON DERNONE
KRAMER
DUCHAN
PAOLA
LA
SPAGNOLA

1951.
Vincent Viegener (en haut). Helmuth et Karen Shruder.

ses pensionnaires : Ivo Pavone, moi, Vincent Viegener, qui était un Allemand rescapé de Stalingrad. A Buenos Aires il était ciseleur, maintenant il vit à New York. Je suis allé en Allemagne voir son père, qui était peintre ; il m'a conseillé de mettre une touche de vert dans mes rouges pour les rendre plus vifs.

Il y avait aussi comme pensionnaire un Tchécoslovaque, Podgorny, qui étudiait l'agronomie. Son père était, avant la guerre, un grand propriétaire terrien. Podgorny et Viegener parlaient entre eux en allemand, de même que Helmuth, un Autrichien qui était amoureux de Zinaïda. Il avait écrit en son honneur une pièce de théâtre, *Immigrant Hotel*. Elle a été représentée. C'était une comédie qui s'inspirait de la vie à la pension. Le pope avait été invité mais il a passé son temps à me regarder. Il y avait beaucoup de naïveté dans toutes ces activités, et un des rares à garder les pieds sur terre était Von der None. Il passait son temps à jouer aux échecs et ne participait pas à ces conversations farfelues. De temps en temps, il me regardait et levait un sourcil pour me montrer qu'il n'en pensait pas moins. Pour nous distraire, il m'emmenait à la chasse au *chancho*, une sorte de sanglier. Il a d'ailleurs failli me tuer : une de ses balles m'a rasé le crâne de si près qu'à cet endroit mes cheveux n'ont jamais plus repoussé.

Dans ces chasses, j'étais souvent accompagné de Raniero Landini, un Italien qui travaillait à installer des piscines, mais qui préférait chasser. Un jour, nous avons été encerclés par des sangliers. J'en ai tué deux et j'ai retrouvé mes compagnons — Landini, un Paraguayen et un Indien appelé Plume-Blanche — réfugiés dans les arbres. C'était vers le sud du pays, à Neuquén, au pied de la Cordillère des Andes.

Par l'intermédiaire de Landini j'ai connu une famille française qui a compté pour moi, les Verger — le fils, Jean-Marie Verger, travaillait dans son entreprise. Les Verger avaient un grand sens de la famille, et étaient entourés de nombreux amis français et belges. J'étais alors un jeune homme de vingt-trois ans, loin des siens, et je me suis senti bien dans cette ambiance familiale, même si politiquement on me trouvait suspect. Le père, ancien médecin de Pétain, avait jugé plus prudent de quitter la France avec sa famille en 1944, à la Libération : j'étais l'anar infiltré dans la droite pétainiste ! L'une des filles de la famille, Marie-France, était ma fiancée du moment. C'était une brune aux yeux de braise, comme son jumeau Bernard. Pour des raisons non seulement idéologiques mais aussi

Argentine, 1951.
Raniero Landini
et le général Hacha
au Rio Negro.

Patagonie, 1952.
Au lac Epuyén

religieuses — elle était catholique et moi athée — son père n'était bien sûr pas très favorable à notre relation, qui a été belle et finalement assez chaste.

Marie-France Verger vit toujours en Argentine, et quand je m'y rends nous nous retrouvons avec émotion. C'est avec le docteur Verger et ses enfants qu'en juin 1951 je suis allé pour la première fois en Patagonie, exactement au lac Puelo, près de la frontière chilienne. Ayant finalement laissé mes compagnons de voyage, je suis arrivé par hasard à la ferme des Valenzuelas, avec qui j'ai sympathisé. Plus tard, grâce à mes amies dans les ministères de Buenos Aires, ils ont pu devenir propriétaires des terres sur lesquelles ils travaillaient. Et quand je suis retourné chez les Valenzuelas, la réaction des grands propriétaires a été si hostile que j'ai dû me sauver à cheval vers le sud, poursuivi par les gendarmes. Avec le fils Valenzuelas, nous avons chevauché ainsi pendant vingt jours dans la région de Cholila et d'Esquel.

Avec les Valenzuelas
au « Paso chileno ».

N. 462

Firma: Maria Wogerer

1952.
Gucky Wogerer.

Buenos Aires, 1953.
Gisela Dester
au café Florida
(à droite).

◊ *Sur le plan professionnel, où en étiez-vous?*

♦ Cela marchait bien. En 1952 mon éditeur m'a fait rencontrer Héctor Oesterheld, déjà bien connu comme scénariste. Il avait dans l'idée de nous faire travailler ensemble, et c'est ce qui est arrivé, d'abord avec le western *Sgt. Kirk*. Oesterheld était né en Argentine en 1919, sa famille était d'origine allemande. Il avait suivi des études de biologie, puis était devenu scénariste de bandes dessinées. Ensemble, de 1953 à 1959, nous avons fait des milliers de planches : *Sgt. Kirk*, *Ticonderoga*, *Ernie Pike*... Et pourtant nous ne nous entendions pas très bien, il y avait souvent des problèmes entre nous.

Juste avant de me lancer dans cette longue collaboration avec lui, j'ai d'ailleurs voulu faire le point et, à la fin de 1952, je suis rentré à Venise. Je voulais mettre un peu d'ordre dans ma tête, réfléchir après trois années d'Argentine, voir s'il y avait d'autres possibilités. Mais à Venise, il m'est apparu clairement que je tenais à l'Argentine, et que ma place était là-bas. Ce court séjour à Venise n'a pourtant pas été sans importance, puisqu'il m'a donné l'occasion de me marier. Piégé une nouvelle fois par la différence des saisons entre les hémisphères, j'avais froid, et n'ayant pas d'argent pour m'acheter des vêtements chauds, je passais presque tout mon temps au British Council de Venise. C'est là que j'ai rencontré Gucky Wogerer, qui y travaillait.

Elle était yougoslave, et avait des problèmes de permis de travail. Cette fille me plaisait bien, et je lui ai proposé de m'épouser pour qu'elle obtienne un permis de travail en Italie. Elle a accepté, et voilà comment elle est devenue... italienne. Nous avons fait une fête dans la mansarde de Giorgio Bellavitis. Au début de 1953, cinq jours après le mariage, je repartais pour l'Argentine, sans elle : Gucky restait à Venise, dans ma famille. Je m'étais marié par jeu, par défi vis-à-vis des conventions. Entre Gucky et moi il y avait une belle amitié, mais pas de passion, et de retour en Argentine je ne me considérais d'ailleurs pas comme un homme marié. Gucky m'a cependant rejoint après quelques mois et nous avons eu deux enfants, un garçon, Lucas, et une fille, Marina. Nous avons divorcé en 1957, mais étions séparés depuis 1955.

◊ *De toutes les femmes que vous avez rencontrées en Argentine, quelles sont celles qui ont le plus compté dans votre vie?*

♦ Anne Frognier et Gisela Dester. Vers 1954, je deviens ami avec une fillette d'une dizaine d'années, Anne Frognier. C'est une petite voisine, d'origine belge : un parent wallon, l'autre flamand — une famille

Anne Frognier, Giona et Silvina Pratt.

curieuse, donc, que je rencontre grâce à un fils Verger, qui était fiancé à la grande sœur d'Anne, Isabelle. Cinq ans après je prend Anne comme modèle pour ma bande dessinée *Ann de la Jungle*, et encore quelque cinq ans plus tard nous nous marions officieusement à Venise, le jour de la Saint-Marc; nous aurons un garçon, Giona, et une fille, Silvina. Mais évidemment, dans les années cinquante, je ne pouvais pas prévoir qu'Anne aurait plus tard une telle importance pour moi. Quand elle était petite fille, ma vie sentimentale était dominée par Gisela Dester. Je l'ai rencontrée en 1955. Mon travail marchait si bien que j'avais besoin de quelqu'un pour me seconder, et par l'intermédiaire d'un professeur de dessin dans une école j'ai fait la connaissance de Gisela Dester, qui est devenue mon assistante. Entre elle et moi, ce fut le grand amour. Quand on était ensemble, il m'arrivait de la regarder et de la trouver si belle que j'en oubliais le travail à faire. Je restais simplement à la regarder. Ses parents n'avaient pas d'objections à ce que je lui donne du travail — elle m'aidait pour les décors de *Ticonderoga* et d'*Ann de la Jungle* —, mais avoir une relation amoureuse avec elle, c'était autre chose. Sa famille anglo-saxonne ne voyait pas d'un œil favorable qu'elle ait une liaison avec un Italien marié, ou même ensuite avec un Italien divorcé.

◊ *Et quelles ont été vos relations les plus marquantes?*

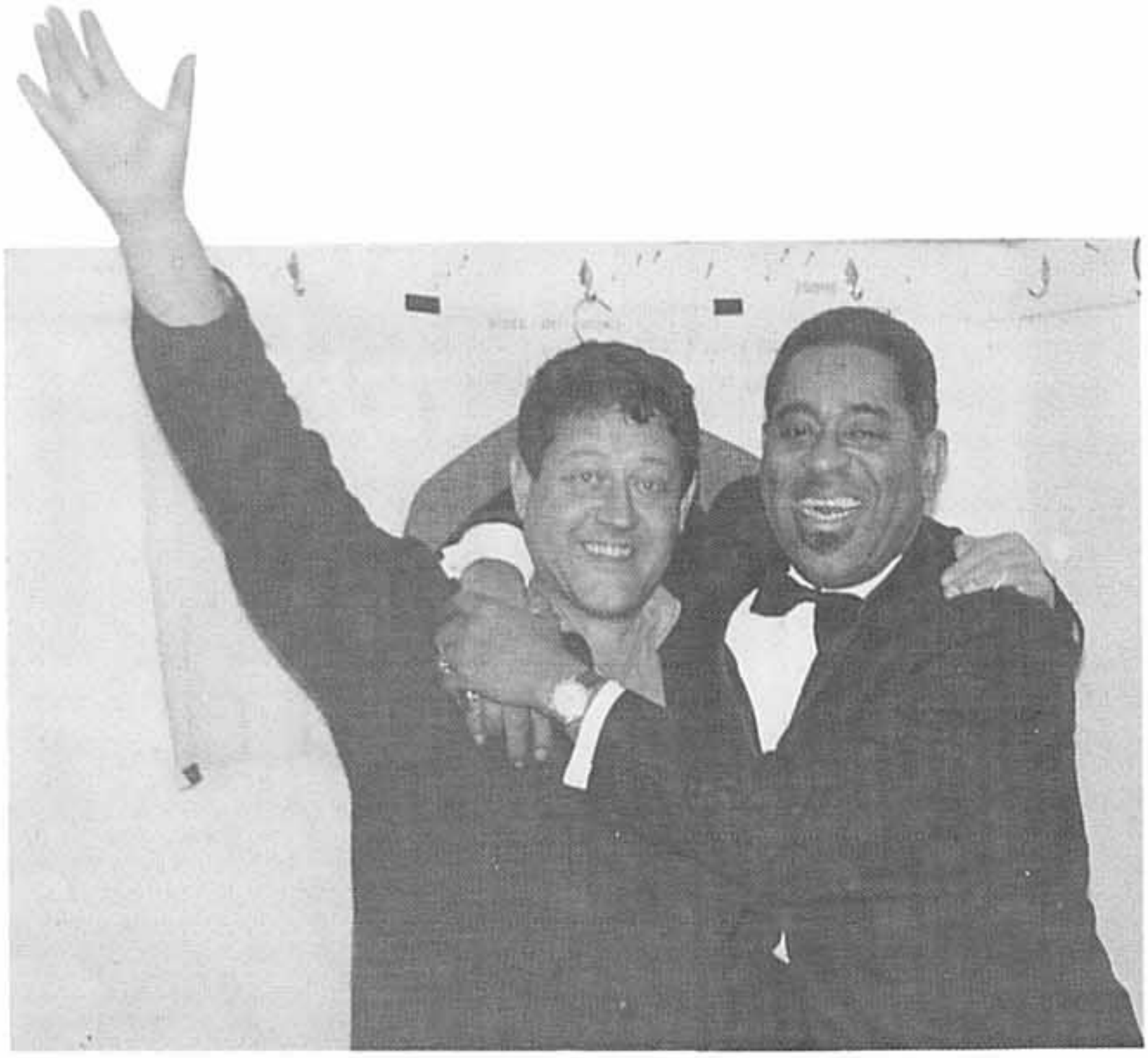
♦ J'ai fréquenté tant de gens curieux... Je me souviens d'une grande fête que j'avais organisée à la pension, au début de 1957. Les Von der None venaient de la quitter pour s'installer à l'hôtel El Faro, au bord de l'Atlantique; je les avais aidés à déménager, mais je restais dans leur ancienne pension. C'était aussi l'époque où Héctor Oesterheld fondait avec son frère Jorge sa propre maison d'édition, Frontera, et pour fêter tout cela j'avais donc réuni des amis. Il y avait Robert Viszinsky, qui travaillait pour les ventilateurs Marelli, Christina Peary, auteur de poèmes — c'est la nièce de l'explorateur arctique Robert Peary —, Renée Cueddar, se Guerrino.

Renée Cueddar était la reine du café Florida, une fille d'une grande beauté, mi-cinghalaise, mi-arabe; elle était bisexuelle et avait une liaison avec Christina Peary et avec Guerrino, qui était décorateur de théâtre. Renée n'était d'ailleurs pas seulement la maîtresse de Christina et de

Ernie Pike.

Guerrino, elle était un peu notre muse inspiratrice, notre maîtresse à tous. Guerrino était marié à Olga, qui était danseuse dans le corps de ballet de Nora Joyer. Olga détraquait les montres et les téléphones, rien qu'en les regardant. Elle aussi a eu une liaison avec Renée, et un jour Guerrino en a eu marre et il nous a quittés pour aller à la Paloma, une pension cauchemardesque tenue par une vieille Roumaine. Je suis allé le retrouver pour le réconforter et je suis resté deux mois à la Paloma dans une atmosphère de bagarres, de viols, de suicides... Il y avait un type, l'« Andaluz », qui essayait régulièrement de se couper une oreille parce qu'il se prenait pour Van Gogh. Un jour, en poussant la porte d'une chambre, j'ai découvert un pendu. C'était une époque formidable !

C'est aussi en Argentine, en 1955, que Dizzy Gillespie est devenu mon ami. Je me trouvais dans un restaurant où il est entré. Je l'ai abordé pour lui parler de jazz, mais cela l'ennuyait, il en avait assez de ce type de



1959.
Avec Dizzy Gillespie.

conversation. Je lui ai offert un livre d'Enrique Lipszyc sur la bande dessinée argentine, qui reprenait certains de mes dessins, mais il n'y a prêté aucune attention, et quand j'ai vu qu'il allait l'oublier, je me suis fâché, le traitant de « boule de neige ». Finalement, j'ai pu le retrouver là où il jouait, nous nous sommes expliqués plus tranquillement, et depuis nous sommes de grands amis. Après cette première rencontre à Buenos Aires, nous nous sommes revus à Londres, à New York, à Venise, à Paris... Sa femme est toujours très gentille avec moi.

Le tango argentin ne m'avait d'ailleurs pas fait oublier le jazz, puisque dans les années 1952-1957, je chantais et jouais au sein de petites formations comme les New Orleans Boys ou les New Dixieland Stampers. La famille Farias Gomez m'avait appris à jouer de la guitare. Quand le tromboniste Juan Carlos Casares a créé le groupe des Jesters, j'en suis devenu le chanteur sous le nom de « Fabulous Sbrindolin ». J'avais un imperméable avec des plumes de corbeau que m'avait fait Gisela Dester, un bec de canard sur le nez, des binocles sans verres et devant la bouche un mégaphone qui tenait avec des élastiques qui me passaient derrière les oreilles. Nous travaillions surtout dans les trains. On prenait, par exemple,

THE FABULOUSE
SBRINDOLIN.
EN TRAIN
DE BAHIA BLANCA
A BARILOCHE
(ARGENTINE)

le train qui allait à San Carlos de Bariloche et, pendant les trois jours que durait le voyage, on divertissait les gens dans la voiture-bar. J'aimais bien le côté absurde, « nonsensique » de tout cela. Et avec Guerrino, j'ai travaillé dans les maternelles des quartiers chics de Buenos Aires. Nous faisions de l'animation pour les enfants des cadres des grandes compagnies pétrolières américaines. Je chantais en m'accompagnant à la guitare pendant que Guerrino faisait passer les enfants par une petite barrière.

Buenos Aires.
Avec le groupe Synagogue.

◊ *Quels ont été vos rapports avec les réfugiés politiques?*

♦ Ma route a croisé celle de gens qui avaient dû fuir l'Europe à la suite de la victoire des Alliés en 1945 : même à eux l'Argentine offrait la possibilité de repartir de zéro. Par l'intermédiaire des Verger, j'ai connu des Français qui avaient été collaborateurs, des anciens membres de la Cagoule. J'ai aussi rencontré des criminels de guerre, des soldats perdus qui se cachaient, des nazis et des fascistes. Je me souviens de Galland, l'as de l'aviation allemande, qui était alors conseiller dans l'aviation argentine — il a pu ensuite retourner travailler en Allemagne — et de beaucoup d'autres, à commencer par Eichmann, l'organisateur du génocide des juifs.

Patagonie, 1959. Avec des amis croates.

Il vivait bien sûr sous un faux nom, Ricardo Klement ; je me doutais que c'était un ancien nazi, mais je ne savais pas qui il était en réalité. En 1960, des agents israéliens sont venus en Argentine le capturer, ils avaient été aidés sur place par un réseau juif, le groupe Synagogue, dont je connaissais bien les membres. C'est curieux, encore une fois j'avais des amis des deux côtés. Cela dit, Eichmann était beaucoup plus âgé que moi, je connaissais surtout ses enfants. Il travaillait dans une société fiduciaire. Sa maison, dans le quartier de San Fernando, ressemblait à un four crématoire !

Mes relations incluaient aussi d'anciens Oustachi, ces terroristes qui avaient créé un état croate pro-hitlérien. C'est Kramer, le Hongrois rencontré dix ans plus tôt à Trieste, qui m'avait introduit parmi eux. A la suite de l'insurrection hongroise, il avait obtenu le statut de réfugié politique et avait quitté l'Europe, échouant au début de 1957... dans ma pension, un peu avant que les Von der None ne partent pour l'hôtel El Faro. Nous habitions donc ensemble, et il m'a présenté à Duchan, un ancien Oustacha qui, comme beaucoup de ses congénères, avait été engagé dans la police privée du président Perón, qui s'appelait « Alianza ». En fait, Duchan avait continué en Argentine son boulot de tueur. A l'époque où je

le fréquentais, il faisait travailler des petites Paraguayennes dans les égouts : elles fabriquaient des porte-monnaie en perles. La dernière fois que je l'ai vu, j'étais devant un bar très cher appelé « La Maison dorée ». Les vitres du café ont explosé, et Duchan est sorti en courant, poursuivi par des tueurs. Un type incroyable, Duchan, mais un bon ami.

◊ *Il semblerait qu'en Argentine vous ayez surtout fréquenté des gens en dehors des normes.*

♦ C'est un problème que je me pose moi aussi : même en tenant compte du fait que ce pays accueillait toutes sortes de personnes dont on n'aurait pas voulu ailleurs, comment ai-je pu rencontrer tant de gens bizarres ? On dit toujours qu'une fois c'est le hasard, qu'à la deuxième on peut parler de coïncidence, mais qu'à la troisième cela devient une habitude, ou tout au moins quelque chose de significatif. Alors, si cela est vrai, que penser de ma vie en Argentine ? Il est possible que les gens que l'on peut définir comme « normaux » ne m'intéressent pas, mais il est aussi logique de penser que, parmi les milliers de gens que j'ai connus là-bas, il y en avait fatalement quelques dizaines de vraiment étranges, et que ce soit ceux-là qui m'aient marqué. Et il y a un effet boule de neige : quand on se lie avec quelqu'un à la personnalité originale, cette personne vous fait ensuite rencontrer ses connaissances, qui souvent sont des gens qui ont eux-mêmes une personnalité originale, et ainsi de suite. Au milieu de toute cette folie, je faisais parfois le choix de la solitude, mais mes amis étaient des gens finalement assez discrets, et leur folie n'était pas menaçante, elle était joyeuse.

Dans la journée, je m'isolais aussi pour travailler. Non seulement je dessinais, mais vers 1957 j'ai donné des cours de dessin à l'Escuela Panamericana de Arte, qui avait été fondée par mon ami Enrique Lipszyc et son frère David — ils avaient un petit frère, plus dangereux : il est devenu agent dans les services secrets, peut-être le Mossad israélien. Enrique Lipszyc faisait croire que les dessins des élèves étaient corrigés par Alex Raymond, le dessinateur américain de *Flash Gordon*. Evidemment, quand, en septembre 1956, Alex Raymond s'est tué dans un accident de voiture, cela n'a plus été possible. J'ai donc donné des cours, ainsi que mon confrère Alberto Breccia. Certains des élèves de l'école ont réussi dans la bande dessinée, comme José Muñoz ou Walter Fahrer.

◊ *Votre carrière en Argentine est une réussite et pourtant, en 1959, vous partez pour l'Angleterre.*

♦ C'est vrai, de l'automne 1959 à l'automne 1960, je fais une longue escapade. Il y a à cela différentes raisons. D'abord, je m'entends de moins en moins bien avec mon scénariste, Héctor Oesterheld. Ensuite, l'Argentine connaît des difficultés économiques — les dessinateurs sont particulièrement touchés par le rationnement du papier, alors que les Américains via des éditions en espagnol pour le Mexique inondent le pays de

Buenos Aires, 1959. Hugo Pratt, au centre, avec des collègues de la maison d'édition Abril.

beaux *comic books* en couleurs. Enfin, je veux faire le point sur ma relation avec Gisela Dester. Depuis quatre années, j'ai avec elle une relation intense, belle et douloureuse. Je travaille avec elle toute la journée, espérant toujours qu'elle va se décider à venir vivre avec moi. Mais je ne pars pas pour Londres complètement à l'aventure. Les frères d'Ami — de vieilles connaissances puisqu'ils collaboraient avec moi à Venise à *Asso di Picche-Comics* — s'occupaient d'une agence de dessinateurs qui recrutait pour Fleetway Publications, le groupe du *Daily Mirror*. Le grand patron du *Daily Mirror*, Hugh Cudlipp, était un personnage. Un jour, pour augmenter le tirage, il a eu l'idée de demander à une femme enceinte de couver des œufs. Et tout le monde s'est mis à acheter le journal ! Quand je suis arrivé

d'Argentine, on m'a présenté à lui. Il fumait un énorme havane, et il m'en a proposé un. Je lui ai répondu : « Je ne suis pas encore taillé pour fumer ce type de cigare, j'en suis au stade où je préférerais une augmentation. » Alors, il a regardé le type qui m'avait présenté et lui a dit : « C'est une bonne réponse. Doublez la paye de Pratt. » Je me rappelle aussi une fête à l'occasion d'un départ à la retraite ; chacun portait un toast en l'honneur de cette personne, rappelant qu'elle avait débuté sa carrière comme crieur de journaux et l'avait terminée comme éditeur. Tout à coup, Cudlipp a pris la parole et a dit qu'il aurait été beaucoup plus surprenant de commencer comme éditeur et de finir comme crieur de journaux. Il y a eu un grand silence.

Patricia Frawley, Hugo Pratt avec le maire de Wheeling.

◊ *Mais à Londres vous n'avez certainement pas oublié Gisela Dester ?*

♦ Même à Londres, je continue à l'attendre, mais ne reçois qu'une lettre avec une mèche de cheveux. Pendant ce séjour, ma vie sentimentale n'est cependant pas vide, elle est remplie par une jeune Américaine, Patricia Frawley. Je la rencontre dans une boîte de nuit, « The Black Cat », du style « boys meet girls ». Elle est avec des amies américaines. Je parle un peu

avec elle, lui demande d'où elle est originaire, elle me répond qu'elle vient d'une petite ville de Virginie-Occidentale, Wheeling. Et moi, justement, j'étudie depuis quinze ans l'histoire de cette région, j'ai même, en Argentine, publié une bande dessinée intitulée *Ticonderoga*, qui relate les affrontements qui y ont eu lieu au dix-huitième siècle entre les Indiens et les Blancs. Je lui parle donc de sa ville, elle voit que je connais le nom des rues, des familles importantes : elle est évidemment stupéfaite qu'un Vénitien sache tout cela. Voilà comment cela a commencé entre nous, et nous sommes rapidement tombés amoureux, mais notre relation n'était pas très facile. Patricia aurait bien voulu m'épouser, mais j'étais divorcé, et sa famille — des catholiques très stricts, d'origine irlandaise — ne pouvait pas accepter son mariage avec quelqu'un comme moi. De plus, même à Londres, Patricia Frawley n'était pas libre de faire ce qu'elle voulait ; elle était interne dans une école privée très chic et au règlement très sévère. Un soir, elle n'est pas rentrée à la pension, elle a passé la nuit chez moi, et alors les sœurs irlandaises qui dirigeaient son école l'ont renvoyée aux Etats-Unis. J'ai l'impression que les filles n'étaient vraiment pas heureuses dans cette institution car, à la suite de l'exclusion de Patricia Frawley, plusieurs de ses camarades de classe ont voulu passer la nuit chez moi pour pouvoir elles aussi être renvoyées chez elles. Elles avaient environ dix-sept ans, et appartenaient toutes à des familles riches.

◊ *Quel souvenir gardez-vous de ce séjour en Angleterre?*

♦ Un très bon souvenir. Pour moi, l'Argentine a été l'allégresse triste et l'Angleterre l'allégresse joyeuse. Londres était une ville colorée, une dominante rouge avec un filet noir. Les filles étaient merveilleuses et ivres. Je me souviens d'elles comme d'amitiés ivres. Il m'arrivait de boire dans une journée toute une bouteille de whisky, sans oublier quelques pintes de bière. Je m'étais installé au 37, Petersham Place ; l'appartement était dans un quartier d'anciennes écuries, de *mews*, un endroit très agréable. Beaucoup de gens passaient chez moi. Je faisais des fêtes presque tous les week-ends, et ma maison était devenue une sorte de club, avec bien sûr des membres de toutes sortes : des gangsters, des filles riches que j'avais rencontrées par l'intermédiaire de Patricia Frawley, des gens des milieux artistiques comme Dirk Bogarde, Douglas Fairbanks Junior, le photo-

graphe David Bailey, Diane Cilento — la première femme de Sean Connery. Chez mes confrères, je connaissais entre autres des dessinateurs qui travaillaient pour la firme D.C. Thomson. J'avais aussi des relations chez les professeurs de la Royal Academy of Water-Colour, c'est-à-dire une école d'aquarellistes, rattachée au Royal College of Arts, parce que j'avais suivi une fille. Dans la rue, j'avais vu une fille qui m'avait paru splendide. Elle avait un carton à dessin sous le bras. Je l'ai suivie — je n'ai jamais suivi que des filles exceptionnelles — et elle est entrée à la Royal Academy of Water-Colour. Pour avoir la possibilité d'être en contact avec elle, je m'y suis inscrit et j'ai commencé à suivre les cours. Quand les professeurs ont vu mes aquarelles, ils m'ont demandé ce que je faisais là, et m'ont proposé de donner des cours. J'en ai donné quelques-uns, mais la fille que j'avais suivie n'était pas parmi mes élèves.

A Londres, j'ai à la fois revu de vieilles connaissances, comme Koïnsky ou Dizzy Gillespie, et tissé un nouveau réseau d'amis. Je devais en retrouver certains, comme Dave Brukoï, un Masaï qui, pour payer ses études, balayait les rues. On s'était rencontrés dans un *pub* de Fulham Road et on était devenus amis. Dix ans plus tard, je l'ai revu à Namanga, au Kenya, où il était devenu enseignant. J'ai eu énormément d'amis à Londres, je m'en suis même découvert un le jour de mon départ. Les derniers mois, je n'étais plus au 37, Petersham Place, mais entre Petersham Place et Fulham Road, à un endroit qui s'appelait The Boltons. Beaucoup d'homosexuels habitaient dans cet immeuble et, comme mon appartement était toujours plein de femmes, je n'étais pas très bien vu. Quand je suis parti, un voisin qui vivait seul et à qui je n'avais jamais parlé est venu vers moi, m'a serré la main et m'a dit : « Congratulations, Mr Pratt. » Il avait donc toujours eu envers moi cette sympathie cachée, qu'il n'a révélée qu'au moment de mon départ.

◊ *Qu'est-ce qui vous obligeait à quitter l'Angleterre?*

♦ Rien, mais j'avais l'esprit occupé à la fois par Patricia Frawley et par Gisela Dester, si bien que lorsque je quitte Londres en septembre 1960, je ne rentre pas directement en Argentine, je passe d'abord par Wheeling. Le voyage de Londres à Wheeling a été compliqué. C'était l'époque des jeux

Olympiques de Rome, et tous les vols transatlantiques étaient complets. J'étais en *stand-by*. Alors, mon ami napolitain Apicella, qui m'avait accompagné à l'aéroport, a subtilisé sans rien me dire le billet d'un Américain qui devait prendre le même avion que moi, et quand au comptoir on a demandé quelqu'un pour le remplacer, il m'a poussé en avant : un ami utile et une histoire très napolitaine. Le vol était à destination de Tokyo et j'ai changé d'avion à l'escale d'Anchorage : c'est par l'Alaska que j'ai enfin atteint l'Amérique du Nord.

Avec ce voyage, je retrouve Patricia et en même temps, après des années de recherches livresques, je découvre Wheeling et d'autres lieux liés aux guerres de frontière du dix-huitième siècle. C'est à Wheeling que se trouvait le Fort Patrick Henry. Je suis allé sur la piste des personnages historiques que je devais représenter un peu plus tard dans une bande dessinée intitulée précisément *Wheeling* : Lew Watzel, un tueur d'Indiens, protagoniste du siège de Fort Henry en 1782, ou Simon Girty, un Blanc devenu Indien qui, après la défaite des Peaux-Rouges à Fallen Timbers en 1794, avait dû fuir au Canada. J'avais la tête pleine des livres de Zane Grey qui racontent tout cela, notamment *Betty Zane*, et quand, en arrivant à Pittsburgh, j'ai retrouvé Patricia Frawley qui m'attendait, je l'ai un peu considérée comme ma Betty Zane à moi. J'étais fasciné par la découverte de tous ces endroits historiques. Pour moi, c'était formidable. J'ai aussi trouvé là-bas des livres qui m'intéressaient, et que je ne pourrais peut-être plus me procurer aujourd'hui. A Wheeling, j'ai fait deux aquarelles ayant pour thème l'attaque de Robert Rogers près du Saint-François — peut-être mes aquarelles les plus réussies — et au moment de partir j'ai fait exprès de les oublier. J'avais été bien traité par la riche famille de Patricia.

◊ *Par rapport à vos rêves d'enfance, l'Amérique réelle n'était-elle pas décevante ?*

♦ Oui et non. C'est vrai que l'Amérique que j'avais découverte vers 1937 à travers les dessins de Norman Rockwell dans le *Saturday Evening Post* était plus belle que l'Amérique réelle, y compris celle de Wheeling, où, malgré des réunions de style « Country Club », j'ai surtout rencontré des gens assez vulgaires. La police en particulier était dépourvue de déli-

catesse. J'ai même connu des gens sordides, on jouait aux dés ensemble. Finalement, je me demande si je n'étais pas un des Américains les plus raffinés de Wheeling. Mais après tout, il était logique qu'en 1960 je ne puisse pas retrouver le monde dessiné par Norman Rockwell un quart de siècle plus tôt. Toute l'iconographie du *Saturday Evening Post* avait été changée, jusqu'aux paquets de cigarettes : le paquet de Lucky Strike n'était plus vert et rouge, mais blanc. Je ne retrouvais pas l'univers publicitaire qui dans mon enfance m'avait fait rêver.

Je ne suis resté à Wheeling que quelques semaines parce que je voulais renouer avec Gisela Dester, voir où nous en étions de notre relation, mais sur le chemin du retour je me suis quand même arrêté en Floride puis aux Antilles, où j'ai visité différentes îles comme La Barbade ou l'archipel des Grenadines. Des Antilles, j'ai gagné le Brésil, et enfin l'Argentine, où j'ai retrouvé mes amis. J'ai recommencé à publier des bandes dessinées dans des illustrés de Buenos Aires, mais je voyais moins Oesterheld qu'avant car j'étais devenu mon propre scénariste. C'est alors que j'ai réalisé cette bande dessinée sur Wheeling à la veille de la guerre de l'Indépendance américaine. De plus, je continuais à envoyer des histoires à la Fleetway de Londres, qui me payait bien : l'inflation sévissait toujours en Argentine, et cette fois elle me permettait de vivre royalement. Mais, comme avec Patricia Frawley, mes relations avec Gisela Dester étaient dans une impasse, également en partie à cause de sa famille. En 1962, il semblait toujours ne pas y avoir de solution, et elle est devenue hôtesse de l'air à la Braniff. Je me suis alors senti un peu perdu et j'ai éprouvé le besoin de m'éloigner de mes amis, qui vivaient dans un monde de douce folie, de tourner la page, sentimentalement et professionnellement, de retrouver une identité. Je venais aussi de nouer une relation très complice avec Anne Frognier. Ce sont toutes ces raisons, sans oublier les problèmes économiques que devaient affronter les illustrés argentins, qui m'ont amené à la conclusion que le temps était venu pour moi de quitter l'Argentine. Et en septembre 1962, en compagnie du jeune dessinateur Walter Fahrer, je me suis embarqué pour l'Europe, où Anne Frognier était déjà partie.

◊ *Quelles étaient les grandes différences entre le Hugo Pratt qui était arrivé en Argentine en 1949 et le Hugo Pratt qui en partait en 1962?*

♦ Le Hugo Pratt de 1962 avait des cicatrices, il commençait à devenir un vieux loup, et même un vieux loup un peu solitaire. L'adieu à l'Argentine a d'abord été l'adieu à Gisela Dester, et encore aujourd'hui, il m'est difficile de parler d'elle : je ne sais pas quoi dire, mes propos risqueraient de se perdre dans des longueurs ou du sentimentalisme. Alors, je dirai simplement qu'à un certain moment de ma vie Gisela Dester a représenté tout pour moi. Rétrospectivement, si je devais la définir en deux mots, je dirais « beauté » et « indécision ». Mais je comprends aussi qu'un type comme moi ait pu la rendre indécise. Et à travers mon expérience avec Gisela Dester, l'adieu à l'Argentine a été l'adieu aux passions. Plus ou moins consciemment, en quittant l'Argentine, je savais que par la suite mes relations amoureuses seraient moins violentes, moins agressives, que j'éprouverais encore de l'affection, de la tendresse, mais plus jamais la passion. L'adieu à l'Argentine a enfin été l'adieu à ma jeunesse. Ces treize années m'avaient mené de la jeunesse à la maturité.

◊ *Cette période de votre vie a donc été celle de votre formation morale et affective, ce que l'on appellerait en littérature un Bildungsroman.*

♦ On peut sans doute voir sous cet angle ce chapitre de mon existence. A la fin de ma longue expérience argentine, j'avais perdu un style de vie fait d'emportements et de spontanéité, j'étais capable de relativiser, de mettre les choses en perspective, de voir clair dans mes propres sentiments. Le retour en Europe correspondait à la fin des rêves et des comportements liés à la jeunesse. L'Argentine avait fait de moi un adulte.

5.

Le repli stratégique

(1962-1970)

◊ *Dans le domaine sentimental, cette nouvelle période de votre vie est dominée par Anne Frognier.*

♦ Oui, quand je quitte l'Argentine, elle m'attend à Lisbonne chez sa sœur. Je l'y rejoins, puis, de là, nous allons à Paris chez une autre sœur, et enfin à Venise. Comme je l'ai déjà dit, elle est d'origine belge, mais elle est née à Buenos Aires, et possède aussi la nationalité argentine. Nous nous parlons généralement en espagnol. Ma relation avec Anne Frognier a été très affectueuse, et il y avait entre nous toute la complicité née de l'époque où elle était petite fille et me servait de modèle pour mon personnage d'*Ann de la Jungle*.

Anne Frognier a été ma tentative de vie en couple, avec des enfants : avec elle, j'ai essayé ce que l'on pense être la normalité, alors qu'au contraire mon mariage avec Gucky Wogerer avait été un défi aux conventions. Gucky était d'ailleurs une fille intelligente et belle — une Ava Gardner jeune qui, avec l'âge, s'est bizarrement transformée en une Barbara Stanwyck mûre. Notre divorce au Mexique n'étant pas valable en Italie, mon mariage avec Anne Frognier ne fut qu'officieux, même si j'ai

finalement vécu avec elle plus longtemps qu'avec n'importe qui. C'est pour elle que cette liaison a été la plus difficile ; de temps à autre, je partais au loin, et elle devait s'occuper des enfants, qui sont, selon la formule consacrée, le meilleur de ce qui nous reste aujourd'hui.

Notre vie en tant que couple a commencé en 1962 et s'est terminée progressivement vers 1970, à l'époque de mon installation en France. Je me souviens d'un barbecue que nous avions fait elle et moi à Venise, vers 1970. Le bois pour le feu s'est mis à manquer, alors nous avons pris notre grand lit et nous l'avons brûlé. Nous étions d'accord, et je ne sais pas si c'était symbolique, toujours est-il que le lit conjugal a été détruit pour faire un barbecue... Mais quand je suis venu habiter à Paris, Anne m'a rejoint avec les enfants — nous pensions que, pour leurs études, ils seraient mieux à Paris — et nous étions souvent tous ensemble.

◊ *Après votre vie aventureuse d'Argentine, comment vous êtes-vous réadapté à l'Europe?*

♦ Dans ces années 1962-1970 j'habitais à Venise. Par rapport aux grands espaces de l'Argentine, Venise était évidemment une toute petite communauté, mais je m'y suis senti bien, j'y ai retrouvé de vieilles amitiés. Pendant cette période, j'ai uniquement travaillé pour deux journaux italiens : de 1962 à 1967 pour l'hebdomadaire enfantin *Corriere dei Piccoli* puis, de 1967 à 1969, pour la revue de bandes dessinées *Sgt. Kirk*. Comme ces journaux se faisaient respectivement à Milan et à Gênes, j'avais, en plus de la maison que je louais au Lido de Venise, un pied-à-terre dans ces deux villes. A Milan, c'était le Lloyd Hotel. J'y descends encore aujourd'hui, et m'y sens un peu comme chez moi. Milan est un grand centre de l'édition, c'est une ville que j'ai vraiment découverte à mon retour d'Argentine, et que j'ai appris à aimer. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé de m'y rendre régulièrement pour mon travail, et je m'y suis fait de nombreux amis : des illustrateurs, des peintres...

Au *Corriere dei Piccoli* même j'avais de bons amis, comme Giancarlo Francesconi, le rédacteur en chef. Je n'avais pas que des amis, certains confrères étaient jaloux de moi, de la facilité avec laquelle je dessinais, et ils ont cherché à me mettre des bâtons dans les roues, mais enfin j'ai surtout rencontré des gens sympathiques, comme le scénariste Mino

Venise,
années soixante-dix.
De gauche à droite :
Laura Richter Calo,
« Venexiana Stevenson »,
Hugo Pratt,
Guido Fuga,
Rocca Tagliata
à Malamocco.

Milani, qui descendait d'une famille aristocratique. Il y avait de bons dessinateurs au *Corriere dei Piccoli*, comme Canale et son petit frère, ou la dessinatrice argentine Iris de Paoli, la seule personne sur qui je pouvais compter quand il fallait défendre les intérêts des dessinateurs. Quand je suis arrivé dans l'équipe, le dessinateur Dino Battaglia, que l'on prenait pour un type très dur, m'a spontanément donné de l'argent. Je passais par un moment financièrement difficile, même si je n'étais pas vraiment pauvre. Je n'ai jamais été vraiment pauvre, ni d'ailleurs vraiment riche, même aujourd'hui : la vraie richesse c'est recevoir régulièrement beaucoup d'argent sans avoir besoin de travailler.

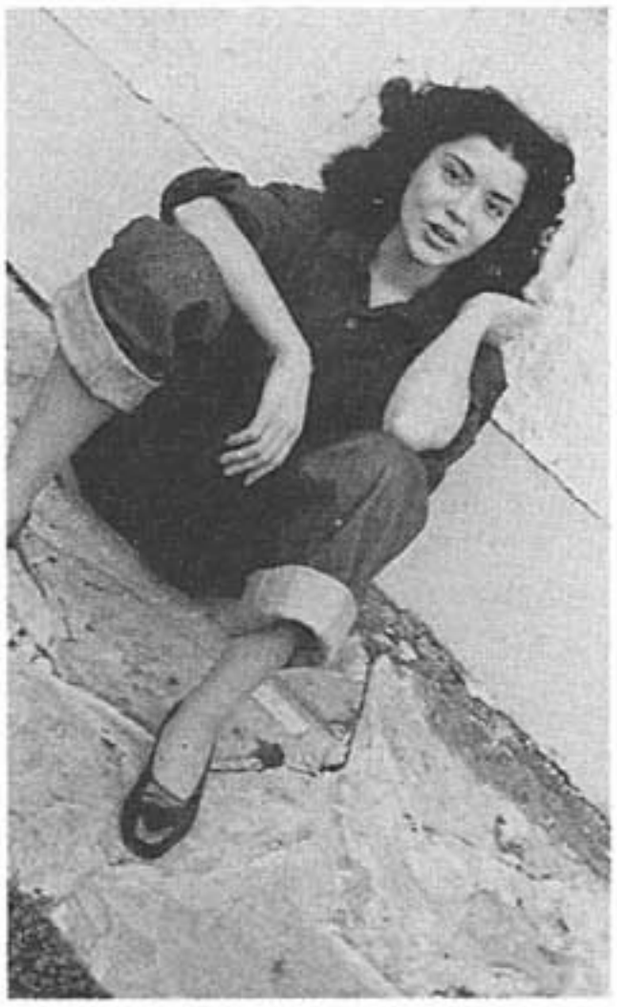
◊ *Vous disiez que de temps à autre, vous partiez au loin...*

♦ Oui, régulièrement je m'échappais du journal pour entreprendre de longs périples, principalement à travers l'Amérique du Sud, mais je ne sais plus le nombre et la chronologie de tous ces voyages.

◊ *Il vous reste un passeport, que vous m'avez montré : beaucoup de tampons sont illisibles, mais j'ai pu établir qu'en novembre 1964 vous étiez en Argentine, qu'en mai 1966 vous y étiez à nouveau, et qu'à l'occasion de ce second séjour vous êtes aussi passé à Trinité et Tobago, ainsi que dans les Guyanes britannique, française et hollandaise.*

♦ Et pendant ces deux voyages je suis aussi allé au Brésil. Dans les années 1962-1966, le Brésil est un pays qui a beaucoup compté pour moi. J'y étais allé une première fois depuis l'Argentine, vers 1957, puis, en 1962, sur le chemin de Buenos Aires à Lisbonne, pendant une longue escale à Rio, j'avais circulé à travers le Brésil. Mon but était de retrouver Lipszyc, qui était à São Paulo pour y fonder une nouvelle école de dessin. Enrique Lipszyc avait un ami, Raimundo Lisboa, un ancien officier de la police politique, qui avait beaucoup de relations amicales chez les prostituées et les marginaux. C'est par l'intermédiaire de Lisboa qu'à Salvador de Bahia j'ai fait la connaissance de la cartomancienne Bouche Dorée, qui m'a inspiré pour un des personnages de *Corto Maltese*, et des sœurs Dos Santos, de superbes Noires versées dans la magie. Les Dos Santos sont devenus ma famille de Bahia, quand je passe du côté du Brésil, je vais les voir. Avec l'une des filles Dos Santos, un prêtresse de macumba, j'ai même eu en 1965 une fille, une belle métisse, Victoriana Aureliana Gloriana. Quand je l'ai reconnue officiellement comme ma fille, j'ai reconnu en même temps les enfants illégitimes des quatre sœurs, donnant aux garçons des noms de présidents des Etats-Unis. Et voilà comment, à Salvador de Bahia, on peut aujourd'hui rencontrer un Lincoln Pratt, un Wilson Pratt ou un Washington Pratt.

Bahia, 1983. Victoriana Aureliana Gloriana Pratt.



◊ *Cela vous fait beaucoup d'enfants!*

♦ Oui, je m'y perds un peu... Il y a ceux que je considère comme mes enfants et ceux qui le sont vraiment. Au sens génétique, je n'ai eu que six enfants, trois garçons et trois filles : Lucas et Marina avec Gucky Wogerer, Silvina et Giona avec Anne Frognier, Victoriana avec une jeune femme de la famille Dos Santos et Tebocua avec une Indienne d'Amazonie. Quatre de mes enfants ont à peu près le même âge : Silvina est née en 1964, Giona, Victoriana et Tebocua en 1965.

◊ *Vous avez donc eu la même année trois enfants de trois femmes différentes... Il vous reste à parler de Tebocua?*

♦ C'est une longue histoire. Tebocua est le résultat de mon voyage au Brésil en 1964 pour retrouver Harold Schulz, le reporter du *National*

Geographic. Schulz m'avait fixé un rendez-vous au Brésil par l'intermédiaire de Lipszyc, qui le connaissait, mais quand je suis arrivé, il venait de mourir. J'avais aussi rendez-vous avec les frères Villaboa, des types qui travaillaient beaucoup avec les Indiens. Je suis parti de Salvador de Bahia pour aller d'abord à Goiânia dans le Mato Grosso. A Bahia, il y avait eu un attentat politique contre un général, et en plus, Che Guevara, le révolutionnaire cubain, avait été signalé dans la région. La police était donc sur les dents, et moi qui venait de Bahia, je suis tout de suite devenu suspect. Et cela d'autant plus que j'avais acheté une arme chez un armurier, que mes papiers d'identité avaient été délivrés à Buenos Aires, que Che Guevara lui-même était d'origine argentine. Bref, les fonctionnaires du Département de la police politique m'ont arrêté et interrogé, mais finalement ils sont arrivés à la conclusion que je devais être un de leurs collègues ! Je me suis donc retrouvé dans une situation incroyable : on me prenait pour un agent de la police politique argentine. J'ai protesté si énergiquement du contraire que je suis redevenu suspect, et on m'a mis dans une cellule avec des délinquants. Le commissaire de police est venu et il m'a demandé ce que je faisais là. J'ai répondu que j'étais un journaliste italien du *Corriere della Sera* qui voulait faire un reportage sur l'Amazonie (le *Corriere dei Piccoli*, auquel je travaillais, appartenait au groupe du *Corriere della Sera*). Le commissaire ne savait pas quoi penser mais heureusement, un type qui devait être l'intellectuel de la bande est arrivé, et il a dit aux autres que le *Corriere della Sera* existait vraiment. On m'a alors autorisé à continuer ma route, mais avant de m'en aller, j'ai voulu visiter le bordel local et j'y ai retrouvé les flics qui m'avaient arrêté. « Alors, tu n'es pas un collègue, tu es un touriste ! » me lançaient-ils avec ironie. Nous avons sympathisé, et ils ont payé pour moi. Ils me disaient : « Tu es l'invité de la police politique. » Maintenant que j'étais copain avec eux, je me dis que c'était le moment de partir, et je pus quitter Goiânia dans un avion militaire.

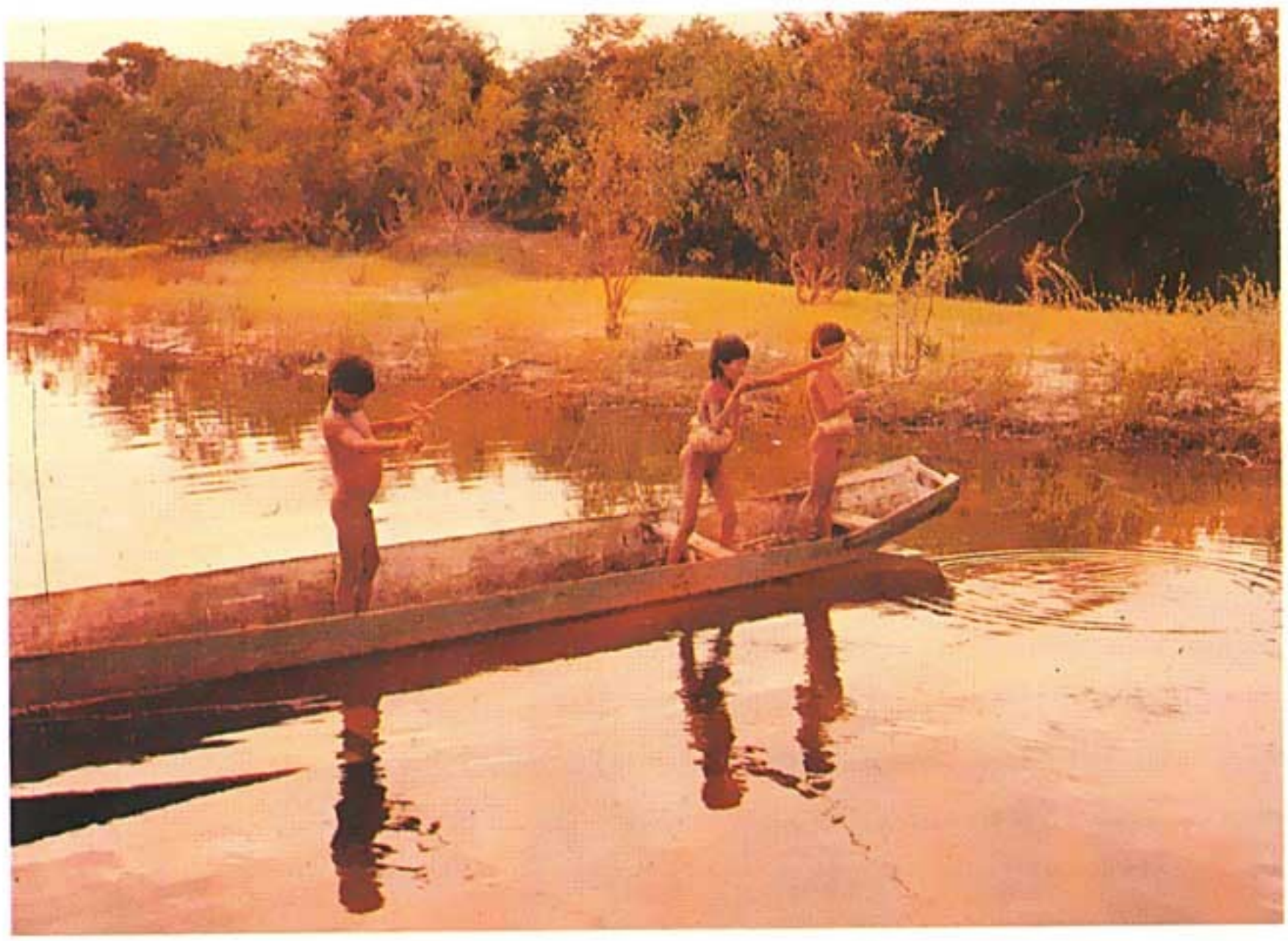
J'ai débarqué dans l'île du Bananal, sur les rives de l'Araguaia, une région peuplée d'Indiens. Dans l'île du Bananal se trouvait un hôtel, qui s'appelait John Kennedy Hotel. Le gérant était un personnage sinistre qui semblait sorti d'un conte d'Edgar Poe, et le barman était encore plus sinistre, à mi-chemin entre un macaque et le monstre de Frankenstein — il ne lui manquait que quelques boulons. Il avait dans sa jeunesse coupé la tête à des *cangaceiros*. Quand je suis arrivé dans cet hôtel, il n'y avait que

ces deux créatures. C'était très étrange, cet hôtel moderne, avec air conditionné, dans cet endroit complètement perdu. Et puis arrive, accompagné de sa fille, le romancier américain John Dos Passos, qui fait un reportage sur l'Amazonie. Ensuite, je rencontre un aviateur commercial américain, qui assure la liaison avec l'hôtel. On commence à parler, et il me demande si je ne pourrais pas, quand je rentrerai en Europe, faire un détour par les Etats-Unis pour y ramener sa fille. Il m'explique qu'il ne veut pas qu'elle continue à passer son temps en compagnie des Indiens de la région, les Carajas. Elle était heureuse de vivre ainsi, mais lui voulait qu'elle aille aux Etats-Unis pour y faire des études. Cette idée de ramener sa fille ne me disait rien, mais il insistait, il me prenait pour un Irlandais, de type « Black Irish », et me disait que justement sa fille aimait bien les Irlandais. Finalement, il m'a proposé de jouer cela aux dés : si je gagnais, il m'emmenait gratuitement dans son avion où je voulais en Amazonie, si je perdais, je devais quitter tout de suite le Brésil avec sa fille et la reconduire aux Etats-Unis. J'ai gagné, et nous sommes donc partis voir les frères Villaboa.

Mon intention était de rechercher les traces d'un explorateur disparu, Fawcett ; j'avais entendu dire que quelques vieux Indiens se souvenaient de lui. Nous nous posons sur le terrain d'atterrissage, des guerriers armés de massues nous observant de loin. Alors que la plupart des Indiens d'Amazonie viennent à la rencontre des visiteurs, ceux-là nous regardent sans rien dire et d'un air menaçant. Je commence à descendre de l'avion mais l'Américain me dit : « Remonte ! » Nous redécollons immédiatement, et mon compagnon de voyage m'emmène alors chez les Indiens Chavantes — au Brésil on écrit « Xavantes » — qu'il me décrit comme étant de braves gens, très sympathiques. Nous arrivons chez eux dans la matinée, l'Américain me dit qu'il a des choses à faire ailleurs et qu'il passera me reprendre en fin de journée. Mais il ne revient pas, ni le lendemain, ni les jours suivants : je me rends compte que je suis bloqué pour un temps indéterminé chez les Chavantes. Mais ils sont effectivement sympathiques, et j'apprends à vivre avec eux. Je communique à l'aide de dessins. Il m'apparaît rapidement qu'ils ne comprennent pas le principe de la bande dessinée, c'est-à-dire de la suite narrative qui émerge d'une juxtaposition de dessins : ils ne relient pas les images entre elles, ne perçoivent que chaque dessin pris isolément. Mais cela ne me surprend guère : après tout, dans les pays dits « civilisés », il y a tant de gens qui ne comprennent rien à

la bande dessinée! Ils aimaient particulièrement les aquarelles. Leurs fêtes étaient très colorées et ils étaient contents de se retrouver dans mes dessins. Il me fallait toujours dessiner les personnages en entier : si je ne montrais, par exemple, que le visage, ils étaient perturbés et se demandaient où était passé le reste du corps. C'était évidemment pour moi une expérience passionnante.

Heureusement que j'avais avec moi mon matériel de dessin... Ils me regardaient travailler et étaient fascinés par ma main, ils me faisaient dessiner presque sans arrêt. Comme l'Américain ne venait pas me rechercher, après quelques jours ils m'ont intégré à une famille. Il y avait autant de familles que de femmes. Les hommes étaient plus nombreux et, en conséquence, les Chavantes pratiquaient la polyandrie : chaque femme



Brésil, 1964.
A Chavantina
dans le Mato Grosso.

avait quatre maris. C'est ainsi qu'en Amazonie j'ai eu un fils, Tebocua. Je ne l'ai su que deux ans plus tard, en 1966, lors d'un nouveau séjour au Brésil. Quelqu'un qui était allé voir les Chavantes avait rapporté à mes amis Lipszyc et Lisboa qu'un petit garçon métis était né, et que les Indiens

disaient que c'était le fils de Hugo — de « Uca », comme ils m'appelaient. Alors, je suis retourné plusieurs fois chez les Chavantes pour le voir, mais comme c'est une tribu nomade, ce n'est pas facile, ils trottent sans arrêt.

Pour en revenir à mon premier séjour, après vingt jours, l'Américain est venu me rechercher. J'avais eu un peu peur de rester pour très longtemps chez les Chavantes. Ils ne voulaient pas me ramener chez les Blancs. L'un d'eux me parlait de San Marco, ce qui m'avait d'abord intrigué : je me disais que je n'avais pourtant pas rencontré un type pareil, les organes génitaux à l'air, sur la place Saint-Marc de Venise. Puis, quand j'ai compris que San Marco était le nom d'une mission de franciscains installée dans la région, j'ai pensé que les Chavantes accepteraient peut-être de m'y conduire, mais ils n'avaient pas l'air d'accord. De toute façon, en vingt jours, je n'avais pas eu le temps de m'ennuyer : il y avait tellement de choses passionnantes à observer...

Pour bien comprendre les Chavantes, j'avais commencé à établir un petit dictionnaire de leur langue. Et j'ai même fait partie de leurs sociétés secrètes ! Les hommes se réunissaient entre eux et étaient censés s'occuper de magie, mais en réalité ils restaient assis à fumer. Quand je leur ai demandé où était la magie dans tout cela, ils m'ont fait comprendre que les rites magiques n'étaient qu'un prétexte pour se retrouver tranquilles entre hommes, loin des femmes et de leurs histoires. Au fond, c'était le même principe que les clubs de la haute société britannique : entre un guerrier de la tribu des Chavantes et un colonel de l'armée des Indes, il n'y avait pas tellement de différence.

Ce séjour chez les Chavantes fut pour moi une très belle expérience, même si évidemment j'étais content de voir revenir l'aviateur américain. Je pensais qu'il avait voulu se venger de moi, mais il m'a expliqué qu'il avait eu beaucoup de problèmes, et n'avait pas pu me reprendre plus tôt. Je l'ai cru et finalement, j'ai accepté de l'aider. Je suis allé à Belém avec sa fille, et l'ai mise dans un avion à destination des Etats-Unis. Je n'ai pas pu l'accompagner là-bas, il ne restait plus qu'une seule place. Alors, en attendant de pouvoir à mon tour partir, je suis resté à Belém, et pour m'occuper je me suis fait faire tous les vaccins possibles.

Depuis mon arrivée dans cette ville, j'étais intrigué par un Indien qui se tenait souvent sur une place ; il était nu, tout orné de colliers et de plumes, et vendait des babioles aux touristes américains, auprès desquels il remportait un grand succès. Un jour que j'étais là, moi aussi, à le regarder,

un touriste américain lui marche sur le pied, et j'entends l'Indien prononcer la phrase « Mannaggia de ta stramuort », c'est-à-dire « Malédiction à toi et à tes ancêtres ». Je me dis : « C'est bizarre, je comprends cette langue indienne. » Puis, brusquement, je me rends compte que cette insulte est en fait du dialecte napolitain ! Je m'adresse alors à cet « Indien » et lui dis en italien : « Mais toi, tu es napolitain ! » Il me répond de la fermer, mais je lui demande ce que lui, un Napolitain, il fait là, déguisé en Indien, les fesses à l'air et les testicules dans des fibres végétales. Il me dit de le suivre, nous embarquons dans une pirogue à moteur et arrivons dans une île où se trouve une maison superbe, d'une architecture proche du mouvement Bauhaus, avec l'air conditionné. L'« Indien » enlève ses plumes, efface ses tatouages, prend une douche, m'offre un verre, met un disque de Boccherini et redevient Salvatore Vitali, Napolitain. Il m'explique tranquillement qu'il déteste les Américains et les Français depuis qu'il a travaillé avec eux au Venezuela, à Maracaïbo, dans des raffineries, où les patrons sont américains et les chefs du personnel français. Alors, il est venu au Brésil, a fait un peu de proxénétisme — il embauchait des Indiennes dans des boîtes de nuit —, puis a décidé de se déguiser en Indien et de vendre des choses sans aucune valeur aux touristes américains et français : c'était sa façon de se venger. Il me demande ce que je fais à Belém, je lui réponds que je suis coincé là faute de place dans les avions, tout étant réservé par des voyages organisés pour Américains dans les Caraïbes.

En m'entendant il décroche son téléphone, dit quelques mots, et le lendemain je pouvais quitter le Brésil, sans doute à la place de quelqu'un d'autre. Ce type était étonnant. C'était un amoral complet, il avait un associé français qu'il envisageait de tuer. Dans une histoire, il n'aurait pas paru crédible : une fois de plus, je vérifiais que la réalité dépasse la fiction.

◊ *Après ces voyages des années 1962-1966, où êtes-vous allé?*

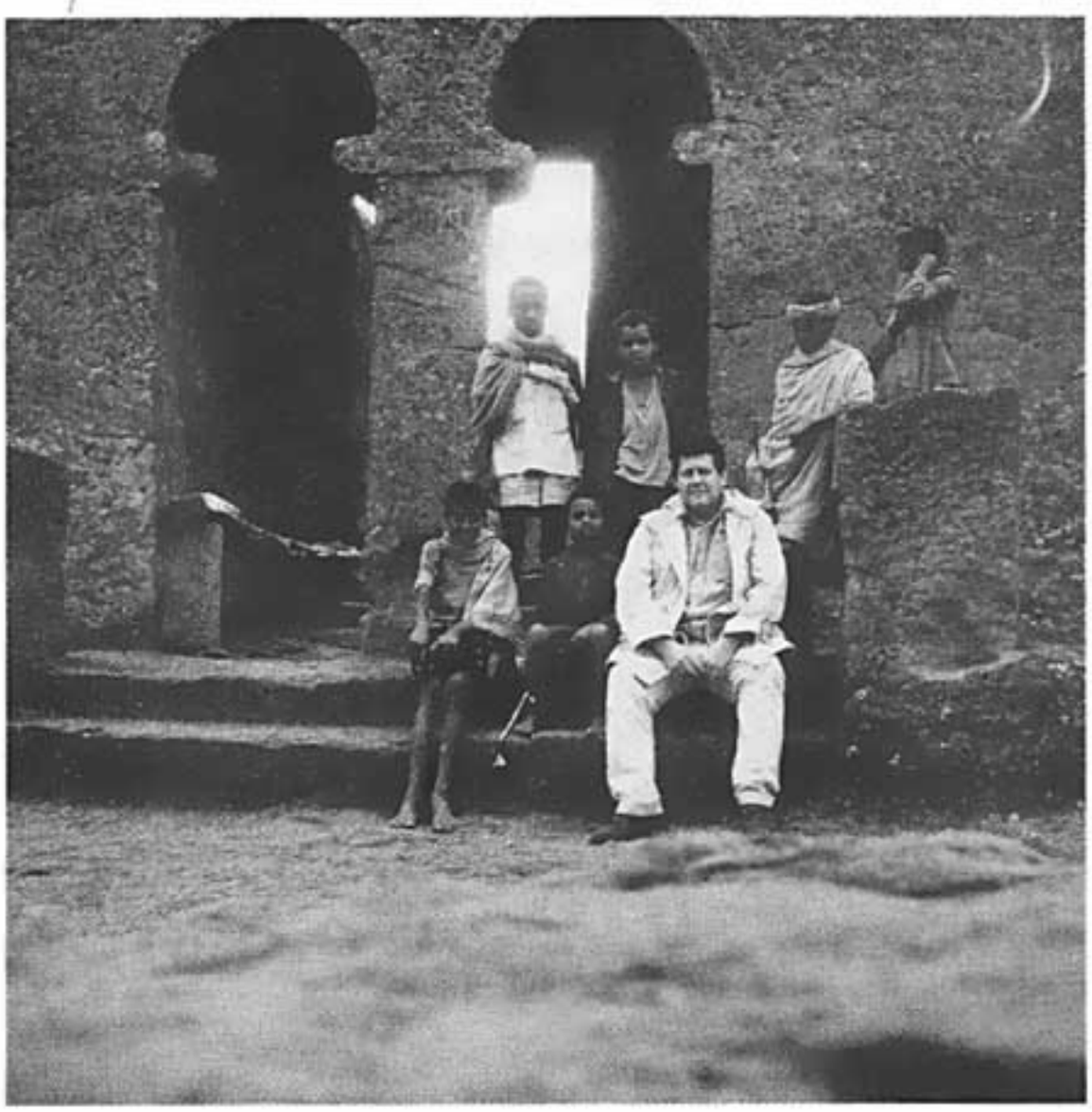
♦ En 1966, je suis allé à Lalibela, la cité monastique du nord de l'Ethiopie. Et après l'Amazonie et l'Ethiopie, la Laponie ! Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je me sens mieux dans les pays froids que dans les pays chauds. Je voulais voir les Lapons, les suivre dans leurs voyages vers le

Grand Nord. Ils ont un statut spécial ; comme les rennes, ils peuvent passer sans contrôle les frontières de la Finlande, de la Norvège et de l'Union soviétique. J'y suis allé une première fois en 1967, avec Francesconi, puis en 1968, avec un autre ami italien, Fiorentin. En 1968, j'ai donc fait tout un périple dans ces régions, en constatant que beaucoup de Lapons étaient en train de perdre leur identité. Quant au passage des frontières, il s'est déroulé pour mon ami et moi d'une façon tout à fait inattendue... Nous étions près du lac Inari, et pour passer de Finlande en Norvège sans faire un détour, il nous fallait traverser pendant quelques kilomètres le territoire de l'Union soviétique, mais nous n'avions pas les autorisations. Nous expliquons à la police des frontières finlandaise ce que nous voulons faire, et les Finlandais ne savaient pas si les Russes allaient nous laisser passer. A cette frontière, les Russes et les Finlandais communiquaient entre eux en affichant des messages sur un poteau.

En arrivant dans la zone soviétique, j'ai crié « Rouski ! Rouski ! », et les Russes sont arrivés, avec un petit ours qui leur servait de mascotte. Ils nous ont demandé ce que nous pouvions bien faire là. J'ai raconté notre histoire, en ajoutant bien sûr que les Russes et les Italiens avaient toujours été de grands amis. Un Russe m'a alors regardé et a prononcé les mots : « O sole mio ». Je ne voyais pas ce que cela signifiait, mais mon ami m'a dit : « Il veut peut-être que tu chantes *O sole mio*. » Il avait vu juste, et pour pouvoir passer la frontière j'ai donc dû, dans ce paysage polaire, chanter *O sole mio*. Les Russes nous ont escortés jusqu'à la frontière norvégienne, et en nous voyant arriver, les Norvégiens nous prenaient pour des Russes, ils ne voulaient pas croire que nous étions Italiens et que les Russes nous avaient laissés passer. Nous leur avons expliqué que j'avais chanté *O sole mio* et que cela avait suffi. Alors, les gardes-frontières norvégiens ont dit que, pour entrer en Norvège, c'était la même chose, et j'ai dû une seconde fois, moi, un Vénitien, chanter *O sole mio*, une chanson napolitaine !

◊ *Et puis ce fut votre grand voyage sentimental, celui de votre périple éthiopien de février 1969.*

♦ En fait, j'ai effectué à cette époque plusieurs voyages plus ou moins sentimentaux. D'abord, en janvier 1969, Anne Frognier et moi avons sans le



Ethiopie, 1966. Lalibela.

Kenya, 1969. Namanga.

savoir passé nos dernières vacances ensemble. Nous étions à Séville avec mon ami Nino Vascon, un Vénitien qui est devenu directeur à la R.A.I., et son épouse : pour eux aussi, ce furent les dernières vacances ensemble. Mais ce séjour ne fut pas nostalgique, il fut au contraire très gai. Nino Vascon aimait bien aller en Espagne pour s'amuser, en particulier à Séville ; on l'appelait même « el burlador de Sevilla », par allusion à la pièce de Tirso de Molina à l'origine du mythe de Don Juan.

Aussitôt après, en février 1969, je partais pour l'Ethiopie avec l'espoir de retrouver la tombe de mon père, m'embarquant pour ce que l'on peut effectivement considérer comme mon grand voyage sentimental. Je n'avais pas d'informations sur les circonstances de la mort de mon père, je savais simplement qu'il était mort à la fin de 1942, quelque part sur le chemin qui va de Dirédaoua à Harar. Je me sentais redevable envers mon père, qui m'avait légué son sens de l'aventure, de l'action romantique, et en allant à la recherche de sa tombe il me semblait que j'exprimais cette dette, d'où ce *sentimental journey*.

Quand je suis arrivé au consulat d'Italie à Addis-Abeba, l'employé a pris un registre où, en face du nom de mon père, étaient indiqués un cimetière

Ethiopie, 1969.
La tombe de Rolando Pratt à Harar et Hugo Pratt devant la vieille maison d'Addis-Abeba.

près de Harar et le numéro inscrit sur la tombe, puis il m'a dit que ce que je faisais était très émouvant et qu'il était possible de renvoyer en Italie les restes de mon père. C'est bizarre, la bureaucratie : pendant vingt-cinq ans, ma mère avait écrit en vain dans les ministères, n'obtenant jamais de réponse, alors que sur place, non seulement j'avais obtenu le renseignement immédiatement, mais encore l'on me proposait d'organiser une cérémonie où le cercueil de mon père serait porté par des membres de son régiment. Le fonctionnaire commençait même à chiffrer ce que cela pourrait me coûter... Je lui ai répondu : « Non, mon père est mort ici, il reste ici, c'est à moi de me déplacer. » Comme je sortais du consulat, un balayeur indigène qui avait entendu la conversation est venu vers moi et m'a dit : « Vous avez bien fait, Monsieur. »

Pour aller à ce cimetière, j'ai pris l'avion à destination de Dirédaoua, faisant le voyage en compagnie d'un général de brigade éthiopien. Il m'a raconté que le neveu du duc d'Aoste venait souvent en Ethiopie pour y parler de l'époque de la colonisation italienne et pour faire la visite des cimetières italiens avec des touristes et des journalistes, en oubliant apparemment les Ethiopiens morts dans cette guerre — qui, de plus, n'était pas la leur. A Dirédaoua, je suis allé voir un médecin qui avait connu mon père et il m'a expliqué où exactement était le cimetière. J'ai donc pris un taxi, et me suis retrouvé dans un cimetière musulman, mais dans un coin il y avait six ou sept tombes chrétiennes, dont l'une avec le numéro que l'on m'avait indiqué : deux jours seulement après mon arrivée en Ethiopie, j'avais retrouvé la tombe de mon père. Une tombe simple, sans nom, avec une croix en ciment, au milieu des fleurs sauvages.

Dans le cimetière, des musulmans se parlaient en amharique. Instinctivement, j'ai éprouvé le besoin de leur parler dans cette langue, restée enfouie dans ma mémoire pendant plus de vingt-cinq ans, et brusquement tous mes souvenirs d'Ethiopie me sont revenus. Ce fut pour moi un beau moment et également le sentiment qu'une phase de ma vie se terminait. Plus ou moins consciemment, j'avais toujours dédié mon travail à mon père, et je pense qu'il l'aurait aimé. J'étais encore très jeune quand il est mort, et je ne lui avais pas donné tellement de satisfactions. J'ai considéré cette sorte de pèlerinage comme une affaire entre mon père et moi, et je n'en ai même jamais parlé à ma mère, peut-être aussi parce qu'elle m'aurait posé des tas de questions et que finalement elle aurait été perturbée.

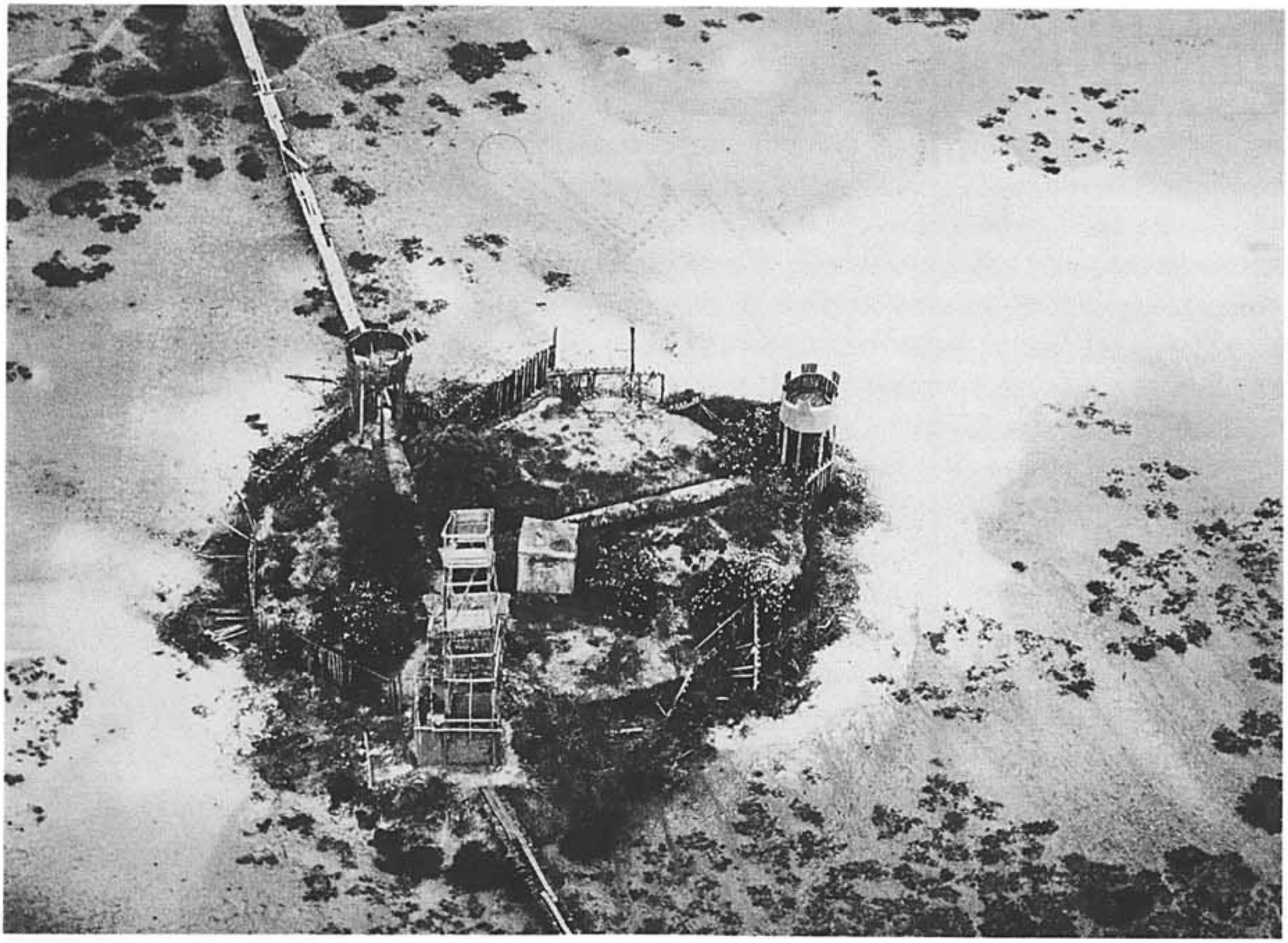
◊ *Pourquoi avoir attendu vingt-six ans pour retourner sur ces lieux?*

♦ Pendant les vingt années précédentes, j'avais été très pris par l'Amérique du Sud, les choses s'enchaînant. Mon retour tardif n'en a d'ailleurs été que plus émouvant. J'ai vu des gens âgés qui m'avaient connu enfant, et des gens jeunes dont j'avais connu les parents. Je suis allé à une soirée mondaine, organisée par l'empereur. Il y avait là son fils, Thesiger, le fils d'Orde Wingate... L'Ethiopie de cette époque était encore très proche de celle que j'avais connue. Hailé Sélassié était toujours empereur, la ville d'Addis-Abeba n'avait guère changé. Je suis retourné à la maison où j'avais habité. Elle était occupée par un Indien. Il m'a laissé entrer, et à sa stupéfaction j'ai déterré une boîte que j'avais enfouie trente ans plus tôt, une boîte qui contenait deux petites figurines de soldats askaris ; vous les voyez, là, près de moi, dans ma maison de Lausanne...

◊ *C'est une belle histoire, qui double sur le mode mineur celle du pèlerinage sur la tombe de votre père.*

♦ Oui, mais mon voyage sentimental n'était pas terminé, il s'est poursuivi ensuite au Kenya et en Tanzanie. Quand à dix ans j'étais parti pour l'Afrique, je voulais en profiter pour aller sur les lieux de la bande dessinée américaine de Lyman Young *Tim Tyler's Luck* — publiée sous le titre de *Cino e Franco* en Italie, de *Jorge y Fernando* en Espagne et de *Raoul et Gaston* en France. En arrivant à Addis-Abeba, j'avais interrogé à ce sujet les jeunes de mon âge, sans résultat bien sûr. Et c'est donc bien plus tard, dans la réserve d'Amboseli Park, à la frontière du Kenya et de la Tanzanie, que j'ai trouvé l'Afrique des rêves de mon enfance, celle de Lyman Young, celle des romanciers Rider Haggard et Edgar Wallace, et de leurs transpositions hollywoodiennes. J'ai parlé avec les gardiens de la réserve, ils avaient un bel uniforme, c'était tout à fait l'atmosphère des histoires de Lyman Young sur la « patrouille de l'ivoire ». J'avais l'impression de rencontrer de vieux amis, que jusqu'alors je ne connaissais que sur le papier.

Enfin, pendant ce voyage de 1969 en Afrique, je suis allé voir le « Königsberg », ce croiseur allemand détruit en 1916 par les Britanniques, qui l'avaient repéré dans le delta du Rufiji. Quand j'étais dans mon collège



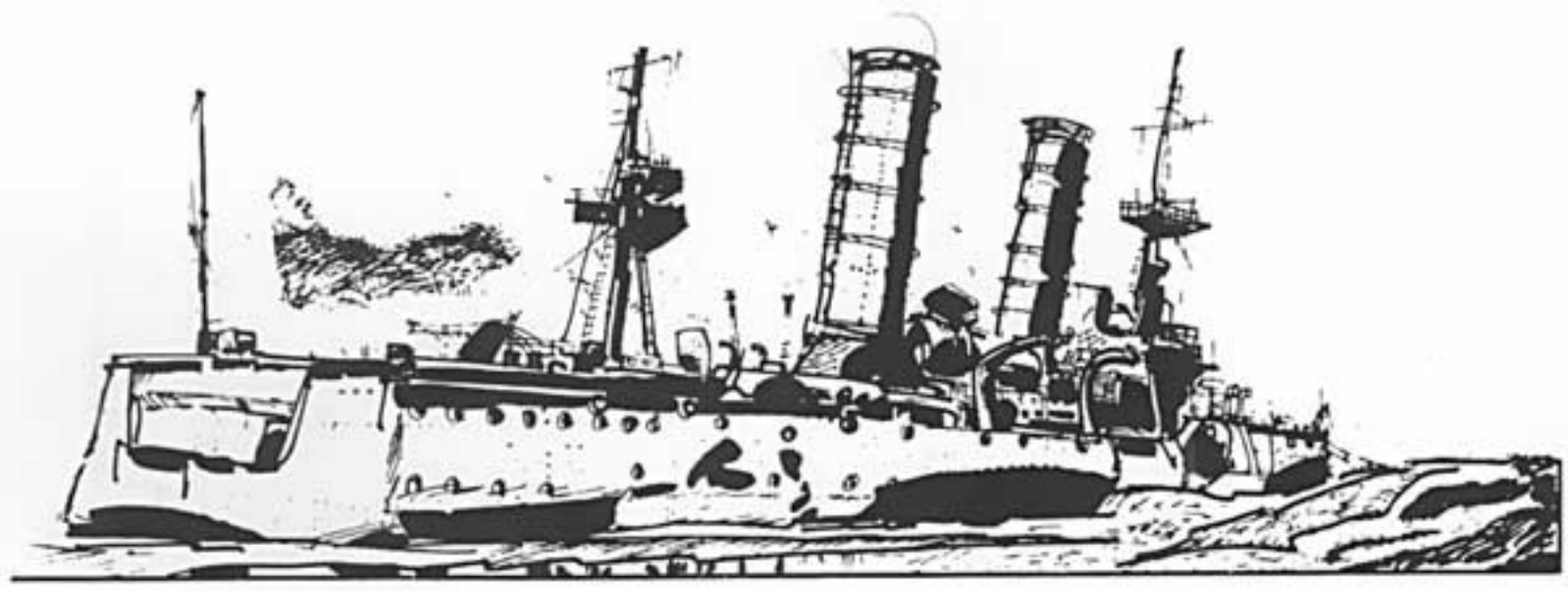
Tanzanie, 1969.
L'épave du navire allemand, le Königsberg, *sur le fleuve Rufiji.*

militaire, en 1943, j'avais trouvé à la bibliothèque un livre qui racontait les combats menés en Afrique-Orientale allemande par le général Lettow Vorbeck. J'avais été frappé par la personnalité de cet homme, qui s'était battu jusqu'au dernier jour de la guerre, et par l'histoire du « Königsberg ». Aussi ai-je profité de mon passage en Tanzanie, à Dar es-Salaam, pour aller voir ce navire. Un pilote rhodésien m'y a emmené dans un petit avion. Je me suis arrêté sur la place du village. Toutes les maisons avaient été construites à partir de ferraille provenant du bateau. Puis j'ai enfin vu l'épave, et j'ai passé une journée à la contempler. Evidemment, le « Königsberg » n'était plus en aussi bon état que lorsque Corto Maltese le voit dans *Les Ethiopiques*...

◊ *À la fin des années soixante, comment vont vos affaires sur le plan professionnel ?*

♦ Pas très fort. En 1967, à la suite — comme je l'ai déjà mentionné — d'une campagne de confrères jaloux, je suis en mauvaise posture auprès de la direction du *Corriere dei Piccoli*. C'est alors que Florenzo Ivaldi, un Génois qui avait gagné beaucoup d'argent dans l'immobilier, vient me voir à Venise et me propose de m'occuper avec le critique de cinéma Claudio Bertieri d'une nouvelle revue de bandes dessinées dont il serait l'éditeur. Cela tombe évidemment bien pour moi, et j'accepte tout de suite sa proposition. Un type curieux, Ivaldi : un promoteur immobilier qui amasse une fortune et la dilapide dans la bande dessinée ! Je trouvais ce comportement très poétique. Lui s'étonnait qu'un Vénitien comme moi puisse travailler avec un Génois, il disait que nous étions les fils des anciennes républiques maritimes.

Nos relations ont toujours été très amicales. Bien sûr, quand je partais en voyage au loin, il était inquiet. De Mario Faustinelli en 1946 à Fulvia Serra et Jean-Paul Mougin près d'un demi-siècle plus tard, mes disparitions ont inquiété tous mes rédacteurs en chef. Aujourd'hui, Florenzo Ivaldi est reconverti dans la pétanque, et dans ce domaine aussi il se débrouille bien, il gagne des compétitions. En juillet 1967, Ivaldi, Bertieri et moi nous avons donc lancé un mensuel de bandes dessinées, *Sgt. Kirk*. Il a eu une grande importance dans ma carrière, puisque mes bandes d'Argentine y ont reparu, et que de juillet 1967 à février 1969 y a été prépubliée l'histoire intitulée *La Ballade de la mer salée*, qui voit la première apparition de Corto Maltese. Malheureusement, cette revue n'était pas bien diffusée, et après deux ans et demi de publication, Ivaldi a dû l'arrêter : en janvier 1970, je me retrouvais sans travail et — apparemment — sans grandes perspectives d'avenir.



6.

Le triomphe
(1970-1984)

◊ *Au début de 1970 — vous avez alors quarante-deux ans — vous êtes donc sans travail, et toujours inconnu du grand public. Pourtant, en moins de cinq ans, vous allez devenir célèbre.*

♦ C'est précisément le fait d'être sans travail qui va me mener à ce qui, a posteriori, m'apparaîtra comme le grand tournant de ma carrière : la reprise du personnage de Corto Maltese pour le public francophone. Cette idée m'est venue grâce au Congrès de Lucca — la ville italienne de Lucques, en Toscane — qui, à la fin des années soixante, était le seul festival de bandes dessinées au monde. En novembre 1968, j'y avais rencontré deux spécialistes français de bandes dessinées, Pierre Couperie et Claude Moliterni, qui avaient réalisé pour leur revue *Phénix* la première interview de moi destinée à un public francophone. Au salon de l'année suivante, en novembre 1969, je retrouve Claude Moliterni. Nous bavardons ensemble, il y a entre nous la complicité de la langue : il est d'origine corse, alors il me parle dans le dialecte corse, et moi je lui réponds en italien — c'est presque la même chose, et Moliterni s'étonne qu'un Vénitien sache le corse ! A un certain moment, il me présente à Georges Rieu, qui est rédacteur en chef de *Pif*, l'hebdomadaire pour enfants des

Editions Vaillant, qui sont proches du parti communiste français. Nous sympathisons et la douceur du soir d'automne sur Lucca, le chianti, les belles Toscanes nous rendent un peu euphoriques, si bien que Rieu me propose de venir quand je le voudrai travailler à *Pif*.

Lorsque, quelques semaines plus tard, *Sgt. Kirk* cesse de paraître, je repense donc à cette proposition et, au début de 1970, je prends à Gênes le train pour Paris, débarquant sans prévenir à *Pif*. Dans le train m'est venue l'idée de reprendre Corto Maltese qui, dans *La Ballade de la mer salée*, n'était qu'un personnage parmi d'autres, et d'en faire le héros de toute une série d'épisodes. Mais, à *Pif*, on m'a oublié ; Rieu ne se rappelle pas m'avoir proposé une collaboration. J'explique néanmoins ce que je veux faire, et il est d'accord pour m'engager, mais seulement comme pigiste. D'ailleurs, pendant les trois années où je travaillerai à *Pif*, je ne pourrai jamais avoir de contrat. Je n'aurai donc aucune sécurité de l'emploi, aucune garantie sociale. Et les administrateurs de *Pif* étaient tous au parti communiste...

◊ *Quand commence votre collaboration à* Pif — *la première histoire de Corto Maltese paraît dans le numéro mis en vente le 1er avril, avec un poisson d'avril gadget — vous décidez de vous installer en France.*

♦ J'avais toujours eu pour habitude de vivre là où je travaillais. J'ai cependant voulu garder un pied-à-terre à Venise. A cette époque j'ai loué une nouvelle maison au Lido de Venise, mais pas à la ville même du Lido, au village de Malamocco : c'est une maison où je vais encore de temps en temps. A mon arrivée en France, j'ai été aidé par Jean-Paul Mougin, qui travaillait à *Pif* — plus tard je l'ai aidé à entrer chez Casterman —, et par Claude Moliterni, qui m'a trouvé un appartement à Paris, au 42 de la rue de Lancry. Tout de suite, je me suis plu en France. Mon quartier, près du canal Saint-Martin, était celui du film de Marcel Carné *Hôtel du Nord*, que j'avais aimé dans ma jeunesse. Depuis l'enfance je me débrouillais en français, que mon père, qui le parlait couramment, m'avait appris. J'étais bien traité. En tant que dessinateur de bandes dessinées, je n'étais pas perçu comme un travailleur immigré, on ne se demandait jamais si je ne risquais pas de prendre la place d'un Français. Et grâce à ce travail à *Pif* — je livrais toutes les sept semaines environ une histoire en vingt planches — je commençais à être connu, d'autant plus que ce journal était alors à son apogée, certains numéros étaient tirés à un million d'exemplaires.

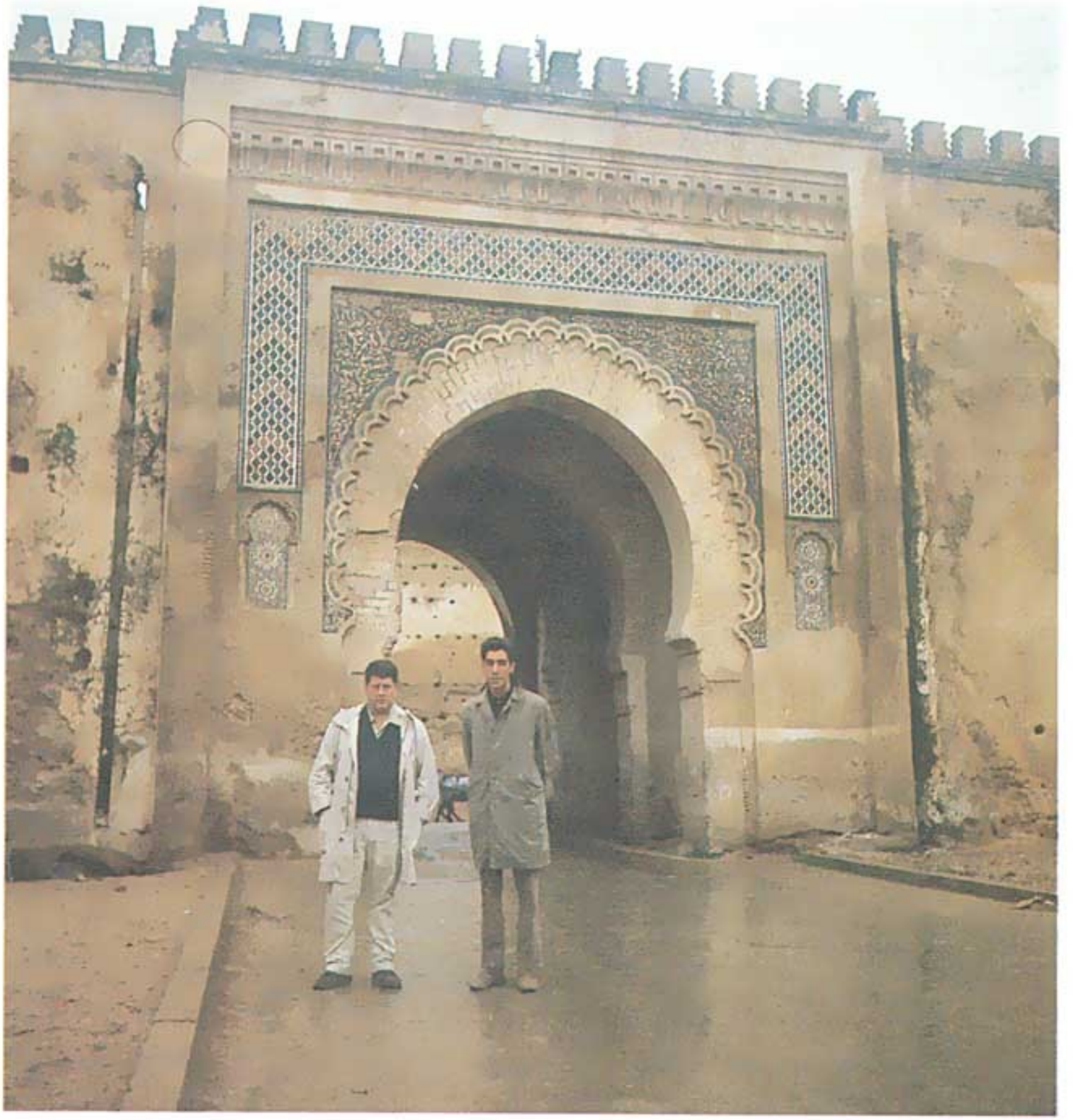
◊ *Et pour la première fois, vos bandes dessinées étaient reprises en albums.*

♦ Oui, à cette époque la situation était l'inverse de ce qu'elle est devenue aujourd'hui, les journaux de bandes dessinées se vendaient bien, mais les albums étaient moins répandus. Ce sont les Editions Publicness qui, en 1971, ont édité mon premier album, qui reprenait des épisodes de Corto Maltese parus dans *Pif*. Le responsable de Publicness était Joël Laroche, que je ne peux définir que comme « le complice ». Le complice de quoi, je ne saurais le dire, et nous n'avons d'ailleurs pas fait tellement de choses ensemble, mais pourtant il y a toujours eu entre nous ce sentiment, poussé à l'extrême. Joël Laroche est quelqu'un de fort et de doux, d'origine juive, possédant à la fois le sens de la dérision et celui des affaires. Il n'était pas éditeur de bandes dessinées, mais responsable d'un mensuel sur la photo, *Zoom Magazine*. Le rédacteur en chef de cette revue avait en permanence le derrière humide à cause de la transpiration — je l'ai signalé à Joël Laroche, qui ne l'avait jamais remarqué.

J'avais rencontré Joël Laroche dans une convention de bandes dessinées, il était venu vers moi et m'avait dit : « Je veux éditer un album de Corto Maltese, je ne te paie pas mais je te fais un beau livre. » Et j'avais dit oui. Effectivement, il ne m'a jamais donné d'argent et a sorti un très bel album, dans un format à l'italienne — comme disent les Français — qui a étonné les amateurs de bandes dessinées. Par la suite, il a édité deux autres albums de Corto Maltese, très beaux également. Une fois, l'impression d'un de mes albums était en retard, il fallait que les imprimeurs prévoient de travailler aussi le samedi, mais ils étaient presque tous juifs, et ne voulaient rien faire le jour du sabbat. Alors, Joël Laroche m'a emmené à son imprimerie, j'ai expliqué aux types que la sortie de ce livre était aussi importante que *L'Année prochaine à Jérusalem*, et ça a marché.

◊ *Quels ont été vos voyages pendant votre période* Pif*?*

♦ En 1970, avec Antonio De Rosa, un dessinateur vénitien, nous allons d'Italie au Maroc dans une vieille Fiat 1100. Nous passons par l'Espagne, où je dois revoir des amis d'Argentine. Nous traversons le sud de la France,



Maroc, 1970.
Avec Mohamed
Ben Abbas à Fès.

Arles, 1970.
Le pont peint
par Van Gogh.

arrivons en Espagne par Gérone, descendons vers l'Andalousie : Málaga, Algésiras... Puis nous embarquons : Ceuta, Tanger, Rabat. Au Maroc, mon ami Mohamed Ben Abbas me sert de guide. Pendant toutes ces journées de voiture, je raconte des souvenirs d'Ethiopie et d'Argentine à Antonio De Rosa, qui les enregistre : ainsi est né le livre *Le Pulci penetranti*, devenu aujourd'hui en français *Avant Corto* et dans la nouvelle édition italienne *Aspettando Corto*.

Les *pulci penetranti* sont des chiques, des sortes de puces qui pénètrent dans la peau, souvent sous les ongles des pieds, pour y pondre. En Ethiopie, Brahane m'avait appris à me les enlever avec une épine. A travers ce livre, j'avais voulu parler non pas de moi, mais de quelques-uns des amis

qui m'ont accompagné au cours de ma jeunesse. Cependant, la raison principale de ce voyage n'était pas de faire un livre, mais de rechercher l'île de la nymphe Calypso. Dans *l'Odyssée*, cette île, où Calypso retient Ulysse pendant des années, s'appelle Ogygie, et on sait qu'elle se trouve vers le détroit de Gibraltar. Or, la description qu'en donne Homère correspond bien à une île de cette région, au large du mont Jbel Musa. Les Espagnols l'appellent Isla del Perejil, « l'île du persil ». A Ceuta, je suis monté dans une barque de pêcheurs et je suis donc allé dans cette île, où il y a une grotte. Un beau voyage...

Ensuite, en 1971, me semble-t-il, ce fut un séjour en Irlande. J'y avais déjà fait une petite incursion en 1960, quand j'habitais à Londres. Avec un ami, un dessinateur anglais, nous étions allés à la recherche des *lepre-chauns*, ces lutins du folklore celte. Ils sont malicieux, nous avons constaté que si on laisse dehors un peu de whisky, ils viennent le boire pendant la nuit. Le voyage de 1971, qui devait être une affaire très privée entre une dame et moi, s'est révélé très étrange. Des gens que je n'avais jamais vus venaient vers moi et me disaient : « Vous êtes venus pour Yeats. » Et c'était vrai que je voulais retrouver les paysages, les lieux qui avaient été importants pour lui.

Nous avons parcouru tout le Connemara et sommes allés au lac d'Innisfree, thème d'un poème de Yeats. Ma compagne voulait toujours m'entraîner vers les pays chauds, alors que j'étais attiré par les brumes du nord, par les lutins qui jouent sur la mousse. Pendant ce voyage, j'ai senti que le celtisme, que j'avais découvert dans mon enfance grâce à mon père et aux livres de l'écrivain italien Diego Valeri, correspondait en moi à quelque chose de profond. J'ai eu le sentiment qu'il y avait des lieux, des légendes qui attendaient que je les visite. Comme cette dame contestatrice me gênait dans ces recherches, j'ai ensuite refait le voyage, seul cette fois, un voyage qui s'est déroulé comme dans un rêve. Je n'en ai donc pas de souvenirs précis — je revois des enfants qui dansent — mais il a dû avoir lieu puisqu'il m'en reste des livres et des aquarelles.

En 1972, je suis allé aux Etats-Unis. Le prétexte était un congrès de dessinateurs qui se tenait à New York, au Lincoln Center, où nous avons rencontré John Lindsay, le maire de la ville. Parmi la délégation se trouvaient les deux personnes qui s'occupaient alors de moi sur le plan professionnel : Joël Laroche, éditeur de mes albums, et Claude Compeyron, directeur de *Pif*, dont la présence était amusante, puisqu'à cette époque, pour aller aux Etats-Unis, il fallait déclarer ne jamais avoir été

New York, 1972.
Avec le maire de la ville,
John Lindsay,
David Pascal
et Jack Tippit
de la National
Cartoonists Society.

membre d'un parti communiste. Ce séjour à New York fut pour moi l'occasion de revoir Dizzy Gillespie. Avec Joël Laroche, je suis également allé sur les lieux de ma bande dessinée *Ticonderoga*, c'est-à-dire à Fort Carillon, qui est près du lac George, dans l'Etat de New York, non loin de la frontière canadienne.

Joël Laroche était un compagnon très amusant, il était venu me voir plusieurs fois à Venise. Il était beau garçon et établissait facilement une relation de complicité avec les femmes qu'il rencontrait. Je lui signalais une femme que je trouvais belle, il me disait : « Tu veux la connaître ? Pas de problème ! » Il allait lui parler et, avec une très grande simplicité, il me l'amenait. Cela marchait toujours. C'est ainsi que grâce à lui, dans l'avion qui nous ramenait de New York, j'ai fait la connaissance d'une jeune Chinoise de la famille des Song et de Sun Yat-sen — c'était aussi la nièce de Tchang Kaï-chek. Nous nous sommes ensuite revus elle et moi à Paris, aux Champs-Elysées. Les dirigeants chinois se battaient entre eux pour la conquête du pouvoir, et comme elle avait peur d'être la cible d'un attentat politique — sa mère était la compagne de Lin Biao — elle m'a demandé de la cacher. Pendant plusieurs mois, elle a habité chez moi, à Paris ou à Venise. Il y a eu entre nous une relation très tendre. Elle m'appelait « mon

oncle », et comme son nom chinois était compliqué, je l'avais surnommée « Welcome Bye-bye ». Puis elle est partie à Formose et s'y est mariée. Là-bas, elle a parlé de moi, et des Chinois sont venus me voir à Venise pour me remercier et me dire que si j'avais besoin de n'importe quoi, ils m'aideraient. C'est elle qui a inspiré le personnage de Changaï Li dans *Corto Maltese en Sibérie.*

◊ *Ce ne sont quand même pas vos relations avec les dirigeants chinois qui sont la cause en 1973 de votre départ de* Pif*?*

♦ Non, mais le climat politique de l'époque en est quand même la raison profonde. *Pif* avait des problèmes internes. Le gauchisme était alors important, les trotskistes et les maoïstes s'opposaient aux communistes orthodoxes, et il y avait une forte tendance gauchiste au sein du journal. Et justement, les prises de position anarchistes et libertaires de Corto Maltese allaient dans ce sens. Rieu et Mougin ont été obligés de partir, et j'ai senti que sans le vouloir je créais des difficultés, que la rédaction avait du mal à me défendre vis-à-vis de son administration. Alors, j'ai préféré partir de moi-même. Mais quand je repense à cette période je ne suis pas du tout amer. A part avec — encore une fois — quelques collègues jaloux, dont un qui en plus siégeait à la commission de censure, je n'ai jamais eu de problèmes. Je m'entendais bien avec Claude Compeyron et les gens de la rédaction. Certains étaient intéressants, comme celui qui s'occupait du gadget. C'était un des rares à ne pas être au parti communiste. Il a fini comme éleveur de moutons dans le Massachusetts, où il s'est suicidé. Le seul inconvénient dans cette collaboration était que l'on ne voulait pas me déclarer, mais j'étais bien payé, et n'ai certainement pas à me plaindre de ces trois années pendant lesquelles le parti communiste français a fortement contribué à lancer Corto Maltese !

◊ *1973 est une année essentielle de votre carrière : en avril vous quittez* Pif, *mais en février vous commencez à être publié dans le journal* Tintin, *en mai Casterman, après Joël Laroche, se lance dans l'édition de Corto Maltese en albums, en juillet* La Ballade de la mer salée *paraît dans* France-Soir.

♦ Oui, c'est le moment où je deviens vraiment très connu dans le monde de la bande dessinée. La publication de *La Ballade de la mer salée* dans *France-Soir* m'a fait très plaisir. J'ai trouvé remarquable Vania Beauvais, la femme qui, dans ce journal, s'occupait de la rubrique des bandes dessinées. En ce qui concerne le journal *Tintin*, c'est Greg, qui en était alors le rédacteur en chef, qui m'a proposé d'y travailler. J'y ai publié les premiers épisodes de la série *Les Scorpions du désert*, et j'ai ainsi découvert les Editions du Lombard et leur incroyable bureaucratie : pour être payé, il fallait signer plein de papiers et attendre très longtemps. Après *Pif*, c'était l'autre extrême. J'ai rencontré Raymond Leblanc, directeur des Editions du Lombard, et son fils Guy, qui m'a toujours soutenu. Grâce à lui, les épisodes de Corto Maltese parus dans *Pif* ont été repris dans l'édition belge du journal *Tintin*.

Belgique, 1974.
De gauche à droite :
Didier Comès,
Hugo Pratt,
Didier Platteau.

Comme dans *Pif*, les réactions des lecteurs étaient mitigées, car *Corto Maltese* pouvait plaire à des adolescents, mais pas à des enfants. Cela s'est aussi vérifié quand mes histoires ont été publiées en Allemagne dans *Zack*. Je n'étais pas surpris, car depuis l'Argentine j'avais l'habitude de provoquer chez les lecteurs des réactions très tranchées : on adorait ou on détestait ce que je faisais. Quant à Casterman, c'était pour moi l'assurance que mes albums allaient être bien diffusés. Là aussi je me suis fait des amis, comme Didier Platteau qui, aujourd'hui, est président-directeur général de Caster-

man. A l'époque, le grand patron était Robert-Louis Casterman, descendant du Casterman qui a fondé une imprimerie à Tournai en 1780. Avec lui, j'ai toujours eu des relations un peu étranges. Un jour, au restaurant — c'était à Nice, pendant le Festival du livre —, il voulait partager avec moi un boudin noir : à croire qu'il n'avait pas assez d'argent pour s'en payer un entier. Une autre fois, au Salon de Lucca, je me retrouve par hasard seul avec lui au bar de l'hôtel. Brusquement, il me regarde et me demande : « Voulez-vous danser ? » Il voit que je suis un peu interloqué et alors, en rougissant, il m'explique qu'il voulait en fait me demander si je voulais rejoindre les autres, qui dansaient au night-club de l'hôtel.

Cela dit, Robert-Louis Casterman, c'est ce que j'appelle un grand éditeur. Par exemple, il n'a pas hésité à lancer en 1978 avec (*A suivre*) une revue qui allait contre ses goûts personnels. C'est dans les années soixante-dix que j'ai découvert la bande dessinée franco-belge, qu'auparavant je connaissais mal. Quand je suis arrivé chez Casterman, le grand auteur était bien sûr Hergé. Nous nous sommes rencontrés à diverses reprises, et il a toujours été très cordial avec moi. Nous étions ensemble au Salon d'Angoulême en 1977. Une fois, il est venu à Venise avec son épouse, il m'a téléphoné et nous nous sommes retrouvés pour passer la journée ensemble. Ce fut un moment très agréable.

◊ *Avez-vous parlé bande dessinée?*

♦ Non, à aucun moment. Nous n'en avions envie ni l'un ni l'autre. Je sais que cela peut paraître curieux, car en France, en Belgique, en Italie, quand des dessinateurs se retrouvent, ils parlent de leurs affaires, de leur démêlés avec leurs éditeurs. Ils travaillent assez isolés les uns des autres, il n'y a pas entre eux de vraie convivialité. En Argentine, j'avais connu un autre type de relations, les dessinateurs se réunissaient surtout pour s'amuser et faire de grandes fêtes.

Comme j'ai réussi en France, je suis enfin accepté en Italie, alors qu'auparavant on m'y considérait comme une dessinateur marginal, ou alors on se souvenait de moi comme du dessinateur de *L'As de Pique*. Dans les conventions, on me demandait si j'avais la collection du journal *Asso di Picche-Comics*, et si j'étais prêt à la vendre, et quand je répondais que je l'avais perdue au moment de mon départ pour l'Argentine tout l'intérêt que

l'on m'avait porté disparaissait immédiatement : j'avais beau être le dessinateur, je n'étais plus rien. Mais à partir de 1971 les histoires de Corto Maltese parues dans *Pif* sont reprises en Italie dans le *Corriere dei Piccoli* et son successeur, le *Corriere dei Ragazzi*. Et c'est même en Italie, dans la revue *Linus*, que paraît pour la première fois, en 1974, *Corto Maltese en Sibérie*. Pour entrer à *Linus*, j'avais été aidé par Oreste Del Buono, directeur de la maison d'édition Milano Libri, un type intelligent, cultivé, un des premiers en Italie à être allé contre les préjugés de la culture traditionnelle vis-à-vis de la bande dessinée. Ensuite, tout s'enchaîne, fait boule de neige, les journalistes veulent me rencontrer, je suis invité un peu partout...

◊ *Et notamment dans les salons de bandes dessinées, où vous êtes une attraction. Quels souvenirs en gardez-vous?*

♦ J'aimais bien les premiers Congrès de Lucca. La ville est très belle, les Toscanes ont une façon de parler, un débit bien à elles, et des culs superbes. En 1975, je faisais partie du jury qui devait remettre un prix pour la meilleure bande dessinée de la période 1945-1975 et j'ai convaincu les autres membres de le décerner au Britannique Frank Hampson, le créateur de la série de science-fiction *Dan Dare*. Hampson, malade et oublié, était venu à Lucques, et il me paraissait juste que ce grand dessinateur reçoive ce prix.

Ces réunions étaient importantes, rapidement les Américains y sont venus. C'est ainsi que j'ai rencontré Jack Tippit, le dessinateur américain ex-aviateur et président de la National Cartoonists Society. Quand il m'a demandé d'adhérer à son syndicat, je lui ai dit que c'était difficile car je travaillais pour *Pif*, un journal dirigé par des communistes. Il m'a répondu que, grâce à moi, les communistes allaient, pour la première fois, être défendus par un ancien colonel de l'armée de l'air américaine. C'est devenu un ami — je l'ai d'ailleurs représenté dans *Corto Maltese en Sibérie* — et je suis allé le voir dans le Connecticut. Bien sûr, ses idées politiques n'étaient pas souvent les miennes, mais cela n'avait pas d'importance. Après un Congrès de Lucca, il est venu avec un autre aviateur américain me voir chez moi à Venise, où se trouvaient déjà des officiers de la marine yougoslave. Une drôle de réunion, mais ils se sont soûlés, ils ont chanté ensemble, et tout s'est bien passé.

En 1974 a eu lieu le premier Salon d'Angoulême. Les filles d'Angoulême m'ont paru petites et brunes, un peu sarrasines : après tout, c'est logique, les Arabes sont montés jusqu'à Poitiers. Je suis allé à plusieurs reprises à ce Salon et j'en ai gardé de bons souvenirs, en particulier d'un séjour en compagnie du dessinateur Jean-Claude Forest. La nuit, dans l'hôtel, il errait d'une chambre à l'autre, je n'ai jamais compris ce qu'il fabriquait. Forest m'a tout appris sur les vins de Bordeaux.

Un autre dessinateur compagnon de salons, c'est Paul Gillon. Physiquement, il a un côté turkmène, intellectuellement il est fin, caustique. Il est aussi bon dessinateur, dans *Pif* j'aimais beaucoup son *Jérémie*.

◊ *Alors qu'au niveau international vous êtes désormais considéré comme un des trois ou quatre plus grands auteurs de bandes dessinées vivants, où en est votre vie privée?*

♦ Elle est compliquée. Vers 1973, je quitte l'appartement de la rue de Lancry et je loue une villa à Saint-Germain-en-Laye, rue Lamartine. Anne Frognier avait une sœur qui habitait à Saint-Germain, et elle voulait s'en rapprocher. Mais, à cette époque, je ne vivais plus avec Anne, et je n'étais donc pas très souvent à Saint-Germain-en-Laye. J'allais souvent à Nice où, en mai 1973, à l'occasion du Festival du livre, j'avais fait la connaissance d'une belle Kabyle aux talons tatoués. Et comme j'étais publié en Italie, j'étais fréquemment à Milan, où j'avais une tendresse pour une Milanaise qui ressemblait à Charlotte Rampling. J'avais loué une maison pour qu'elle et moi nous puissions être tranquilles, mais elle se plaignait du bruit des cloches. Quant à la villa de Saint-Germain, c'était dans un quartier très résidentiel, un peu l'équivalent du « chalet » d'Acassuso en Argentine. Anne y habitait avec Giona et Silvina, qui arrivaient à l'adolescence et dans une phase de contestation de leurs parents et de la société en général.

Ma vie privée était donc très occupée, et je me posais des questions à ce sujet ; je la voyais comme un grand point d'interrogation. Ma réponse à ce point d'interrogation a été le travail. Les années soixante-dix ont été pour moi une décennie de production intense. J'espérais que cela était en même temps une réponse et, pour mon entourage, un exemple. Je ne voulais pas être le copain de mes enfants, mais leur père. Je me suis mis à travailler beaucoup et, par ce travail, je suis devenu moi-même. Peut-être était-ce un

poids pour mes enfants d'avoir un père connu, mais peut-être aussi que mes absences avaient pour eux un aspect positif : ils ne m'avaient pas sur le dos du matin au soir, n'étaient pas trop sous mon influence, et pouvaient plus facilement construire leur propre personnalité.

J'étais souvent absent parce que c'est une période de ma vie pendant laquelle j'ai beaucoup voyagé. En 1973 je suis retourné en Ethiopie, pour revoir de vieilles connaissances. Ensemble, nous avons évoqué le temps passé, chanté d'anciennes chansons éthiopiennes ; les enfants de mes amis nous trouvaient complètement ringards. Puis, dans les années 1974-1979, il y a eu une série de voyages sur le continent américain, le dernier, le plus émouvant, étant mon retour en Argentine. Mais d'abord, en 1974, je crois, je suis retourné à Wheeling pour retrouver Patricia Frawley. La municipalité a organisé pour moi une petite cérémonie ; le maire m'a remis la clé de la ville et m'a fait citoyen d'honneur.

Canada, 1976. Au Québec avec le metteur en scène Scattini et le producteur Lucisano.

En 1976 je suis allé au Canada et j'y ai rencontré un dessinateur et peintre italien que j'aime bien, Vittorio Fiorucci. On m'avait invité au Canada à la fois pour jouer dans un film et faire des conférences sur les guerres de frontières entre Britanniques, Français et Peaux-Rouges au dix-huitième siècle. Le film s'appelait *La Nuit de la marée haute*, il n'a pas mal marché au Canada et en Italie. L'interprète principal était Anthony Steel, un acteur britannique qui avait été marié avec Anita Ekberg. Comme il voulait toujours se montrer à la caméra sous un certain profil, les scènes

Buenos Aires, 1958.
Roman-photo avec,
en haut, Fausto Zanotti ;
en bas, Hugo Pratt
et Ivana Kissingler,
Miss Argentine 1957.

Guatemala, 1976.
Patricia Frawley
à Santiago
Atitlán (ci-contre).

n'étaient pas faciles à tourner ; par exemple, on ne pouvait marcher vers lui que dans un certain sens. Je me suis amusé à faire peur au metteur en scène en lui disant que moi aussi je ne voulais être filmé que d'un certain côté. Le premier rôle féminin était tenu par une vedette de films érotiques, Annie Belle, avec qui je me suis bien entendu.

Tout le monde s'est bien amusé pendant le tournage. Les filles étaient jolies, le sirop d'érable délicieux. J'ai dessiné des blue-jeans sur les fesses des filles nues. C'était un film érotique à la sauce canadienne : à l'extérieur, la neige qui tombe sans arrêt, à l'intérieur des piscines d'eau tiède avec des jeunes gens nus. Je jouais le rôle d'un maquereau, et en quittant le tournage j'allais dans des universités faire des conférences. Les Canadiens étaient assez surpris d'entendre un Italien leur parler des Indiens Mohawks.

Un peu plus tard, en 1978, j'ai tourné dans deux autres films. Dans *Caro lei quando c'era Lui*, réalisé par mes amis Giancarlo Santi et Santini Ferrucio, j'étais un anarchiste qui devenait ministre de l'Intérieur. C'est une parabole intéressante, mais on a vu dans l'histoire des cas de ce genre. Le film se voulait en fait une parodie des méthodes de la période fasciste. Il y avait des acteurs assez connus en Italie, comme Paolo Villagio, Gavina et Perlini. J'étais aussi chargé des décors. Ensuite, j'ai joué dans un film

Rome, 1978.
Cinecittà, tournage du film
Caro lei quando c'era Lui.
De gauche à droite :
Giancarlo Santi,
le directeur de la
photographie
A. Tonti et Hugo Pratt.

policier, *Blue Nude*, où j'étais un méchant qui tuait les homosexuels et les prostituées. On ne me donne jamais de rôle sympathique !

Pour en revenir à mes voyages, j'en arrive maintenant à un voyage en Amérique centrale. Tout avait commencé par un télégramme de Patricia Frawley. Elle me disait simplement qu'elle serait à tel endroit du Honduras tel jour à telle heure. Patricia Frawley aime bien donner des rendez-vous qui sont aussi des défis. Mon amie la chanteuse Lio est un peu comme cela. Alors, je suis parti, que faire d'autre ? Nous avons parcouru le Honduras, le Mexique, le Nicaragua, le Guatemala. Elle avait au Honduras un parent éloigné qui avait été une sorte de pirate. Et puis, en 1978, un an avant mon retour en Argentine, je suis allé en Afrique — en Angola — avec Fausto Zanotti, un ami de Milan qui travaillait dans le tourisme, et sa fille Patrizia.

Mon histoire avec Zanotti est curieuse. Je fréquentais son agence de voyages, à Milan, et un jour il m'invite chez lui et je vois qu'il a un roman-photo argentin, de 1958, que je connaissais bien car j'y avais joué. Je lui signale, et il me dit : « Mais moi aussi je suis dans ce roman-photo ! » On a regardé et, effectivement, nous y étions, ensemble ! Quand nous nous étions revus à Milan, vingt ans après, nous ne savions pas que nous nous connaissions déjà. La vie est pleine de ces rencontres étranges. Quant à sa fille, Patrizia, qui était née à Buenos Aires d'ancêtres italiens et albanais, elle devait par la suite devenir la coloriste de *Corto Maltese*, s'occuper de mes dessins originaux, de mes expositions. Il y a dans cette affaire un côté

magique : comment en 1958 à Buenos Aires aurais-je pu imaginer que vingt ans plus tard je retrouverais à Milan ce type avec qui je jouais dans un roman-photo, et qu'il aurait une fille, qui deviendrait pour moi une collaboratrice indispensable et une amie très proche ?

◊ *Qu'alliez-vous faire en Angola ?*

♦ A cette époque, l'Angola était dirigé par Agostinho Neto, qui était soutenu militairement par les Soviétiques et les Cubains. J'avais été officiellement invité par le gouvernement angolais, retombée sans doute de ma collaboration à *Pif*. De plus, Cush, mon personnage des *Ethiopiques*, était populaire en Angola, où l'on voyait en lui un exemple de militant révolutionnaire. Le parti de Neto, le M.P.L.A., m'a donc pris en charge pendant tout mon séjour. On m'a demandé d'organiser une école de dessinateurs qui aideraient les Angolais à retrouver leur identité perdue au moment de la colonisation portugaise. J'ai fini par être considéré comme un membre du gouvernement révolutionnaire, et à ce titre, je n'étais pas payé, alors que mes collaborateurs étaient payés en dollars. On m'avait donné une arme, car les membres du gouvernement risquaient de se faire attaquer par le mouvement adverse, l'U.N.I.T.A., qui contrôlait une bonne partie du pays et menait des actions de guérilla jusque dans la capitale, Luanda. La nuit, j'étais protégé par des miliciens. Patrizia Zanotti, qui n'avait alors que seize ans, n'était pas rassurée quand nous la laissions seule.

C'est au cours de ce voyage qu'est née ma complicité avec elle. Son père m'accompagnait pour voir s'il n'y avait pas une possibilité de créer en Angola un village de vacances. Il n'y avait pas encore de ministre du Tourisme, simplement un général qui devait faire semblant d'être responsable de ce secteur, mais qui n'y connaissait strictement rien. Le dialogue entre Zanotti et lui a donc été extraordinairement farfelu. Au total, ce fut un séjour passionnant. Evidemment, j'ai été utilisé à des fins de propagande, on m'exhibait, on me demandait de prendre la parole dans des réunions, mais cela ne me gênait pas, car je trouvais ces gens très sympathiques. Ils se réclamaient du marxisme-léninisme, et dans mes discours, j'allais trop loin pour eux. Une fois, j'ai mentionné Trotski, et ils m'ont dit : « En privé avec nous tu peux parler de Trotski, mais en public il ne faut pas ! » J'ai passé trois semaines ainsi, puis j'ai décidé de partir.

◊ *Votre retour en Argentine fut-il aussi émouvant que votre retour en Ethiopie, dix ans plus tôt?*

♦ Oui, et certainement plus pénible. En mai 1979, donc, je retourne en Argentine, où je n'étais pas allé depuis près de quinze ans. Ce fut un séjour psychologiquement très dur. D'abord, avec le passage du temps, beaucoup d'amis étaient morts ou étaient partis sans laisser d'adresse. Ensuite, alors que le péronisme sous lequel j'avais vécu avait quand même été un régime choisi par le peuple, l'Argentine que je retrouvais était une effroyable dictature militaire, avec à la tête du pays la junte du président Videla. Cela m'était d'autant plus douloureux que l'Argentine est un peu mon pays d'adoption, que j'ai de la famille là-bas. Alors, le Pratt qui revient en 1979 est un autre Pratt. Pas tellement parce qu'il est maintenant riche, connu, qu'il porte une cravate et se déplace en limousine avec chauffeur, mais surtout parce qu'il est en deuil : en deuil du pays qu'il a tant aimé, en deuil de tous ses amis disparus. De ceux qui ont disparu naturellement, de ceux que la dictature militaire a fait disparaître et dont on n'aura jamais de nouvelles, comme mon ancien scénariste Héctor Oesterheld, enlevé en avril 1977 par une bande de civils armés. Ses quatre filles aussi ont disparu, ainsi que ses neveux et la mère de sa femme.

Je vais rendre visite à la femme d'Oesterheld, désormais sans famille. Des amis m'avaient déconseillé de le faire, m'avaient averti que c'était dangereux, mais pour le principe, j'ai voulu la revoir. Je lui ai franchement dit que dans le travail je ne m'étais pas toujours bien entendu avec son mari, mais que je tenais par cette visite à lui témoigner ma peine et mon horreur. J'avais aussi bien connu les filles quand elles étaient petites, et nous étions elle et moi très émus de nous revoir. A l'époque, j'étais président d'une association de dessinateurs et j'ai cherché à savoir ce qu'était devenu Oesterheld, mais en vain. Il a sans doute été tué peu après son enlèvement.

◊ *Quelles étaient vos activités syndicales?*

♦ On m'avait demandé d'être président de l'A.I.A.C., l'Association Internationale des Auteurs de Cartoons et de comics, et je l'ai été pendant deux ans, de 1978 à 1980. Je crois au syndicalisme, mais je dois dire que cette

présidence m'a plutôt déçu. La plupart des dessinateurs ne comprennent pas que l'union fait la force. Chacun d'eux est perdu dans son rêve personnel où il se voit comme un grand artiste. A un moment, un groupe de *top models* a demandé à former une confédération avec nous, mais certains dessinateurs ont refusé, et on a ainsi perdu l'occasion de réaliser la plus belle des associations ! Les dessinateurs se plaignent tout le temps, mais ils ne sont pas capables de s'unir et tremblent devant les éditeurs.

L'Unicef nous avait demandé un recueil de dessins sur l'enfance, nous l'avons fait, mais c'était à nous d'en payer la fabrication à cinq cent mille exemplaires. Et quand l'Unicef m'invitait dans un bon restaurant ou un hôtel, je me demandais si l'argent ainsi dépensé n'aurait pas été mieux employé pour aider les enfants du tiers monde. Mordillo m'a succédé, et, aujourd'hui, je n'appartiens plus à aucun syndicat.

◊ *Après votre retour en Argentine, où êtes-vous allé?*

Djibouti, 1981.
Avec la Légion étrangère.

♦ En 1981, je vais en Afrique avec Jean-Claude Guilbert, qui veut faire un film sur moi. Il y avait déjà eu quelques documentaires, le premier avait été *Les Mers de ma fantaisie*, d'Ernesto Laura. On m'y voit à Venise. Cela a été présenté en 1971 au Festival de Cannes et est souvent diffusé en Angola ! En 1981, il y a donc eu le film de Michèle Tournier et Jean-Claude Guilbert, *La Balade plus loin*, tourné dans la Corne de l'Afrique. Je suis très ami avec Jean-Claude Guilbert, qui est un écrivain, un grand voyageur, un homme de télévision — « Carnets de l'aventure » était une bonne émission.

Nous avons pas mal voyagé ensemble, et entre nous il y a une amitié d'aventuriers. Il est courageux. Un jour, les gens de son équipe de télévision se baignaient près de Djibouti dans une sorte de lagon. Lui et moi nous les regardions depuis le pont d'une vedette de la marine djiboutienne. Brusquement, un requin énorme est entré dans le lagon. Les militaires voulaient lui tirer dessus, mais Jean-Claude Guilbert a mis à la mer un petit bateau gonflable et il est allé distraire le requin pendant que son équipe, tranquillisée, sortait de l'eau : ça, c'est Jean-Claude Guilbert. Quand il vient me voir, c'est toujours par surprise : je sors de chez moi et je le vois assis sur le bord de la route, en train de lire un livre. Quand je fais

Djibouti, 1981. Avec les rangers djiboutiens.

des voyages lointains avec des gens comme Jean-Claude Guilbert, plus encore que sur des frontières éloignées, je me situe sur les frontières de l'amitié.

Le grand voyage suivant — le dernier de cette période — a été en mars 1983 en Irlande, aux Etats-Unis et au Canada. La raison en était également un documentaire sur moi : la télévision nationale italienne, la R.A.I., voulait me montrer sur les lieux historiques dont j'avais parlé dans mes bandes dessinées sur l'Amérique du Nord au dix-huitième siècle. Vincenzo Mollica, qui travaillait à la R.A.I., est venu me chercher à Paris. Moi j'étais occupé à essayer de rencontrer Lio : chacun de nous savait que l'autre avait envie de le rencontrer, mais il y avait eu entre nous toute une série de rendez-vous manqués. Cependant, nous progressions : nous venions de réussir à nous parler au téléphone. Et Jean-Paul Kauffmann cherchait lui aussi à me joindre, afin de me demander un commentaire sur la mort de Hergé. Je l'avais déjà rencontré à Paris et à Venise. Il était journaliste au quotidien *Le Matin*, aujourd'hui disparu, et était venu me voir chez moi pour une interview. A ce moment-là, en 1981, j'habitais dans un appartement que possédait le violoniste Pierre Amoyal, rue Le Regrattier, dans l'île Saint-Louis, ma troisième et dernière adresse en France.

Puis nous nous étions revus à Venise pour la première de la pièce de théâtre tirée de *Corto Maltese*. Jean-Paul Kauffmann est un homme très gentil. Depuis ses trois années de captivité au Liban, nous n'avons pas repris contact, sans doute par pudeur de part et d'autre. De mon côté, je ne voulais pas être quelqu'un de plus à lui poser les mêmes questions.

Irlande, 1983.
Patrizia Zanotti
à Saint Brendan's,
Terre-Neuve (ci-contre).

Canada, 1988.
Les tombes
de la famille Butler
à Niagara-on-the-Lake.

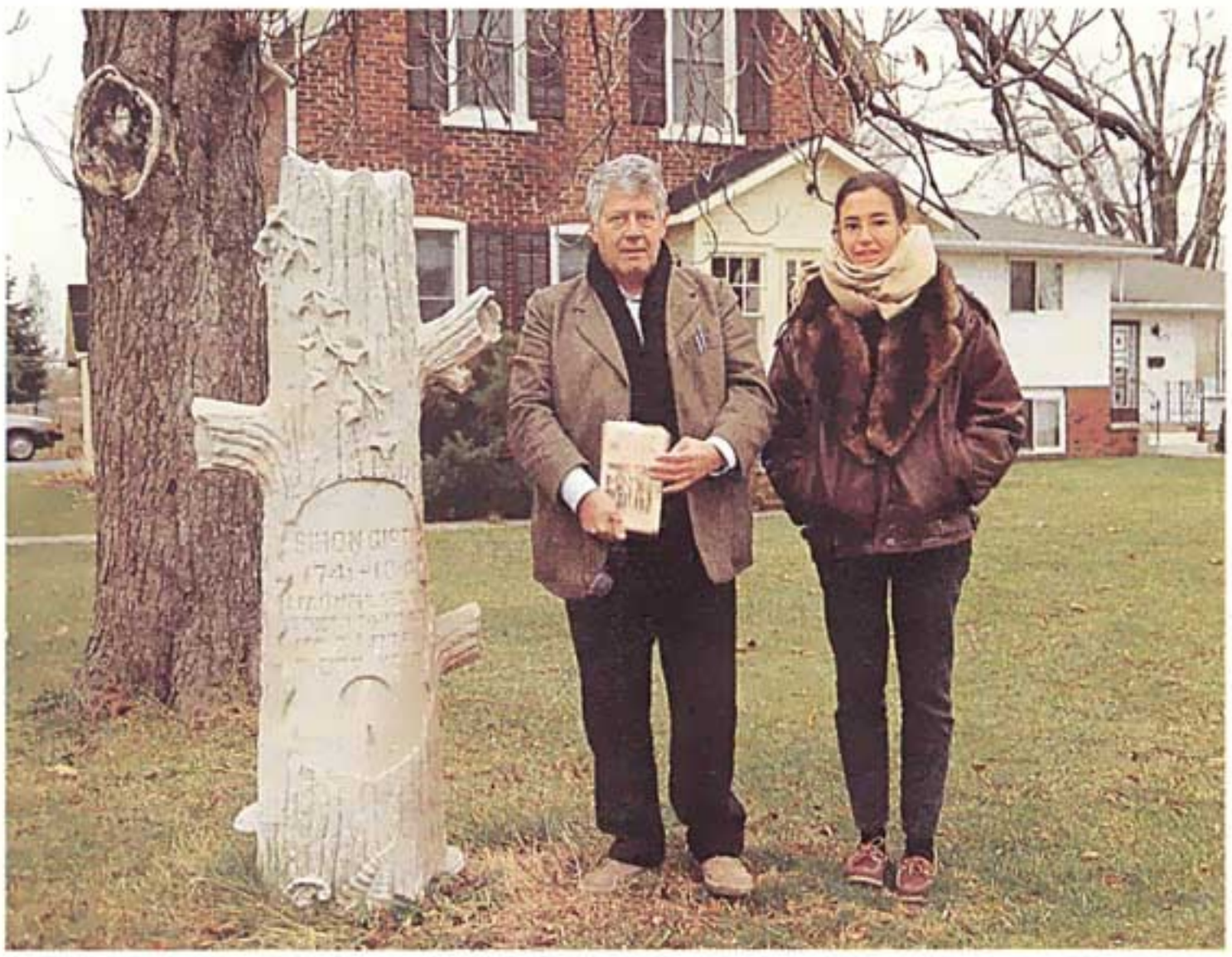
En mars 1983, donc, je pars avec Vincenzo Mollica, Patrizia Zanotti et un technicien de la R.A.I.. Notre première étape est l'Irlande, où je séjourne pour la quatrième fois. Nous y suivons un itinéraire romantique, sur la piste des mythes celtes, des saints ivres — j'aime penser que saint Patrick était un grand amateur de bière — et des grands écrivains irlandais : Swift, Joyce, Shaw... Je me rappelle avoir vu un chêne très ancien dont le tronc était protégé des graffiti par une grille de fer. Sur ce tronc étaient déjà gravés, entre autres, les noms de Yeats, Shaw, Joyce, Parnell, Lady Gregory... Je vais à nouveau sur les traces de Yeats : à Trinity College à Dublin et, pour la première fois, sur sa tombe, dans le comté de Sligo. Là, quelqu'un me dit que je suis Hugo Pratt : dans un voyage précédent, on me disait sans me connaître que j'étais à la recherche de Yeats, et maintenant que j'ai trouvé sa tombe, on me dit que je suis Hugo Pratt ! Là aussi, il y a une dimension magique. Ce fut un voyage entre bière et poésie. Tous mes séjours en Irlande ont été ainsi, oniriques, musicaux, peuplés de fantômes joyeux.

Canada, 1988.
Mohawk Chapel
à Brantford.

Canada, 1988.
A Saint-François.

Canada, 1988.
Avec Patrizia Zanotti
sur la tombe de
Simon Girty,
à Amherstburg,
Fort Malden.

D'Irlande, toujours en compagnie de Vincenzo Mollica, de Patrizia Zanotti et d'un technicien de la R.A.I., je prends l'avion pour l'Amérique du Nord. Nous arrivons au Canada, où cette fois nous sommes à la recherche des renégats des guerres de frontières du dix-huitième siècle, à la recherche donc de gens comme Simon Girty ou Walter Butler, ou d'écrivains qui s'y sont intéressés, comme Zane Grey ou Kenneth Roberts. Pour la troisième fois, je vais à l'emplacement de ma bande dessinée *Ticonderoga*. Nous



faisons ensuite une incursion aux Etats-Unis, en passant par le lac Champlain, puis retournons au Canada, dans l'Ontario, car nous voulions évoquer pour notre film le personnage étonnant que fut Joseph Brant, cet Indien Mohawk qui, pendant la guerre de l'Indépendance, fut le chef des six nations alliées aux Anglais contre les Français du Canada. Brant est mort en 1807 près de la ville actuelle de Brantford, qui lui doit son nom. C'était le beau-frère de Sir William Johnson, gouverneur de l'Etat de New York.

Ce voyage en Irlande et en Amérique du Nord a été comme une promenade dans l'Histoire, un voyage à la fois dans l'espace et dans le temps. Mais, dans mon souvenir, il est aussi lié à l'actrice Louise Brooks. Elle avait toujours été une de mes stars préférées, et je m'étais inspiré d'elle pour un personnage de l'histoire de Corto Maltese *Fable de Venise*. Mon confrère Guido Crepax, qui lui aussi avait été influencé par son physique pour créer son héroïne, Valentina, avait son adresse, et il l'avait donnée à Vincenzo Mollica. Elle habitait à Rochester, dans l'Etat de New York, et c'était donc l'occasion de chercher à la rencontrer. Nous avons trouvé son immeuble très facilement, au sortir de l'autoroute : encore une affaire magique. Je suis descendu seul de la voiture, j'ai vu son nom sur la sonnette d'une porte, elle m'a ouvert, je lui ai expliqué que nous étions une équipe de la télévision italienne. Elle a été d'accord pour nous recevoir et je suis allé chercher les autres. Elle nous a fait entrer, elle vivait seule dans un petit appartement. Elle était alors âgée de soixante-dix-sept ans, et m'avait d'abord donné l'image d'une petite vieille en robe de chambre, puis j'ai reconnu ses yeux, et retrouver ce regard m'a troublé. Elle s'est absentée quelques minutes, et quand elle est revenue, elle était splendide ! Elle s'était habillée, maquillée, et était charmeuse.

Une amie qui s'occupait d'elle — une descendante d'immigrés italiens qui tenait une pizzeria à Rochester — est venue nous rejoindre, et nous avons commencé à parler tous ensemble avec une grande facilité. Louise Brooks s'est tout de suite entendue avec Patrizia Zanotti. Après environ une heure de conversation, nous remarquons dans la bibliothèque un album de Valentina et *Fable de Venise*. Voyant notre intérêt, elle nous explique qu'un dessinateur italien nommé Guido Crepax lui a écrit et lui a envoyé un de ses albums et un autre d'un certain Hugo Pratt. Je lui dis alors que justement je suis Hugo Pratt ! Elle en était ravie, et elle m'a dit qu'elle avait beaucoup aimé mon histoire. Vincenzo Mollica et l'opérateur

ont filmé une partie de notre entretien, qui a dû être sa dernière interview. Elle est morte deux ans plus tard.

Une autre grande actrice que j'ai rencontrée plus d'un demi-siècle après l'époque de sa gloire cinématographique est Arletty. Ici, Dominique, je bouscule un peu votre sens de la chronologie, puisque ma rencontre avec Arletty a eu lieu en avril 1990, soit sept ans plus tard, mais le parallèle est tentant. On m'avait fait savoir qu'Arletty désirait me voir, ce qui m'avait

Etats-Unis, 1983. A Rochester avec Louise Brooks.

étonné, mais elle avait été une des admirations de ma jeunesse, alors, mettant à profit un passage à Paris, je suis allé chez elle, et me suis retrouvé devant une dame de quatre-vingt-douze ans, presque aveugle, et qui apparemment ne savait rien de moi. Il m'apparut vite évident que cette rencontre avait en fait été voulue par le jeune homme qui était avec elle, et qui semblait la surveiller et s'occuper de tout ce qui la concernait avec un soin jaloux : il n'avait d'ailleurs pas voulu que quelqu'un d'autre soit présent.

Le contact avec Arletty a été facile. Faisant allusion à une scène du film *Hôtel du Nord*, je l'ai abordée en lui disant simplement : « Madame, votre jarretelle a eu une grande importance pour les hommes de ma génération. » Elle m'a répondu : « Mais qui est ce monsieur charmeur ? » Nous avons ensuite parlé fort agréablement, et cette rencontre m'a finalement fait très plaisir. Arletty m'a dit que je prononçais « atmosphère » exactement comme il le fallait. C'est curieux comme ma jeunesse a été marquée par des jarretelles : celles de Louise Brooks, celles d'Arletty, mais aussi de beaucoup moins connues, comme celles de Stella Stevens. Les jarretières, par contre, m'ont toujours paru bien moins exaltantes.

Nous en arrivons donc à mon départ pour la Suisse, bien que je ne sache pas si l'on peut vraiment dire qu'en janvier 1984 j'ai quitté la France : j'y étais domicilié, mais ma résidence officielle était mon appartement de Malamocco au Lido de Venise. En tout cas, à cette époque, pour des raisons sentimentales, il m'a semblé nécessaire de m'installer ailleurs ; en changeant de lieu, je voulais tourner une page, ou en commencer une nouvelle. Mais je n'avais certainement rien à reprocher à la France, qui a toujours été chaleureuse avec moi, sauf pour les questions administratives. Je n'ai jamais pu obtenir la carte de résident permanent, il m'a fallu passer des journées à faire la queue avec des travailleurs immigrés pour obtenir tel ou tel papier. Pour les enfants que j'avais eus avec Anne Frognier, Giona et Silvina, c'était aussi très compliqué. Ils se sentaient français — ils avaient fait toutes leurs études primaires et secondaires en France —, mais ils étaient nés à Buenos Aires, où Anne était retournée pour accoucher, et officiellement ils étaient de nationalité argentine. Il y avait des problèmes bureaucratiques incroyables, car ils étaient nés dans un pays qui ne voulait pas reconnaître ma relation avec leur mère : ils étaient même considérés comme étant nés de mère inconnue ! De plus, en regard du droit argentin et du droit italien, qui à l'époque ne reconnaissaient pas le divorce, Gucky Wogerer était toujours mon épouse, et les deux enfants que nous avions eus ensemble mes seuls héritiers légaux. Peut-être aurais-je pu régulariser ces situations, mais cela aurait exigé beaucoup de démarches, et je ne voulais pas consacrer presque tout mon temps à des choses de ce genre. De même, je sais conduire, mais n'ai pas le permis : comment me serait-il possible, plusieurs jours à l'avance, de m'engager à me trouver tel jour à telle heure et à tel endroit, alors qu'il m'arrive souvent de décider du jour au lendemain de partir à plusieurs milliers de kilomètres ?

◊ *A quoi correspond dans votre cheminement personnel cette période française de quatorze années?*

♦ Quatorze années en France : un peu plus qu'en Argentine, mais en réalité beaucoup moins, car outre tous mes voyages je faisais de longs séjours à Milan et à Venise. Je dirai qu'à travers mon œuvre j'ai alors concrétisé une partie de mon monde intérieur. En repensant à ces années parisiennes, la France m'apparaît comme un labyrinthe : un labyrinthe d'amour, comme celui qu'Aliénor d'Aquitaine avait à l'Ile-aux-Vaches, aujourd'hui l'île Saint-Louis, où précisément j'avais fini par habiter, et aussi un labyrinthe où il m'arrivait de me perdre. La France a été une tentative pour organiser l'Hypothèse ! Hypothèses d'amours, de sentiments, avec mes Aliénor d'Aquitaine. Et je me suis perdu dans une infinité d'intrigues, alors que pour moi la vieillesse — je préférerais le mot « vieillardesse » — arrivait tout doucement. Je ressentais une certaine paresse du corps tout en gardant une imagination très jeune, un cerveau très « aiguisé ». Alors, j'ai peu à peu glissé dans un monde de souvenirs, dans un monde onirique, dans un monde féerique. Et ce monde, que les intellectuels engagés de cette époque me reprochaient comme étant irréel, est devenu pour moi de plus en plus concret : voilà ce qu'était mon matérialisme historique. Pendant cette période, progressivement, je me suis détaché de ce que l'on appelle la réalité et ma vraie vie est devenue celle de l'imagination, de la fantaisie, du fantastique.

VALAIS
1924

7.

Et in Helvetia Hugo

(1984-1991)

◊ *Pourquoi en quittant la France, avez-vous choisi la Suisse plutôt qu'un autre pays?*

♦ Avant de m'installer dans cette maison, à Grandvaux, près de Lausanne, j'avais d'abord envisagé de vivre en Irlande, mais à cette époque les liaisons aériennes n'étaient pas commodes. La Suisse, grâce à sa position centrale entre la France et l'Italie, était idéale pour moi. L'aéroport de Genève n'est pas loin et depuis Lausanne il y a le T.G.V. pour Paris et des trains directs pour Milan et Venise. L'éditeur suisse Rolf Kesselring m'a aidé à trouver cette maison qui surplombe le lac Léman, en face d'Evian. Kesselring est un ami aventureux, versé dans les sciences ésotériques; il m'a fait rencontrer l'alchimiste André Malby.

Je vis dans un pays beau et calme, mais aussi plein de légendes, de mythes. Le Rhin, qui est au cœur de l'histoire des Nibelungen, naît en Suisse — « l'or du Rhin » vient d'ici! On dit aussi que Parsifal et le roi Arthur sont venus en Suisse : dans ce pays, la mythologie germanique et la mythologie celte se mêlent. Pour qui veut se donner la peine d'aller au-delà des stéréotypes sur les banques, le chocolat et le coucou mentionné par Orson Welles dans *Le Troisième Homme*, la Suisse est un pays passionnant.

C'est aussi un pays de culture; Paracelse, Jung, Hermann Hesse y ont habité. Et dès 1291, alors que dans le reste de l'Europe les nobles étaient engagés dans des guerres territoriales, les Suisses ont eu l'idée — si moderne — de former une confédération. La Suisse est aussi un état d'âme, qui permet, dans la tranquillité, de mettre en ordre et de raconter les expériences vécues ailleurs.

◊ *« Emotion recollected in tranquillity », comme disait Wordsworth, ce qui est ce que vous faites dans ce livre... Autre point fort de la Suisse : les Suissesses.*

♦ En Suisse, et c'est la conséquence du niveau de vie élevé, les belles femmes sont nombreuses : elles ont le physique des gens qui depuis des générations sont bien soignés, bien nourris; mentalement, elles ont l'aisance que donnent la richesse, l'absence de problèmes matériels. Elles sont nées dans un milieu favorisé et n'ont qu'à se maintenir au niveau qui leur a été donné à la naissance. Les filles suisses sont amusantes. D'abord, elles boivent, ce qui est un bon début; pas pour se soûler, bien sûr, car dans ce cas on en arrive à des situations embarrassantes, mais elles boivent pour être gaies, ou le contraire. Elles sont parfois contestataires, ce qui est normal : la richesse engendre l'esprit de contestation du système, la pauvreté les révolutions. Mais je ne veux pas trop me risquer à analyser la société suisse : j'ai déjà suffisamment de mal à comprendre mon propre entourage et moi-même...

◊ *Dans quelle mesure êtes-vous intégré à ce pays?*

♦ En Suisse, comme partout, je me sens bien. Je rencontre des gens intéressants, on m'invite. Ici même, à Grandvaux, le jour de la fête nationale suisse, on me demande d'assister aux festivités. Evidemment, les danses paysannes et la musique folklorique ne me concernent pas directement, mais ces manifestations me paraissent sympathiques. Je me suis promené un peu partout en Suisse, j'ai même réalisé sur chaque canton des aquarelles qui ont été présentées au Festival de Sierre. Les organisateurs avaient baptisé cette exposition « Et in Helvetia Corto », par allusion à la formule « Et in Arcadia Ego » — « Et moi aussi je suis au Paradis » — du tableau de Poussin *Les Bergers d'Arcadie*.

◊ *Ils ne doutaient pas de la culture générale des visiteurs, mais je crois qu'à leur place j'aurais risqué le calembour « Et in Helvetia Hugo » ! Votre installation en Helvétie est-elle définitive?*

♦ « Définitif » est un mot que je n'aime pas : quand on pense comme cela, on est fichu. En fait, le principal obstacle à mon déménagement serait le transport de mes livres. J'en avais un peu partout, et dans cette grande maison, j'ai enfin pu les regrouper. Il doit y en avoir plus de 35 000, et leur nombre augmente sans cesse, résultat de mes flâneries et des envois de libraires de différents pays du monde qui me mettent de côté les ouvrages susceptibles de m'intéresser. Il m'arrive aussi d'acheter un livre en plusieurs exemplaires, par exemple, un pour moi et un pour offrir.

◊ *Vous me parlez de vos livres enfin regroupés, alors que certains disent que vous avez dû aller en Suisse pour des raisons fiscales!*

♦ Il y a beaucoup de légendes sur Hugo Pratt et son argent. Certains m'appellent « le marchand de Venise », disent que tout ce qui m'intéresse dans mon travail c'est de gagner de l'argent. A mon avis, les éditeurs ne sont pas des philanthropes, alors s'ils me donnent ce que je leur demande, c'est que non seulement ils en ont les moyens, mais encore que financièrement ils s'y retrouvent. Il m'arrive d'ailleurs de travailler pour rien.

Avec le fisc français, je n'ai jamais eu de problèmes, sauf une fois pour une histoire publiée par Dargaud : on me demandait une somme de vingt mille francs français, alors que je l'avais payée au fisc italien. Je payais à la fois des impôts en France et en Italie. Ce serait d'ailleurs difficile pour un dessinateur de frauder le fisc, car l'intérêt de l'éditeur est de se décharger de la part d'imposition qui revient au dessinateur : le moindre dessin publié est donc déclaré. En outre, la Suisse n'est pas le paradis fiscal que ceux qui n'y connaissent rien imaginent. Les Bermudes ou les Bahamas, peut-être, mais pas la Suisse, où je suis autant imposé qu'en Italie ou en France. Mais on aime bien faire courir sur moi toutes sortes de bruits : dans le petit monde fermé des professionnels de la bande dessinée, cela fait bien dans un cocktail de savoir des choses que les autres ne savent pas, alors au besoin on en invente.

◊ *Pour quels voyages avez-vous quitté votre Arcadie suisse?*

♦ En 1984 je suis allé au Canada, à Montréal, une ville que j'aime bien. Je m'y procure des livres sur l'histoire de l'Amérique du Nord ; des livres en français, qu'on ne trouve pas ailleurs — pour les livres en anglais je vais à Toronto ou à Ottawa. J'avais été invité à Montréal parce que j'étais président d'un congrès de *cartoonists*. Il s'agissait de diriger les délibérations d'un jury chargé de décerner des prix. Ensuite, à la fin de 1984 et au début de 1985, je suis à Djibouti et à Zeila, en Somalie. Les fêtes de fin d'année sont beaucoup plus amusantes dans ces régions.

Un ministre français devait passer à Djibouti, et en conséquence la Légion et les putes avaient été consignées : interdiction de sortir de la caserne et du bordel ! Comme si le ministre ne se doutait de rien... J'ai montré dans des aquarelles ces demoiselles en chômage technique. Ce sont des amies, elles étaient contentes de se voir représentées. Pendant ce séjour, Patrick Millon m'a bien aidé, ainsi que le colonel Loridon, un officier sympathique qui s'occupait de la Légion, et qui a mis à ma disposition un camion pour mes déplacements : grâce à eux, j'ai pu retrouver des vestiges de la Seconde Guerre mondiale et notamment, près de Doumeira, à moitié brûlée, la Chevrolet canadienne qui avait été utilisée par le capitaine Koïnsky.

C'est aussi au cours de ce voyage que j'ai fait la connaissance de Patrick Erouart-Siad, qui est écrivain et journaliste. Il a passé sa jeunesse à Djibouti, son père est français, sa mère somalie ; elle travaillait pour le président de la République de Djibouti, Hassan Gouled Aptidon, que j'ai rencontré. Puis, en avril 1985, avec deux amis, le dessinateur Raffaele Vianello et le photographe Carlos Saldi, je pars pour la Patagonie, où je n'étais pas allé depuis l'époque de ma vie en Argentine. C'est qu'en 1985 je travaille à *Tango*, qui montre Corto Maltese en Argentine, l'un des arrière-plans historiques de cette histoire étant la présence en Patagonie, dans les années 1905-1910, des gangsters américains Butch Cassidy, Sundance Kid et Etta Place. Pour me documenter, je lis, entre autres, le livre de Bruce Chatwin *En Patagonie* : il me passionne car il y est question de choses et de gens que j'ai connus. Chatwin ignore certains faits, mais à l'inverse il y a chez lui des informations que je ne possédais pas. Je décide donc d'aller sur place pour faire le point. Un livre qui vous incite à faire un voyage est un bon compagnon.

Patagonie, 1985. Avec Anton Hahn, présent dans le livre de Bruce Chatwin En Patagonie, *à Río Pico.*

◊ *C'est un grand privilège que de pouvoir comme vous lire un livre et partir immédiatement vérifier sur place.*

♦ C'est d'abord un privilège de savoir que lire, de savoir comment lire. Evidemment, mon mode de vie me permet de partir du jour au lendemain, sans avoir de comptes à rendre à personne, mais ce que l'on peut considérer comme un « privilège » m'a longtemps été reproché, y compris par ma famille, où l'on aurait parfois préféré que je sois un employé de banque travaillant à heures fixes... Toujours est-il qu'avec Saldi et Vianello nous sommes allés dans la région de Cholila, et au lac Puelo, là où serait mort Sundance Kid. C'était aussi pour moi l'occasion de chercher à savoir ce qu'étaient devenus les Valenzuelas, que j'avais connus près de trente-cinq ans plus tôt. J'ai remarqué que les gens en parlaient avec crainte, mais je n'ai pas eu le temps d'aller à Epuyen pour les voir. La dictature militaire avait pris fin. On pouvait se promener tranquillement dans Buenos Aires, et j'ai effectué une sorte de pèlerinage au club de tango « Parda », où dans les années cinquante j'allais avec les joueurs de rugby des équipes du Club Atlético de San Isidro et du Club Universitario de Buenos Aires. La salle était vide, et j'y ai trouvé un disque de Stevie Wonder, ce qui ne veut pas dire qu'un jour on ne reviendra pas au tango et à Carlos Gardel...

◊ *Nous en arrivons à 1986, qui dans votre carrière est l'année de la consécration officielle : en mars, votre œuvre est exposée à Paris, au Grand Palais.*

♦ Oui, c'était la première fois qu'un auteur de bandes dessinées était accueilli dans un musée national, mais il y avait déjà eu plusieurs expositions à Venise sur mon travail, dont l'une l'année précédente, à l'instigation du parti communiste italien : l'exposition du Grand Palais en était le prolongement. J'ai été très heureux de cette expérience parisienne, qui n'a pu se réaliser qu'avec le soutien de Jack Lang. A travers cette exposition, c'est la bande dessinée en général qui était officiellement reconnue comme un mode d'expression artistique. Paris était d'ailleurs très italien à cette époque : il y avait différentes manifestations sur Venise, Strehler s'occupait du théâtre de l'Odéon, Berlusconi de la cinquième

chaîne de télévision et bien sûr, depuis déjà un certain temps, la Joconde était la vedette du Louvre... J'ai revu Jack Lang en décembre 1988 à l'Opéra de Paris quand il m'a remis le Grand Prix national des arts graphiques.

Paris, 1988.
Avec Jack Lang.

◊ *J'étais au vernissage de cette exposition du Grand Palais — nous nous connaissions depuis six mois — et je me rappelle qu'une dame vous a longuement parlé de scorpions!*

♦ Moi aussi je m'en souviens... Elle n'avait pas la moindre idée sur mes bandes dessinées, mais elle avait repéré qu'une histoire s'appelait *Les Scorpions du désert*, et comme elle était spécialiste des scorpions elle avait peur que j'en dise du mal. Cela me rappelle qu'à São Paulo j'avais une amitié avec une entomologiste, une belle brune aux yeux dorés qui travaillait au vivarium; son regard était métallique, comme les écailles d'un scarabée d'or. Elle m'avait expliqué comment enlever la glande à venin d'un scorpion avec un coupe-ongles. Il est évident que je ne peux pas dire de mal des scorpions : des animaux qui sont des fossiles vivants, qui résistent aux radiations atomiques et qui ont dans la queue un venin de

trois cent cinquante millions d'années! Entre nous, il y a une estime réciproque. En outre, je suis Gémeaux ascendant Scorpion.

A l'époque de cette exposition du Grand Palais j'étais souvent en France, car je jouais dans le film de Leos Carax *Mauvais Sang*. C'est mon amitié pour Escoffier, le directeur de la photographie, que j'avais rencontré à Venise en compagnie de l'actrice Juliet Berto, qui est à l'origine de ma présence dans ce film. Quand avec Carax il est revenu me voir à Venise, où je me trouvais alors avec Patrizia Zanotti et la plus jeune des filles de Charlie Chaplin, j'ai accepté le rôle qu'on me proposait — une fois de plus, j'étais un méchant : Boris, le tueur. Le tournage m'a permis de faire la connaissance de Michel Piccoli et de Serge Reggiani. Les acteurs principaux étaient Denis Lavant, qui était formidable, et Juliette Binoche, dont Carax était amoureux.

Pour en revenir au Grand Palais, ce fut effectivement très important dans ma carrière, car le fait d'avoir été admis dans cet endroit officiel m'a ouvert les portes des musées du monde. Dès juillet 1986, l'exposition était à Milan, en octobre elle allait à Buenos Aires, où j'étais présent pour l'inauguration. Mes amis argentins étaient venus en masse, et ce séjour a été pour moi une sorte de consécration : on me reconnaissait officiellement dans ce pays où j'avais si longtemps travaillé. J'ai vécu cela comme une grande fête. En rentrant d'Argentine, je suis allé directement à Venise, où ma mère est morte d'un problème cardiaque le 1er novembre. Elle avait attendu mon retour pour mourir. Elle avait quatre-vingt-un ans.

◊ *Comment avez-vous ressenti son décès?*

♦ Cela a été important, mais je n'ai pas envie d'en parler... Elle aurait été intéressante à consulter pour établir ma biographie, de même que mes enfants et mes ennemis. J'ai tendance à sublimer les événements, elle avait la tendance inverse, elle se tenait, y compris avec moi, du côté de la dérision. Nous nous sommes toujours bien entendus. Elle était du signe de la Vierge. Mon ami Vianello est dans le cas inverse : Vierge avec une mère Gémeaux. Mais aujourd'hui encore j'ai comme un refus vis-à-vis de la mort de ma mère. Pourtant, de son vivant, j'avais peur de mourir avant elle et, d'une certaine façon, sa mort m'a soulagé. Elle est enterrée dans le cimetière de Malamocco, au Lido de Venise. Depuis ma fenêtre, je vois sa tombe, nous nous parlons.

◊ *Quels ont été vos grands voyages de ces dernières années?*

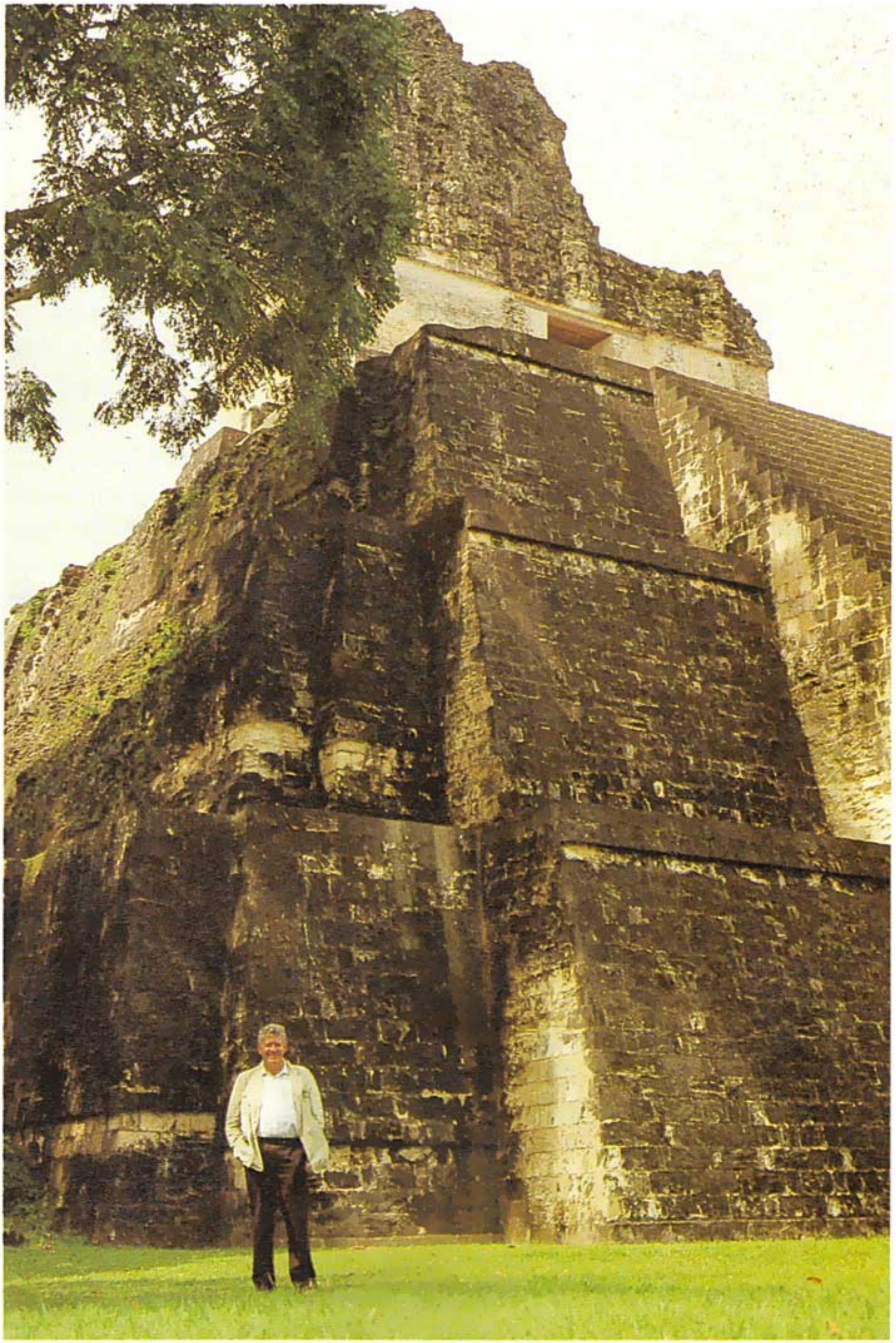
♦ En 1987, avec Jean-Claude Guilbert, je suis retourné à Djibouti. Avec des militaires djiboutiens des groupements Commandos des Frontières, nous avons parcouru en camion les pistes de la zone frontière entre Djibouti, la Somalie et l'Ethiopie, une région pleine de forts qui auraient été parfaits pour le tournage du film *Le Désert des Tartares*, d'après le roman de Dino Buzzati. Nous sommes allés au fort d'Assamo, d'où l'on peut surveiller le territoire éthiopien, au fort de Guistir, point de contact entre les trois Etats. Dans la Corne de l'Afrique, je me sens chez moi. J'ai beaucoup d'amis là-bas, nous vieillissons ensemble.

Mes séjours sont pleins de rencontres étonnantes. Un jour, à Moulhoulé, un chamelier danakil que je n'avais jamais vu vient vers moi et me dit : « Vous êtes Hugo Pratt. » Il m'explique qu'il a travaillé à Milan comme mannequin, mais qu'il en a eu assez de vivre dans le froid, la pluie, la pollution, en ne mangeant que trois oranges par jour pour garder la ligne, et qu'il a préféré retourner au silence et à la paix du désert...

L'année suivante, en 1988, en compagnie de Patrizia Zanotti, ce fut un long périple : Argentine, Chili, île de Pâques, Pérou, Mexique, Guatemala, Honduras, Floride et Canada ; en tout, un mois et demi de déplacements, pendant lesquels j'ai réuni la documentation iconographique pour l'histoire de Corto Maltese *Mū*. Il était depuis longtemps dans mes intentions d'aller à l'île de Pâques, de contempler le mystère de leurs statues. J'avais même une fois acheté le billet, mais l'installation de mes enfants à Paris m'avait obligé à y renoncer, et Anne Frognier y était partie à ma place avec Giona et Silvina. J'ai donc découvert l'île de Pâques bien après eux, en novembre 1988. Pour moi, aller là c'était atteindre un des endroits les plus inaccessibles du monde, me plonger dans un monde perdu, lié à l'Atlantide et au continent Mū, popularisé par Churchward. J'avais en tête les écrits sur les énigmes de l'Océanie, des livres de Pierre Loti à ceux de Thor Heyerdahl. Mais, en arrivant à l'aéroport, je vois des tee-shirts fabriqués à Hongkong ou en Italie : j'ai eu l'impression d'arriver trop tard. Il y avait même une bande de légionnaires en vacances qui suivaient une troupe de danseuses polynésiennes en tournée dans le Pacifique. Heureusement, les statues avaient été relativement préservées. Un de leurs noms anciens signifie « les yeux regardent les étoiles », alors, une nuit, Patrizia et moi sommes allés voir les étoiles depuis les statues, et j'ai enfin trouvé la

Mexique, 1988.
Site archéologique de Tula (en haut).
Ile de Pâques, 1988 (ci-contre).

Guatemala, 1988.



Guatemala, 1988.

suggestion d'une civilisation perdue, le sentiment que j'étais au nombril d'un univers. Comme un désespéré, j'ai cherché l'entrée d'un tunnel qui mènerait à un monde souterrain, trait d'union oublié entre les continents.

◊ *C'est à ce jour votre dernier grand voyage?*

♦ Oui, depuis il y a eu une multitude de petits déplacements en Europe, par exemple, en mars 1989 au Salon de Grenoble, puis en Espagne, à Cordoue, en février 1990 en Belgique, à La Louvière, à la demande d'Eddy Devolder, qui est professeur d'arts appliqués, et avait organisé une exposition de mon œuvre dans le cadre d'une manifestation sur l'apport italien en Belgique... Les Français aiment bien se moquer de la Suisse et de la Belgique, deux pays qui personnellement me plaisent. Pour moi, Tournai, par exemple, n'est pas seulement la ville d'origine de mon principal éditeur actuel, Casterman, c'est aussi la première capitale des rois mérovingiens, un lieu ésotérique, un lieu de légendes. On raconte que les abeilles d'or des Mérovingiens sont devenues les fleurs de lis de l'ancien drapeau français. Dans l'histoire de la Rome antique, la Belgique est un lieu de transitions : transition dans l'espace — la frontière de la romanité passait par la Belgique — et transition dans le temps — les souverains qui ont régné sur la France à la chute de l'empire romain étaient originaires de Belgique : Clovis était le fils de Childéric, roi de Tournai. Les histoires mérovingiennes me passionnent, mais j'aime aussi la Belgique d'aujourd'hui, avec sa curieuse capitale, Bruxelles, cette frontière de la francophonie dans une ville fondamentalement flamande. Je me promène sur la Grand-Place, dégustant au passage les grandes bières belges. Malheureusement, comme au Quartier latin à Paris, les restaurants étrangers — grecs en particulier — et les touristes sont partout, et nuisent à l'identité de l'endroit. Le tourisme de masse a tout défiguré, et les lieux historiques ne vivent plus dans leur authenticité que dans le souvenir de quelques vieilles personnes ou dans l'effort de recréation de certains écrivains, cinéastes... ou auteurs de bandes dessinées!

Comme vous le savez, l'aventure n'a rien à voir avec le nombre de kilomètres, et en mai 1990 j'ai découvert Saint-Malo. J'avais été invité à Saint-Malo par l'écrivain Michel Le Bris, qui y organisait le Festival international du livre d'aventures et de voyages. Mais il était fatal que mon

lien avec le Canada me conduise un jour à Saint-Malo, la ville de Jacques Cartier. D'ailleurs, Corto Maltese est certainement passé par Saint-Malo ; il venait du Québec et était à la recherche d'un document en rapport avec Jacques Cartier — une ancienne carte, peut-être... C'est une belle ville. On m'avait logé à l'hôtel Brocéliande — du nom de la forêt des légendes arthuriennes — dans la chambre dite de la reine Guenièvre, c'est-à-dire l'épouse du roi Arthur, aimée de Lancelot. Et logiquement, pendant mon sommeil, la reine Guenièvre est venue me visiter.

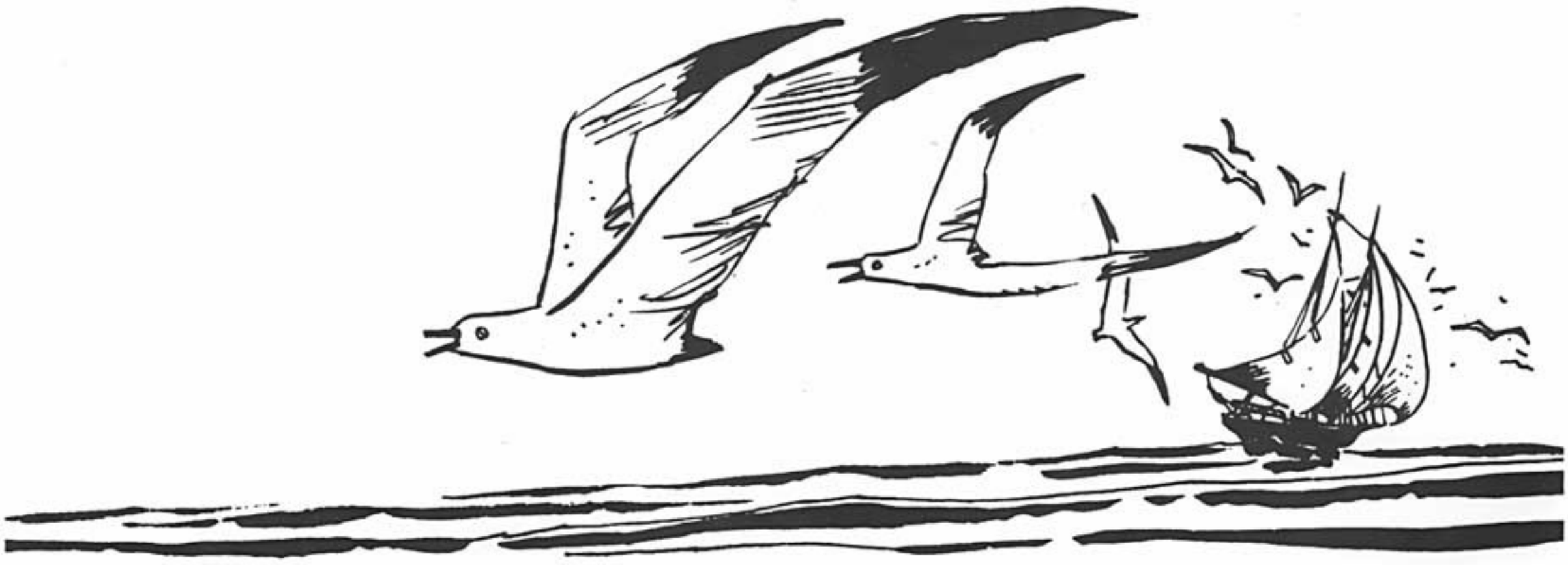
A Saint-Malo j'ai sympathisé avec l'écrivain colombien Louis Alvaro Mutis ; nous avons constaté que nos personnages principaux, le gabier Maqroll et Corto Maltese, avaient des points communs. Avant d'aller à Saint-Malo, nous nous étions vus à Paris, car nous descendons au même hôtel, l'hôtel Esmeralda, en face de Notre-Dame, près de la Seine — j'aime les endroits bordés d'eau. C'est un hôtel qu'un critique d'art m'a indiqué, et quand je passe par Paris c'est généralement là que je loge. Octavio Paz y a séjourné, et j'y ai retrouvé des amis d'Argentine. Au cours de ce festival, j'ai participé à plusieurs émissions de télévision. La romancière Irène Frain m'a demandé : « Avez-vous du noir en vous ? » Je lui ai montré ma chemise, qui était noire. Patrick Poivre d'Arvor m'a interrogé pour son émission « Ex-libris ».

◊ *Avez-vous aimé les émissions qui vous ont été consacrées?*

♦ J'ai quelques autres bons souvenirs d'émissions de télévision, comme celles avec Lio, d'abord avec Philippe Gildas à Canal +, où je l'ai rencontrée pour la première fois, déguisée en mon personnage d'Esmeralda, puis en 1990 à Antenne 2 dans le « Du côté de chez Fred » de Frédéric Mitterrand, dont j'ai apprécié la finesse. Pour passer à « Droit de réponse », en 1984, tout le monde m'avait prévenu que Michel Polac était très dur avec ses invités, mais avec moi il a été très gentil. Récemment, j'ai eu un bon contact avec Bernard Rapp, qui m'a filmé chez moi pour son émission « Caractères ». Mais souvent, j'évite les journalistes, car dans la plupart des cas ils ne représentent pour moi qu'une perte de temps. En lisant leurs interviews, je ne reconnais généralement pas ce que j'ai dit. Et les questions sont presque toujours les mêmes : « Etes-vous Corto Maltese ? », « Si vous n'étiez pas devenu dessinateur de bandes dessinées, qu'auriez-vous fait ? »...

C'est étrange, ces gens qui viennent me voir pour me demander si je suis vraiment moi-même, et si je ne regrette pas de ne pas faire un autre métier. En tant qu'auteur de bandes dessinées, j'ai réussi au-delà de ce qui semblait possible, pourquoi dans ces conditions aurais-je des regrets? C'est d'ailleurs un métier complexe — écrire un livre est plus facile que le dessiner —, très prenant, et dans lequel on devient rarement célèbre. N'importe qui peut citer plusieurs dizaines de personnalités se rapportant à l'histoire de la chanson ou du cinéma, alors qu'à part les spécialistes, personne ne connaît autant de noms concernant la bande dessinée.

Une autre chose qui m'intrigue est le succès particulier que rencontre Corto Maltese chez les gens du spectacle, du cinéma, de la chanson. Au début du siècle, les femmes de ces milieux avaient souvent des liaisons avec des officiers, généralement des officiers étrangers; il est quand même difficile de penser que Corto Maltese dans son uniforme est la continuation de cela! Toujours est-il que Corto Maltese m'a rendu très populaire dans ces milieux. Je suis en relation avec différents réalisateurs qui voudraient adapter Corto Maltese au cinéma, avec des chanteurs; la chanteuse sophistiquée Ornella Vanoni est venue me voir, Lio ou Paolo Conte m'ont demandé des pochettes de disques. Ce qui compte pour moi c'est d'avoir réussi, à travers Corto Maltese, à établir des liens avec tant de gens, y compris des marins comme Titouan Lamazou, qui, dans un livre, a dessiné un « Costo Maltese ». Je suis content d'être connu dans le monde des navigateurs. Tous ceux qui ont lu, par exemple, *La Ballade de la mer salée*



forment une sorte de confrérie. On trouve mes albums en Polynésie française, dans ces chapelets de petites îles qui sont pour le navigateur une pause possible, l'équivalent de ce que sont pour l'écrivain les points de suspension... Quand je travaille, je pense à mon lecteur, mais bien sûr ce n'est jamais une personne précise, c'est un interlocuteur collectif.

◊ *Puisque nous avons rattrapé le temps présent, il me reste à vous interroger sur vos projets.*

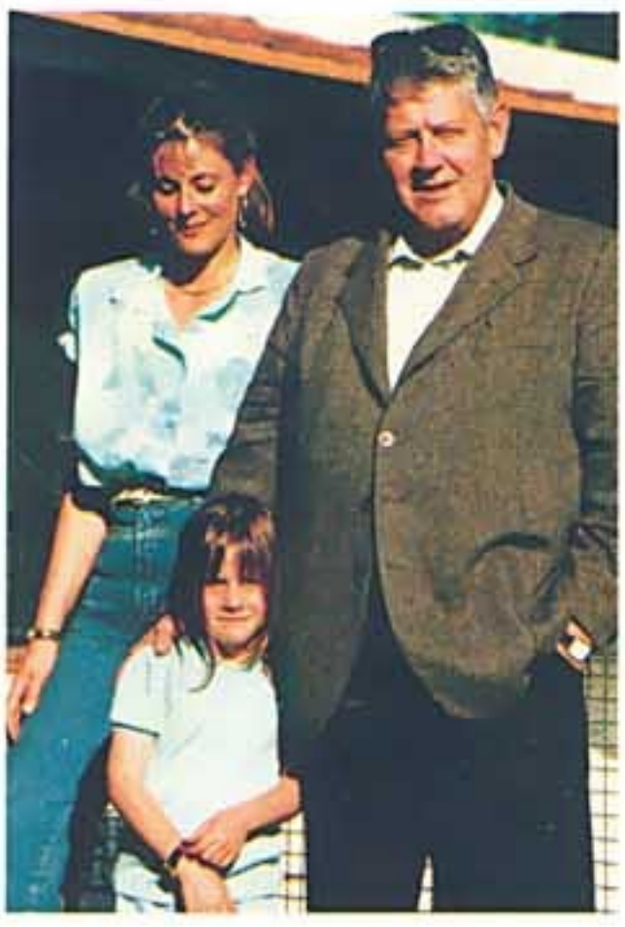
♦ A près de soixante-quatre ans, il est risqué d'avoir des projets, et je vis de plus en plus dans mes rêves dorés. Il me reste les voyages intérieurs, un peu à l'image de ce qui arrive à Corto Maltese dans l'un de mes derniers albums, *Les Helvétiques*, que l'on peut voir comme un hommage à la culture médiévale, à la culture ésotérique, à tout ce qui m'a fait rêver, y compris le mythe celtique du marchand de sable. Tout cela s'est mêlé pour donner *Les Helvétiques*, qui traduit bien mon état d'esprit actuel. Dans cette histoire, je n'ai pas inventé grand-chose, j'ai été comme un catalyseur entre le lecteur et le monde des fables, des légendes, des songes. Quant à l'aventure, je ne sais pas si je dois lui dire adieu, dans la mesure où il me semble que je ne l'ai jamais cherchée. C'est elle qui est venue à moi alors que je poursuivais certaines personnes ou certains endroits qui, pour moi, étaient importants.

◊ *Vous avez commencé le récit de votre vie avec le portrait de vos ancêtres : j'aimerais que vous le terminiez avec celui de votre famille aujourd'hui ?*

♦ Je continue à voir de temps en temps les femmes qui ont été très importantes dans ma vie. J'ai toujours agi ainsi, ce qui a parfois créé des situations amusantes. Un jour de 1970, je suis à Milan, et Anne Frognier me téléphone depuis Venise pour me dire que deux amies à moi viennent d'arriver, chacune de son côté : ces deux amies étaient Gisela Dester et Patricia Frawley. Anne, Gisela et Patricia ensemble ! Je suis rentré, et elles ont commencé à faire mon procès, sur le mode comique. Et puis arrivent, séparément aussi, Dizzy Gillespie et Claude Moliterni : un groupe incroyable...

Je n'ai peut-être pas toujours été un bon mari, mais il me semble que j'ai été un bon père. Je me suis toujours intéressé à mes enfants, je ne les ai jamais oubliés, y compris ceux qui ne sont pas vraiment les miens. Par exemple, Gucky Wogerer s'appelle maintenant Gucky McLean, et son fils, Roy, qui est ingénieur en informatique, est donc le demi-frère de Lucas et Marina. Je le considère comme mon fils. Un jour, il me regardait d'un drôle d'air, et je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a répondu : « Je me disais que si tu n'avais pas existé, je ne serais pas né. » Cela m'a paru de sa part une jolie réflexion.

Je n'ai réuni tous mes enfants — à l'exception de Tebocua — qu'une seule fois. C'était à Rome, au moment de Noël. Ils se sont tout de suite très bien entendus, et eux aussi se sont mis à faire mon procès. Depuis, je ne les vois plus que séparément ! Silvina est la seule dont la profession ait un rapport avec la mienne. Elle est styliste, dessinatrice de mode, et travaille à Barcelone. Giona est un *disc-jockey* assez demandé. Il est actuellement en Grèce, à Corfou, après avoir été à Nairobi, au Kenya. Dans la vie, il s'intéresse surtout à la musique. C'est lui qui s'était occupé de la musique de mes expositions. Lucas et Marina habitent en Argentine. Lucas est armateur, Marina décoratrice d'intérieur. Victoriana vit au Brésil, elle est danseuse. Quant à Tebocua, c'est aujourd'hui un beau garçon de vingt-cinq ans. Il est couleur chocolat au lait, avec des yeux verts. Quand il rit, il met sa main devant la bouche, car chez les Chavantes montrer ses dents est un signe d'agressivité. Je l'ai fait devenir riche en lui apportant une boîte d'hameçons. Il vend des hameçons et les affaires vont bien pour lui : mon petit cadeau a fait de lui un des hommes les plus importants de la tribu !



Buenos Aires, 1988. Avec sa fille Marina et Caroline, fille de Lucas.

◊ *Avez-vous eu la tentation de lui montrer l'Occident ?*

♦ J'ai longtemps éprouvé cette tentation. Mais, d'une part, il y a beaucoup de formalités administratives pour faire sortir un Indien de la forêt amazonienne et, d'autre part, transplanter en Occident quelqu'un vivant de chasse et de pêche, c'est presque obligatoirement le déstabiliser, en faire un marginal, à la fois dans le monde dit « civilisé » et dans son pays s'il y retourne. En outre, selon la loi des Chavantes, son père n'est pas moi, mais le premier mari de sa mère. Pour toutes ces raisons, j'ai décidé que ce serait moi qui irais le voir.

Buenos Aires, 1988.
Marina et Lucas Pratt.

◊ *Votre famille s'est-elle intéressée à votre œuvre?*

♦ Pas vraiment, à part ma grand-mère et mon oncle Lello. Mon père est mort avant que mes premiers dessins soient publiés. Ma mère aurait aimé que je sois chirurgien. Quand j'ai commencé à bien vivre de mes dessins, elle s'est mise à prendre mon métier en considération. Elle était contente d'avoir un fils connu, elle aimait voir mon nom imprimé, elle voulait avoir mes albums chez elle, mais elle n'allait pas plus loin. En ce qui concerne mes enfants, Tebocua ne sait pas lire, mais si un jour l'humanité doit revenir à la pêche et à la chasse pour survivre, ce sera lui le membre utile de la famille. Les autres aiment bien mes histoires, sans être des fans. Quand je faisais Corto Maltese dans *Pif*, Giona aimait surtout les aventures de Rahan, l'homme préhistorique, et je crois qu'aujourd'hui encore Chéret est son dessinateur préféré. Comme Victoriana est danseuse, elle envisage surtout mes bandes dessinées sous l'angle de la comédie musicale; par exemple, elle me dit : « *La Ballade de la mer salée*, quelle belle comédie musicale cela pourrait faire ! » Je me rappelle qu'une fois Lucas a eu une influence directe sur une histoire. Je travaillais à la fin des *Ethiopiques*, et il était constamment tout près de moi, à fixer des yeux mes dessins en train de se faire. J'ai fini par éprouver une sensation d'étouffement, d'où cette séquence dans laquelle Corto Maltese rêve que les murs se rapprochent de lui jusqu'à l'écraser.

◊ *Entre vos ancêtres et vos descendants, un point commun : le cosmopolitisme.*

♦ C'est vrai, le destin des Pratt semble être de se situer au-delà des frontières, des races, des religions, des langues. Il en a toujours été ainsi. Une anecdote à ce sujet. L'acteur Boris Karloff, l'interprète au cinéma de Frankenstein et du docteur Fu-Manchu, s'appelait en réalité Pratt. Récemment, un de ses descendants rencontre à Buenos Aires mon fils Lucas et lui dit : « Il paraît que nous avons un cousin italien qui est dessinateur ! »... Depuis le décès de ma mère et un peu plus tard de ma tante Irma, je n'ai plus de famille à Venise, et maintenant c'est moi le plus vieux. Aucun de mes descendants n'a ma nationalité, aucun même n'est de culture italienne. Quant aux mères de mes enfants, l'une est serbo-croate, une autre est une Belge d'Argentine, les deux autres sont brésiliennes — et pour l'une d'elles cette nationalité ne signifie d'ailleurs rien ; deux sont de race blanche, une est afro-américaine, une est amérindienne ; aucune n'a la même langue maternelle. J'ai quatre petits-enfants, deux de Lucas et deux de Tebocua : aucun ne comprend l'italien. Les enfants de Lucas parlent l'espagnol et l'anglais américain — la langue de leur mère — et les enfants de Tebocua un dialecte gé.

On trouvait aussi chez mes ancêtres une grande diversité linguistique. Mon père parlait couramment le français, qu'il tenait de son propre père. Il s'adressait souvent à moi en français ou en anglais. Ma tante Eglantine s'exprimait aussi en français. Quand j'étais enfant, on parlait à Venise une variété d'italien assez différente de l'italien officiel, et cette langue — dans laquelle mon grand-père écrivait ses poèmes — est la première que j'ai parlée. Aujourd'hui encore, si je rencontre un Vénitien de mon âge, nous utilisons spontanément le dialecte vénitien, et même si se joint à nous quelqu'un d'une autre province, nous avons du mal à l'abandonner. Comme ma famille, mes amis sont très dispersés, et dans le monde j'ai beaucoup d'anciens compagnons que j'aime à retrouver. Bien sûr, depuis l'époque où nous étions ensemble, chacun a eu son propre itinéraire, et puis, avec l'âge, on devient maniaque, on parle trop de ses problèmes personnels, de sa santé, de ses enfants. Ce que j'aime, c'est boire mon whisky tranquille, en compagnie d'un vieil ami qui, lui aussi, apprécie le whisky. Nous nous regardons, nous nous enivrons en silence, chacun sait que l'autre est en train de se perdre dans ses souvenirs.

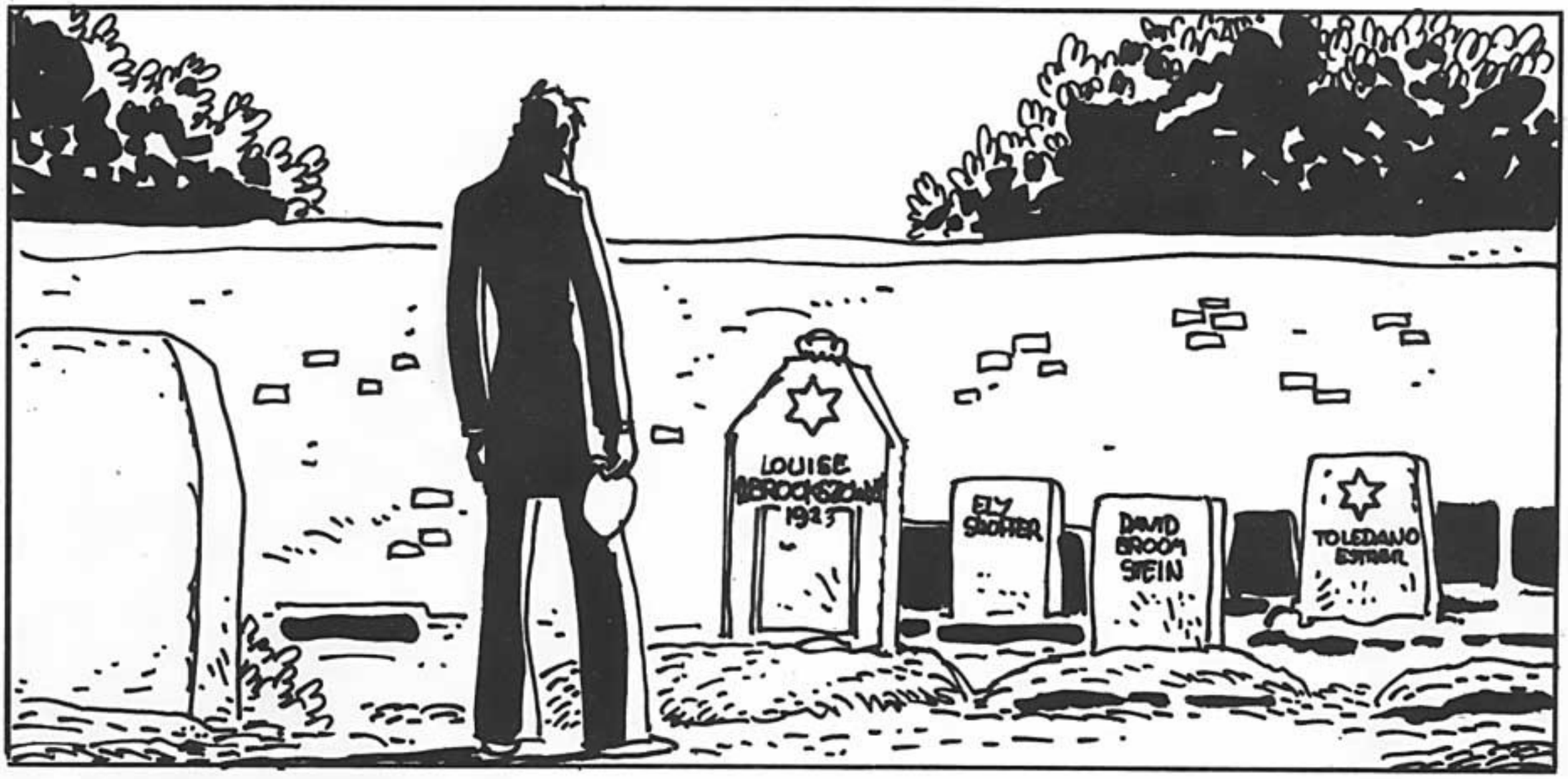
◊ *Quelle est votre propre vision de l'histoire de votre vie?*

♦ Je suis le témoin d'une époque révolue, qui raconte des histoires en les peuplant de ses expériences, de ses souvenirs, des fables qu'on lui a transmises dans son enfance. Ma vie est de plus en plus détachée du présent. A Cordoue, depuis 1989, à la suite d'une exposition et du portfolio *Corto en Córdoba*, édité par mes amis italiens de la librairie parisienne Tour de Babel, la municipalité me prête une très ancienne demeure de la *Juderia*, le vieux quartier juif. J'y organise des fêtes, réunissant toutes sortes d'amis, dont des saints ivrognes et des putains moralisantes : il me plaît de rassembler des gens différents, et de provoquer ainsi des situations originales. Je fais venir des gitanes, elles dansent et jouent une musique qui remonte au Moyen Âge. A Cordoue, il n'y a plus que les gitans pour pouvoir donner un spectacle de romances séfarades.

Certains des gens que j'invite sont considérés comme importants : hommes d'affaires stressés, éditeurs toujours entre deux avions, entre deux contrats. Ils regardent et écoutent ce spectacle, et me disent que la vraie vie est là. Ils commencent à se poser des questions sur leur mode de vie, sur l'intérêt réel de ce qu'ils font, et ne veulent plus retourner à leur travail. Ces fêtes sont un voyage dans le passé, un voyage esthétique à la recherche de la beauté perdue. Et grâce à ces fêtes, la beauté du passé est à nouveau présente. Dans cette musique séfarade, dans le regard de cette belle juive renaît la *Juderia de Córdoba*. Dans ces gitanes au sang juif, c'est Rebecca qui est de retour à Cordoue, et Rebecca est toujours belle.

Je fais aussi venir des étudiantes descendantes des Almoravides berbères, elles s'habillent comme autrefois, elles dansent, elles chantent, et à travers elles Fatima est toujours belle. Dehors, il fait très chaud, mais ici le patio ombragé est toute l'année en fleurs. On entend le jet d'eau, un gitan joue de la guitare, un nuage en passant donne une nuance nouvelle aux azulejos. Les tourterelles s'envolent des orangers qui entourent la mosquée. Cette merveille de pierre est ouvragée comme une broderie, dont les motifs seraient des serrures : il ne manque que la clef pour ouvrir la porte du paradis musulman. Sur le sol du patio — un tapis minéral — les jeunes filles dansent, et Rebecca et Fatima sont toujours belles.

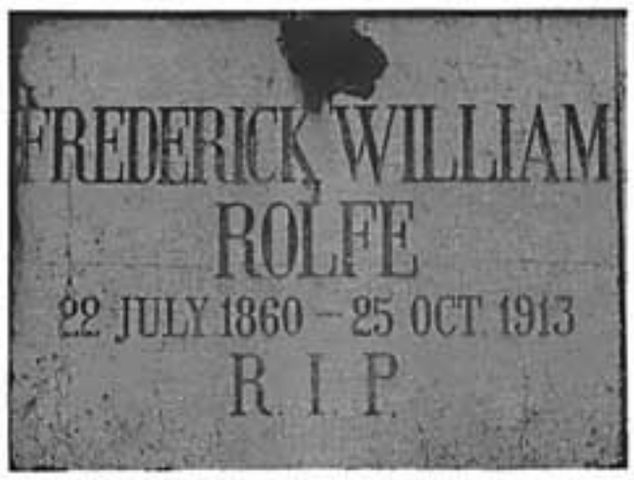
Sept portes vers un univers


LOUISE
1923
ELY
SHOHER
DAVID
BROOM
STEIN
TOLEDANO
ESTHER

1.

Première porte
ou le voyage du pèlerin

◊ *Je vous ai écouté, en vous interrompant le moins possible, raconter le récit de votre vie. J'aimerais maintenant vous interroger plus précisément sur certains thèmes que le parti pris chronologique de cette première partie ne vous a permis d'aborder que rapidement. Puisque vous avez dès vos premiers mots mis ce livre sous le signe du nombre sept — et d'une certaine façon les sept chapitres du roman de votre vie correspondent à sept vies — Bruno Lagrange et moi avons, à partir de ce que vous avez laissé entrevoir, choisi les sept thèmes qui nous ont paru les plus pertinents pour mieux entrer dans votre monde intérieur. Comme point de départ de chacun de ces entretiens thématiques, nous pourrions prendre une case caractéristique de vos bandes dessinées, qui servirait alors de lien, de passage, de porte menant de l'œuvre à l'homme, c'est-à-dire de ce que vous donnez au public à ce que vous êtes plus intimement. Vous connaissez la formule du poète William Blake : « Il y a des choses connues et des choses inconnues; entre, il y a les portes. » Et dans les sciences ésotériques, on parle aussi des sept portes, d'où l'idée de considérer ces sept cases que vous avez sous les yeux comme les sept portes de votre univers.*



♦ Si vous voulez, mais je vous rappelle que dans les sciences ésotériques chacune des « sept portes de la connaissance » donne sur sept nouvelles portes, et derrière chacune de ces quarante-neuf nouvelles portes, on trouve à nouveau sept portes, et ainsi jusqu'à l'infini...

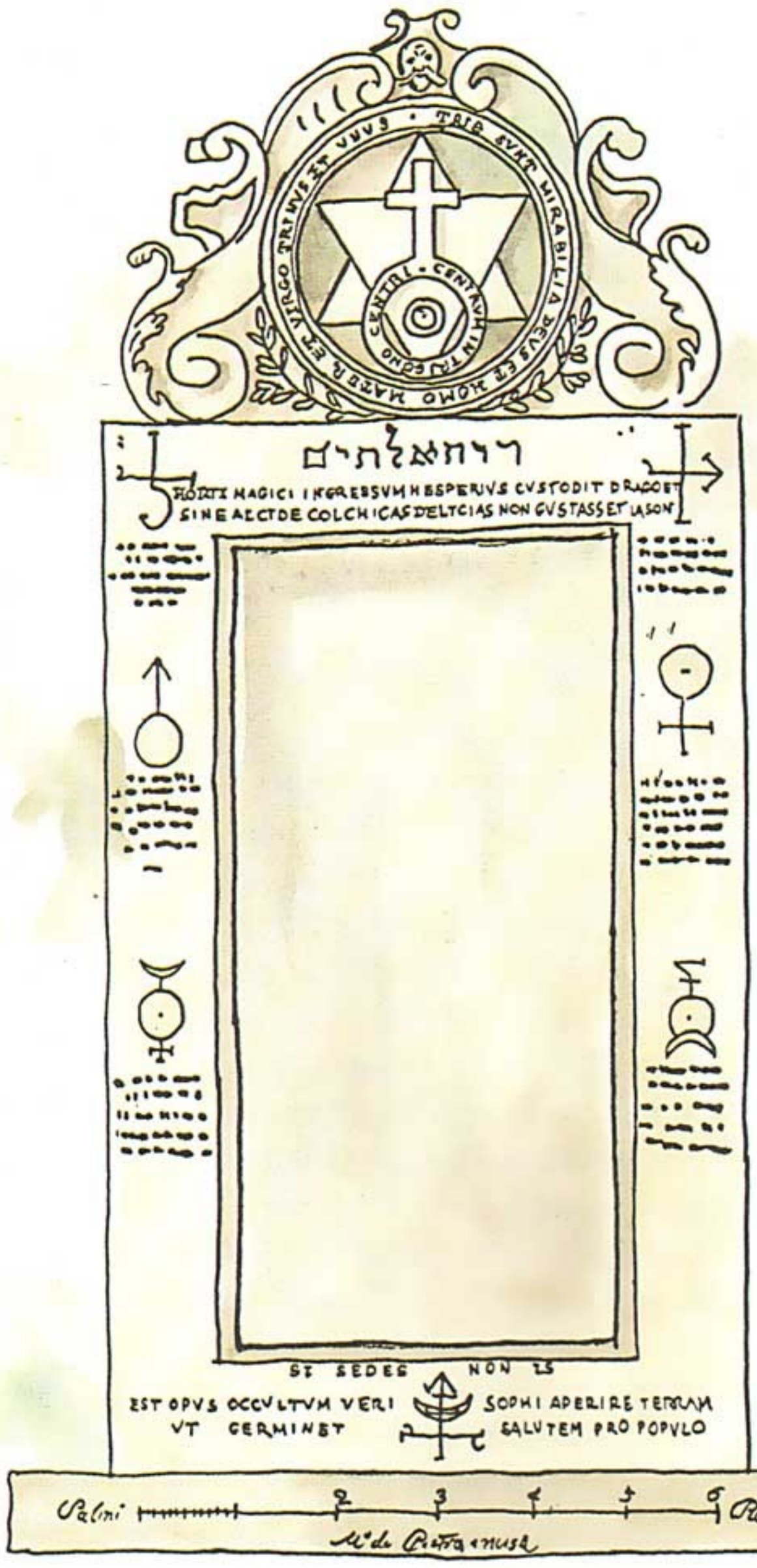
◊ *Je vous rassure, nous nous contenterons d'entrebâiller les sept premières portes!*

♦ Refermez bien chaque porte derrière vous, sinon cet univers pourrait s'envoler dans un courant d'air!

◊ *La première de ces sept cases représente donc Corto Maltese se recueillant à la fin de* Tango *sur la tombe de son amie Louise Brookszowyc. Dans* Les Celtiques, *on le voit sur la tombe de Pat Finnucan, à la fin de* Corto Maltese en Sibérie *il dit être allé sur la tombe du baron von Ungern-Sternberg. Hugo Pratt lui aussi aime les tombes?*

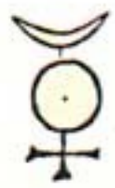
♦ Dans la première partie du livre, j'ai relaté mes recherches de diverses tombes, comme celle de Yeats, ou celle de mon père, qui était un cas particulier, car là il s'agissait de quelqu'un que j'avais véritablement connu; je n'étais pas très proche de lui, il est mort trop jeune pour que nous ayons le temps de nous comprendre, et en allant sur sa tombe j'avais voulu retrouver certaines de mes racines. Mais c'est vrai que j'aime aller sur des tombes : à Rome, j'ai vu celle de Shelley ou de Trelawny, à Venise celle de Diaghilev ou du baron Corvo. Il ne faut cependant pas m'imaginer en nécrophile ou en nécrophore. Quand je vais sur une tombe, c'est pour rendre hommage à quelqu'un qui a été important pour moi, c'est une sorte de pèlerinage, un pèlerinage laïc. J'ai une grande dette vis-à-vis de certaines personnes qui, par leur vie, par leur œuvre, m'ont fait tel que je suis aujourd'hui. Beaucoup d'autres que moi sont en moi, et aller sur leur tombe est un acte symbolique par lequel je veux témoigner de ma gratitude pour ce qu'ils m'ont apporté.

Par exemple, il est naturel que je sois allé sur la tombe de Frederick Rolfe, le « baron Corvo » : dans *Fable de Venise*, il était un de mes inspirateurs. Je n'allais pas sur sa tombe par goût du morbide, mais pour le saluer comme un vieil ami alors qu'il m'aidait à une étape de ma vie. Quand j'arrive ainsi devant la tombe d'un de ces amis, j'éprouve la satisfaction de



QUANDO IN TUA DOMO
NIGRI CORVI
PARTURIENT ALBAS
COLUMBAS TUNC
VOCABERIS SAPIENS

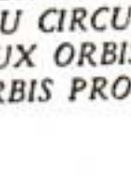
DIAMETER SPHAERAE
THAU CIRCULI
CRUX ORBIS
NON ORBIS PROSUNT



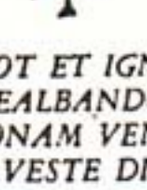
AZOT ET IGNIS
DEALBANDO
LATONAM VENIET
SINE VESTE DIANA

QUI SCIT
COMBURERE AQUA
ET LAVARE IGNE
FACIT DE TERRA
CAELUM
ET DE CAELO TERRAM
PRETIOSAM

FILIUS NOSTER
MORTUS VIVIT
REX AB IGNE REDIT
ET CONIUGIO
GAUDET OCCULTO



SI FECERIS VOLARE
TERRAM SUPER
CAPUT TUUM
EIUS PENNIS
AQUAS TORRENTUM
CONVERTES IN PETRAM



EST OPUS OCCULTUM VERI
SOPHI APERIRE TERRAM
UT GERMINET
SALUTEM PRO POPULO

Rome.
Piazza Vittorio,
porte Hermétique.

A Child's Garden of Verses

Sing a song of seasons!
Something bright in all!
Flowers in the summer,
Fires in the fall!

l'avoir trouvée, de pouvoir me recueillir symboliquement avec quelqu'un qui a peuplé mes songes. Et aussi le sentiment que je ne suis pas le seul à avoir fait ce voyage, que certains l'ont fait avant moi, que d'autres le feront après moi. Il y a là comme une chaîne, comme une filiation secrète. Il est d'ailleurs préférable de ne pas se retrouver à plusieurs en même temps sur une tombe, car la sensation que l'on éprouve devant elle est par nature privée, intime. Parfois, on trouve des traces de gens qui vous ont précédés, et là ça redevient intéressant.

J'aime le calme des cimetières, mais si j'y vais souvent c'est donc parce qu'ils symbolisent l'attachement des vivants pour ceux qui ne sont plus là, et que justement je me sens l'héritier ou le fils spirituel de tant de gens... Les morts m'ont beaucoup donné, et sur leur tombe j'établis avec eux une complicité, une complicité évidemment mélancolique : c'est mon côté crépusculaire. Mais tout n'est pas mélancolique dans les cimetières ; on y trouve souvent des plantes aromatiques, comme le thym, qui peuvent servir à la cuisine des vivants.

◊ *Y a-t-il encore des endroits où vous aimeriez aller vous recueillir?*

♦ J'aimerais aller à Upolu, aux îles Samoa, là où est mort Robert Louis Stevenson, au milieu des Polynésiens, qui l'avaient surnommé « tusitala », c'est-à-dire « conteur ». Il me semble qu'il y a entre lui et moi un rendez-vous que je dois honorer. Avant même ce jour où mon père m'a donné en cadeau d'adieu le livre *Treasure Island* dans une édition anglaise de chez Heinemann, en me disant « Toi aussi, un jour, tu trouveras ton île au trésor », Stevenson était un de mes maîtres. Un recueil de poèmes comme *A Child's Garden of Verses — Le Jardin poétique des enfants* — est certainement un des livres que j'ai le plus aimés. Dans le camp d'internement de Dirédaoua, sous une chaleur torride, j'ai beaucoup lu Stevenson. Certains de ces ouvrages étaient illustrés de gravures, de dessins faits à la plume par des Anglais, et cette technique m'a inspiré quand en 1965, en hommage à Stevenson et à mon père, j'ai adapté *L'Ile au trésor* en bandes dessinées.

Grâce aux livres de Stevenson et à des illustrateurs comme Rowlandson, mes mains se sont mises à dessiner d'une autre façon, j'avais l'impression qu'elles étaient détachées de mon cerveau — je sais aussi dessiner de la main gauche, mais elle dessine plus grand que ma main droite. Pour

Under the wide and starry sky,
Dig the grave and let me lie.
Glad did I livre and gladly die,
And I laid me down with a will.

This be the verse you grave for me:
Here he lies where he longed to be;
Home is the sailor, home from the sea,
And the hunter home from the hill.

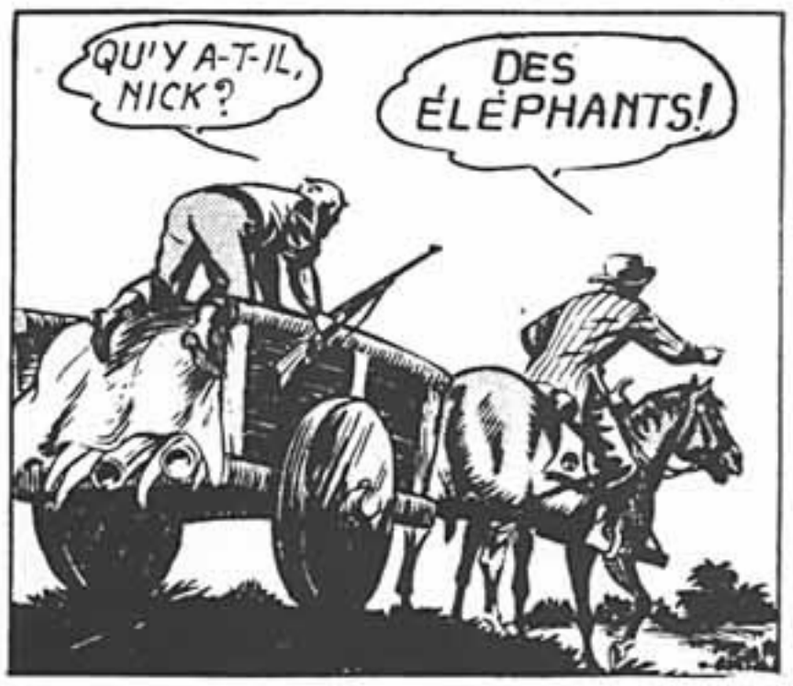
définir plus précisément ce que m'a apporté Stevenson, je dirai qu'il m'a montré que l'on peut donner à un récit d'aventures une dimension poétique. Il a influencé ma technique narrative comme Milton Caniff, à travers sa bande dessinée *Terry and the Pirates*, a influencé mon graphisme. Stevenson a été un de mes grands modèles — il l'a d'ailleurs été pour de nombreux écrivains — et pour lui témoigner ma reconnaissance, et que sa tombe ne reste pas pour moi un endroit purement mythique, je voudrais faire ce pèlerinage des îles Samoa.

◊ *Vous avez utilisé à plusieurs reprises le mot « pèlerinage » : vos voyages ne sont pas, comme on pourrait le croire, ceux d'un aventurier, mais ceux d'un pèlerin.*

♦ Il y a effectivement dans tous mes voyages cet aspect « pilgrim's progress », pour reprendre le titre du livre de Bunyan... De même qu'un musulman, par exemple, ressent la nécessité de se rendre au cours de sa vie dans divers endroits importants pour lui, comme La Mecque ou Kairouan, j'ai éprouvé le besoin d'aller sur les lieux qui sont liés à mon monde intérieur. Pourquoi ce besoin? Sans doute à la fois le désir de vérifier, de rendre hommage, et une éducation romantique.

Si j'ai beaucoup voyagé, c'est parce que mes parents, des livres, des films, m'y ont initié dès mon enfance. J'ai bien sûr horreur des voyages organisés, des visites collectives dans un troupeau touristique. Il me faut être seul. Je ne supporte même pas les visites guidées avec consommations payées à l'avance au Crazy Horse ou aux Folies-Bergère, alors... La plupart de mes voyages ne devaient rien au hasard, ils avaient des buts précis. Ma géographie est toujours reliée à un monde littéraire et fantastique. Pour moi, un voyage est une recherche déclenchée par une lecture. Si je vais aux sources du Nil, ce sera avec en moi les romans de Rider Haggard ou les récits des explorations de Speke et Burton. Ce seraient eux mes guides touristiques. Ma définition du voyage idéal, c'est Schliemann allant à Hissarlik pour y retrouver le site de Troie. Mes voyages ont été pour moi l'occasion d'aller dans un endroit qui existait déjà dans mon imagination. J'ai toujours été à la recherche des origines. Quand à dix ans je partais pour l'Afrique, mon espoir était d'y trouver les lieux de la bande dessinée *Tim Tyler's Luck*. Et aujourd'hui, je ne pourrais pas vivre ici, à Grandvaux, sans chercher à connaître le passé de cet endroit, sans me demander ce

Tim Tyler's Luck.



Arles, 1970.

Tim Tyler's Luck.

qui a pu se produire là où maintenant est ma maison. Peut-être que dans le futur, quelqu'un, en voyant cette maison, dira que c'était celle de ce dessinateur connu de la fin du vingtième siècle...

Je me vois comme un maillon de différentes chaînes qui parcourent le temps, établissant une continuité depuis les origines jusqu'à maintenant. Ma relation avec Stevenson — ou avec d'autres —, c'est cela. Ou, ce qui est plus joli, plus poétique que le maillon d'une chaîne, je suis un point de la circonférence d'une roue. J'aime le cercle, cette forme parfaite. Enfant, je jouais volontiers au cerceau. Une jolie fille qui pousse un cerceau avec un bâton est un spectacle intéressant. Un de mes plus anciens souvenirs est celui d'une petite fille, plus âgée que moi — j'avais peut-être quatre ans —, qui poussait ainsi un cerceau. Une belle vision...

◊ *Vous disiez que votre famille vous avait initié aux voyages?*

♦ Je faisais allusion à la décision de mon père de me faire venir en Ethiopie, et divers petits voyages effectués avec lui pendant mon séjour là-bas. Par exemple, quand j'avais onze ans, il m'avait emmené à Diré-daoua, et nous avions rencontré Henry de Monfreid, qu'il connaissait bien. J'ai le souvenir d'un homme grand et mince, affable, qui tenait un commerce d'outillage électrique. A l'époque je ne savais pas qu'il avait fait de la contrebande et qu'il était connu comme écrivain. Aujourd'hui, alors que plusieurs études ont paru sur lui, Henry de Monfreid est quelqu'un de très controversé, mais déjà dans mon enfance c'était le cas : je m'étais rendu compte que beaucoup de gens le détestaient. Quant à ses livres, je les trouve intéressants car ils traitent de sujets très peu connus, bien que dans *La Voile carrée* Vladimir Pozner lui ait montré la voie. Quant à la relation entre Henry de Monfreid et Pierre Teilhard de Chardin, elle me rend perplexe : pourquoi ce paléontologue et théologien catholique s'intéressait-il à cet aventurier? On peut se demander sur quoi portaient leurs discussions quand ils étaient ensemble à Djibouti en 1928-1929... Idéologiquement, je ne me sens pas proche de Henry de Monfreid : il était le chroniqueur complice du maréchal Graziani, il était contre Hailé Sélassié, il a été reçu par Mussolini. Mais l'aventurier m'intrigue, et à l'occasion d'un de mes retours dans la Corne de l'Afrique, je suis donc allé voir les endroits où il a habité, à Dirédaoua, à Djibouti et à Obock, où sa grande maison est

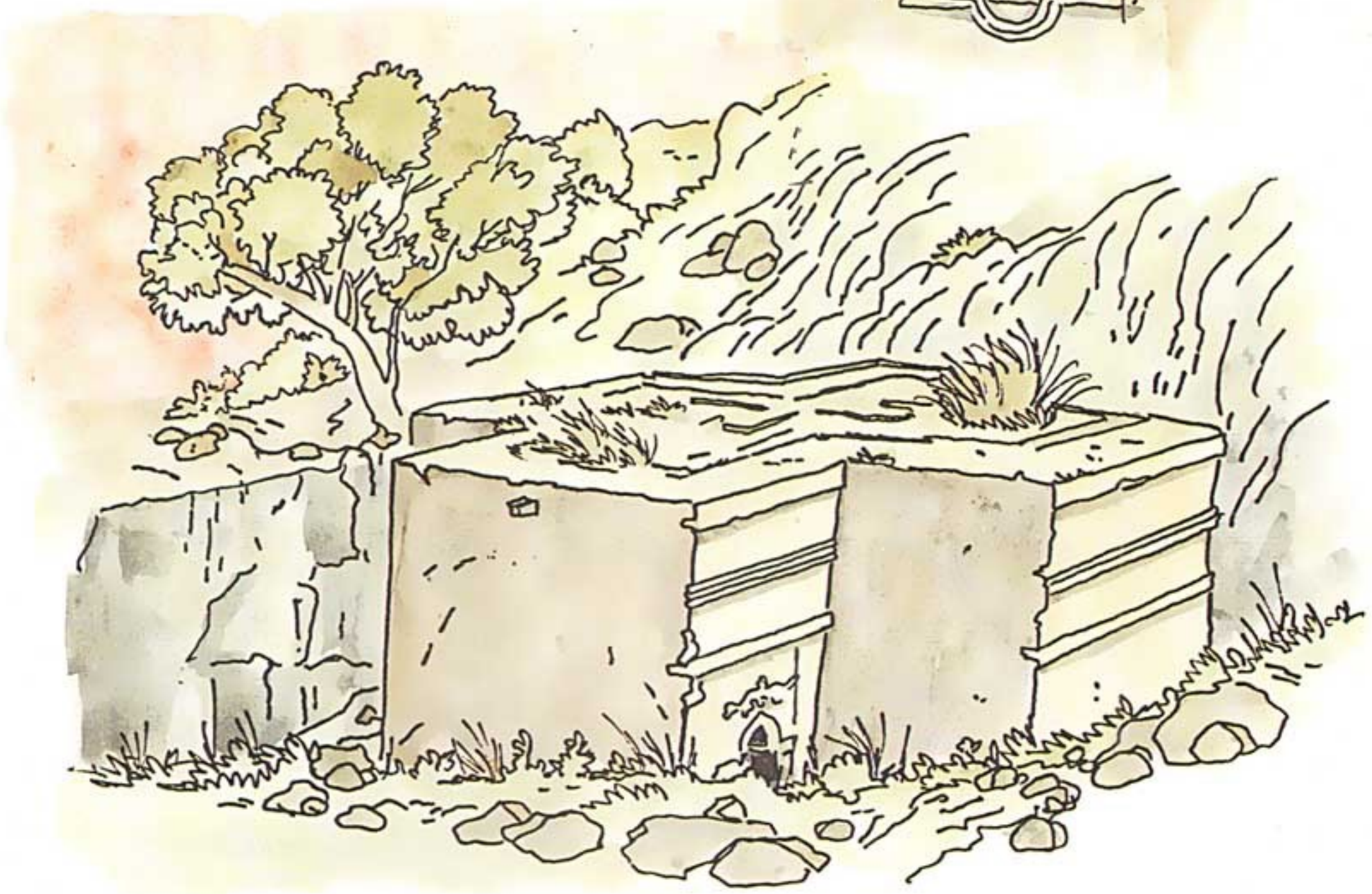
COTE FRANCAISE
DES SOMÀLIS.

TADJOURA

maintenant occupée par des religieuses : au bout de mon pèlerinage, j'ai trouvé des religieuses...

Toujours avec mon père, mais un peu plus tard, en 1939, je suis allé sur un véritable lieu de pèlerinage : à Lalibela, qui est une ville sainte d'Ethiopie, aux églises monolithes taillées en forme de croix dans le rocher. Quand j'y suis retourné en 1966 — pèlerinage du pèlerinage — j'ai aussi visité Magdala, cette forteresse où en 1868 le négus Théodoros, le premier à oser défier l'Angleterre victorienne, se suicida pour échapper aux troupes de Robert Napier. La dimension tragique de ce destin m'avait appelé à Magdala. De même, comme je l'ai raconté, l'histoire héroïque du croiseur allemand « Königsberg » m'avait attiré en Tanzanie. Le voyage qui en fait est un retour me touche toujours. J'ai beaucoup aimé le livre de Marc de Gouvenain *Retour en Ethiopie*, édité chez Actes Sud ; j'en ai écrit la préface, intitulée « Le Désir d'être utile ».

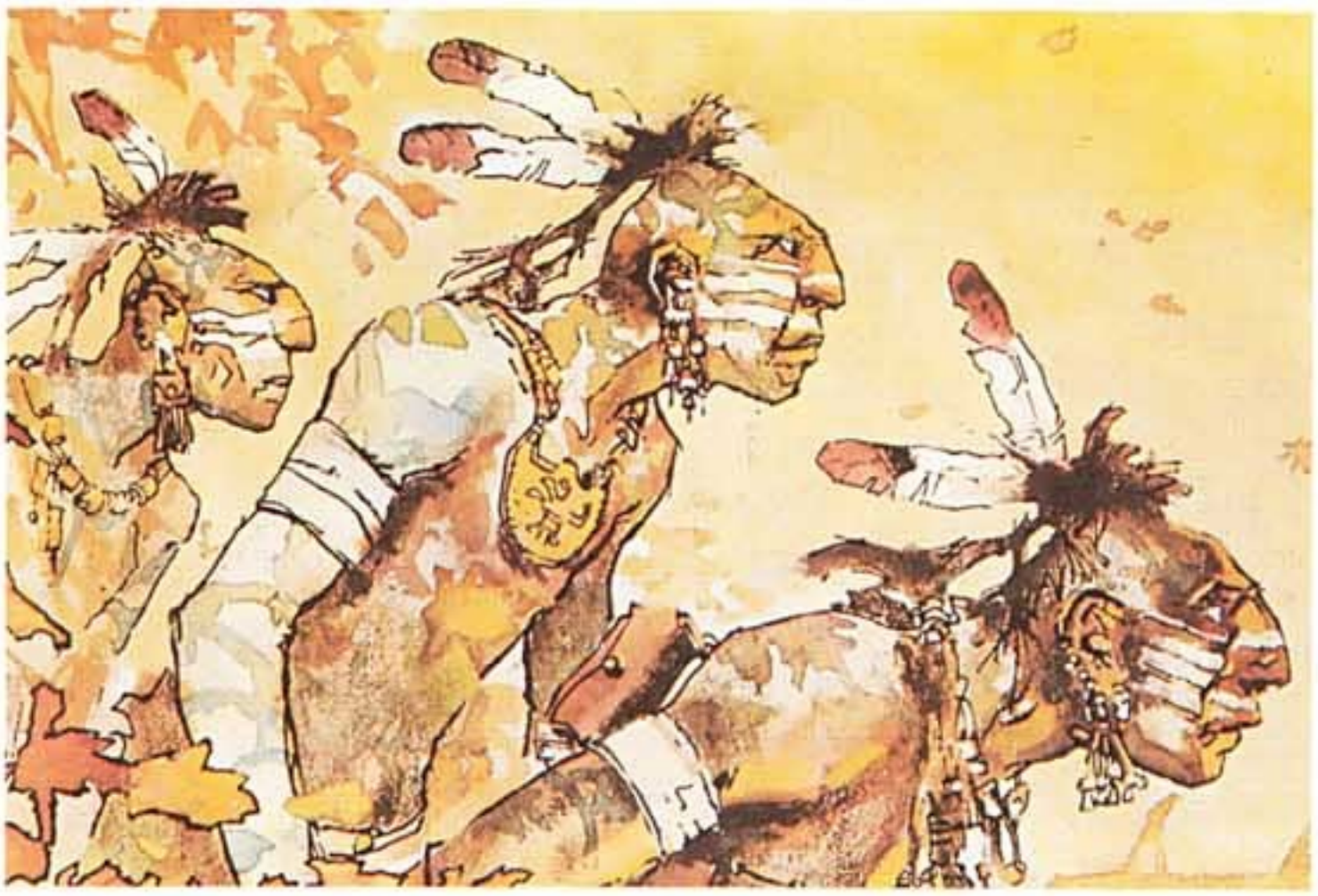
Ethiopie, 1966. Lalibela.



Saint-François au Canada.

◊ *Le continent américain aussi a été pour vous fertile en pèlerinages.*

♦ Dans le cadre de mes recherches sur les guerres de frontières du dix-huitième siècle, je suis allé plusieurs fois sur la tombe de ces gens que j'ai déjà mentionnés : sur celle de Butler à Niagara-on-the-Lake, sur celle de Brant à Brantford — une tombe étonnante, décorée de signes maçonniques, car il était franc-maçon : dès cette époque, des Peaux-Rouges étaient devenus francs-maçons. Il m'a fallu plusieurs voyages au Canada pour arriver enfin en 1983 sur la tombe de Simon Girty; cet endroit, qui est près de l'ancien Fort Malden, aujourd'hui la ville d'Amherstburg, entre le lac Saint-Clair et le lac Erié, a pour moi une valeur mythique. J'ai même une



fois voulu vérifier le contenu d'une œuvre sur les guerres de frontières, le *Northwest Passage* de Kenneth Roberts. Ce qu'il disait sur la fuite du major Robert Rogers me paraissait sujet à caution, et lors d'un de mes séjours au Canada, je suis donc allé sur les bords de la rivière Saint-François, là où se trouvait un village d'Indiens de la tribu des Abenakis, mettant mes pas dans ceux des personnages. Pour faire le même itinéraire, j'ai parcouru, presque toujours à pied, environ trois cents kilomètres. Ce fut une belle promenade hivernale de deux semaines, plus que dans le livre, mais moi je n'avais pas aux trousses des Peaux-Rouges qui voulaient me scalper, et je m'arrêtais dans des pensions pour le *bed & breakfast*.

Patagonie, Cholila.
La maison de
Butch Cassidy,
Etta Place
et Sundance Kid.

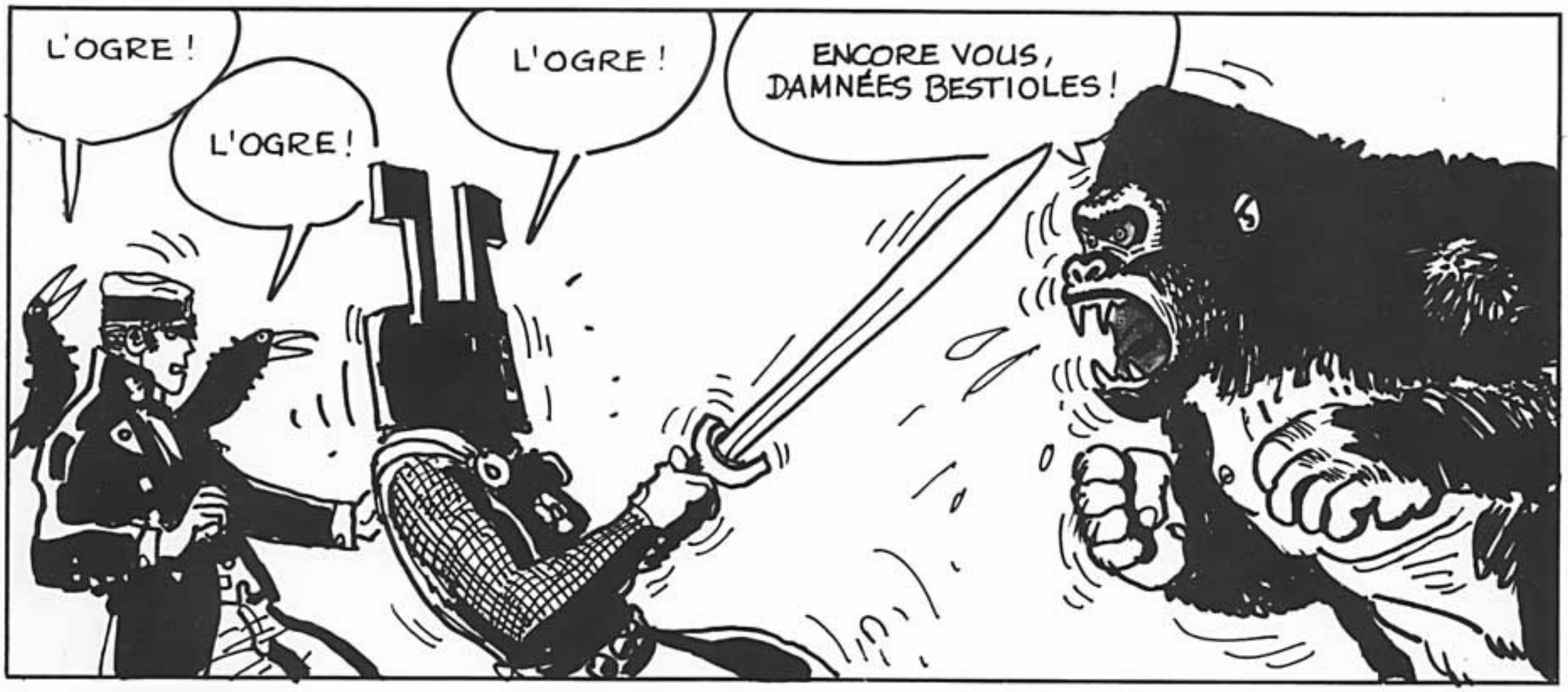
Il arrive assez souvent qu'un livre déclenche chez moi un voyage, le besoin de voir, de vérifier. J'ai déjà dit qu'après avoir lu *En Patagonie* de Bruce Chatwin je suis allé sur place, sur les traces des gangsters nord-américains.

Et puisque j'en suis aux gangsters qui m'ont fait partir en pèlerinage, il me faut citer William Walker, cet aventurier américain, médecin, journaliste, qui avait fini par prendre le pouvoir au Nicaragua. Quand j'étais au Honduras, je me suis rendu à Trujillo, où il a été fusillé en 1860, après avoir voulu former un empire avec les Antilles et l'Amérique centrale. Un type qui part pour le Nicaragua avec cinquante gentilshommes de fortune et en devient le président ne peut que m'intéresser, et je suis donc allé sur sa tombe.

◊ *Quel a été votre pèlerinage le plus étrange?*

♦ Ce fut de vivre le phénomène inverse, c'est-à-dire de voir le pèlerinage venir à moi. Alors que les alchimistes recherchent la « rosa alchemica », j'ai fait l'expérience de la rose qui venait à ma rencontre. Pendant mon séjour en Argentine, j'étais allé pour quelques jours dans une petite station balnéaire au bord de l'Atlantique. C'était le mois de juin — et donc, pour l'hémisphère sud, l'hiver. La ville, surpeuplée en été, était déserte. Les vitrines des boutiques étaient recouvertes de panneaux de bois, le sable envahissait les rues. J'aime me promener dans les villes désertes, et j'étais donc content de cette relation privilégiée. J'habitais seul dans une petite maison que j'avais louée. Un matin, en sortant, je trouve une rose accrochée dans le grillage autour de la maison. D'où pouvait venir cette rose? Est-ce que quelqu'un l'avait mise là à mon intention? Mais il n'y avait personne dans les environs... Cette rose reste pour moi un mystère.

WALKER'S GRAVE
IN TRUJILLO HONDURAS


L'OGRE !
L'OGRE !
L'OGRE !
ENCORE VOUS, DAMNÉES BESTIOLES !

2.

Deuxième porte
ou culture et cultures

◊ *« Culture ou cultures », singulier ou pluriel, car si votre culture est singulière, c'est précisément parce qu'elle est plurielle... Plus simplement, alors que la plupart des gens ne possèdent qu'un certain type de culture — culture universitaire, culture de masse, culture ésotérique, culture de leur classe sociale — votre culture est la synthèse de toutes ces cultures qui normalement s'excluent. Cette case des* Helvétiques, *où vous mêlez Klingsor et King Kong, me paraît à cet égard très représentative.*

♦ C'est vrai que j'ai abordé les types de culture que vous avez mentionnés, et d'autres encore, comme la culture militaire. Cette possibilité de passer d'une culture à l'autre me paraît plus fréquente — et peut-être plus facile — chez les gens qui comme moi sont en partie autodidactes. L'idéal me semble être d'avoir des professeurs qui vous enseignent les bases, et ensuite de faire soi-même des recherches, en toute indépendance par rapport aux idées dominantes dans les milieux officiels. Dans ma conception, quelqu'un de cultivé est nécessairement éclectique : s'il ne connaît que l'univers culturel auquel appartient Klingsor ou que celui auquel appartient King Kong, il n'est pas véritablement cultivé. Mêler les deux, comme dans cette case des *Helvétiques*, est pour moi tout à fait normal, et si cela pose des problèmes à mon lecteur, j'espère éveiller alors en lui une

certaine curiosité. Je serais content que grâce à moi un lecteur qui ne connaissait pas Klingsor découvre en lui le magicien du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach et du *Parsifal* de Wagner, le peintre de la nouvelle de Hermann Hesse *Le Dernier Eté de Klingsor*.

◊ *Etablissez-vous une hiérarchie entre les différents types de culture ?*

♦ Culture universitaire, culture de masse, culture ésotérique, culture aristocratique, culture prolétaire, aujourd'hui menacée par la télévision, chaque culture a ses thèmes, ses modes, ses partisans, et je serais tenté de dire : à chaque fou sa marotte ! Mais le travail de ceux qui comme Chrétien de Troyes ou Wolfram von Eschenbach ont raconté l'histoire de Perceval ne me paraît pas fondamentalement différent du travail de ceux qui ont créé King Kong : les modes d'expression diffèrent, mais c'est le même effort de créativité — en l'occurrence couronné de succès — pour raconter une histoire empreinte de merveilleux, et à la fois épique et poétique. L'émotion que je ressens en voyant ce film réalisé en 1933 par Merian Cooper et Ernest Schoedsack n'est pas qualitativement inférieure à celle que me procure la lecture de

Little Nemo
in Slumberland.

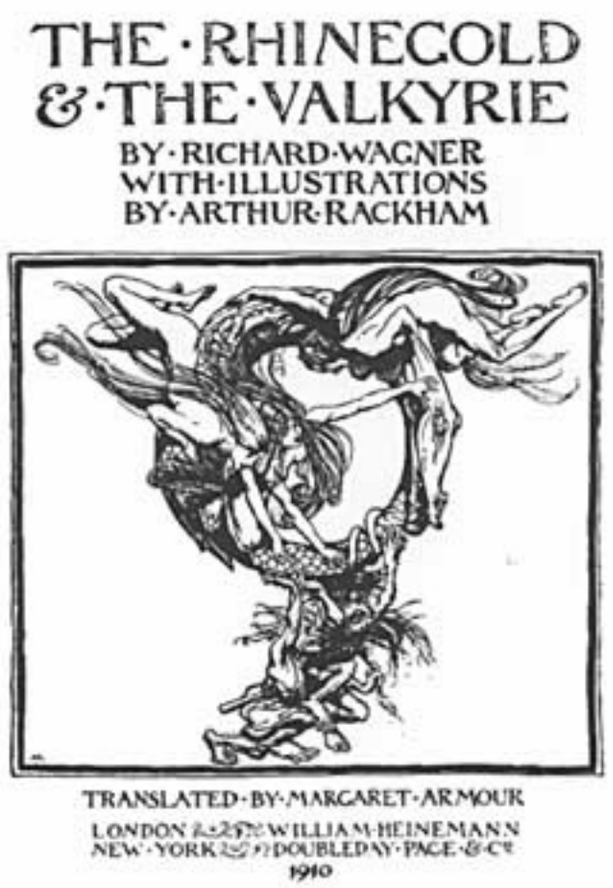
Chrétien de Troyes. Dans *King Kong* je retrouve aussi les romans africains d'Edgar Wallace et une variation sur le vieux mythe de « la belle et la bête », que Cocteau devait traiter au cinéma après-guerre, adaptant le conte écrit au dix-huitième siècle par Madame Leprince de Beaumont.

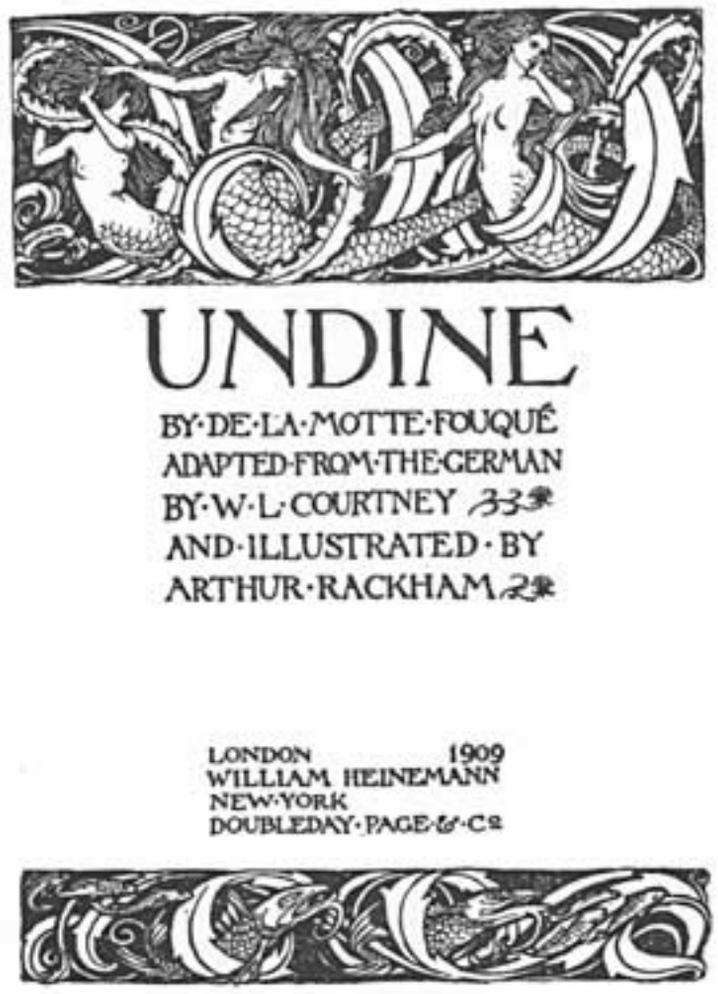
Quant à établir une hiérarchie entre les différentes formes d'expression artistique, cela me semble impossible. Ainsi, ceux qui disent que la bande dessinée est un genre intrinsèquement inférieur au roman jugent la bande dessinée en y appliquant les critères qui sont ceux du roman, et dans ce cas il est évident que l'on ne peut qu'arriver à la conclusion que la bande dessinée est une sous-littérature. Mais ces gens oublient — ou ne savent pas — que la bande dessinée a son propre code, et que c'est seulement en se situant à l'intérieur de ce code que l'on peut la juger. Certains pensent même que de toute façon la bande dessinée ne peut pas être un art. Là encore, c'est qu'ils la connaissent mal, qu'ils n'ont, par exemple, jamais vu le *Little Nemo in Slumberland* de Winsor McCay.

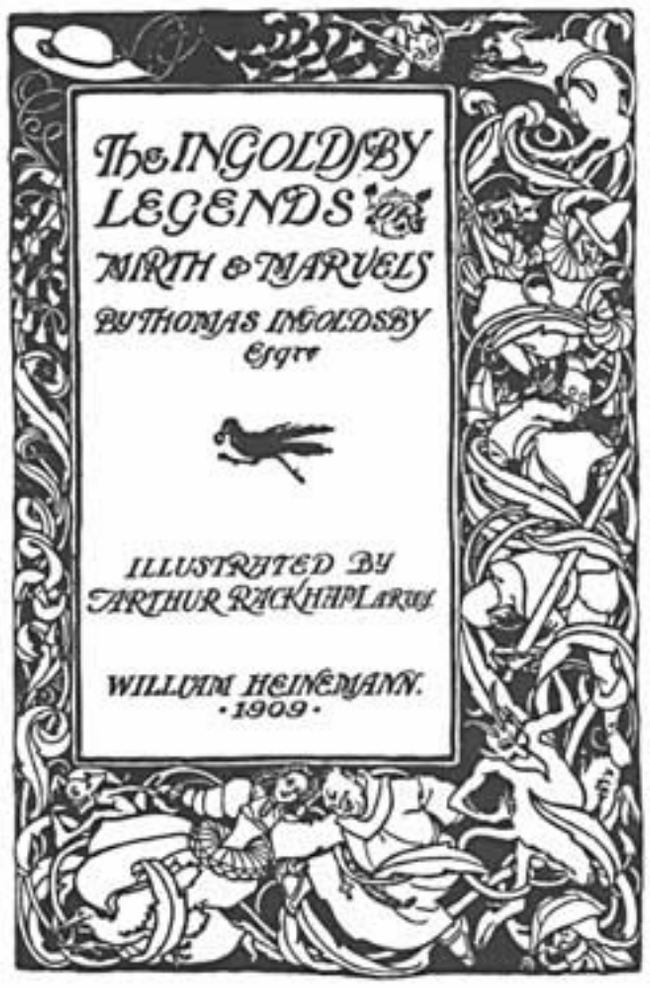
Ces réactions négatives viennent généralement de tenants de la culture de type universitaire. Elles n'ont rien de surprenant, car la culture officielle est par nature conservatrice, et de tout temps elle s'est méfiée des nouveaux modes d'expression artistique. Au dix-huitième siècle, elle méprisait le roman, et il n'y a pas très longtemps qu'elle a compris que le cinéma n'est pas un sous-théâtre. Elle finira par se rendre compte que la bande dessinée elle aussi peut parfois être un art. Il faut espérer qu'à ce moment elle ne confisquera pas la bande dessinée à son profit, s'érigeant en arbitre de son esthétique et s'attribuant le monopole de l'exégèse, ce qui aurait pour conséquence de faire passer la bande dessinée d'un ghetto culturel à un autre.

◊ *L'idéal est donc d'arriver à avoir une vision synthétique des différents types de culture, et de pouvoir établir des rapports entre eux?*

♦ C'est ce qu'il me semble. Vous savez, dans chaque type de culture on trouve des choses passionnantes, et aussi beaucoup de choses sans intérêt. Ce qu'il faut, c'est s'approprier ce qu'il y a de plus pertinent dans chaque univers culturel, sans se laisser enfermer dans un seul. Il faut toujours aller à ce qui est fondamental. Le reste ce sont des redites, et donc une perte de temps. Faire coexister dans ma tête des cultures différentes ne m'a d'ailleurs jamais posé de problème. Les écrits austères de Parkman sur







l'histoire de l'Amérique du Nord ne me gênent pas pour lire les romans d'aventures de Kenneth Roberts, et réciproquement. Et mes centaines de livres sur l'Amérique du Nord ne me font pas non plus oublier Pétrarque. Je ne peux concevoir une vie intellectuelle qu'ainsi, complètement libre.

◊ *J'ai dressé la liste des écrivains que vous avez le plus souvent mentionnés dans vos interviews, et j'aimerais qu'en quelques phrases vous précisiez ce que chacun d'eux vous a apporté. Comme le nombre sept guide ce livre, j'ai finalement retenu sept écrivains appartenant à la culture universitaire, et sept à la littérature populaire. Volontairement, j'ai laissé de côté Stevenson, puisque vous en avez déjà parlé, et Homère, que je voudrais garder pour le dernier chapitre. Je vous propose de commencer par les écrivains intégrés à la culture officielle, et d'abord par Rimbaud.*

♦ Il y a deux choses fort différentes qui m'ont séduit chez Rimbaud. En premier lieu, ses poésies, bien sûr, mais aussi, et au moins autant, sa personnalité, et l'étrangeté de sa vie : à vingt ans, il cesse d'écrire de la poésie et commence une vie d'aventures qui l'amènera entre autres à organiser un trafic d'armes en Ethiopie. Evidemment, ce qu'il raconte dans

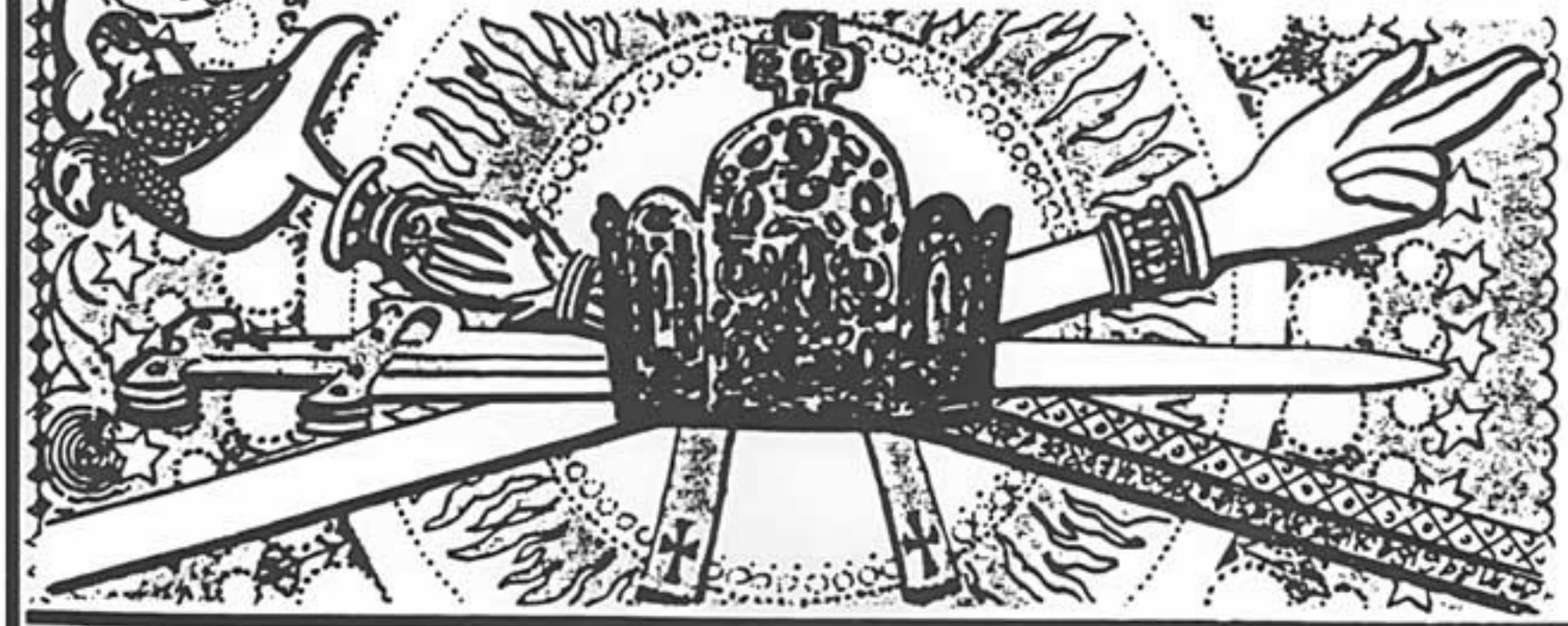
AVENTURES MERVEILLEUSES DE HUON DE BORDEAUX

PAIR DE FRANCE ET DE LA BELLE ESCLARMONDE AINSI QUE DU PETIT ROI DE FÉERIE AUBERON MISES EN NOUVEAU LANGAGE

PAR

GASTON PARIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Se trouve à la MAISON DIDOT,
56, Rue Jacob, à Paris

Peter Pan
In Kensington Gardens

By

J. M. Barrie

(From 'The Little White Bird')

With Drawings by

Arthur Rackham, A.R.W.S.

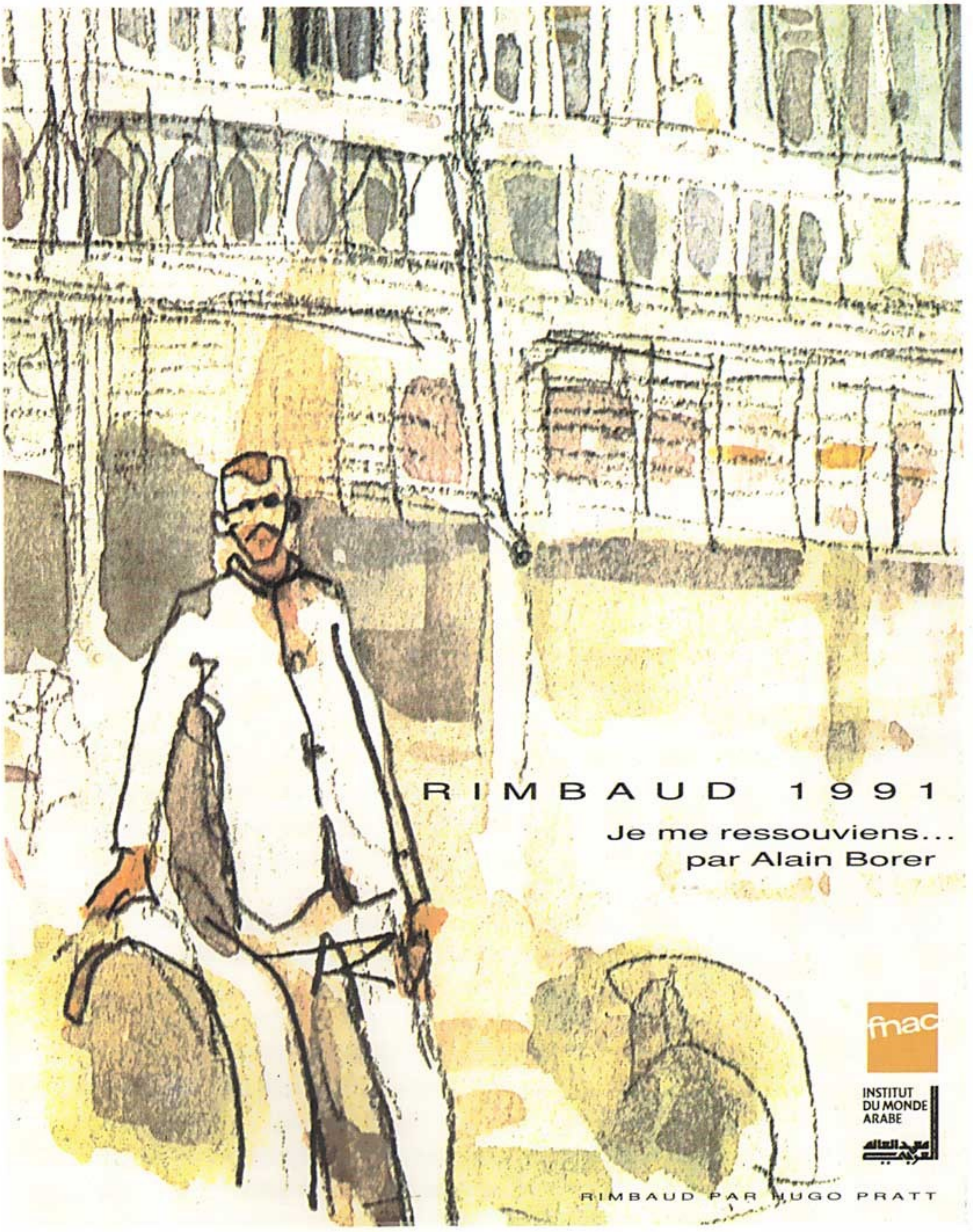
Hodder & Stoughton
London
1906

ses lettres sur sa vie là-bas me passionne. En 1937, avec mon père, je suis allé voir sa maison à Harar, et nous avons rencontré un religieux qui l'avait connu. Je pense que c'était Monseigneur Jarosseau, qui avait été évêque de Harar et précepteur de Hailé Sélassié. Récemment, dans le cadre du centenaire de la mort de Rimbaud, j'ai fait des aquarelles pour le livre d'Alain Borer *Rimbaud, l'heure de la fuite*, paru dans la collection « Découvertes Gallimard », et j'ai noué des contacts très cordiaux — et en italien — avec Edgard Pisani, qui dirige à Paris l'Institut du Monde arabe.

◊ *Kipling ?*

♦ Je le cite en même temps que Rimbaud dans *Les Ethiopiques*, et certains s'étonnent qu'il me soit possible d'aimer à la fois Rimbaud et Kipling. C'est qu'ils ne voient en Kipling que le chantre de l'impérialisme victorien. Cet aspect existe, mais il ne saurait m'empêcher d'apprécier Kipling. A ce propos, on peut rappeler qu'il parle avec estime des Beni Amer, une tribu opposée aux Britanniques. Peut-être est-ce là une conséquence de sa jeunesse aux Indes. Et il a écrit sur beaucoup d'autres thèmes que la colonisation. Brecht, qui idéologiquement paraît bien loin de Rudyard Kipling, a reconnu ce qu'il lui devait. Son « Faites l'amour, pas la guerre », popularisé par les hippies dans les années soixante, vient de Kipling. J'aime le poème où Kipling montre un porteur d'eau qui va d'un soldat à l'autre, mais ce sont ses récits en prose qui m'ont véritablement plu : les histoires qui se passent en Inde, dont les *Livres de la jungle*, qui ne sont pas seulement pour les enfants. Je trouve touchante la scène où, les animaux l'ayant abandonné pour la saison des amours, Mowgli se retrouve seul et s'approche d'un village où il aperçoit une jeune fille. Il me semble que dans un passage de ce genre, Kipling le méchant impérialiste fait preuve d'une délicatesse d'âme peu courante chez les écrivains de son temps.

Je voudrais aussi mentionner *La Lumière qui s'éteint* : qu'elle est émouvante, l'histoire de ce dessinateur militaire qui devient aveugle et a conscience de la guerre par ses autres sens; il reconnaît l'odeur des chameaux, de la poudre, il entend les cris autour de lui, et finalement il meurt dans les bras de son ami. Aujourd'hui, on connaît surtout de Kipling son poème « *If* » (« Tu seras un homme, mon fils »), qui est une excellente


RIMBAUD 1991
Je me ressouviens...
par Alain Borer
fnac
INSTITUT
DU MONDE
ARABE
RIMBAUD PAR HUGO PRATT

définition de ce que devrait être un homme. Je l'ai lu pour la première fois quand j'avais treize ans et j'y ai appris beaucoup — même le respect de l'ennemi. C'est un beau poème, mais certains en abusent : en Italie, il y a même un type, Marzulo, qui l'a fait réciter tous les jours par quelqu'un de différent. Cela me fait penser à ces ciné-clubs qui pour des raisons idéologiques passaient une semaine sur deux *Le Cuirassé Potemkine*. Je me rappelle qu'un jour l'acteur Paolo Villagio en a eu tellement marre qu'il a déclaré : « Je ne veux plus entendre parler du cuirassé Potemkine ! »

◊ *Coleridge ?*

♦ Il est mentionné dans *La Ballade de la mer salée*, et dans *Corto Maltese en Sibérie* Corto continue un poème de Coleridge qu'avait commencé à réciter Ungern-Sternberg, ce qui crée entre eux un lien inattendu. Il s'agit de *Kubla Khan*, cette extraordinaire vision en forme de poème d'un monde mystérieux. Dans *La Ballade de la mer salée*, il s'agit de *The Rime of the Ancient Mariner*, qui s'intègre bien au récit. Le destin de ce vieux marin, coupable d'avoir tué un albatros, m'avait frappé. Je trouve très puissante l'histoire de cette malédiction. Coleridge est un de mes poètes romantiques préférés.

◊ *Yeats ?*

♦ Le point de départ de mon intérêt pour Yeats avait été son poème intitulé *The Lake Isle of Innisfree*, sur cette petite île du Lough Gill dans le comté de Sligo. Innisfree est pour les Irlandais un endroit magique, ce n'est pas par hasard si le film de John Ford *L'Homme tranquille* débute dans la gare d'Innisfree. Ensuite, j'ai découvert d'autres aspects de l'œuvre de Yeats, en particulier ses écrits sur l'ésotérisme, le mouvement Rose-Croix, son activité au sein du groupe occultiste « Golden Dawn », son livre *Rosa Alchemica*... Tout cela m'a fasciné, et voilà pourquoi je me suis retrouvé un jour à Drumcliff sur la tombe de Yeats, au milieu de corbeaux croassants.

◊ *Chrétien de Troyes?*

♦ C'est par Chrétien de Troyes que je suis entré dans le monde des chevaliers de la Table Ronde, que j'ai abordé Perceval, le mythe du Graal. Chrétien de Troyes est certainement l'un des écrivains qui m'a fait le plus rêver. J'ai aussi beaucoup rêvé à ce que pouvait être sa vie à la cour de Marie de Champagne, la fille d'Aliénor d'Aquitaine. Il devait y avoir dans ces milieux — je pense aussi à la cour de Henri II d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine, où vivait Marie de France — une vie intellectuelle aux centres d'intérêts tout à fait étonnants.

◊ *Shakespeare?*

♦ Oui, mais que dire? Que bien sûr c'est un génie. Je suis très admiratif de son œuvre, en particulier de ses comédies poétiques. *Le Songe d'une nuit d'été* est sans doute ma préférée, mais toutes ses pièces m'ont donné envie d'en savoir plus, d'aller à la rencontre des mondes qu'il met en scène, car lui aussi fait souvent dériver ses intrigues de situations historiques. Par exemple, son personnage de Falstaff dans *Henri IV* et dans *Les Joyeuses Commères de Windsor* m'a incité à faire des recherches sur cette période. Et Shakespeare lui-même vivait à une époque incroyablement brillante pour la littérature, celle de Camões au Portugal ou de Cervantès en Espagne, deux aventuriers qui ont parcouru le monde et deux très grands écrivains dont l'œuvre a compté dans ma vie. En fait, ce que je voudrais tout simplement dire sur Shakespeare, c'est qu'il faut le lire, jusque dans ses sonnets, que je trouve très délicats.

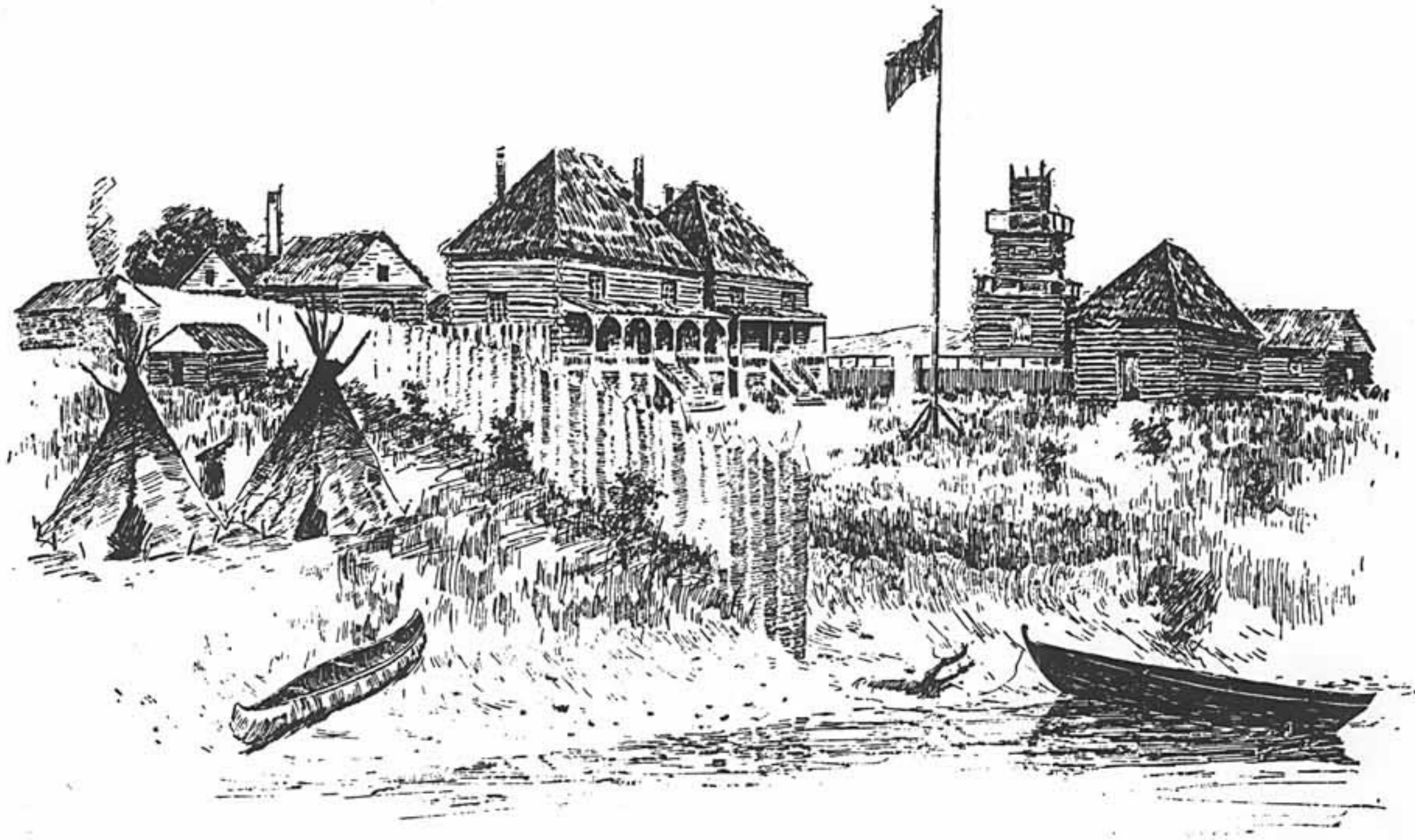
◊ *Enfin, il serait juste d'inclure dans ce panorama un écrivain d'Amérique latine : lequel choisissez-vous?*

♦ C'est en Argentine que j'ai découvert la littérature latino-américaine, et beaucoup d'écrivains ont été importants pour moi. Je pourrais citer, entre autres, le Colombien German Arciniegas, qui avec sa *Biographie des*

Caraïbes m'a appris à raconter une histoire avec ironie, le Mexicain Octavio Paz, l'auteur du *Labyrinthe de la solitude*, qui m'a longtemps empêché d'acheter une maison — il a dit qu'un homme qui possède un toit s'en retrouve prisonnier —, dans la littérature argentine le poète Leopoldo Lugones et le romancier du monde urbain Roberto Arlt — *Les Sept Fous* est un roman pour lequel j'ai une grande estime. Mais puisque vous me demandez un nom en particulier, ce sera celui d'un autre Argentin, Jorge Luis Borges. Je ne partageais généralement pas ses idées politiques, mais j'aimais l'écrivain. Borges a ouvert diverses possibilités. Sa *Bibliothèque de Babel* m'a procuré un grand plaisir, et comme lui je suis, dans les thèmes que j'aborde, un touche-à-tout. On trouve chez Borges et moi le même procédé : un mélange inextricable de vérités et de mystifications, de personnages réels et de personnages fictifs. Nous avions probablement le même type de curiosité intellectuelle, d'où ces similitudes dans nos œuvres.

◊ *Nous passons aux sept écrivains appartenant à la littérature populaire, encore que le premier soit maintenant intégré à la culture officielle, puisqu'il s'agit de Jack London.*

♦ Encore un aventurier, et certainement un des écrivains les plus importants dans ma formation... Je voudrais dire que je ne suis pas d'accord avec les tentatives de récupération de Jack London par certains intellectuels de gauche, sous prétexte qu'il a dénoncé l'exploitation capitaliste. D'ailleurs, il est aussi raciste, c'est la raison pour laquelle, quand il suit en Mandchourie la guerre russo-japonaise, il souhaite la victoire des Russes. A deux reprises dans mon œuvre, d'abord dans un des récits d'*Ernie Pike* puis dans *Corto toujours un peu plus loin*, je rends hommage à London en m'inspirant d'une de ses histoires, dans laquelle un homme, pour éviter la torture, réussit à se faire tuer tout de suite, ayant persuadé ses ennemis qu'il était immortel. Et bien sûr London est un des personnages principaux de *La Jeunesse de Corto*. J'aime autant ses romans autobiographiques comme *Martin Eden* que ses histoires d'animaux comme *Croc-Blanc*, même si dans ce dernier type de récit l'influence de Kipling soit évidente. Il me semble que Kipling a donné des idées à pas mal de gens, y compris Edgar Rice Burroughs pour la création de Tarzan.



Comptoir de fourrures dans la baie d'Hudson.

◊ *Curwood ?*

♦ James Oliver Curwood est évidemment à la fois le fils de Kipling et de London. Ses livres — *Kazan* est le plus connu — se passent souvent dans le Grand Nord. Ils sont faciles et peuvent se lire en une journée, ce que je faisais pendant la guerre. A cette époque, j'ai dû lire à peu près toute l'œuvre de Curwood, et il n'y a pas de doute qu'elle m'a influencé — il y a du Curwood dans mon *Jesuit Joe*. Le livre de lui qui me plaît le plus est *Les Plaines d'Abraham*, que j'ai lu quand j'avais neuf ans dans la collection « Romantica » de l'éditeur Sonzogno. Pour un Européen le titre n'est pas explicite, on peut penser qu'il s'agit d'une histoire biblique, alors que « les plaines d'Abraham » est un lieu-dit du Québec, qui tire son nom d'un pionnier du dix-septième siècle, Martin Abraham. C'est sur ce plateau dominant le Saint-Laurent qu'en 1759 le général anglais Wolfe et le général français Montcalm ont trouvé la mort. Voilà ce dont parle Curwood. Ce livre a fait partie de mes sources pour le scénario de la bande dessinée *Un Eté indien*, que j'ai écrite pour Manara, et je me suis occupé de sa réédition en Italie, dans le texte intégral, puis de celle de *Black Hunter*, autre titre introuvable. En effet, la plupart des livres de Curwood sont aujourd'hui ou épuisés ou abrégés pour les enfants : il y a quelques années, j'ai voulu me procurer l'œuvre complète, et je ne l'ai trouvée qu'en espagnol.

◊ *Zane Grey?*

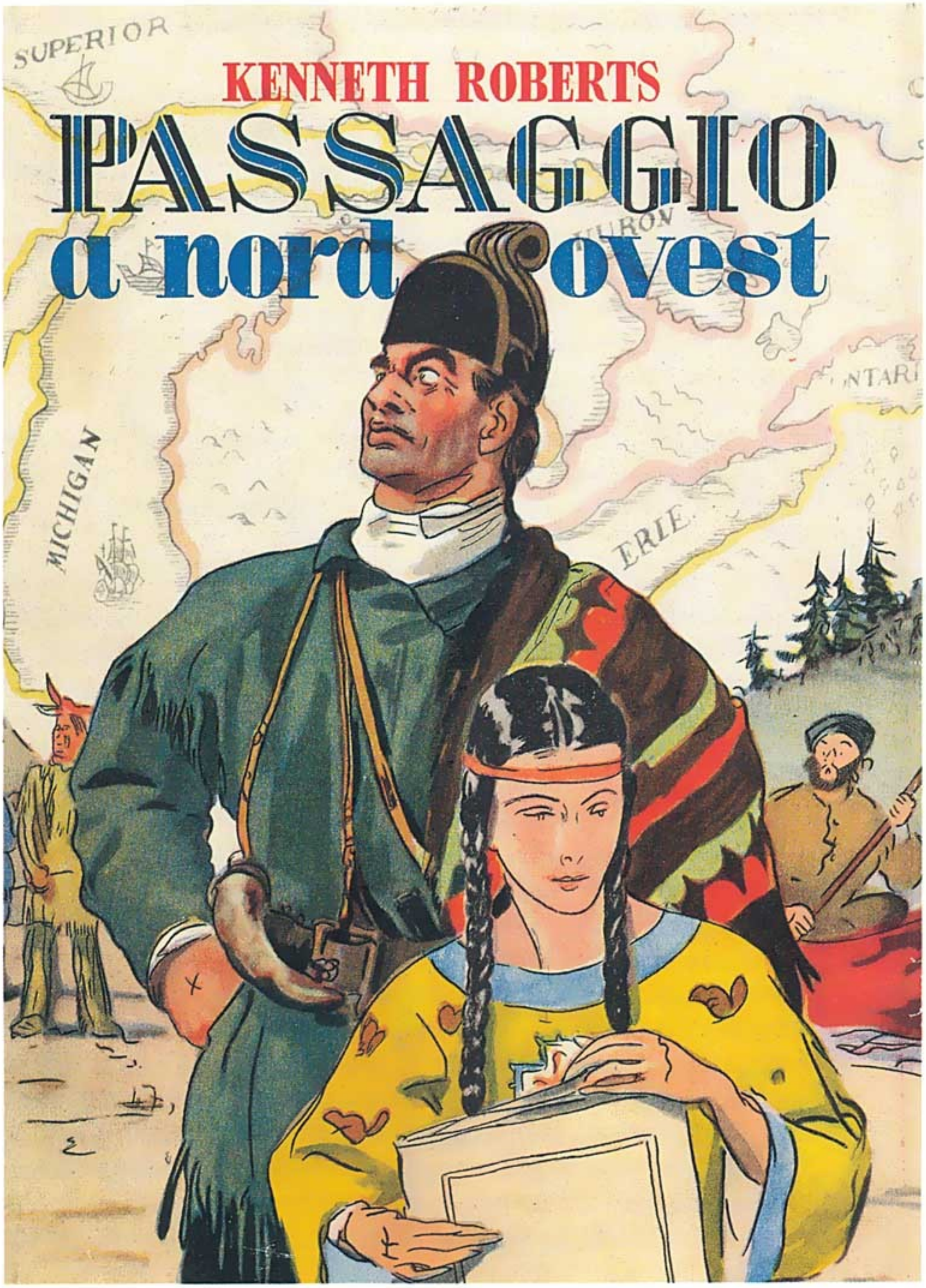
♦ Un des maîtres du roman d'aventures, oublié aujourd'hui, mais très populaire dans les années trente, et scénariste de bandes dessinées, comme *King of the Royal Mounted*, un western contemporain dessiné entre autres par Allen Dean et Charles Flanders. Zane Grey est à l'origine de mon intérêt pour les guerres de frontières nord-américaines du dix-huitième siècle. C'est par ses livres que j'ai commencé, quand j'avais neuf ans, et j'ai été à jamais marqué par sa trilogie sur la région de Wheeling : *Betty Zane*, *The Spirit of the Border*, *The Last Trail*. Comme London ou Curwood, Zane Grey a le culte du *self-made man*, de celui qui non seulement ne doit rien aux autres, mais encore va contre les idées reçues. Il contribue au mythe américain, lui aussi est partisan de la devise « Go west, young man ! ». Ses personnages, généralement des ruraux, se mesurent à un environnement hostile. Il y a dans le roman américain cette tradition du héros solitaire, porté uniquement par son éthique personnelle. Chez Dashiell Hammett, par exemple, cela donne Sam Spade.

◊ *Kenneth Roberts?*

♦ J'ai dit comment il m'a fait parcourir à pied plusieurs centaines de kilomètres... De tous les romanciers qui ont raconté les guerres de frontières, Kenneth Roberts est celui qui a fait le plus de recherches historiques. Il a même écrit un livre pour expliquer comment il avait écrit *Northwest Passage*. Kenneth Roberts connaît par cœur les études de Francis Parkman, et est le seul à recréer de façon convaincante toute la société de la Nouvelle-Angleterre du dix-huitième siècle. Il n'y a que lui pour faire vivre une marchande de poissons des docks de Boston. Comme il a écrit après les autres — *Northwest Passage* date de 1937 — il a bénéficié de leurs travaux. Et moi j'ai eu la chance de profiter aussi de lui pour ma bande dessinée *Wheeling* et mon livre *Le Roman de Criss Kenton*, qui racontent la même histoire selon deux codes différents, celui de la bande dessinée et celui du roman. Zane Grey et Kenneth Roberts ne faisaient qu'effleurer le personnage de Simon Girty, et il me semblait qu'il aurait dû exister une histoire dans laquelle c'est lui qui aurait été au cœur de l'intrigue : avec *Le Roman de Criss Kenton*, j'espère avoir écrit le livre qui manquait dans la série d'ouvrages de mes prédécesseurs.

KENNETH ROBERTS

PASSAGGIO a nord ovest



Dessins de Tabet.

◊ *Traven ? Vous avez déclaré à plusieurs reprises qu'il a été un de vos inspirateurs...*

♦ Toujours un aventurier... Sa vie a été mystérieuse. Il est né en Prusse, a parcouru le monde dans les années vingt, et est mort au Mexique. Il avait plusieurs dizaines de pseudonymes — Bruno Traven est le plus connu — et a écrit ses livres en allemand puis en anglais. Deux ont beaucoup compté pour moi, *Le Vaisseau des morts*, où il montre, après Melville dans *Billy Budd*, la vie difficile des marins, et surtout *Le Trésor de la Sierra Madre*, un grand roman sur des chercheurs de pépites, adapté au cinéma par John Huston, avec dans le rôle principal Humphrey Bogart.

◊ *Après l'Amérique, l'Afrique, d'abord avec Edgar Wallace.*

♦ Ses récits d'aventures africaines ont été l'une des grandes références de mon enfance. J'ai aussi beaucoup aimé *Bozambo*, le film que Zoltan Korda avait tiré du roman d'Edgar Wallace *Sanders of the River*. En Ethiopie, je demandais aux enfants noirs s'ils connaissaient Bozambo. Plus tard, avec les histoires policières de l'inspecteur Wade, j'ai découvert une autre facette du talent d'Edgar Wallace.

◊ *Ultime nom, Henry Rider Haggard.*

♦ J'ai été passionné par les deux grands cycles romanesques de Henry Rider Haggard. Il a d'abord commencé celui des aventures d'Allan Quatermain, dont on ne connaît généralement que le premier volume, *Les Mines du roi Salomon*. Rider Haggard avait séjourné plusieurs années en Afrique du Sud, et il semble que le personnage d'Allan Quatermain lui ait été inspiré par un chasseur qui y était bien connu, Frederick Selous. Le second cycle est celui de *Elle-qui-doit-être-obéie*, « Elle » étant Ayesha, la femme éternelle. Les livres de Rider Haggard ont influencé beaucoup de gens, y compris Edgar Rice Burroughs et la bande dessinée de Lyman Young *Tim Tyler's Luck*, dans laquelle la reine Loana pourrait être

considérée comme une autre réincarnation d'Ayesha. On avait accusé, mais à tort semble-t-il, Pierre Benoit de s'être inspiré d'Ayesha pour son Antinéa de *L'Atlantide*. Ce livre présente en effet certaines similitudes avec le *She* de Rider Haggard, mais il est moins ésotérique et plus commercial.

Ces rencontres fortuites ne sont pas surprenantes, elles traduisent qu'il y a un air du temps. Et l'intérêt suscité par les œuvres non académiques que nous venons de mentionner implique que, malgré ses chefs-d'œuvre incontestables, le roman tel que le conçoit la culture officielle ne répond pas à toutes nos aspirations : nous sommes en manque d'une littérature romanesque qui aborderait les grands mythes de l'humanité. Plus ou moins consciemment, nous recherchons l'équivalent des récits mythologiques antiques que se transmettaient les Grecs, ou encore avant, les Mésopotamiens dans leurs épopées : peut-être, finalement, sommes-nous tous orphelins de *Gilgamesh* ?

◊ *On peut remarquer que, reconnus ou pas par la culture officielle, la plupart des écrivains qui vous ont marqué étaient de langue anglaise.*

♦ Le roman d'aventures est surtout anglo-saxon, ce qui est peut-être à rattacher à ce culte du héros solitaire que nous avons mentionné. Mais d'une façon générale, la littérature anglo-saxone a toujours été moins conventionnelle, plus diversifiée, moins prisonnière de règles. L'exemple le plus éclatant de cette liberté est évidemment Shakespeare. Dans la littérature italienne contemporaine, j'aime Dino Buzzati, Italo Calvino, Leonardo Sciascia, et d'autres écrivains moins connus en dehors de l'Italie, mais c'est vrai que je me sens surtout un fils de la littérature anglo-saxonne. Et je suis aussi le fils des peintres, des illustrateurs. Dès l'âge de sept ou huit ans, je regardais des tableaux. Dans ma famille, l'art était quelque chose d'important. Mon père aimait l'expressionnisme français, ma mère les peintres italiens du groupe des Macchiaioli ; il y avait là de très grands peintres, comme Fattori. On ne parle toujours que des mêmes : Picasso, Matisse, les impressionnistes français... Ces dernières années, on a fait des centaines de livres sur ces gens-là, alors qu'il y a des artistes remarquables auxquels on ne s'intéresse pas, simplement parce qu'ils sont moins cotés sur le marché de l'art.

◊ *Avez-vous conscience d'être un des rares créateurs à puiser ses références dans tous les types de culture?*

♦ Si je vais d'une culture à l'autre, c'est spontanément, je ne cherche pas à produire d'effets. Il y a des écrivains qui ont fait cela aussi, Shakespeare, par exemple, et dans ce cas on ne s'en étonne pas, mais évidemment, dans une bande dessinée, il y a des gens que cela trouble. Je ne peux que redire que la bande dessinée n'est pas intrinsèquement une activité à part pour débiles. Elle peut tout exprimer. Bien sûr, la plupart des bandes dessinées qui paraissent ne sont pas extraordinaires, mais cela est vrai pour tout : sur cent romans ou cent films pris au hasard dans l'ensemble de la production, on ne trouvera pas non plus beaucoup de chefs-d'œuvre.

Un créateur de bandes dessinées peut être bon ou être mauvais, mais de toute façon son travail me paraît comparable à celui d'un romancier : dans la bande dessinée aussi, fondamentalement, il s'agit de raconter une histoire, c'est-à-dire, souvent, de savoir maîtriser le temps, chaque case pouvant être une séquence. Ce sont les codes utilisés qui diffèrent. Il me semble évident que la bande dessinée est un mode particulier de la littérature. Si je devais définir mon activité, je dirais que je suis un écrivain qui dessine et un dessinateur qui écrit, même si le texte lui-même n'est constitué que du dialogue nécessaire. Telle est l'énigme qui se présente à ceux qui ne comprennent pas la bande dessinée. Dans ma tête, le texte et l'image vont toujours de pair. Le poète grec Alcée a dit à peu près ceci d'un coquillage : « Fille de la pierre et de l'écume de mer, avec ta beauté tu influences l'esprit de l'enfant. » Tout est dit, on ne peut pas mieux raconter un coquillage. Pour moi, aujourd'hui, le graphisme part de la nécessité d'un trait pour aller à l'impératif de la parole. Ainsi naît la bande dessinée.

L'ÎLE AU TRESOR

HUGO PRATT

casterman

BIZARRE...
ON DIRAIT DES
CARACTÈRES
RUNIQUES...

3.

Troisième porte
ou une éducation ésotérique

◊ *La troisième porte s'ouvre sur un type de culture bien particulier, la culture ésotérique.*

♦ Par définition, la culture ésotérique est une culture d'initiés. Elle nécessite certaines clés, elles-mêmes plus ou moins cachées. Ou alors on peut être initié par quelqu'un. J'ai eu la chance de naître dans une famille qui était versée dans l'ésotérisme. Parfois, les gens de ma famille se trompaient — ma mère, en particulier, avait des conceptions personnelles et assez fantaisistes —, mais c'est grâce à eux que je suis entré dès l'enfance dans ce monde. On avance dans la culture ésotérique par passages successifs, d'où cette notion des sept portes, à l'infini, et on se retrouve dans un labyrinthe, le labyrinthe des questions et des réponses. Et il est si fascinant qu'on a plaisir à s'y perdre. On se promène dans des recherches philosophiques, théosophiques, philosophales ou autres, et on n'a plus envie de sortir du labyrinthe. La culture ésotérique a été au moins aussi importante dans ma formation que les autres types de culture. Quelqu'un à l'esprit cartésien, rationnel, ne verra dans l'ésotérisme que des croyances farfelues, mais derrière cette apparence se trouvent des positions poétiques et philosophiques. J'ai beaucoup vécu dans et grâce à ce monde, dont je donne un aperçu dans certaines histoires.

EBRAIQUE XIIe SIECLE

"EBRAICA" PORTOGUESE

◊ *Cela pose-t-il un problème de divulguer le monde ésotérique à des lecteurs qui dans leur grande majorité ne sont pas des initiés?*

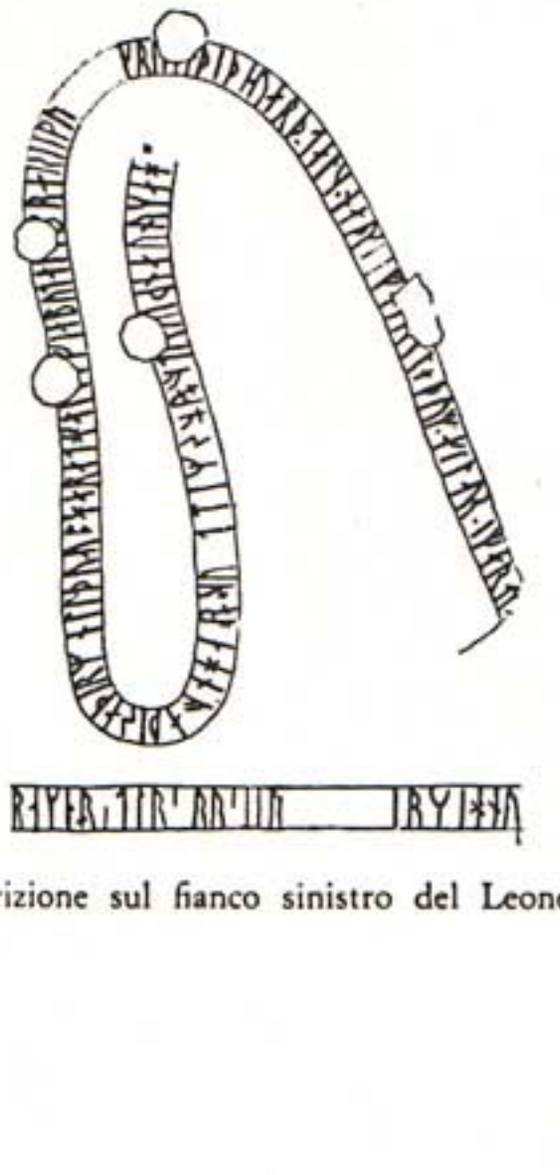
♦ Le monde ésotérique est tellement vaste... Je n'en montre qu'une petite partie, et en la simplifiant. Je voudrais juste éveiller la curiosité, pour que ceux que ces questions intéressent puissent aller plus loin, jusque dans ce monde poétique et philosophique où parfois l'on rejoint — où même l'on précède — les recherches de la science reconnue. Les scientifiques ne veulent pas entendre parler d'ésotérisme, de magie, alors ils utilisent des mots en apparence plus sérieux, comme « parapsychologie », pour prendre en compte toutes sortes de phénomènes inexplicables et irrationnels. L'ésotérisme a parfois plusieurs milliers d'années d'avance sur des déclarations qui se veulent officielles. Il est amusant que Paul VI, rejoignant certaines croyances ésotériques, se soit prononcé positivement sur l'existence du diable, qui avait été niée par des Pères de l'Eglise. En ce qui me concerne, j'ai toujours pensé qu'à côté du monde directement déchiffrable existait un monde caché.

◊ *Essayons de voir comment vous êtes progressivement devenu un initié. Au départ, il y a donc une tradition familiale, et Venise, qui est un lieu propice à l'ésotérisme.*

♦ Effectivement. Mon père s'intéressait à la franc-maçonnerie — son propre père était franc-maçon — et aussi au mouvement Rose-Croix, aux ordres militaires anciens, comme celui des chevaliers Teutoniques. Quand je me promenais avec lui dans Venise, il m'expliquait certains signes mystérieux gravés dans les monuments. Un de mes oncles faisait de même. Du côté maternel on lisait peu, mais on se transmettait oralement toute une culture ésotérique et magique. Dans la préface à *Fable de Venise* j'ai dit que ma grand-mère m'emmenait voir dans le quartier du Vieux Ghetto de Venise son amie madame Bora-Levi, qui me racontait des histoires tirées de la Kabbale. Sa maison donnait sur une petite place appelée « Corte sconta detta arcana » (« Cour secrète dite des arcanes ») et de nombreux signes kabbalistiques étaient gravés sur les murs de cette cour, où je jouais avec des enfants juifs.

C'est là que pour la première fois j'ai entendu parler de Simon le Magicien, de Mani, d'Arius, d'Origène, d'Hypatie, de Valentin et de tout ce monde de philosophes, de

TALISMAN
DE JUDA
b SAÏL IBN TIBBON
1150



Iscrizione sul fianco sinistro del Leone

théologiens et de docteurs gnostiques des premiers siècles de notre ère. Et à Venise, pour qui sait voir, tout cela est tangible. Dans cette case que nous avons choisie, l'on voit un des lions de l'Arsenal, dont la tête est la plus ancienne représentation connue — elle daterait de l'an mil — de saint Marc, l'évangéliste étranglé à Alexandrie par des adorateurs du démiurge Abraxas — ou Abrasax — qui, selon le gnostique Basilide, habitait le monde inférieur.

Venise est pleine de signes que les initiés peuvent interpréter, comme ceux que l'on appelle précisément les abraxas, des pierres gravées d'inscriptions magiques. Aujourd'hui, il y a des parties de Venise qui sont murées, et derrière ces murs, derrière ces portes, se trouve une Venise mystérieuse et dangereuse, que l'on peut retrouver. Dans notre maison, nous nous servions pour aller dans les arrière-cours cachées d'un escalier en bois. Il était plein de rats, et a fini par brûler. Nous l'appelions « l'escalier turc », il donnait accès à un monde secret, alors qu'à la même époque mon père me faisait découvrir encore d'autres univers grâce à « l'escalier d'or » — « Scala d'oro », une collection de livres de l'éditeur Utet. Dès l'enfance, je pouvais m'orienter dans tous ces mondes, et c'est avec une grande liberté d'esprit que j'en ouvrais les portes. La présence de l'ésotérisme dans ma vie me paraissait d'ailleurs normale, puisqu'elle allait de soi dans ma famille et à Venise, lieu de rencontre des mondes orthodoxe, byzantin, arménien, néoplatonicien. Quant au judaïsme, il était divisé en plusieurs écoles : l'école allemande des ashkénazes, l'école espagnole des séfarades, l'école levantine et une école secrète, gnostique, appartenant au monde des Anasides, qui était à la recherche d'une symbolique magique judéo-chrétienne. Les membres de ma famille étaient plutôt influencés par ce dernier courant, et ils s'intéressaient à la Kabbale. Le judaïsme officiel repose sur l'Ancien Testament et le Talmud, mais ma famille n'était pas croyante, c'est la dimension magique du judaïsme qui l'intriguait. La Kabbale quant à elle repose sur le Zohar, « le livre de la splendeur », bien qu'avant il y a eu d'autres textes hérétiques, comme le *Livre d'Hénoch*, qui est une vision juive de l'Apocalypse. Toutes ces tendances se jugeaient mutuellement hérétiques, elles s'ignoraient ou s'opposaient. Les kabbalistes sentaient le soufre et l'ésotérisme, ceux qui étudiaient le Zohar étaient considérés comme des poètes. Le message de la Kabbale, qui à Venise était refusé par les juifs traditionnaires, était cependant accepté dans d'autres régions, comme à Safed, en Palestine, où serait mort Siméon bar Yohaï, à qui l'on attribuait la rédaction du Zohar, alors qu'il a probablement été écrit plus tard, au treizième siècle, par Moïse de León.

Ancienne carte de Venise.

XIII° siècle

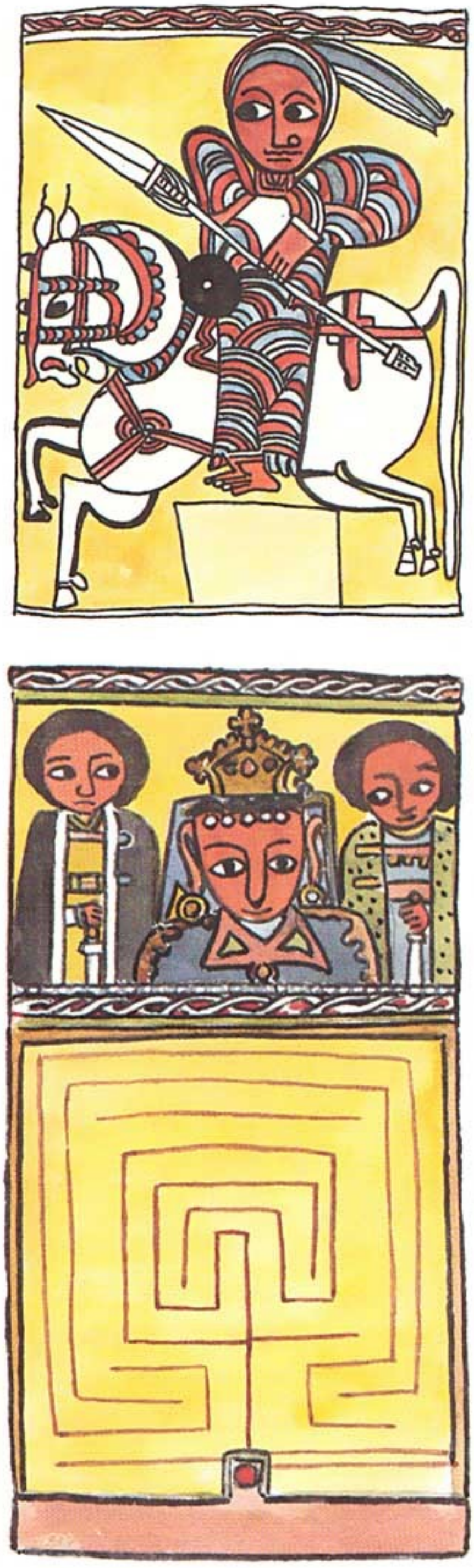
SCORPION PERSANE

J'ai ainsi rêvé très tôt aux récits kabbalistiques, comme ceux sur le golem, cette sorte d'automate à forme humaine que l'on peut animer. C'est un thème qui a ensuite été souvent repris par des auteurs anglo-saxons, comme par Mary Shelley dans *Frankenstein*, ce qui n'a guère été signalé, ou par Gustav Meyrink, cet occultiste autrichien du début du siècle qui a écrit *Le Golem* en s'inspirant des histoires mystérieuses du ghetto de Prague; je lui ai rendu hommage en intitulant un récit de l'album *Les Celtiques* « L'Ange à la fenêtre d'Orient », ce qui fait pendant à son livre *L'Ange à la fenêtre d'Occident*. A Venise la communauté juive a joué un grand rôle. Ce sont les juifs qui ont apporté à cette ville l'argent, la science, l'art et la musique. Alors, même sans prendre en compte le fait que beaucoup d'enfants illégitimes avaient un parent d'origine juive, on peut dire que tout Vénitien est un peu juif.

SHEFA
TAL

DIAGRAMME
COSMIQUE

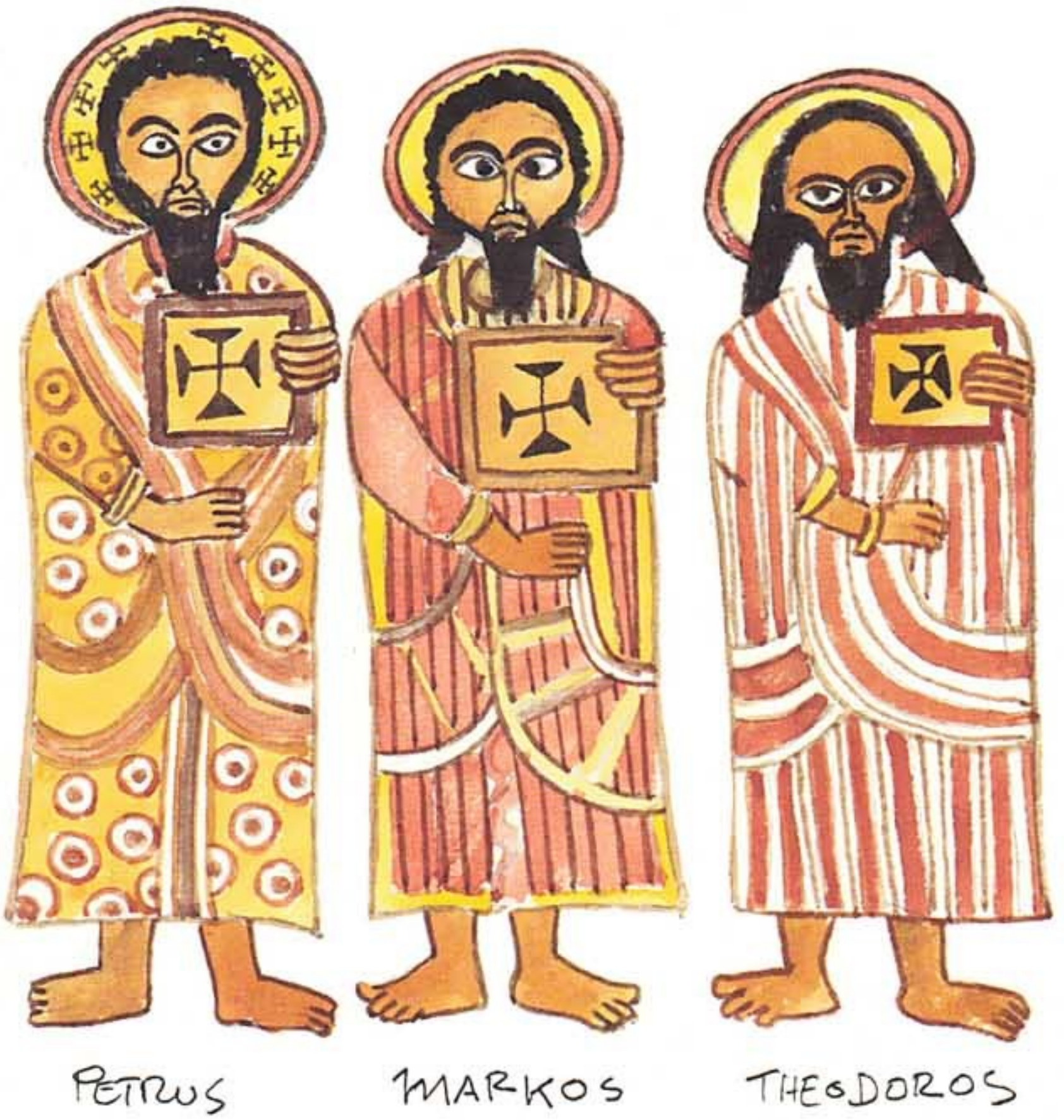
MERCURIAL
DEMON
(ALCHEMIA)



◊ *Je suppose que l'Ethiopie a également été très importante dans votre formation ésotérique?*

♦ Je m'attendais à trouver l'Afrique que m'avait montrée Hollywood, alors qu'en Ethiopie c'est l'Afrique cachée, mystérieuse, que je vais découvrir, émerveillé. Les affaires des Bantous sont bien sûr très pittoresques, mais ce qui m'a fasciné c'est le monde copte, avec ses monastères, ses légendes, ses liens avec la Genèse. En Ethiopie je trouvais des prolongements aux histoires d'anges et de démons que me racontait ma grand-mère. Cette Afrique copte ne pouvait pas me dépayser; dans la littérature, dans les représentations picturales, je reconnaissais beaucoup d'éléments de l'héritage byzantin de Venise. Cette Afrique copte m'a vite passionné, et j'ai fait depuis des recherches dans les bibliothèques de Debra Markos, Debra Ghiorghis et Debra Mariam.

L'Ethiopie est une terre de mythes — certains disent que les dieux de l'Antiquité y allaient en vacances — et là-bas on m'a raconté beaucoup d'histoires mystiques : sur les voyages du patriarche Hénoch, sur les anges — les Ethiopiens, quand ils voient une étoile filante, disent que c'est un ange qui tombe —, sur le Paradis terrestre; un cha-



melier danakil m'a dit que pour entrer dans le *al-Jannah al-Adn*, c'est-à-dire le jardin d'Eden, il fallait pousser sept portes dans le désert, et pour cela connaître les sept anges terribles de la tribu des Shaïtans, ou bien alors se faire accompagner par un poète qui ait une clé d'or sous la langue. L'Ethiopie avait d'ailleurs un lien officiel avec le monde juif, puisque le négus prétendait descendre de Salomon, le roi d'Israël : selon la légende, la reine de Saba, Makéda, et Salomon auraient eu un fils, Ménélik, ancêtre des empereurs éthiopiens. En fait, il semble que rien de cela, sauf la rencontre entre Salomon et la reine de Saba, mentionnée dans la Bible, ne soit vrai, et le royaume de Saba ne correspondrait pas à l'Ethiopie, mais au Yémen.

On s'est aussi interrogé sur le fabuleux pays d'Ophir, d'où, toujours selon la Bible, Salomon aurait rapporté des trésors. Aujourd'hui, on pense qu'il s'agit du pays de Pount, où les Egyptiens avaient déjà organisé des expéditions, c'est-à-dire la côte des Somalis. C'était l'idée de départ de Rider Haggard, rencontré derrière notre porte précédente, pour écrire *Les Mines du roi Salomon*, où Allan Quatermain découvre les restes du

royaume d'Ophir. Edgar Rice Burroughs, lui, fera découvrir à Tarzan la cité d'Opar, un reste africain de l'Atlantide. Rider Haggard, qui d'ailleurs était l'ami de Kipling, avait visité la ville de Zimbabwe, que l'on venait de découvrir, et que l'on imaginait être un reste de l'Atlantide : tout se tient, tout s'inscrit dans un réseau de références culturelles, ésotériques ou autres, car Salomon est aussi une des grandes figures de l'occultisme. Dans les légendes arabes on voit en lui Soliman, le prince des djinns. Dans la Kabbale on dit que l'ange Raphaël lui a donné un sceau qui permet d'asservir les démons. Certains pensent que ce sceau, que l'on appelle aussi « bouclier de David », dans lequel deux triangles équilatéraux forment une étoile à six branches, serait une somme de la science hermétique. Dans *Fable de Venise* Corto Maltese est à la recherche de la « clavicule de Salomon », et dans *La Jeunesse de Corto* il est prêt à se lancer sur la piste de ces fameuses mines.

◊ *Avez-vous poursuivi en Amérique du Sud vos recherches ésotériques?*

♦ Oui, car Buenos Aires aussi est un endroit privilégié. Comme dans tous les grands ports, on y trouve des représentants de toutes les communautés, de toutes les civilisations. En Argentine, je suis également parti à la découverte de moi-même grâce à des champignons hallucinogènes. Ils m'ont fait régresser au plus profond de moi, ce qui m'a permis d'apprendre beaucoup sur ma personnalité. Différents moments de mon passé se déroulaient devant moi, et j'en étais l'acteur et le spectateur, comme dans un tribunal où j'aurais été à la fois l'inculpé et le juge. Il est inutile d'entrer dans les détails, car chaque individu réagit sans doute de façon particulière. Mais des champignons peuvent effectivement être une voix d'accès à la connaissance de soi. On en trouve dans l'iconographie maya, et certains peuples précolombiens les définissaient comme la « chair de Dieu ». Ces champignons sont souvent moins dangereux que l'alcool, qui en Occident est légal et rapporte de l'argent à l'Etat.

Pour se comprendre il y a aussi la psychanalyse, et je me rappelle avoir à Buenos Aires accompagné un ami chez un psychanalyste, qui a pensé que j'étais un client potentiel, et m'a indiqué un confrère spécialisé dans la psychanalyse des dessinateurs de bande dessinée. Comment aurais-je pu

croire une chose pareille ? La psychanalyse ne m'a jamais tenté. Il est vrai qu'en Argentine à cette époque c'était un tel phénomène de mode que je ne pouvais pas la prendre au sérieux, beaucoup de psychanalystes étaient des charlatans.

Ma grande expérience ésotérique d'Amérique du Sud n'est cependant pas liée à mon séjour en Argentine, mais à mon passage au Brésil où, comme je l'ai dit, j'ai vécu en 1964, à Salvador de Bahia, avec une prêtresse de macumba, ou plus exactement de candomblé, qui est la variété de macumba de la région de Bahia. Avant d'arriver au Brésil, je savais que la macumba dérive du culte vaudou, qui intègre des éléments du rituel catholique à un animisme africain, arrivé aux Antilles à la suite de la traite de certaines tribus, notamment les Ibos du Nigeria, mais je n'avais de ces pratiques qu'une connaissance livresque, alors qu'au sein de la famille Dos Santos, j'ai pu vivre ces phénomènes.

La maison du culte était baignée d'une étrange lumière, différente de celle du dehors. Pour arriver à cet endroit, qui était une sorte de bungalow au bord de la mer, il fallait emprunter un chemin bordé de plusieurs dizaines de bougies. Les tam-tams créaient un rythme envoûtant. Et au fur et à mesure que l'on se rapprochait du lieu de la cérémonie on voyait de plus en plus de gens perdus dans une extase, dans des danses hypnotiques. Ce sont des images que je n'oublierai jamais. J'ai été confronté à des événements inexplicables, à des phénomènes de télékinésie : sous la force de la pensée des lampes se cassaient, des objets se déplaçaient, des fleurs, des grenouilles venaient dans les mains. Je suis sûr que cela ne relevait pas de l'hallucination collective.

J'ai aussi assisté à des séances de divination incroyables. Je venais d'arriver, je n'avais parlé à personne, et on me disait sur ma propre vie des choses très privées. Ces manifestations irrationnelles peuvent avoir un aspect inquiétant, mais une fois que l'on y entre, que l'on se laisse aller, que l'on s'intègre à l'assemblée des fidèles, on vit ce monde, on ne se pose plus de questions, on le trouve normal. De plus, la belle fille prêtresse de candomblé qui m'avait initié me fixait des yeux d'un regard hypnotique, et aux mystères de ces cérémonies se mêlait pour moi une relation puissamment érotique.

Evidemment, de retour en Europe, tout cela fait réfléchir. On se dit que la science occidentale a encore beaucoup à découvrir. Ces phénomènes restent inexplicables, et sont donc toujours du domaine de la connaissance ésotérique.

« ENTRE UNE VÉRONIQUE, UNE DEMIE VÉRONIQUE ET UNE MEXICAINE S'AMORCE LE CALVAIRE »

◊ *Que pensez-vous de certains comportements mystiques et païens tels qu'ils peuvent apparaître dans certaines danses, dans la tauromachie ?*

♦ J'aime les danses initiatiques, qui permettent de trouver l'entrée ou la sortie des labyrinthes... Borges parle bien du labyrinthe, du Minotaure. Antiquité grecque et tauromachie ne sont d'ailleurs pas sans rapport, puisqu'en Crète on sautait avec des perches par-dessus des taureaux. Quant à la tauromachie telle qu'on la pratique aujourd'hui, principalement en Espagne, c'est un monde que je connais un peu. J'ai à plusieurs reprises assisté à des corridas, bien que je comprenne les arguments de ceux qui disent que c'est une distraction cruelle et qui flatte chez l'homme des instincts primaires. Ce qui m'intéresse dans la tauromachie, c'est le fait qu'un homme, volontairement, joue avec sa propre vie, danse avec la mort. Le public espère d'ailleurs, plus ou moins consciemment, assister à la mort du torero, plutôt qu'à celle, trop prévisible, du taureau. On trouve aussi des ambiguïtés de ce genre lors des matches de boxe. J'y ai même vu un aveugle crier « Frappe aux yeux ! », sans doute dans l'espoir que le boxeur allait lui aussi perdre la vue : pour quelle autre raison un aveugle irait-il à un match de boxe ?

J'ALLAÍS SOUVENT
CHEZ LES SANCHEZ
ET CHEZ LES MOLINA.
JE GRAVITAÍS
AUTOUR DE MOLINA MARTINEZ
LAGARTIJO CHICO
QUI AVAÎT QUELQUES ANNÉES
DE PLUS QUE MOÎ.
PLUS TARD IL DEVÎNT TORERO,
MAÎS IL N'ÉGALA JAMAÎS
SON ONCLE.
IL MONTRAÎT CEPENDANT
UNE CERTAÎNE ÉLÉGANCE
DANS LE *CAPEO*.

◊ *Aujourd'hui, où en êtes-vous de l'ésotérisme ?*

♦ Je n'ai pas abandonné ce type d'études. Je fréquente des cercles d'initiés, il m'arrive même de parrainer de nouveaux membres. Mais il serait indélicat de s'étendre sur ces questions : brièvement et simplement, disons que les francs-maçons m'ont aidé sur certains points pour réaliser l'album *Fable de Venise*, et que j'ai conservé des liens avec eux. La franc-maçonnerie n'est d'ailleurs pas vraiment une société secrète, puisque la plupart des loges doivent déclarer leurs membres à la police : c'est une société plutôt discrète que secrète. Et mes voyages, à Cordoue, par exemple, sont souvent liés à des préoccupations ésotériques. J'ai aussi

tenu à connaître certains lieux de sorcellerie, comme l'île de Man. Mais maintenant, à mon âge, j'ai intériorisé le monde ésotérique. Il est en moi, et je peux me provoquer tout seul des décharges d'adrénaline.

◊ *Vous avez été initié à différents types d'ésotérisme : au-delà de leur diversité les voyez-vous comme l'expression de certaines constantes de l'humanité ?*

♦ Evidemment, à première vue, la franc-maçonnerie et la macumba procèdent de mentalités opposées, mais derrière ces démarches en apparence antagonistes se cache d'abord l'inquiétude. Quand l'homme a peur, il cherche à remonter vers le passé, vers des valeurs anciennes, liées aux grands mythes. Voyez les contes des frères Grimm, pleins d'ogres et de sorcières — mes propres fables sont plutôt dorées ! Il y a ensuite la recherche d'une communauté de pensée ; en parcourant le monde je me suis découvert des frères en ésotérisme. Quant aux rites, ils ont tous des points communs : on y trouve la même quête d'une transcendance, le même type de hiérarchie, des novices aux grands initiés, le même respect du cérémonial.

Pour ma part, je ne possède à fond aucun type de culture, mais j'ai des éléments de plusieurs, et il me semble que le but de ces activités, ésotériques ou non, est simplement le désir de vivre mieux. Vivre mieux avec les autres — ce qui peut se traduire par la recherche d'un plus grand pouvoir sur eux — et avec soi-même. L'espoir, le désir d'une vie meilleure : à part quelques masochistes, tout le monde en est là, sous toutes les latitudes. Avoir sous ses ordres, comme le Salomon de la tradition occultiste, le monde des anges et le monde des démons est un souhait compréhensible. Vivre mieux est le vœu de tous, mais les chemins que l'on choisit pour essayer d'y arriver sont multiples, et varient en fonction de la personnalité de chacun. Les seuls chemins qui me paraissent condamnables sont ceux qui font du mal aux autres : je suis pour la gentillesse — la gentillesse des forts, pas la gentillesse par faiblesse. Et qu'il soit aborigène australien ou vendeur d'huîtres aux Pays-Bas, n'importe quel homme, sous n'importe quelle constellation, peut la comprendre, même les plus brutes finissent par y être sensibles. Une des dernières choses qui puisse encore m'émouvoir aujourd'hui est la gentillesse.

DONDE VAS,
BELLA JUDIA,
TAN DESCOMPUESTA Y A DESHORA?

VOY ENBUSCA DE REBECO
QUE ESTA EN LA SINAGOGA

... QUAND JE LE PEUX,
JE ME RENDS À CORDOBA
DURANT LES
DEUX PREMIÈRES SEMAINES
DE MAÏ ...

„TOUS LES DEUX ANS"

LES JEUNES GITANES, QUI FRÉQUENTENT L'ÉCOLE DE LA NIÑA, S'EXERÇAIENT À LA *RONDEÑA* ...

AVEC SIX ANGES JE ME SUIS RÉVOLTÉ POUR AIDER UN ÊTRE DE BOUE APPELÉ ADAMAH ET SA PREMIÈRE FEMME APPELÉE LILITH ... MAIS CETTE HISTOIRE EST TROP ANCIENNE ... MOI, SHAMAËL, JE T'AI SAUVÉ LA VIE ...

4.

Quatrième porte
ou mythes et métaphysique

◊ *A l'arrière-plan de beaucoup de vos histoires apparaissent des mythes. Les plus fréquents sont ceux tirés de la mystique juive, de la Kabbale, comme dans cette case des* Ethiopiques.

♦ Mon intérêt pour les mythes juifs hérétiques, comme je l'ai déjà dit, vient de ma grand-mère. Je l'entends encore dire que Caïn, bien qu'il ait tué son frère Abel, avait été un bon fils. C'était l'interprétation qui lui plaisait, je ne dis pas que c'est la bonne. Elle m'intéresse moi aussi, mais je sais qu'elle est arbitraire. Selon la version officielle de l'Ancien Testament, Caïn est un personnage entièrement négatif, mais assez rapidement certains verront en lui un rebelle. Dans cette nouvelle tradition, Caïn se révolte contre Dieu qui a chassé l'Homme du Paradis, il veut se battre pour rendre le Paradis à sa mère. Dès les premiers siècles de notre ère se formeront des sectes de « Caïnites », et plus tard des écrivains s'inspireront de cette hypothèse : Milton dans son *Paradis perdu*, des auteurs de romans gothiques et bien sûr les poètes romantiques, en particulier Byron. Cette idée séduisait aussi ma grand-mère, et enfant je voyais Caïn comme un rebelle, comme le type qui refuse d'obéir à son patron.

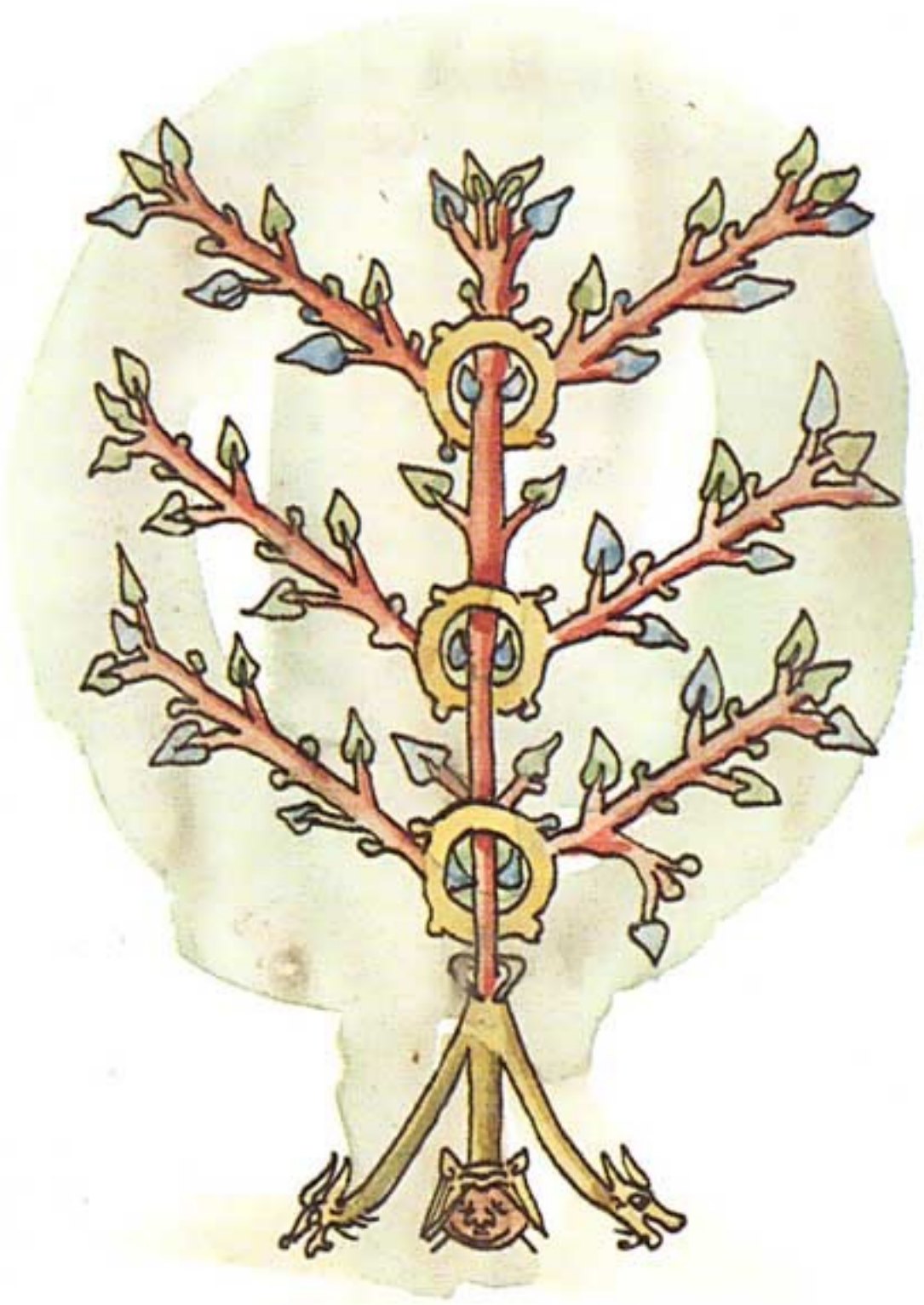
Je fais allusion à ce mythe dans *Un Eté indien* et je l'utilise dans *Les Ethiopiques* et surtout dans *L'Homme de Somalie – A l'Ouest de l'Eden*. J'ai en tête l'image de Caïn devenu dresseur d'ânes, errant dans un désert de pierres, à la recherche du Paradis perdu. Il rencontre des anges déchus, aux épées flamboyantes. Aujourd'hui, quand je vois dans le désert les torches des puits de pétrole ou certains phénomènes d'autocombustion, je pense à ces épées de feu. J'aime les mythes parce qu'ils abordent des aspects de la condition humaine dans ce qu'elle a d'essentiel — plus on les étudie, plus on perçoit leur vérité. Et si Caïn m'intéresse particulièrement c'est qu'à travers lui nous touchons à notre origine même. Le mythe de Caïn est relatif au début de l'humanité, puisqu'il s'agit du fils d'Adam, le premier homme. Et comme Adam avait été créé par Dieu, on peut voir en Caïn le premier homme qui soit né, le premier à avoir eu un nombril. Mais sur les parents de Caïn il y a aussi diverses interprétations. Pour qu'Adam ne reste pas seul à la saison des amours, Dieu lui donne une compagne, et dans la littérature juive mystique, ce n'est pas Eve, mais Lilith, un personnage qui m'intrigue aussi beaucoup.

Lilith est la reine des démons, la parèdre de Satan Samaël. Selon la plus ancienne version du mythe, Lilith a donc d'abord été la première épouse d'Adam. Dieu l'aurait fabriquée de la même façon, à partir de l'argile. Avant que Dieu ne leur insuffle l'Esprit, ils ne devaient d'ailleurs être que des automates, des golems. Et comme Lilith est née de la même argile, elle se considère comme l'égale d'Adam, et refuse, malgré l'ordre de Dieu, d'être la servante. Elle préfère partir du Paradis, et s'installe au bord de la mer Rouge, alors que Dieu envoie en vain trois anges pour la faire revenir. Elle se lie alors avec Satan Samaël — dans cette case, c'est écrit « Shamaël », mais je préfère « Samaël » — et aurait avec lui engendré divers démons.

Ce Satan Samaël me paraît également digne d'attention. Entre Caïn et Lilith il y a beaucoup d'estime, mais bien sûr c'est pour sa mère Eve que Caïn entre en conflit avec Dieu et veut retrouver le Paradis perdu.

◊ *Eve vous paraît moins intéressante que Lilith ?*

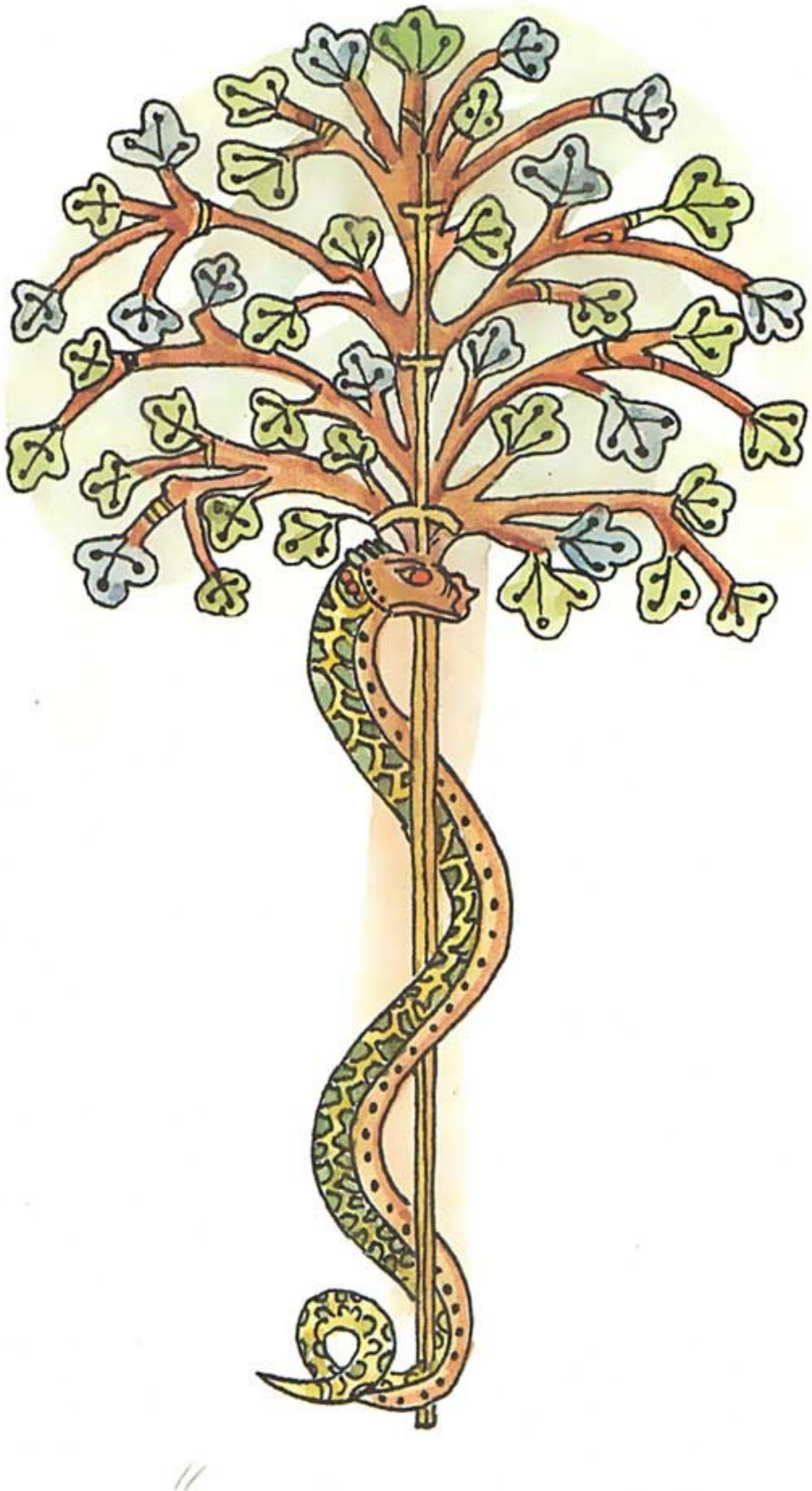
♦ Elle est très différente. D'abord, elle n'est pas l'égale d'Adam. Après la rébellion de Lilith, Dieu se méfie, et fabrique Eve à partir d'une côte d'Adam. Il y a des juifs qui racontent que si un morceau de viande avec os



ARBRE
COSMIQUE

SERPENT
AUTOR
DE
LA
CRÉATION

fait plus de bruit à la cuisson qu'un morceau de viande qui n'en a pas, c'est parce que l'os est une matière naturellement bruyante, et qu'il est donc logique que les femmes, fabriquées à partir d'une côte, fassent plus de bruit que les hommes... Mais Eve est un personnage indispensable : Eve c'est la curiosité — et une des caractéristiques de l'espèce humaine est la curiosité intellectuelle — et les rapports de séduction. Satan Samaël réussit à lui faire goûter les fruits de l'arbre de la connaissance. Si à la place nous avions mangé les pommes de l'éternité, les choses auraient été différentes. Mais Satan Samaël et Eve nous ont emmenés sur un autre chemin : nous sommes mortels, nous avons perdu l'innocence, mais nous sommes entrés dans la connaissance.



"LE SERPENT ET L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE"

Le choix d'Eve a été lourd de conséquences, et on en a beaucoup voulu aux femmes, qui l'ont payé plus durement que les hommes. Bien sûr, tout le monde peut regretter de ne pas être immortel, mais la connaissance me paraît quand même préférable : je pense qu'Eve a fait le bon choix. Selon moi, une immortalité d'ignorance ne pourrait mener qu'à une vie assez larvaire. Bien entendu, cette interprétation n'a aucune prétention à l'orthodoxie.

◊ *Mais l'orthodoxie n'a jamais été votre fort. Dans le cas qui nous occupe, pourquoi prêtez-vous si peu d'attention à la version officielle de la Genèse? Et accordez-vous plus de crédit au Zohar qu'à l'Ancien Testament?*

♦ Il m'a toujours été impossible de me limiter aux versions officielles. J'aime aller plus loin, et fatalement on découvre alors d'autres versions, que les tenants de la vérité officielle, du dogme établi, rejettent comme des hérésies. De ma mère j'ai reçu la curiosité, cette curiosité qu'Eve nous a donnée. J'aime aussi Lilith, qui a inventé la contestation, et qui devrait être la patronne des féministes. En fait, je suis à la fois pour Lilith et pour Eve. Les versions actuelles de l'Ancien Testament

dérivent de la version établie au deuxième siècle avant notre ère par les Septante, c'est-à-dire des rabbins — soixante-douze selon la légende — qui à Alexandrie ont mis au point la version officielle en grec de l'Ancien Testament, à partir de textes en hébreu : n'ont-ils pas alors privilégié certaines interprétations? Quant au Zohar, il me séduit parce que derrière le texte apparaît la Kabbale et tout un monde dont on peut partir à la découverte, comme un explorateur. Mais là aussi on bute sur des problèmes de traduction. Il faudrait le lire en araméen, où tous les sept mots se trouve une clé qui permet de constituer un autre texte, un autre livre.

◊ *Ces mythes nous concernent-ils encore?*

♦ Ils me touchent, mais je ne peux parler que pour moi. Je leur trouve d'abord une dimension poétique, puis une valeur symbolique pour la condition humaine. Plutôt que de marcher en compagnie de Dieu, je préfère marcher en compagnie de Samaël et de Caïn. Après une phrase pareille, je n'ai plus qu'à espérer que l'Inquisition ne revienne jamais... C'est vrai qu'aujourd'hui peu de gens s'intéressent à ces mythes, mais cela ne me gêne pas. Et ceux qui s'intéressent à d'autres choses, par exemple, à la moto, ne me paraissent pas ridicules pour autant. Un chanteur comme Battisti a d'ailleurs fait sur la moto une chanson intéressante et poétique. Quand je vois tous ces types passionnés de moto, qui foncent sur la route avec une fille à l'arrière, je me doute qu'au-delà de l'objet moto on peut trouver bien des choses. Personnellement, ils me font penser à des chevaliers andalous qui iraient avec leur dame à Séville à la fête de la Vierge. Il y a aussi une magie issue de la technique. Une télévision, un ordinateur peuvent être envisagés d'un point de vue magique ou poétique. Mais je redoute qu'un jour la biologie ne soit capable de créer quarante Dominique Petitfaux, qui se relaieraient pour m'interroger sur ma vie et mon œuvre!

◊ *Vous répliqueriez avec quarante Hugo Pratt, et nous pourrions tous les deux boire tranquillement du whisky... Pour en revenir à votre intérêt pour les mythes, je pense qu'il conditionne dans une certaine mesure vos goûts littéraires : si vous êtes moins attiré par la littérature de type*

Madame Bovary *que* Gilgamesh, *c'est que dans le premier cas les œuvres ne s'inscrivent pas dans un mythe de portée universelle.*

♦ C'est vrai. Les problèmes personnels d'une femme frustrée dans une société donnée et à une époque donnée me touchent moins qu'une épopée qui date des débuts de la littérature et qui me parle, derrière la fable, de la condition humaine. Ce que je peux apprécier, chez les écrivains du genre de Flaubert, c'est le style, la technique de narration. Mais dans les textes en prose je m'intéresse quand même plus au fond qu'à la forme, alors qu'en France la critique universitaire et les intellectuels font généralement plus attention à la façon dont les choses sont dites qu'à ce qui est effectivement dit. Bien sûr, je peux apprécier tous les types de littérature, mais rien ne m'émeut comme les grands textes, les traditions orales ou écrites relatives aux mythes de l'humanité, ceux de l'Ancien Testament m'étant les plus proches, peut-être parce que ce sont ceux avec lesquels j'ai passé ma petite enfance. Mais il me paraît logique que le Nouveau Testament, histoire du Christ, me fascine moins que l'Ancien Testament, récit de et sur l'origine.

C'est pour cette même raison que *Gilgamesh* me passionne. J'aime d'ailleurs retrouver ce que les légendes hébraïques de l'Ancien Testament doivent aux Mésopotamiens. Cela dit, le Nouveau Testament aussi m'intrigue. Prenons, par exemple, l'épisode des Noces de Cana. Les invités manquent de vin, alors Marie demande à son fils de régler ce problème, et aux serviteurs de lui obéir : se comporterait-elle comme la maîtresse de maison si elle n'était pas directement concernée par ce mariage ? On en vient à se demander si le jeune marié ne serait pas Jésus... Mais qui épouserait-il ? On peut penser à Marie de Magdala, dite Marie-Madeleine — encore une personnalité curieuse. De la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan au *Symbolisme de la croix* de René Guénon, en passant par les textes apocryphes, le champ des interprétations du Nouveau Testament est vaste.

◊ *Quelle est votre propre idée de Jésus ?*

♦ Je crois qu'il a existé, mais pas que c'était le fils de Dieu, envoyé par son père pour nous sauver. L'idée du Dieu qui se fait homme et souffre pour l'humanité n'est d'ailleurs pas propre au christianisme. Sans aller très loin,

sans chercher du côté des croyances des aborigènes d'Australie, des civilisations précolombiennes ou des Bochimans du désert africain du Kalahari, on peut rapprocher Jésus du Prométhée de la mythologie grecque, qui, après avoir apporté aux hommes le feu et les connaissances, se retrouve enchaîné au sommet du Caucase avec un aigle qui lui ronge le foie, jusqu'au moment où Hercule le délivre. Et on dit aussi que Prométhée avait créé les mortels, en les façonnant avec de la terre glaise. Quant au Jésus que nous présentent les Evangiles, il me paraît souvent plus fanatique que tolérant. Par exemple, il dit qu'il n'apporte pas seulement la paix, mais le glaive : peut-on apporter les deux en même temps ? Ou alors, déçu parce qu'un figuier ne porte pas de fruits, il le maudit et le rend stérile à jamais, alors que ce n'était même pas la saison des figues. Evidemment, on nous dit que c'est une parabole, que le figuier est une image d'Israël, mais un tel comportement de la part d'un homme censé être le fils de Dieu me paraît bien étrange : en vouloir à un arbre ! Il y a un texte apocryphe dans lequel il fait mourir un enfant qui se moque de lui...

Mais même ce qui est inclus officiellement dans le Nouveau Testament me donne l'impression que Jésus était un fanatique. Je pense notamment à l'épisode sur les marchands du Temple de Jérusalem. Les Romains faisaient payer en pièces de monnaie la participation aux cérémonies religieuses : ils toléraient tous les cultes, mais en tiraient de l'argent, ce qui est une idée assez moderne. Quand les juifs venaient vendre quelque chose au Temple, c'était simplement pour se procurer en retour l'argent nécessaire à la pratique de leur culte. A cette époque l'usage des pièces de monnaie n'était pas généralisé, on pratiquait souvent le troc, mais les Romains, décidément plus modernes, n'acceptaient que les pièces. Et Jésus, comme s'il ne savait pas que cette situation était inévitable, se fabrique un fouet avec des cordes et frappe les marchands : pour moi, Jésus, c'est l'exalté de Nazareth.

◊ *Je suppose que vous jugez moins sévèrement Judas?*

♦ Vous avez deviné que je ne peux qu'être intéressé par un renégat comme Judas Iscariote, qui contre de l'argent permet aux Romains d'arrêter Jésus, et se suicide peu après la crucifixion. Beaucoup ont écrit à son sujet, y compris Lanza del Vasto, qui a de Judas une vision assez

poétique. On a dit que Judas était le fils d'une famille riche, qu'il savait lire et écrire. On l'a présenté aussi comme le trésorier de la communauté de Jésus et des apôtres, très strict sur les dépenses, pensant que plutôt que d'avoir laissé une prostituée — peut-être Marie-Madeleine — lui répandre un parfum précieux sur les pieds, Jésus aurait mieux fait de ne pas gaspiller ce parfum, afin de le revendre ensuite. Sa culpabilité dans la mort de Jésus est très discutée, car si le Christ devait mourir pour racheter l'humanité, il fallait bien que quelqu'un lui en donne la possibilité.

Certains se sont donc demandé si Judas ne s'était pas en réalité sacrifié pour que Jésus puisse accomplir son destin. Le baiser que Judas donne à Jésus pour le désigner à ses ennemis peut aussi être interprété comme un accord entre eux : chacun sait que l'autre savait ce qui allait arriver, et Jésus laisse Judas agir. Judas m'attire, car dans l'histoire de Jésus et des apôtres, c'est un marginal, quelqu'un qui joue un rôle bien à part. Et ma sympathie va toujours à celui qui s'échappe du troupeau, alors que les religieux — et la société en général — voudraient de beaux troupeaux de moutons, sans la moindre tête qui dépasse.

La relation entre Jésus et Judas pose le problème de la prédestination. Personnellement, je crois que rien n'est écrit. La théorie de la prédestination ne me séduit pas, sauf dans l'image de cet arbre tibétain dont chaque feuille serait le destin d'un homme. Je serais plutôt comme Corto Maltese, qui croit pouvoir en se tailladant la main se fabriquer une ligne de chance — je ne sais d'ailleurs pas exactement ce qu'il avait en tête à ce moment. En fait, le mysticisme est pour moi un sujet de réflexion, mais je ne suis pas un mystique, je serais plutôt pragmatique. Les interprétations scientifiques m'intéressent aussi, mais quand la science reste muette, je ne vois pas pourquoi l'on n'irait pas chercher des explications ailleurs, du côté de la philosophie, de la poésie, de l'intuition.

◊ *Comment ressentez-vous les mythologies celtes et germaniques par rapport aux mythes judéo-chrétiens ?*

♦ Elles me paraissent moins lourdes de signification sur la condition et l'origine de l'humanité — elles sont d'ailleurs bien postérieures —, et je trouve plutôt sombre la religion germanique, organisée autour du dieu Wotan — l'Odin des Scandinaves. Mais je trouve fabuleux ces mondes

peuplés de chevaliers, de fées, d'enchanteurs, de divinités en guerre. J'aime me retrouver avec Merlin, Morgane, Obéron, les Nibelungen ou les Walkyries. Si la mythologie celte me touche autant, c'est sans doute qu'elle me paraît mystérieuse. Un héros irlandais mythique comme Cuchulain, que Yeats a remis à l'honneur, me fait rêver, alors que dans la mythologie grecque, par exemple, je me sens chez moi.

D'une façon générale, tous les témoignages anciens sur le monde celte et anglo-saxon m'intéressent. J'ai lu ce qu'en disent Malory, Geoffrey de Monmouth ou, encore avant, Bède le Vénérable et même Jules

César, qui dans ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* donne quelques aperçus sur le druidisme. Pour faire *Les Celtiques*, j'ai lu ou relu une cinquantaine d'ouvrages sur le celtisme. Ces légendes me touchent moins que les mythes judéo-chrétiens sur le plan métaphysique, mais peut-être plus sur le plan poétique. Dès l'enfance, il m'arrivait de me détourner des mythes hébraïques pour me plonger dans des histoires celtes ou germaniques. Je lisais ces récits de bataille où l'on attache aux chênes les armes prises à l'ennemi vaincu. Plusieurs mythologies s'offraient à moi, et dans tous ces mythes je cherchais ceux qui pourraient m'aider.

◊ *Les religions s'articulent sur de grands mythes. Vous aimez les mythes, mais quelle est votre attitude vis-à-vis des religions?*

♦ Les religions attirent ma curiosité, mais par définition elles sont dogmatiques, ce qui traduit un état d'esprit à l'opposé du mien. J'ai déjà dit que le christianisme, par exemple, décide que telle interprétation est la bonne, et ne veut pas prendre en compte certains textes dits « apocryphes » : une telle attitude de censure ne me paraît pas acceptable, on prend les fidèles pour des imbéciles. Ou alors il faudrait leur expliquer pourquoi telle chose est à rejeter. Les religions aiment avoir des fidèles aveugles et obéissants, et comme moi je suis curieux, je ne peux qu'avoir un mouvement de recul vis-à-vis des grandes religions établies, qui non seulement sont dogmatiques, mais exigent même que l'on ait la foi. De plus, si l'on pousse au bout de leur logique ces religions et ce qu'elles demandent à leurs fidèles, on tombe dans le fanatisme.

◊ *Avez-vous, à une certaine époque de votre vie, eu la foi?*

♦ Non, même dans l'enfance. De ma famille, j'ai hérité de cultures religieuses, mais pas de croyances. J'ai néanmoins reçu le baptême catholique à l'église Santo Colomba de Rimini. Saint Colomba était un religieux irlandais du sixième siècle, et ce baptême me rattache donc au monde celte. Si j'ai été baptisé, c'est surtout parce que mon père voulait que j'aie un parrain. J'ai reçu le prénom de Hugo pour faire plaisir à un ami fasciste de mon père, Ugo de Leonardis. De plus, le catholicisme était

religion d'Etat, c'était plus pratique d'être baptisé. J'ai suivi les cours du catéchisme, sans ressentir les contradictions entre cet enseignement et la culture juive d'une partie de ma famille. Je ne crois d'ailleurs pas que le catholicisme et le judaïsme s'excluent totalement. La patristique est pleine des problèmes posés par le nestorianisme, l'arianisme : même pour de nombreux chrétiens, la divinité du Christ n'allait pas de soi. Enfant, j'ai eu l'impression que les juifs avaient des prises de position plus dures que les catholiques. Théoriquement, les catholiques aussi sont très stricts, mais ceux que j'ai fréquentés étaient assez hypocrites. Péchez aujourd'hui, vous ne paierez que demain, et en plus il y a la solution de la confession : voilà comment ils raisonnaient. Alors, mon credo a toujours été un credo profane, laïque : la foi en mon travail, en certaines personnes...

◊ *Donc, vous ne vous êtes jamais posé le problème de l'existence de Dieu ?*

♦ Non, car pour moi c'est prendre le problème à l'envers. Je ne m'interroge pas sur Dieu, mais sur les hommes. D'où mon intérêt pour les mythes, à travers lesquels les hommes essaient de comprendre, de donner un sens à leur situation dans l'univers. Ma passion pour les mythes sur nos origines traduit sans doute une préoccupation métaphysique, mais qui s'exprime à partir de l'homme. Je ne me pose pas le problème de Dieu, mais de l'homme, et je crois en l'Homme. Je veux bien appeler « Dieu » la force vitale, le principe évolutif de l'univers, mais je ne pourrais pas croire dans le dieu que nous propose chacune des grandes religions monothéistes. Ces dieux ne me paraissent d'ailleurs pas tellement attirants. Comment, par exemple, pourrais-je être séduit par le dieu des chrétiens, qui non seulement s'accommode du Mal sur Terre, de la souffrance de l'innocent, mais encore lui attribue parfois une valeur positive ? Comment justifier qu'un petit enfant ait une maladie incurable ? L'explication par la malédiction du péché originel me paraît dans ce cas un peu courte...

Autant les mythes de la *Genèse* me passionnent, autant le dieu qui transparaît à travers eux me déçoit. Quand Dieu donne à l'Homme le libre arbitre, il doit savoir, puisqu'il est Dieu, à quels malheurs et à quelles souffrances cela pourra le conduire, mais le moins que l'on puisse dire est que cela n'a pas l'air de le troubler. Et quand on dit qu'il a fait l'Homme à sa propre image, je pense qu'après tout c'est normal si Dieu a des côtés plutôt moches, et inversement. Par contre, les animaux me paraissent plus réussis — celui que je trouve le plus beau est la panthère, avec sa queue. Si elle avait des ailes, ce serait un animal terrifiant, d'où le proverbe éthiopien : « Remercie Dieu de ne pas avoir donné d'ailes à la panthère. »

Mais si, sur le plan métaphysique, le christianisme ne me semble pas acceptable, sur le plan du rite, de la pompe, c'est certainement une des grandes constructions de l'esprit humain. Les évêques en violet, les cardinaux en pourpre, les crosses, les mitres, le cérémonial, les sacrements, les chants grégoriens, les formules latines et grecques : il y a dans tout cela une théâtralité, une symbologie et des aspects païens qui me plaisent. Je trouve particulièrement passionnantes les anciennes cérémonies des jésuites, en colonnes noires dans une église noire et dorée, avec dans les décorations des anges et des têtes de mort. Dans un cas comme cela, on n'est pas loin de ce que l'on peut voir dans une pagode dédiée à une divinité hindoue comme Kali.

◊ *Quelle pourrait-être votre religion?*

♦ La recherche. Je suis à la recherche de la vérité, mais je sais que je ne l'atteindrai jamais complètement. Si un jour je pensais y être parvenu, je devrais me dire que ce n'est pas possible, que quelque chose a dû m'échapper et que je dois partir à sa poursuite. Toute personne qui croit détenir la vérité est potentiellement dangereuse — et c'est la raison principale pour laquelle je me méfie de tous ceux qui professent une religion. En ce qui me concerne, je ne croirai jamais avoir atteint la vérité, ni même ma vérité. La vérité est insaisissable, on ne peut qu'espérer s'en approcher. Tel est mon propre dogme. Si j'ai une religion, c'est celle de la recherche, de la recherche qui tend vers la Vérité.

C'EST UNE QUESTION SÉRIEUSE ?

5.

Cinquième porte
ou un monde au féminin

◊ *Dans cette case, Esmeralda, une fille de joie dont Corto Maltese a aimé la mère. Vos histoires sont pleines de femmes de toutes sortes, duchesses ou prostituées, mais elles ont des points communs : elles sont généralement belles, aventureuses, dangereuses.*

♦ J'ai connu beaucoup de femmes comme vous venez de les décrire : belles, aventureuses, dangereuses.

◊ *Vous ne pouvez les aimer qu'ainsi ?*

♦ Mais non, une seule de ces qualités me suffit, même si j'ai eu la chance de rencontrer des femmes qui les possédaient toutes. Je n'ai jamais fait consciemment une sélection a priori. Je suppose que c'est l'éducation qui vous rend sensible à un certain type de regard, de sourire, de physique, d'intelligence, de comportement. En ce qui me concerne, ma famille était un matriarcat, et quand j'étais jeune, peut-être par réaction, je pensais que j'allais fonder une famille de type patriarcal — je crois d'ailleurs être plus paternel que maternel. En fait, la famille que j'ai fondée n'est ni patriarcale ni matriarcale, disons que c'est une famille du troisième type !

A Venise, avec mes jeunes tantes, le spectre de l'inceste tournoyait autour de nous. J'aurais pu devenir homosexuel, mais c'est l'inverse qui s'est produit : la promiscuité masculine m'est pénible.

◊ *Considérez-vous l'homosexualité comme une aberration?*

♦ Pour moi c'en serait une ! Chez les autres, cela ne me choque ni ne me gêne. Les homosexuels sont souvent des gens intéressants, à la sensibilité originale. J'ai eu de bons amis homosexuels, et dans la mesure où ils n'ont pas cherché à me tripoter, tout s'est toujours très bien passé entre eux et moi. Les contacts physiques entre hommes ne m'ont jamais attiré, même présentés comme l'expression d'une complicité virile : cela me semble alors être une connerie machiste. Il m'est arrivé de vivre dans de petites communautés masculines, comme lorsque j'étais dans ce collège prémilitaire, et je n'ai jamais eu la moindre tentation. Je considère l'homosexualité comme une variété particulière de la sexualité, attestée depuis l'Antiquité, et évidemment la place tenue par l'homosexualité dans les mythes et chez les héros de la Grèce antique m'intéresse. Je pense, par exemple, à l'amitié intense entre Achille et Patrocle, qui, vu la mentalité de l'époque, allait probablement de pair avec une relation homosexuelle. Et comme Achille avait une esclave favorite, Briséis, on peut imaginer, sous la tente, des situations intéressantes... Je me demande aussi ce qu'un homme invulnérable comme Achille pouvait ressentir sexuellement. Peut-être Patrocle et Briséis lui faisaient-ils des choses au talon ! Ils devaient former un beau trio. Agamemnon finit par enlever Briséis à Achille, mais la lui rendit après la mort de Patrocle.

◊ *Pouvez-vous être sensible à la beauté d'un corps masculin?*

♦ Certainement, le corps masculin fait partie de ce que je peux trouver beau. J'aime ce qu'en ont fait les sculpteurs grecs, en particulier Praxitèle, dont les corps sont élégants, dotés d'une grâce juvénile. Mais je me pose des questions vis-à-vis des limites de mon sens esthétique. Pourquoi est-ce que les femmes de Rubens ne me plaisent pas, alors qu'à l'époque on devait les trouver belles? Suis-je victime d'un certain type d'éducation? Il me semble que je devrais réussir à aimer les femmes de Rubens. Peut-être

pourrais-je y arriver en me plongeant dans cette époque, en passant plusieurs jours avec Véronèse ou Rabelais. Et je finirais par penser que Gargantua et Pantagruel devaient avoir des femmes très désirables!

◊ *Etes-vous plus sensible à un type physique précis?*

♦ Bien qu'en peinture je n'aime pas les femmes comme celles de Rubens, dans la sculpture gréco-latine, les femmes que je préfère sont les junoniennes. Il doit y avoir quelque chose d'incestueux là-dessous, car quand on se trouve devant ces grandes sculptures de Junon — déesse de la maternité — on est dans le même rapport de taille que le petit enfant vis-à-vis de sa mère, quand il la regarde ou pose sa tête sur ses cuisses ou contre sa poitrine. A ce propos, je me souviens de deux cariatides qui décoraient l'entrée d'une bibliothèque de Venise. J'avais environ quatre ans, et j'étais intrigué par ces énormes femmes de marbre. Je me mettais entre leurs jambes, ma tête arrivait au niveau des genoux. Un jour, une vieille dame m'a vu et m'a dit : « Sors de là, cochon! » Je me rappelle aussi qu'à la plage je regardais des femmes qui me paraissaient gigantesques. L'idéologie fasciste m'a ensuite fait passer, vers l'âge de sept ans, de la matrone à l'éphèbe sportif. Il m'en est resté le goût des femmes élancées.

◊ *Les Vénus callipyges ne vous touchent pas?*

♦ Je n'ai pas de fantasmes particuliers à ce sujet, car dans un corps je suis très sensible aux proportions. Bien sûr, je peux trouver superbes un gros cul et de gros seins, mais je ne pourrais pas aimer une fille uniquement à cause de cela. Sans doute est-ce, là encore, une limite due à mon éducation! Mais sur le plan de l'amour physique, je veux rester discret. Tout ce que je voudrais dire, c'est que, sans être attiré par un type physique bien précis, j'aime les femmes. Je suis maintenant arrivé à l'âge d'une certaine sérénité dans mes rapports avec elles, mais je les aime toujours. Aujourd'hui encore, un monde sans femmes serait pour moi inconcevable. Les regarder suffit à me donner du plaisir. Il n'y a rien de mal à observer une belle fille. Dans ma vie j'aurais déjà dû mourir trois fois : pour tout ce que j'ai mangé, pour tout ce que j'ai bu, pour toutes les femmes que j'ai connues.

◊ *Avez-vous une idée du nombre de femmes que vous avez connues?*

♦ Je ne veux pas être trop précis sur ces questions, d'une part parce que c'est une affaire privée, et d'autre part parce que le nombre n'est pas en lui-même significatif : il y a des relations sexuelles qui sont sans conséquences, et des amours platoniques qui peuvent vous marquer pour la vie. Il m'est arrivé aussi qu'une rencontre ait été si importante sur le plan intellectuel que la personne avec qui j'étais et moi-même avons négligé le plan physique, ou alors nous aurions été d'accord, mais nous étions fatigués, ou bien encore les circonstances ne s'y prêtaient pas : il y a toutes sortes de situations importantes dont les statistiques de ce genre ne peuvent pas rendre compte.

Et en réalité, je suis plutôt monogame : j'ai rarement mené de front plusieurs relations. Quand je m'intéresse à une femme, je ne m'intéresse pas aux autres, mais évidemment la durée de la liaison a pu aller de quelques heures à plusieurs années. Je ne demande rien de semblable à la femme, mais j'aime que pendant le temps de notre relation elle aussi essaie d'être monogame.

◊ *Mais les prostituées, qui ont beaucoup compté pour vous, ne sont pas, par définition, monogames.*

♦ C'est vrai que j'ai toujours eu des amies chez les prostituées, et cette case avec Esmeralda est une sorte d'hommage aux putains. Je pense que j'aurais aimé Thaïs, la maîtresse d'Alexandre le Grand. Mais je crois que les putains, même si elles ont beaucoup de clients, sont parmi les femmes les plus monogames qui soient : pour bien des prostituées, la seule relation sexuelle qui compte est celle qu'elles ont avec leur maquereau, les autres font partie d'un travail et n'ont pas de valeur sexuelle ou affective. A l'inverse, il existe des relations non sexuelles qui en fait possèdent cette dimension. Il n'est qu'à voir les gestes de tendresse d'une mère avec son bébé.

◊ *Avez-vous été plus spécialement attiré par des femmes d'une catégorie sociale déterminée ?*

♦ Non, même si en Argentine j'ai surtout fréquenté des filles issues de milieux populaires. Je n'ai jamais été fasciné par une fille pour des raisons sociales. J'ai aimé des femmes de toutes conditions sociales, de tous âges, de toutes couleurs de peau. Je me suis bien entendu avec toutes sortes de

filles mais je n'ai jamais été particulièrement attiré par l'exotisme, ce racisme à l'envers : la majorité des femmes que j'ai connues était de type européen, et d'une mentalité pas tellement éloignée de la mienne. Dans ces Européennes, les Françaises représentent une proportion importante, et parmi ces Françaises il y avait pas mal de contestataires post-soixante-huitardes qui parlaient, parlaient, parlaient... Mais finalement, malgré les différences apparentes, les femmes ont des points communs : quelles qu'elles soient, elles sont toujours sensibles à la tendresse.

◊ *Les femmes ont-elles encore pour vous certains mystères?*

♦ Je leur trouve souvent quelque chose de magique, même quand elles ne sont pas magiciennes, comme la cartomancienne Bouche Dorée, que j'ai rencontrée à Bahia. Je connais bien les femmes, et pourtant, oui, elles conservent encore pour moi un certain mystère. Il y a parfois des luttes dures pour comprendre une femme. Le monde des hommes et le monde des femmes se ressemblent, il y a une communication possible, mais ce sont quand même des mondes séparés. Et nous sommes tous nés de la rencontre de ces deux mondes. Je n'ai pas fini d'explorer le monde des femmes, et je n'en aurai jamais fini : c'est comme ma recherche de la vérité, mais dans ce cas je ne peux pas dire que les femmes aient été comme une religion, car je n'ai jamais été amoureux de l'amour en général, mais de femmes particulières. En outre, dans la religion, il y a une distance entre le croyant et la divinité, et je n'aurais pas aimé être vis-à-vis des femmes dans cette situation, sans même pouvoir les toucher du doigt. J'ai aimé être initié par des femmes. J'aime leur malice. Et quand la femme est très malicieuse, l'amour platonique peut suffire à me donner du plaisir.

◊ *Votre vie a surtout été occupée par le monde des livres et le monde des femmes.*

♦ Les livres, le travail ont été mes grandes activités, mais je ne mettrais pas les femmes sur le même plan. Les femmes n'ont pas été pour moi une activité. Je n'ai pas cherché à les accumuler dans ma vie, tels les marins des légendes : j'ai eu la chance de voir beaucoup de femmes arriver dans

Paris, début des années soixante-dix. « Bouche Dorée », Hugo Pratt et « Venexiana Stevenson ».

ma vie, et de les vivre. C'est vrai que les intrigues avec les femmes ont occupé beaucoup de mon temps, mais j'en suis heureux. Je n'ai jamais été machiste avec elles, je n'ai jamais pensé que l'homme était par définition supérieur, même sur le plan physique, puisque les femmes vivent en général plus longtemps. Peut-être les hommes ont-ils plus facilement le sens de l'amitié... J'ai toujours pu établir et conserver une grande complicité avec toutes mes compagnes, jusqu'au moment où je devais les considérer en tant que mères. Il me semble qu'avec la maternité, elles devenaient plus lointaines : il arrive un moment où la femme est plus préoccupée par ses enfants que par son mari, comme si la maternité créait une distance.

◊ *Les femmes ont-elles été les rivales de vos livres? Aujourd'hui ne pensez-vous pas que vous auriez dû soit plus vous consacrer aux femmes, soit plus vous consacrer à votre œuvre?*

♦ Il m'est arrivé que des femmes me reprochent le temps que je leur volais en me consacrant à mes livres ou à mon œuvre. Mais il y a aussi des femmes qui voulaient me voir travailler pour la famille. En général, quand

JE NE VIENDRAI PAS AVEC VOUS CORTO MALTESE !

on travaille à la maison, il n'y a pas de problème, mais si l'on doit sortir, faire un voyage d'étude, cela passe moins bien. Les femmes de ma vie n'ont jamais fait de tort à mon œuvre, au contraire, je dirais même qu'il y avait complémentarité. Les femmes m'ont aidé à vivre, et donc à travailler, et elles ont enrichi mon œuvre : mon expérience des femmes se retrouve dans mes histoires. Telle femme peut m'avoir donné l'intuition de tel personnage féminin. Une fille rencontrée à Brooklyn ne va pas m'inspirer de la même façon qu'une fille vue dans la campagne suisse près de l'église de Saint-Joost de Blatten, mais toutes deux peuvent figurer dans *Corto Maltese*. Alors, je ne regrette rien, comme chantait Edith Piaf, qui ne mettait sans doute pas derrière ces mots les mêmes choses que moi. Ma vie a été formidable, même s'il y a évidemment quelques femmes, en particulier de la haute bourgeoisie vénitienne, avec lesquelles je regrette de ne pas avoir eu d'aventure dans ma jeunesse. Maintenant elles recherchent ma compagnie, alors que quand nous avions seize ans elles auraient considéré comme incorrect que je leur rende directement le parapluie qu'elles avaient laissé tomber par mégarde : il fallait le rendre par l'intermédiaire de leur chaperon. Elles m'invitent, nous prenons le thé, leurs filles ou leurs petites-filles ressemblent parfois de façon troublante à l'adolescente qui avait occupé mon esprit, nous parlons de comment nous nous sommes manqués, et cela crée entre nous une amitié profonde et originale : non, même vis-à-vis d'elles, je n'ai pas à avoir de regrets.

◊ *Qu'est-ce qui aura été le plus important dans votre vie, les femmes ou l'œuvre ?*

♦ Quand je considère ma vie — et je ne parle ici que pour moi —, il me semble que le plus important a été mon œuvre. Mon œuvre est plus importante que toutes les femmes que j'ai connues, plus importante que l'histoire de ma vie, ne serait-ce que parce que toute mon expérience s'y retrouve, synthétisée et sublimée. Et l'œuvre est ce qui reste. C'est grâce à l'œuvre que les femmes que j'ai aimées resteront elles aussi, à jamais figées, belles prisonnières des cases de mes bandes dessinées, sauf lorsque quelqu'un ouvrira l'album, et qu'elles iront alors vagabonder dans l'imagination du lecteur.

Marina Mordio
dor LINO SOLIGHETTO

ILIANA
VALDEHADENE
1979

A lo 1950
DE LA BAIRES
PRADA

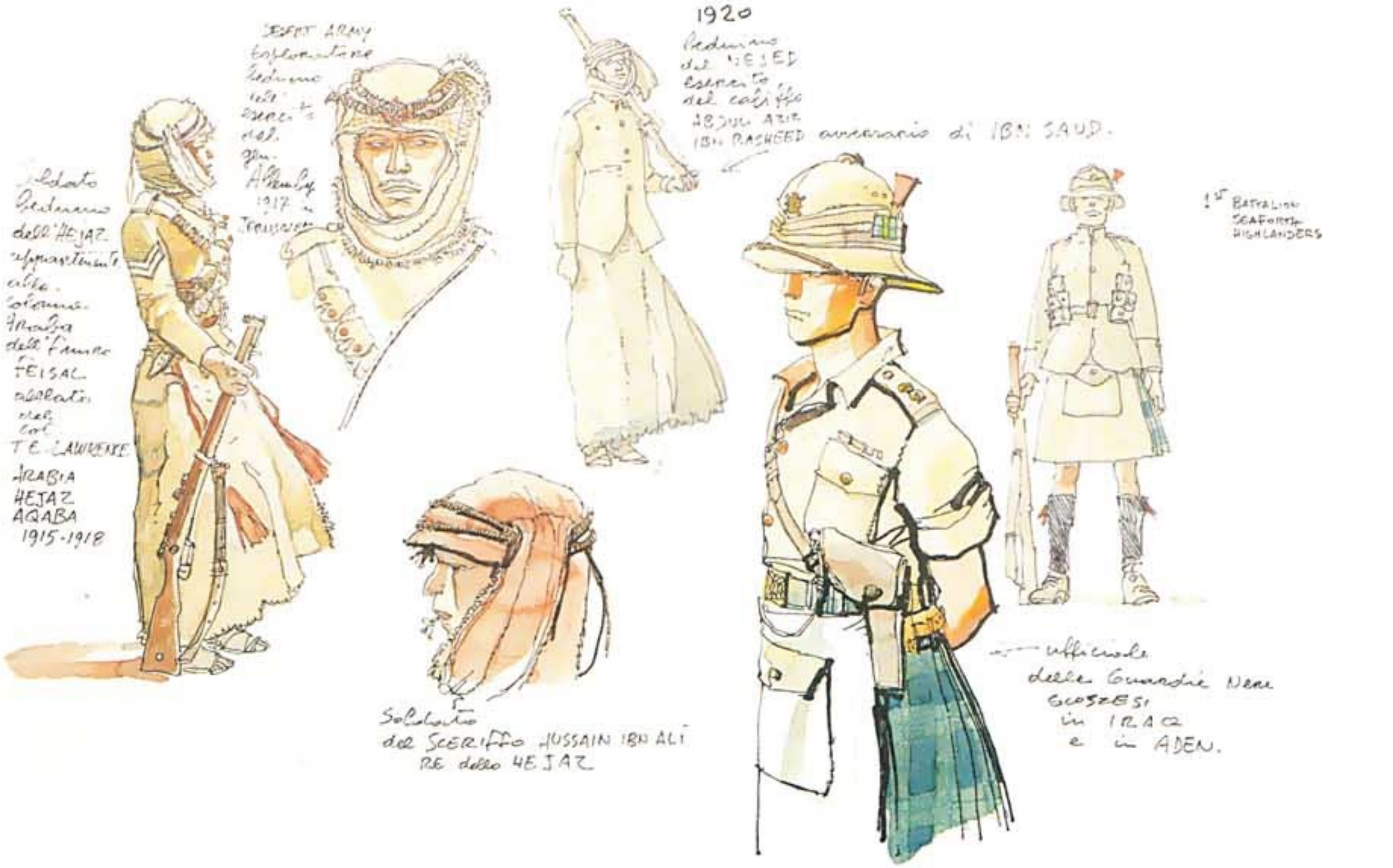
OH, ROBIN STUART DARLING ...J'AVAIS PEUR QUE VOUS N'ARRIVIEZ PLUS...

6.

Sixième porte
ou héros et guerriers

◊ *Cette case est la vision d'un homme qui délire : la femme qu'il aime est au milieu des tombes de ses compagnons morts à la guerre, illustration du lien entre Eros et Thanatos.*

♦ Oui, cette histoire, *La Lagune des beaux songes*, est une de celles qui me touchent le plus. Et il me semble que rien que par ce dessin il est clair que je n'aime pas la guerre, alors que certains pensent le contraire. La guerre a détruit ma famille : comment pourrais-je l'aimer? J'ai vu le chagrin de ma mère, j'ai perdu des amis, comme Sandro Gerardi, un bon copain qui s'était engagé du côté des fascistes et a été tué par des maquisards. La guerre a été une grande expérience. Elle m'a fait mûrir, m'a fait comprendre les dessous de la politique et des idéologies, l'absurdité des nationalismes et de l'impérialisme, la fragilité et la brièveté de la vie. Et quand je parle de la guerre, quand je la montre, je sais de quoi je parle : je l'ai faite. A treize ans, sous l'uniforme, j'ai pris la guerre comme un jeu, jusqu'au moment où, participant à des engagements, j'ai vu des morts et des blessés. A aucun moment je n'ai ressenti d'exaltation, tout juste, les premiers temps, alors que je n'avais pas encore vu de morts et



que je me croyais immortel, un sentiment d'importance et de puissance, le fusil à la main donnant le sentiment que l'on était doublement immortel. Mais très vite la perte, à cause de mon fusil et de mon uniforme, de mes amis éthiopiens, a fait de moi un renégat.

◊ *Si vous n'aimez pas la guerre, pourquoi la montrez-vous si souvent dans votre œuvre ?*

♦ Je fais des bandes d'aventures, et la guerre est un point de départ commode. Dans mes histoires je mets ce que je connais bien : les voyages, les femmes, la guerre. Et du point de vue graphique, les soldats ne sont pas sans intérêt : avant la Seconde Guerre mondiale, les uniformes étaient beaux, originaux. Il y avait une esthétique militaire. Maintenant, d'une

armée à l'autre, il n'y a guère que la couleur du béret qui change. J'aime les costumes qui sortent de l'ordinaire, comme ceux des fêtes folkloriques suisses du canton d'Appenzell. J'aime mêler la guerre à des décors de ce genre, qui relèvent du conte de fées, ou d'un monde de jouets ; je montre mieux ainsi son côté à la fois atroce et dérisoire. C'est d'ailleurs surtout pendant ma période argentine que j'ai fait des bandes de ce genre. La Seconde Guerre mondiale était encore récente, et c'était un thème à la mode. Il y avait notamment beaucoup de films de propagande, dans lesquels les Allemands étaient vraiment montrés comme des imbéciles — à se demander comment ils ont pu si longtemps tenir tête aux Alliés ! Aujourd'hui encore, alors que l'union de la Communauté européenne est en train de prendre forme, il y a des cinéastes qui éprouvent le besoin de faire cette sorte de films. Et on continue à fêter nos victoires les uns sur les autres...

En ce qui concerne mes bandes de guerre, j'ai toujours évité le manichéisme, ne voulant pas montrer des « bons » et des « mauvais », mais des hommes, pris dans quelque chose qui les dépasse, qui les emporte : la guerre. Corto Maltese dit dans *Les Ethiopiques* : « Il y a un coupable, un seul, le plus odieux de tous, c'est la guerre. » Il me semble que ma position est claire. Quant à ceux qui trouvent louche ma passion des uniformes militaires, ils devraient comprendre que ce qui m'intéresse c'est la symbologie, la valeur héraldique des couleurs, des insignes, des écussons. C'est une forme de langage qui me passionne. Si je fais des recherches sur les signes des Templiers ou des chevaliers Teutoniques, personne n'y trouve à redire, mais si je montre des emblèmes plus récents, comme ceux des armées de la Seconde Guerre mondiale, on m'accuse d'aimer la guerre. Il y a des gens qui collectionnent les capsules des bouteilles, moi j'étudie les emblèmes militaires, qui sont toujours chargés de significations.

◊ *Comment réagissez-vous quand on vous soupçonne de militarisme, de fascisme ?*

♦ Cela ne me touche pas, et j'ai d'ailleurs l'impression que les gens qui m'accusent de cette façon ont en fait des problèmes personnels vis-à-vis de ces questions. C'est vrai que je viens d'une famille fasciste, mais je n'en ressens aucune gêne, je ne l'ai jamais caché. Et dans mon enfance, à part quelques milliers de dissidents, tous les Italiens étaient plus ou moins obligés d'adhérer au fascisme — même les syndicats, pour pouvoir exister, devaient s'en réclamer. Alors je ne vais pas avoir honte parce qu'à sept ans, avec une chemise noire et un foulard bleu, je défilais place Saint-Marc derrière cent tambours qui jouaient à l'unisson. Je ne pouvais pas alors avoir conscience de la bouffonnerie de la situation. Par la suite, on s'est aperçu qu'on avait été manipulés, que certains d'entre nous étaient morts pour rien. Il y en a, bien sûr, qui ont retourné leur chemise fasciste pour être « partisans » au bon moment, alors que ceux qui se sont battus à fond sont souvent morts, mais sans se renier.

Il est facile après coup de donner des leçons, alors que dans les années trente l'impérialisme allait de soi : le colonialisme anglais applaudissait un film comme *Les Trois Lanciers du Bengale* et l'Empire colonial français était à son apogée, s'autocélébrant en toute bonne conscience. Et pour

l'enfant que j'étais, le fascisme était une ouverture sur le monde extérieur. Il m'a en particulier aidé à couper le cordon ombilical avec ma mère. Le monde fasciste m'a donné la possibilité de sortir de ma famille, d'avoir des copains, de rencontrer des filles, puisque le fascisme, dans un but démographique, avait décidé de favoriser les relations entre les jeunes des deux sexes. Je suis d'ailleurs moi-même un résultat de ces campagnes natalistes. Non, je ne vais pas aller jusqu'à dire que je dois la vie à Mussolini !

◊ *Vos souvenirs de guerre vous poursuivent-ils?*

♦ Oui. Certains événements m'ont marqué pour toujours. Mais je n'ai pas de remords. J'ai été malgré moi mêlé à des situations qui m'échappaient, et il me semble que mon attitude a été cohérente. Il m'est arrivé de tirer sur des gens, mais il y a des moments où on est amené à le faire. En Ethiopie, en 1940-1941, j'ai ainsi participé à plusieurs fusillades ou mitraillages, mais pas dans des engagements rapprochés. Les types en face tiraient aussi sur nous, nos tirs étaient croisés, je ne peux pas savoir si mes balles ont atteint quelqu'un. Peut-être ai-je tué quelqu'un, peut-être que non. J'espère que non, mais encore une fois je n'ai pas de regrets. Il fallait tirer pour maintenir les prétendus ennemis à distance. Je n'ai jamais eu à tirer à bout portant, mais si pour survivre il m'avait fallu le faire, je l'aurais fait. Moralement, le grand choix qui s'est présenté à chaque Italien a été en 1943 : fallait-il continuer à soutenir l'Italie, au besoin en s'alliant aux Allemands, ou entrer dans la Résistance, dans le maquis? En Italie, dans les années 1943-1945, nous avons eu une guerre civile, qui est la pire des guerres. On ne sait pas qui est l'ennemi, il faut partir à sa recherche. Les ennemis alors ne sont pas des gens anonymes, on découvre que ce sont des connaissances. Pour finir, on en arrive à mener sa guerre privée, à se défendre de ses amis, à aller chercher l'aide de ses ennemis. Et notre république de Salo était vraiment une république de salauds. Heureusement, les Vénitiens, avant d'être des fascistes ou des maquisards, étaient liés par cette complicité de la « vénétianité », et beaucoup d'événements qui ailleurs auraient pu être dramatiques se sont terminés de façon burlesque. Quant à moi, j'étais jeune et tirais parti de tout.

◊ *Reprendriez-vous à votre compte la formule de Prévert : « quelle connerie la guerre » ?*

♦ Bien sûr que la guerre est une connerie, mais le problème est que parfois il faut la faire, ou que parfois on se retrouve obligé de la faire. C'est toujours un malheur et une mauvaise solution. Toute mon expérience de la guerre me conduit à dire que la guerre est détestable. Et l'idée que pour être un homme il faut avoir fait la guerre est absurde. C'est typiquement une idée de ceux qui ne connaissent rien à la guerre. Je ne peux rien dire d'autre à ceux qui ont des fantasmes à ce sujet. La guerre peut être une tentation, y compris chez les femmes — la guerre n'est pas un monde d'hommes, j'ai connu des filles gentilles et ravissantes que la guerre puis l'épuration ont exalté comme des hommes —, y compris chez les jeunes. Faire la guerre ne vous rend pas homme, mais ajoute aux difficultés qu'il y a à le devenir.

◊ *Que pensez-vous du succès chez les jeunes d'un personnage comme Rambo ?*

♦ Il me semble qu'il ne faut pas s'en inquiéter. A mon avis, les films de Rambo ne donnent pas envie à beaucoup de gens d'être comme lui. Il y a des aspects intéressants dans le premier film de la série : on voit comment un héros de la guerre a du mal à ne pas se retrouver marginalisé quand il doit se réintégrer à la société. C'est une fable américaine, dont la vedette, une fois encore, est un de ces héros solitaires comme les Américains les aiment. Quand, à mon collège militaire, les professeurs nous disaient que nous appartenions à la caste des guerriers, ils développaient une idéologie plus subtile, et d'autant plus efficace et tentante que — contrairement à Rambo — nous avions la légalité de notre côté.

◊ *Puisque la guerre ne fabrique pas des hommes, que faut-il faire pour devenir un homme ?*

♦ Le poème de Kipling en donne une bonne idée. Réfléchir, regarder les choses en face, assumer ses responsabilités, poursuivre son travail ou ce qu'on a entrepris même quand les circonstances deviennent difficiles :

c'est cela un homme, quelqu'un qui fait face à ses propres problèmes, qui mène son travail à terme, qui cherche à être rigoureux avec lui-même. J'essaie d'être comme cela, et de me défendre quand mes principes éthiques sont attaqués. Je veux bien tendre chrétiennement l'autre joue, au risque d'une deuxième gifle, mais à la troisième je deviens féroce.

◊ *Mais vos héros masculins ne sont-ils pas plutôt machistes? Par peur peut-être du sentimentalisme, ils cultivent les attitudes viriles, et avant de devenir amis, ils commencent souvent par se détester, voire par se battre.*

♦ Je me méfie du mot « sentimental » : si cela veut dire que l'on a des sentiments, d'accord, mais je n'aime pas le sentimentalisme. Je crois que mes personnages ont toujours beaucoup de sentiments, et qu'il arrive que certains tombent même dans le sentimentalisme. Mon éducation a été romantique et loin du machisme. C'est vrai que les liens entre mes personnages masculins naissent souvent de rapports conflictuels, mais ce sont des nécessités narratives pour capter l'attention du lecteur. Je pourrais utiliser une autre méthode, mais c'est plus facile pour moi de parler de ce que je connais, et j'ai connu les bagarres qui finissaient par créer une connivence, une amitié. Les hommes tissent des réseaux, d'une façon ou d'une autre, que ce soit dans des bagarres de jeunesse ou dans la fréquentation de la même école, de la même université. Je ne porte pas de jugement moral, ni sur cela ni sur quoi que ce soit d'autre. J'essaie simplement d'avoir une certaine cohérence, et ne suis pas sûr de connaître quoi que ce soit, sauf une partie de moi-même, c'est tout.

◊ *Votre culture militaire n'est-elle pas celle d'un survivant d'un monde disparu ?*

♦ Je me fais effectivement l'effet d'être un survivant. On m'a bien dit un jour que j'étais le dernier soldat de l'Empire britannique... C'était à Londres, en 1960, et le type qui m'a défini ainsi s'appelait Barry Driscoll. Il avait été officier dans un régiment de Gurkhas en Asie du Sud-Est, puis était devenu dessinateur pour le British Museum ; il dessinait des os de dinosaures. Il m'avait quand même dit cela plutôt comme une plaisanterie, mais il était sidéré par l'étendue de mes connaissances sur le monde

impérialiste anglais. Nous étions amis, il venait à la maison, et nous discutions souvent de ces questions parce qu'il me voyait dessiner les récits de guerre pour lesquels la Fleetway m'avait engagé.

Mon séjour en Angleterre se situait au moment précis où ce monde commençait à s'éloigner, où cette culture militaire était en voie de disparition. En 1962, ce fut le premier film de James Bond avec Sean Connery, le premier disque des Beatles, et à partir de là s'est développée toute une mode de l'Angleterre, qui a alors donné une nouvelle image d'elle-même, aux yeux du monde et aussi aux yeux des Anglais. Je crois que les Beatles en particulier ont été importants, non seulement pour leur musique, que j'ai bien aimée, mais encore parce qu'ils ont symbolisé cette Angleterre iconoclaste, qui tournait la page de l'épopée impériale, et qui même la considérait avec dérision. Il y a une scène symptomatique dans le film *A Hard Day's Night* : les Beatles, dans un compartiment de train, se moquent d'un type désagréable qui se vante d'avoir fait la guerre — ce n'est pas un hasard si certains militaires ont renvoyé leurs médailles en signe de protestation quand les Beatles ont été décorés par la reine.

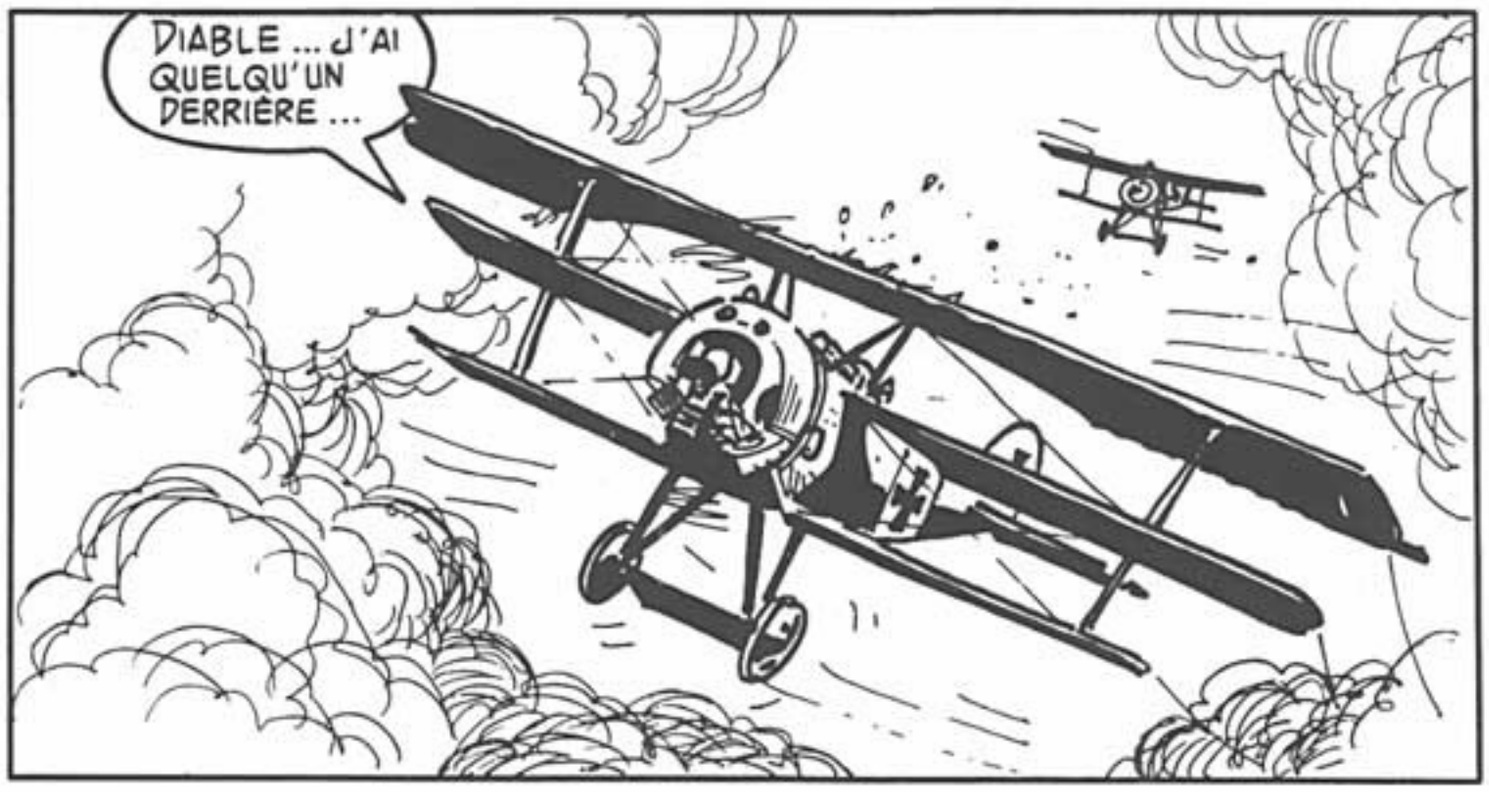
Je comprends que l'on puisse s'amuser à tourner en ridicule le monde de l'armée, c'est facile, c'est tentant, mais personnellement je n'en ai pas envie. Ce monde fut celui de plusieurs membres de ma famille, et je l'ai trop connu pour lui manquer de respect. A Londres, d'ailleurs, j'ai fréquenté certains cercles militaires. Les officiers, eux aussi étonnés de mes connaissances sur l'histoire militaire de l'Angleterre, pensaient que j'avais fait des études à l'école d'officiers d'Aldershot. Il n'y a pas de doute que la culture militaire est une de mes cultures. Cela est assez normal, puisque pendant ma jeunesse en Afrique j'ai été plongé dans ce monde. Depuis, j'ai lu de nombreux livres sur ces sujets; parfois j'ai connu personnellement les gens dont on parle, ou celui qui a écrit le livre, comme Thesiger, que j'ai déjà mentionné. Dans ce domaine aussi je collectionne des livres rares et fais des recherches sur le terrain, notamment en Afrique. Avec Jean-Claude Guilbert, nous sommes comme deux anciens mercenaires d'Afrique qui n'arrivent pas à raccrocher. Les légionnaires nous regardent et se demandent qui sont ces deux grands-pères qui trouvent du plaisir à sillonner avec eux le désert dans des camions inconfortables.

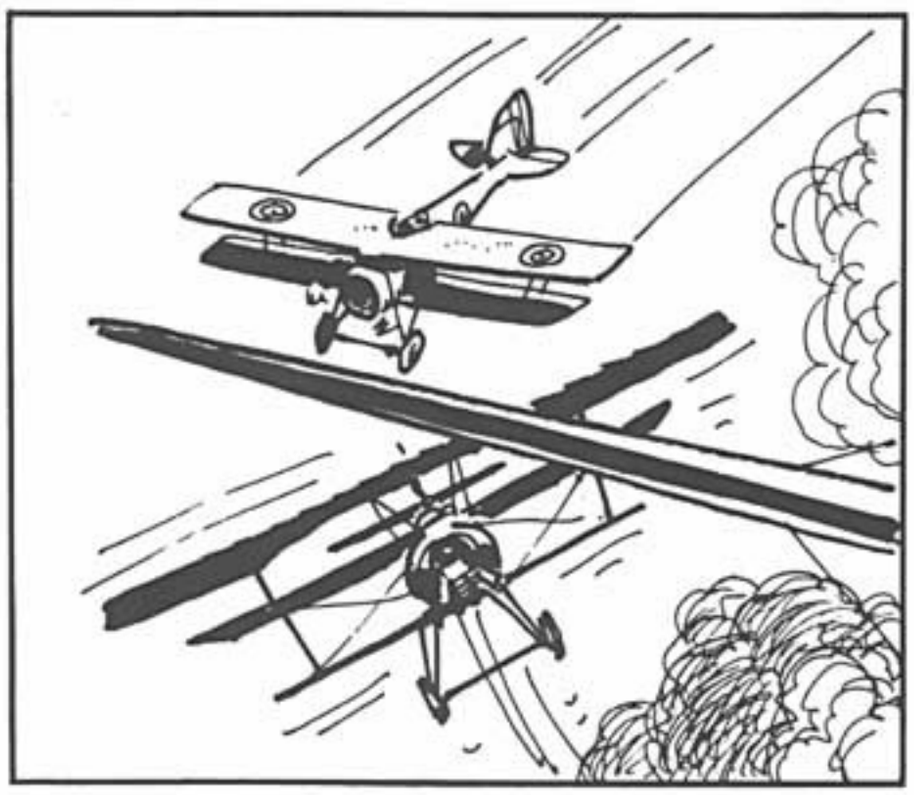
Je continue de temps à autre à fréquenter des militaires et n'en ressens ni fierté ni honte. Aujourd'hui, je suis devenu un des derniers témoins

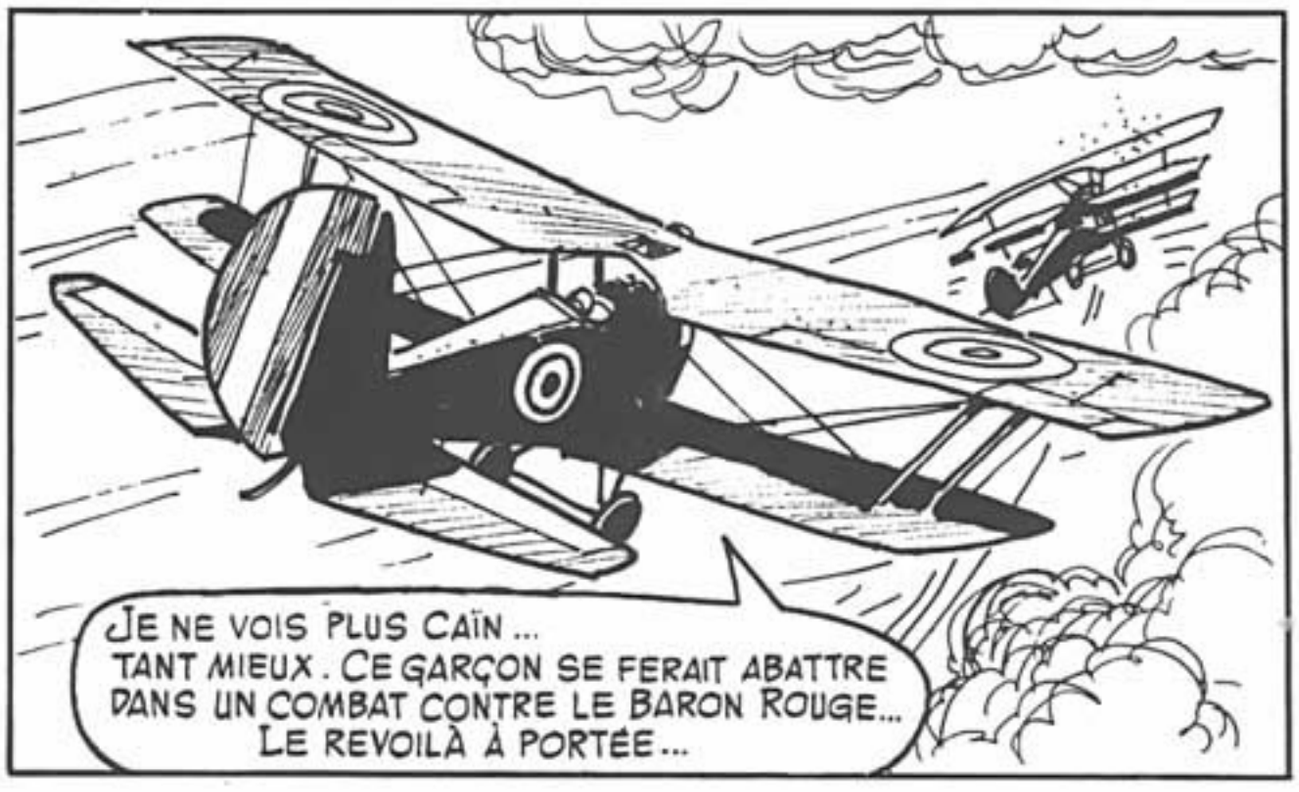
oculaires d'une période historique oubliée, celle de la colonisation de l'Ethiopie par l'Italie, ultime aventure impérialiste européenne dans le tiers monde. La plupart des acteurs de ces événements sont morts, et d'une façon générale ma culture militaire fait maintenant partie de l'histoire. On doit l'enseigner à Sandhurst ou à West Point aux officiers de la génération actuelle, celle de la guerre électronique et des avions furtifs... C'est ainsi, en apprenant aux jeunes le passé, que les militaires entretiennent ce qu'on appelle l'esprit de corps. Cet esprit de corps existe d'ailleurs sous d'autres formes en dehors du monde militaire, par exemple, chez les supporters d'équipes de football. Quand un supporter voit son équipe faire pénétrer le ballon dans le but adverse, c'est dans son inconscient comme s'il avait fait cocu un supporter de l'autre équipe : ce sont des sentiments très primaires, des comportements qui dérivent des guerres tribales, dans lesquelles les femmes devenaient la propriété des vainqueurs. Nos sociétés occidentales ont leurs guerres tribales : les bandes de jeunes qui se battent entre elles pour affirmer leur emprise sur un quartier de banlieue ou qui viennent dans le centre des mégalopoles pour dévaliser les bourgeois en sont un exemple.

◊ *Y a-t-il des guerres romantiques?*

♦ Je me méfie des guerres romantiques ! On a dit que la guerre d'Espagne, que la reconquête de l'atoll de Tarawa, avec sa lutte au corps à corps entre Américains et Japonais, étaient romantiques... Dans chaque cas, le nombre de morts ne correspond pas à mon idée du romantisme. Je sais qu'il y a des écrivains, comme Rainer Maria Rilke dans *Le Chant de l'amour et de la mort du cornette Christopher Rilke*, qui ont présenté certaines guerres d'autrefois de façon romantique, mais même en prenant des exemples encore plus lointains, je ne serais pas convaincu. Et quand on dit que le chevalier du Moyen Âge était romantique, qu'il pratiquait l'amour courtois, se contentant de serrer contre lui un bout de tissu ayant appartenu à la dame de ses pensées, je voudrais connaître le point de vue de la petite bergère qu'il avait rencontrée par hasard en traversant la campagne... Non, je ne crois pas que la guerre ait jamais été romantique. Disons qu'au niveau de certains individus il y a eu des engagements romantiques, des comportements romantiques.







◊ *Les guerriers peuvent-ils être des héros?*

♦ Mon chemin a croisé à plusieurs reprises celui de gens considérés comme des héros de guerre. J'ai déjà parlé d'Orde Wingate ou de Vladimir Peniakoff, mais j'ai eu l'occasion d'en voir d'autres, comme Mario Visentin, un as de l'aviation italienne. Lui aussi, je le montre dans un épisode des *Scorpions du désert*. Je l'ai vu à Addis-Abeba, il participait à un meeting aérien qui était présenté par l'acteur comique italien Totò. Mon père le connaissait bien. C'était sans doute un héros : je crois qu'un guerrier peut être un héros, mais je crois aussi qu'il y a beaucoup de héros inconnus en dehors des situations de guerre. Celui qui est allé toute sa vie se détruire la santé au fond d'une mine de charbon pour nourrir sa famille pourrait être considéré comme un héros. Quant au culte du héros, ce n'est pas mon

genre. Je suis comme Corto Maltese, qui dans *Les Celtiques* dit à propos du « baron rouge », l'as de l'aviation allemande : « Les héros de carrière me laissent indifférents. » Mais il y a des gens que j'ai considérés comme des héros de guerre. Dans la première partie du livre, j'ai relaté qu'en Ethiopie le lieutenant Tonelli s'est suicidé avec ses sergents. Pour moi, Tonelli était un héros. J'admirais la force d'âme dont avait fait preuve cet homme par ailleurs gentil et discret. A cette époque, mes lectures me proposaient des héros de guerre de l'Antiquité, et déjà je me méfiais du « super-héros professionnel » : à Achille je préférais Hector, qui avait le sens de la famille, et n'était pas invulnérable. Aujourd'hui, ma conception du héros coïncide avec celle que j'ai de l'homme-tel-qu'il-devrait-être : est un héros celui qui parvient à faire face à une situation difficile tout en conservant une certaine éthique. Guerrier ou pacifiste, le héros est celui qui réussit à devenir ou à rester pleinement humain. Le héros, c'est l'Homme.

7.

Septième porte
ou le désir d'être inutile

◊ *Nous avons dans les six chapitres précédents essayé d'explorer votre monde intérieur, mais bien sûr, il transparaît dans votre œuvre.*

♦ Oui, je suis un type qui a fait passer une partie de son univers intérieur dans des histoires, j'ai eu la chance de pouvoir vivre ainsi...

◊ *Nous n'allons pas ici étudier votre œuvre en détail, nous l'avons déjà fait dans* De l'autre côté de Corto, *mais peut-être pourrait-on rappeler les circonstances de la création de votre principal personnage, Corto Maltese ?*

♦ Effectivement. Je dois beaucoup à Corto, et il serait anormal que je ne relate pas son entrée dans ma vie. Cette case est historique, puisque c'est celle de sa première apparition, en juillet 1967, au numéro 1 du mensuel italien *Sgt. Kirk*, qui contenait le début de l'histoire *La Ballade de la mer salée*. Pour changer des héros d'aventures anglo-saxons, j'avais voulu un personnage méditerranéen, d'où son nom. En argot espagnol, « corto » veut dire « rapide de la main », « voleur » — mais aussi « voleur de sentiments »

— et « Maltese » le situe bien dans le cadre méditerranéen ; à l'époque on parlait souvent de l'île de Malte, qui avait obtenu son indépendance seulement quelques années plus tôt. Pour son entrée dans le monde de la bande dessinée, on le voit attaché les bras en croix sur un radeau. C'est une allusion à une séquence de *Wake of the Red Witch* (*Le Réveil de la sorcière rouge*), un film de pirates d'Edward Ludwig, avec John Wayne et Gail Russell. La situation de Corto Maltese sur ce radeau n'est pas invraisemblable : ce type de crucifixion était pratiqué comme châtiment par certaines peuplades du Pacifique, notamment en cas de viol. Mais je ne dis pas que Corto Maltese avait violé une indigène, il a ses secrets, et vous savez à quel point je respecte sa vie privée !

Les autres sources principales de *La Ballade de la mer salée* sont le film de Frank Lloyd *Mutiny on the Bounty* (*Les Révoltés du Bounty*), avec Clark Gable et Charles Laughton, et un roman d'aventures aujourd'hui oublié, *The Blue Lagoon* (*La Lagune bleue*), publié en 1908 par l'Irlandais Henry de Vere Stacpoole. Et bien sûr, mais à l'arrière-plan, les romans de Stevenson, de Conrad, de Melville, de London. Si j'ai choisi de faire de Corto Maltese un marin, c'est que cela offre beaucoup de possibilités aventureuses. Un marin est plus libre qu'un aviateur, qui dépend trop de son avion. Et un bateau est un univers, où se côtoient différents personnages. Un marin a également un côté romantique. L'anneau que porte Corto Maltese à l'oreille gauche signifie qu'il est dans la marine marchande : dans la marine de guerre on portait l'anneau à l'oreille droite.

◊ *Vous dites que Corto Maltese a un côté romantique, et dans le chapitre précédent vous mentionniez avoir reçu ce type d'éducation : pourriez-vous préciser ces notions ?*

♦ Dans ma famille, à l'école, j'ai effectivement reçu ce type d'éducation. Mon grand-père était poète, les goûts littéraires de mon père étaient romantiques. Corto Maltese a la profession la plus romantique qui soit, et ses références culturelles vont aussi dans ce sens, même si elles ne sont pas toujours romantiques au sens strict du mot. Ce n'est pas le héros tel que le romantique le conçoit, dans la mesure, par exemple, où il est très pudique sur ses sentiments. Le héros romantique dit ses états d'âme, alors que Corto Maltese, tout en ressentant profondément les choses, reste

discret. Sa sensibilité est romantique, mais pas son comportement, qui est plus pragmatique qu'exalté. Sous cet aspect je lui ressemble, et si ces dernières années j'ai beaucoup parlé de moi, c'est qu'on me le demandait. De nature, je suis plutôt quelqu'un qui écoute les autres que quelqu'un qui aime parler de ses expériences.

Toutes ces notions sont aujourd'hui un peu éloignées de nous. La sensibilité romantique présuppose une certaine éducation. Pour moi, faire du trekking au Népal ou un rallye automobile comme Paris-Dakar ou Paris-Le Cap ne participe en rien de l'aventure romantique. Le monde actuel, guidé par la technologie et des considérations économiques liées à la rentabilité et au profit, n'intéresserait pas beaucoup Corto Maltese. Il vit dans un monde où rien n'est décidé à l'avance, où il faut sans cesse faire des choix. Dans ce sens seulement la guerre d'Espagne, à laquelle il a participé, peut être vue comme une aventure romantique : on avait la liberté du choix, on pouvait choisir librement son camp.

◊ *Corto Maltese est-il un lointain descendant de l'Ulysse d'Homère?*

♦ Oui, comme Ulysse, Corto Maltese est un marin qui va d'aventure en aventure. Et pour tous ceux qui comme moi traitent de l'aventure, Homère est la plus grande référence littéraire, à la fois un père et un modèle : nous sommes tous des descendants d'Homère. En ce qui me concerne, j'ai découvert Homère très tôt, grâce à un instituteur de l'école primaire, qui

lisait aux élèves de ma classe des extraits de *l'Odyssée*. Il était juif, et le fait que, sans y être obligé, il voulait nous faire découvrir une culture différente de celle de ses origines témoignait d'une ouverture d'esprit qui m'avait donné à réfléchir : c'est une leçon que je n'ai pas oubliée. Mais il ne nous lisait que trois ou quatre pages par jour, ce qui était frustrant.

Pour connaître vite toute l'histoire, j'ai acheté *l'Odyssée*. J'avais huit ans, et ce fut peut-être le premier livre que je me sois procuré de moi-même. A cinq ans je m'étais mis à lire tout seul; c'était un grand plaisir que de déchiffrer les livres sans demander de l'aide à quelqu'un. Et c'est exactement au même âge, à travers la leçon de mon père sur le scaphandrier, que j'ai compris ce qu'était un dessin, comment on pouvait avec des images raconter une histoire.

◊ *Qu'avez-vous spécialement retenu de l'œuvre d'Homère?*

♦ Homère invente des genres, et en même temps les exploite à fond. Dans *l'Odyssée*, il nous présente comme un kaléidoscope de toutes les situations fondamentales du roman d'aventures, après nous avoir dans *l'Iliade* montré les relations possibles entre les dieux et les hommes, et aussi la guerre et la condition humaine. De plus, il écrit toujours de façon poétique. Dans *l'Iliade*, j'aime surtout les passages pendant lesquels Homère oublie les dieux : quand, par exemple, il décrit la rencontre entre Hector et sa femme Andromaque sur les murs de Troie, quand leur fils Astyanax a peur de son père parce qu'il ne l'a pas reconnu sous le casque de son grand uniforme, ou quand Hector recommande son fils aux dieux; ce sont des situations qui m'émeuvent.

J'aime aussi beaucoup le moment où Priam va sous la tente d'Achille pour récupérer le cadavre de son fils Hector, encore attaché au char d'Achille : ce vieil homme à genoux devant celui qui a tué son fils et ce guerrier qui le regarde sans arrogance, l'appelle « père » et lui rend le corps, c'est très beau. On pourrait aussi mentionner les passages où Priam se fait expliquer la situation par Hélène et les interventions de Cassandre, un personnage attirant.

Dans *l'Odyssée*, tout me plaît, également. Je suis très sensible à l'histoire de cet homme, Ulysse, qui cherche à rentrer chez lui, à retrouver sa famille, malgré les événements contraires, malgré les hommes, malgré les

dieux. Il veut revoir sa femme, son enfant. Plus tard il les quittera à nouveau, poussé par la curiosité, mais en cela aussi il est très humain. La personnalité d'Ulysse me touche toujours profondément. Bien sûr, quand à huit ans j'ai lu Homère pour la première fois, j'ai été confronté à tant d'allusions mythologiques alors mystérieuses pour moi que j'ai dû — environ un an plus tard — me documenter, effectuant ainsi mes premières recherches dans le domaine des mythes. J'ai commencé par les livres de la collection « Scala d'oro », qui en plus comportaient de belles illustrations de dessinateurs italiens comme Terzi ou Gustavino. C'est également à ce moment que je me suis mis à pratiquer intensivement le plaisir solitaire de la lecture.

La mythologie grecque tient dans ma formation une place énorme, et je continue à me passionner pour les origines de ces dieux et pour les problèmes sémantiques en rapport avec leurs noms : par exemple, derrière le mot « araignée » se trouve le mot grec « arakhné », et donc Arachné, cette jeune fille qui osa surpasser Athéna dans l'art de la tapisserie et fut pour cela métamorphosée en araignée. Quand je vois une toile d'araignée, je n'ose pas l'enlever, de peur que ce ne soit le travail d'Arachné.

◊ *Avez-vous le sentiment d'avoir largement vécu en dehors des préoccupations quotidiennes?*

♦ Oui, et on me l'a beaucoup reproché. Il y a à ces critiques des raisons psychologiques : on a jalousé mon style de vie. Mais il y a aussi des raisons idéologiques. Toute la période qui va de l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne en 1933 à la fin du système communiste en Europe de l'Est en 1989 a été marquée par des combats idéologiques. Partout en Europe, il fallait se situer par rapport au fascisme, par rapport au communisme. Pendant la guerre, en Italie, nous sommes passés en quelques mois d'une nation de quarante millions de fascistes à une nation de quarante millions d'antifascistes. La France a connu un phénomène analogue avec Pétain. Dans les années d'après-guerre, les Italiens étaient toujours sommés de se définir par rapport à la Révolution, par rapport à l'Eglise, par rapport à la Famille, et on a fini par arriver à un point où peu importait la nature de l'engagement, l'important était d'être engagé : c'était l'engagement pour l'engagement. Chez les intellectuels de gauche, les goûts littéraires

dérivaient des prises de position idéologiques, et de façon ridicule : par exemple, on pouvait lire *Frankenstein* parce que l'auteur, Mary Shelley, venait d'une famille considérée comme progressiste. Il était très bien vu de lire les romans russes; *La Mère*, de Gorki, était une lecture jugée indispensable.

Cette situation n'avait pas beaucoup évolué quand est arrivée en 1968 la contestation estudiantine. Indéniablement, elle a laissé des choses positives, comme la libération des mœurs, mais les goûts littéraires étaient toujours en relation directe avec des choix idéologiques. Et vis-à-vis des « intellectualloïdes » de l'époque, j'étais un Martien : il fallait toutes les trois phrases faire référence à Galbraith, Marx ou Marcuse, et moi je leur répondais avec Homère, Stevenson ou Milton Caniff. Alors, moi aussi, j'ai visité Galbraith, Marx et Marcuse, et ma conclusion a été qu'ils me touchent moins que ce vieux réactionnaire de Kipling. Je me suis donc vu condamné par tous ces pseudo-intellectuels. Pour eux mon travail était inutile, mes références étaient infantiles. Ils me disaient atteint d'hébéphrénie, c'est-à-dire incapable de devenir adulte. Alors je les ai laissés, retournant à mes activités inutiles.

De temps en temps, je rencontrais des types qui, comme moi, faisaient des choses inutiles. Les intellectuels français, que j'ai découverts en arrivant à Paris en 1970, étaient particulièrement sinistres. La mode existentialiste, au moins, avait eu des aspects amusants, mais avec eux c'était la « gauche sinistre », si l'on peut dire. En gagnant de l'argent avec la représentation d'un monde imaginaire, je ne pouvais rencontrer que le mépris. Et avec les femmes de ces milieux, en ces temps de gauchisme et de féminisme, il me fallait bien subir quatorze heures de considérations idéologiques avant de pouvoir envisager quoi que ce soit de concret. Il est vrai que les Parisiennes ont toujours été bavardes, Villon déjà l'avait signalé. Moi, j'aurais autant aimé être avec des petites shampouineuses, mais mon problème était que j'avais malgré tout plus mes chances avec les intellectuelles qu'avec les shampouineuses! Cela dit, j'ai quand même rencontré dans ces milieux intellectuels post-Mai 68 des femmes formidables, comme Chantal Thomas, qui est devenue une grande amie. Elle écrit des livres intéressants, elle fait beaucoup de choses, et avec modestie. Je sais qu'elle a entrepris des voyages difficiles, comme lorsqu'elle s'est lancée à la recherche, dans la forêt amazonienne, des villes légendaires de Cibola. Elle n'en parle même pas. C'est une femme exceptionnelle.

◊ *Mais aujourd'hui, la mode en Europe n'est plus aux idéologies, et ce sont des gens comme vous qui sont admirés.*

♦ Oui, les idéologies ne sont plus à la mode, ou plutôt l'idéologie à la mode est de ne pas avoir d'idéologie. En ce moment, effectivement, l'Histoire semble donner raison à des gens comme moi. Je suis à la mode. Ces deux dernières années, il y a eu des articles sur moi dans toutes sortes de journaux. Je me retrouve partout, de façon parfois curieuse, comme quand l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute*, sans même me prévenir, détourne une planche de *La Ballade de la mer salée* pour faire dire à Corto Maltese qu'il s'ennuie parce qu'il n'y a pas de campagne contre Le Pen ! Mais être à la mode n'est pas une situation confortable. D'abord parce que les modes passent, ensuite parce que être à la mode c'est être arrivé, et donc d'une certaine façon appartenir déjà au passé. Et qui a décidé que j'étais à la mode ? Pas mes millions de lecteurs, qui eux m'ont toujours été fidèles, mais ceux qui précisément il n'y a pas si longtemps me considéraient comme inutile. Alors tous ces journaux qui me demandent des interviews, cela me fait sourire. Hier il fallait être un militant, et un aventurier individualiste comme moi était mal vu, maintenant c'est le contraire. Ce renversement total de comportement à mon égard de la part de ceux qui autrefois me critiquaient me paraît bien simpliste. Comment pourrais-je prendre au sérieux le jugement de ces gens ? Et une fois encore je pense à Kipling : « If you can meet with Triumph and Disaster / And treat those two impostors just the same... »

◊ *Pensez-vous que maintenant vous êtes sincèrement accepté dans les milieux intellectuels ?*

♦ Cela dépend des intellectuels. La bande dessinée est un genre encore généralement méconnu des intellectuels, car pour beaucoup d'entre eux elle ne fait pas partie de la vraie culture : ils considèrent que fait uniquement partie de la culture ce qui est reconnu comme tel et enseigné par l'université.

NOTRE MONDE NE MOURRA JAMAIS...
TANT QU'IL Y AURA QUELQU'UN QUI
RÊVERA DANS LES BRETAGNES...
NOUS EXISTERONS...

◊ *Pourtant, de Goethe, qui aimait les « histoires en estampes » de Töpffer, fondateur du genre, à Michel Serres, qui termine son nouveau livre* Le Tiers-Instruit *avec un portrait de Hergé, de grands intellectuels se sont intéressés à la bande dessinée.*

♦ Oui, mais chez les intellectuels comme partout, ce qui domine est le conformisme. Et si certains intellectuels de renom, comme Umberto Eco ou Jean Markale, ont écrit des préfaces pour mes albums, c'est parce qu'ils ont pas mal de points communs avec moi. Nous sommes plus ou moins de la même génération, nous avons une mentalité de chercheur, nous avons lu des bandes dessinées d'aventures dans notre jeunesse — alors que la génération de 1968 a privilégié les bandes dessinées humoristiques et satiriques. Et comme moi, Markale et Eco aiment explorer des mondes fort éloignés de ce que l'on appelle le monde de la réalité. Jean Markale vit dans un rêve celtique, entre le magicien Merlin et la fée Morgane, alors ce n'est pas très étonnant qu'il se soit intéressé aux *Celtiques*. Umberto Eco lui aussi se promène dans des mondes ésotériques, à la recherche des mythes. J'ai évidemment aimé ses romans, *Le Nom de la rose* et *Le Pendule de Foucault*, mais aussi ses apostilles, dans lesquelles il donne une idée du travail qu'il a effectué. *Le Pendule de Foucault*, plus encore que *Le Nom de la rose*, a été critiqué parce qu'on y présente un monde qui n'est pas toujours directement abordable par les lecteurs, mais à mon avis ce serait plutôt aux lecteurs de se documenter : Umberto Eco invite les lecteurs dans son monde, il n'a pas à le changer pour le rendre plus accessible. J'ai des rapports cordiaux avec Markale et Eco, qui eux non plus n'aiment pas ne respirer que l'air du temps, de ses modes et de ses préjugés, et j'aime ce qu'ils font, mais ils ne me semblent représentatifs ni des intellectuels en général, ni de ce que les intellectuels pensent de la bande dessinée.

◊ *Votre maison n'est pas aménagée comme une vraie maison, c'est une bibliothèque où vous avez installé quelques lits, quelques tables et quelques chaises...*

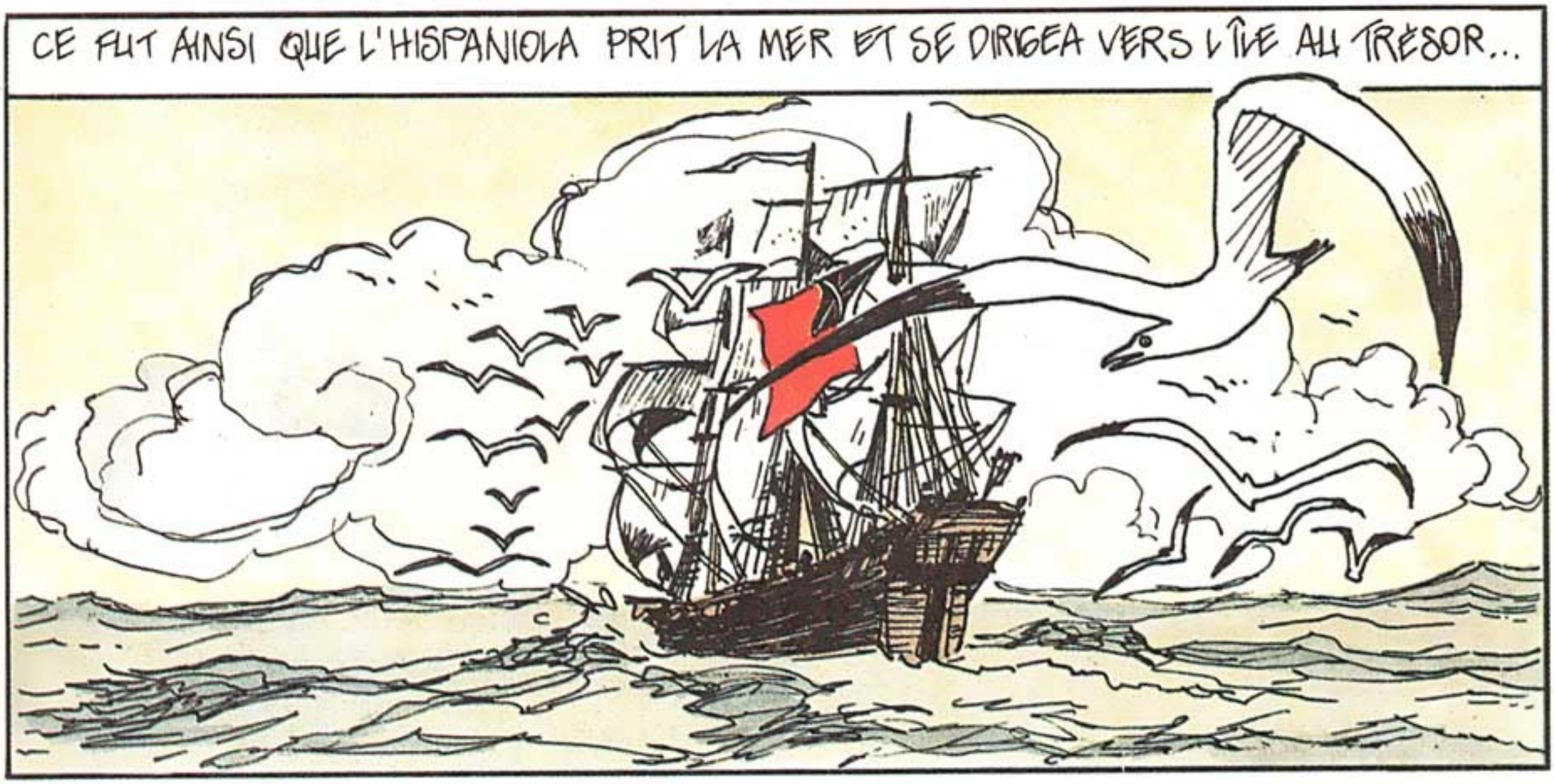
♦ C'est exactement cela. En ce moment nous sommes dans la salle des livres sur l'Amérique du Nord. J'habite dans une bibliothèque, c'est la réalisation d'un des rêves de Borges. Mais il ne m'a pas été nécessaire pour cela de devenir bibliothécaire : je suis arrivé au même résultat en faisant

l'inverse, en créant une bibliothèque autour de moi. Je n'ai pas lu intégralement tous mes livres, mais je les ai tous parcourus, et si un renseignement me manque, je peux aller directement au livre qui me le donnera. Mon expérience des livres me permet d'aller directement à l'essentiel. Ma documentation, notamment iconographique, est telle qu'il ne m'est plus nécessaire de faire des recherches dans les grandes bibliothèques du monde. Récemment, j'ai écrit pour mon ami le dessinateur Manara une histoire sur un gaucho en Argentine lors de l'invasion anglaise de 1806 : j'avais acheté il y a une vingtaine d'années tous les ouvrages qui traitent de cette question. Il ne me manque plus que d'avoir des vacances pour pouvoir lire mes livres tranquillement : autrefois, je consacrais mon temps libre à la recherche de livres, maintenant j'ai les livres, mais plus de temps libre. Un livre peut dormir pendant des années sur un rayon, puis un jour j'ai besoin de lui ; je le retrouve, et il me semble qu'il m'en veut de l'avoir délaissé si longtemps. Je suis le nomade de ma bibliothèque. Parfois, dans un vieux livre, je découvre un papier que quelqu'un a laissé, une fleur séchée. Il ne me déplairait pas de finir ainsi, sec et aplati entre les pages d'un livre. Bien sûr, je ne ressemblerais pas à une primerose, peut-être même serais-je effrayant, mais néanmoins j'aimerais finir ainsi.

Au château de Montségur, 1991.

◊ *Qu'est-ce qui a guidé votre vie?*

♦ La curiosité intellectuelle. Je suis curieux de tout, y compris de connaître demain. Ma vie est pleine de surprises et de plaisirs. Mes recherches dans différents domaines m'ont permis de mieux comprendre le monde et moi-même. Quand je me promène à Aigues-Mortes et que je vois une ruelle qui s'appelle rue de l'Amour-Aveugle, je ressens le besoin de savoir pourquoi... et je finis par découvrir qu'autrefois s'y trouvait un bordel où travaillaient des filles aveugles. J'ai ainsi consacré une grande partie de ma vie à aller d'une recherche à une autre, d'un voyage à un autre, d'un livre à un autre. Certains ont passé toute leur vie ainsi, et je les comprends. Et puis un jour on tombe sur un manque, le document recherché a, par exemple, brûlé au Moyen Âge, et c'est alors que quelqu'un comme moi peut occuper ce vide en créant une histoire : seul avec moi-même, je donne mon interprétation, et grâce à l'imagination je sors du cercle où tous ces livres m'avaient enfermé.



◊ *Vous avez rapporté que les paroles d'adieu de votre père, alors qu'il vous donnait* L'Ile au trésor *de Stevenson, ont été : « Toi aussi, un jour, tu trouveras ton île au trésor. » Pour conclure ces entretiens, j'aimerais vous demander si vous l'avez effectivement trouvée. Il me semble que oui?*

♦ Mon père avait raison, j'ai trouvé mon île au trésor. Je l'ai trouvée dans mon monde intérieur, dans mes rencontres, dans mon travail. Passer ma vie avec un monde imaginaire a été mon île au trésor. Bien sûr, c'est vrai que les mondes que je visite au hasard de mes recherches peuvent parfois être jugés puérils ou inutiles, tant ils sont éloignés des préoccupations quotidiennes, mais quand aujourd'hui je repense à ceux qui m'accusaient d'être inutile, et à ce qu'ils croyaient être utile, alors, vis-à-vis d'eux, je n'ai pas seulement le plaisir d'être inutile, mais aussi le désir d'être inutile.

Lausanne,
10 janvier 1990 - 24 mars 1991.

Table des matières

SOUS LE SIGNE DU CHAT

1. Une enfance vénitienne (1927-1937) 9
2. Une adolescence éthiopienne (1937-1943) 29
3. « Au temps de ma jeunesse folle » (1943-1949) 65
4. Un Bildungsroman argentin (1949-1962) 87
5. Le repli stratégique (1962-1970) 113
6. Le triomphe (1970-1984) 129
7. Et in Helvetia Hugo (1984-1991) 155

SEPT PORTES VERS UN UNIVERS

1. Première porte ou le voyage du pèlerin 177
2. Deuxième porte ou culture et cultures 193
3. Troisième porte ou une éducation ésotérique 211
4. Quatrième porte ou mythes et métaphysique 231
5. Cinquième porte ou un monde au féminin 245
6. Sixième porte ou héros et guerriers 259
7. Septième porte ou le désir d'être inutile 271

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

Bandes dessinées de l'auteur. *Ann de la Jungle* © Casterman : p. 112 : *La Ballade de la mer salée* © Casterman : p. 168, 252, 270, 273 ; *Les Celtiques* © Casterman : p. 208, 268, 269, 278 ; *Corto toujours un peu plus loin* © Casterman : p. 244, 258 ; *Ernie Pike* de H. Oesterheld et H. Pratt © Glénat : p. 98 ; *Les Ethiopiques* © Casterman : p. 127, 230 ; *Fable de Venise* © Casterman : p. 6-7, 12, 150, 174-175, 210, 243 ; *Les Helvétiques* © Casterman : p. 154, 192 ; *L'Ile au trésor* © Casterman : p. 209, 281 ; *La Maison dorée de Samarkand* © Casterman : p. 128 ; *Mù* © Rizzoli : p. 23 ; *Tango* © Casterman : p. 176 ; *Wheeling* © Rizzoli : p. 107, 109, 188, 189.

Documents originaux de l'auteur. P. 15-17, 21, 25, 30, 32, 36, 38, 41-56, 62, 63, 66, 68-71, 74, 79, 84, 91, 93, 99, 101, 179, 181, 185-187, 191, 194, 199, 212, 213, 216-219, 233, 234, 239, 241, 248, 249, 260, 261.

Photos archives de l'auteur. P. 8, 10-14, 17-19, 22, 24-26, 28, 30, 32, 37, 39, 64, 72-78, 81, 85, 86, 88, 92, 94-97, 98, 100, 102, 103, 105, 106, 115, 116, 119, 123, 124, 126, 132, 133, 135, 137, 141-143, 146-149, 151, 158, 163-165, 170, 171, 178, 183, 187, 188, 190, 214, 251, 280.

Documents archives de l'auteur. P. 180, 195-198, 201, 215.

Autres sources. Hugo Pratt, *Avant Corto*, Editions Favre : p. 31, 33, 35, 37, 58-59, 67 ; Hugo Pratt, *Corto en Cordóba*, Editions Vertige Graphic, Librairie Tour de Babel, Paris : p. 222-224, 226-229 ; Hugo Pratt, Editori del Grifo : p. 254-257. *Little Nemo in Slumberland*, McCay Company : p. 194 ; *Passaggio a nord ovest* par K. Roberts, Editions Mandadori : p. 204, 205 ; *Tales of the Canadian North* par W.B. Cameron, Editions Castle : p. 203 ; *Terry and the Pirates*, Chicago News Syndicate — N.Y.N.S. : p. 182 ; *Tim Tyler's Luck*, King Features Syndicate, Opera Mundi : p. 182, 183 ; Photo S. de Grailly / C.N.A.P. : p. 160.

Couverture : en page 1, *Venise*, aquarelle inédite de Hugo Pratt, 1991. En page 4, *Hugo Pratt à Lausanne*, photo Fulvia Farassino/Grazia Neri.

L'éditeur remercie Pascale Etchecopar, Annie Schaeffer, Patrizia Zanotti ; les éditions : Casterman, Editori del Grifo, Favre, Glénat, Mondadori, Rizzoli et la Librairie Tour de Babel.

DU MÊME AUTEUR

BANDES DESSINÉES

ANN DE LA JUNGLE, Casterman
WHEELING, Casterman
L'HOMME DES CARAÏBES, Dargaud
LA MACUMBA DU GRINGO, Dargaud
A L'OUEST DE L'EDEN, Dargaud
JESUIT JOE, Casterman
CATO ZOULOU, Casterman

LES SCORPIONS DU DÉSERT, Casterman
Les Scorpions du désert
Un Fortin en Dancalie
Conversation mondaine à Moululhe

CORTO MALTESE, Casterman
La Ballade de la mer salée
Sous le signe du Capricorne
(édité également en couleurs en deux volumes :
Suite caraïbéenne - Sous le drapeau des pirates)
Corto toujours un peu plus loin
Les Celtiques
Les Ethiopiques
Corto Maltese en Sibérie
Fable de Venise
La Jeunesse de Corto
La Maison dorée de Samarkand
Tango
Les Helvétiques
Mū (à paraître)

AUTRES OUVRAGES

Avant Corto, autobiographie
en collaboration avec Antonio De Rosa, Favre
Corto Maltese - Mémoires,
en collaboration avec Michel Pierre, Casterman
Le Roman de Criss Kenton, roman en collaboration avec Paolo Rota, Favre
Jesuit Joe, roman en collaboration avec Paolo Rota, Favre
De l'autre côté de Corto,
entretiens avec Dominique Petitfaux, Casterman

Dominique Petitfaux, né en 1948 à Rethel (Ardennes), a fait des études d'anglais, qu'il enseigne aujourd'hui au collège Sévigné à Paris. Depuis 1979, il a effectué de nombreuses recherches sur la bande dessinée et son histoire, des origines à nos jours, publiées notamment dans la revue *Le Collectionneur de bandes dessinées*. Il dirige chez Futuropolis l'édition intégrale de *Zig et Puce* par Alain Saint-Ogan, première B.D. importante en langue française.

C'est en 1985 qu'il devient un interlocuteur privilégié de Hugo Pratt, avec qui il publie, en 1990, chez Casterman, *De l'autre côté de Corto*, série d'entretiens portant presque exclusivement sur l'œuvre du dessinateur.

Il travaille actuellement au *Dictionnaire de la bande dessinée mondiale* qui, sous la direction de Francis Lacassin, doit paraître prochainement chez Robert Laffont dans la collection « Bouquins ».

Curieux mélange d'ascendances franco-anglaises, judéo-espagnoles et turques, Hugo Pratt naît vénitien et s'éveille à la vie en Éthiopie où il découvre le fascisme et l'amour, apprend à dessiner et à détester le colonialisme. Dans Venise libérée, il côtoie et endosse tous les uniformes ennemis et alliés. A vingt-deux ans, il s'embarque pour Buenos Aires, partageant son temps entre la bande dessinée, les voyages et les extravagances mondaines. Il crée près de neuf mille planches dessinées, de *L'As de pique* à *Corto Maltese*, personnage culte des années soixante-dix à quatre-vingt-dix. De bordées en aventures, il fait plusieurs fois le tour de la planète, après Rimbaud, Stevenson, Jack London et tant d'autres amis connus et inconnus. « Ma vie a commencé bien avant que je ne vienne au monde, et j'imagine qu'elle se poursuivra sans moi longtemps après », écrit-il.

L'autre voyage est intérieur. Expert en kabbale, initié au vaudou, découvreur de l'étrange en six ou sept langues apprises et parlées et trente mille livres lus et collectionnés, Hugo Pratt est le mystérieux gentilhomme de Venise que l'on rencontre dans ce livre avec ses sœurs noires, ses cousins indiens, ses femmes, ses personnages, ses copains et la mort...

Photo : Fulvia Farassino / Grazia Neri